

JOURNAL DE MEDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux;
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*



ANNEE 1767.

TOME XXVII.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1767.

EXTRAIT.

Epidémies d'HIPPOCRATE, traduites du grec ; avec des réflexions sur les constitutions épidémiques ; suivies des quarante-deux Histoires rapportées par cet ancien médecin, & du Commentaire de GALIEN sur ces Histoires. On y a joint un Mémoire sur la mortalité des moutons en Boulonnois, dans les années 1761 & 1762 ; & une Lettre sur la Mortalité des chiens, dans l'année 1763, dans laquelle sont développées les vues d'HIPPOCRATE sur les constitutions. Par M. DESMARS, médecin-pensionnaire de la ville de Boulogne. A Paris, chez la veuve D'Houry, 1767, in-12.



OUS avons fait suffisamment connaître le but que M. Desmars s'étoit proposé, en publiant cette nouvelle traduction des *Epidémies d'Hip-*

pocraté ; dans le compte que nous avons rendu de son *Discours* sur ces mêmes Epidémies. Voyez notre Journal de Février 1764 ; nous y renverrons donc nos lecteurs, & nous nous contenterons, dans cet Extrait, de présenter le précis de ses *Réflexions sur les Constitutions épidémiques* ; réflexions qui nous ont paru mériter la plus grande attention de la part des médecins. L'auteur, comme nous l'avons dit dans l'Extrait cité, les a divisées en deux parties : il traite, dans la première, des règles suivies par Hippocrate, en établissant les causes météorologiques des épidémies ; la seconde a pour objet la nosographie épidémique, ou l'histoire des maladies des quatre constitutions : entrons en matière.

» Les maladies épidémiques, dit notre
» auteur, reconnoissent pour causes géné-
» rales les intempéries des saisons. Les sai-
» sons pèchent par excès de froidure, de
» chaleur, de sécheresse & d'humidité ; &
» parce que ces qualités de l'air dépendent
» beaucoup de la force & de la direction des
» vents, les vices des saisons sont nécessai-
» rement liés avec le mouvement de l'air.
» Ces causes générales sont modifiées par le
» lieu de l'habitation, les alimens, l'âge &
» le tempérament qui favorisent ou contra-
» rient les causes générales, & produisent
» des changemens plus ou moins analogues

» aux vices des saisons. Il est donc né-
 » cessaire, ajoute-t-il, de bien connoître
 » tous ces élémens, lorsqu'on veut déve-
 » lopper la génération des épidémies. Il faut
 » sçavoir ensuite les combiner, & s'exercer
 » à cette espece de calcul, pour descendre
 » aux cas particuliers, & les traiter avec
 » succès. On trouve, dans le livre de l'*air*,
 » des *eaux* & des *lieux*, ce qui concerne le
 » sol & l'exposition des habitations, les bon-
 » nes & les mauvaises qualités des eaux,
 » &c. Le *Traité de la Nature humaine* ap-
 » prend à connoître les divers tempéra-
 » mens; & la troisieme section des *Apho-*
 » *rismes* donne des principes sur les intem-
 » périés de l'*air*, les saisons & les différens
 » âges. Cette doctrine élémentaire suffisam-
 » ment établie, il convenoit d'en faire l'ap-
 » plication; & c'est l'objet des quatre consti-
 » tutions épidémiques.

M. Desmars s'attache à démontrer d'a-
 bord qu'*Hippocrate a dû choisir quatre de*
ces constitutions principales, parce qu'il
 étoit essentiel qu'à l'exemple des géometres,
 il réduisît les propositions fondamentales au
 plus petit nombre; qu'il les présentât sous
 la forme d'*axiomes* ou de *vérités reconnues*;
 qu'il passât ensuite à des problèmes de la
 solution desquels dépendît celle de tous les
 cas particuliers. Cette méthode lui étoit
 d'autant plus permise dans le sujet qu'il trai-

toit, que toutes les propositions qu'il emploie, gissent en faits qui n'ont pas besoin de démonstration, & qu'il suppose d'ailleurs dans ses disciples toutes les connoissances physiques qui servent à lier les causes aux effets. Il nous offre donc quatre exemples qui nous montrent l'application la plus vaste qu'on en puisse faire; il nous les offre sous la forme d'*histoires*, & laisse un champ libre à nos réflexions. Cet artifice a l'avantage d'exciter notre curiosité, & de nous faire chercher avec ardeur ce qu'on a feint de dérober à notre connoissance, ou du moins ce qu'on a présumé que nous devons trouver par nos propres forces. Les constitutions varient d'une infinité de manieres; car les degrés de froid & de chaud, &c. combinés avec les différentes directions des vents & leurs forces, présentent un grand nombre de résultats. Hippocrate ne l'ignoroit pas; mais il vouloit resserrer ses enseignemens dans de justes limites. Il vouloit que ses disciples s'exerçassent à déduire de sa doctrine les conséquences nécessaires qu'elle présente. Il a donc réduit toutes les constitutions à quatre principales. La première sert d'exemple pour les constitutions chaudes & sèches. La seconde propose une année froide & humide. Dans la troisième, le froid & la sécheresse ont dominé. La quatrième est remarquable par la chaleur &

l'humidité. *Connoître bien ces quatre constitutions*, dit M. Desmars, *c'est sçavoir l'histoire de toutes les épidémies possibles*. Ces histoires ont été, sans doute, choisies parmi un grand nombre d'autres qui n'étoient point également propres à remplir les vues que l'auteur se proposoit. Mais, d'ailleurs, il n'étoit pas facile de trouver, dans une suite de constitutions, quelque nombreuse qu'elle fût, quatre modèles qui répondissent exactement aux idées que nous pouvons nous en former, relativement aux intempéries de l'air : de-là vient que les constitutions décrites ne sont pas également, dans toutes leurs parties, chaudes & sèches, froides & humides, &c.

Quelquefois Hippocrate fait mention de l'état général des saisons antérieures à la constitution qu'il décrit ; mais *ses observations embrassent toujours les quatre saisons de l'année*, dont il fait un tout. Il distingue, dans ses *Aphorismes*, des constitutions journalières, des constitutions de saisons, des constitutions d'années. Il auroit pu, & c'est une suite de sa doctrine, admettre, (comme Sydenham & quelques modernes l'ont fait,) des constitutions de plusieurs années. Après avoir traité aphoristiquement des constitutions journalières, des constitutions d'une ou deux saisons, & suivi la forme synthétique dans les élémens de cette science, il nous donne à analyser qua-

tre constitutions d'années, pour nous y faire retrouver les principes établis précédemment, & nous mettre sur les voies de connoître les constitutions présentes, & pressentir, par l'état des saisons, celles qu'on doit attendre.

Hippocrate décrit de suite les quatre saisons de l'année, avant d'entrer dans le détail des maladies. La raison qui doit faire préférer, selon M. Desmars, cette méthode à celle des médecins de Breslaw, qui, après la description de chaque saison de l'année, indiquent les maladies qui ont régné pendant cette saison; à celle d'Huxham qui, après avoir exposé l'état de l'atmosphère pendant chaque mois ou chaque lune, indique ensuite ou décrit les maladies courantes, &c. est que les fièvres automnales, qui sont le principal produit des constitutions, sont engendrées par des causes qui ont éprouvé des degrés alternatifs d'accroissement & de décroissement pendant le cours des quatre saisons. *Semblables, dit-il, à toutes les productions de la nature dans cette saison, elles portent l'empreinte des qualités de l'air, qui leur ont donné naissance.*

Non-seulement il faut connoître les saisons qui accompagnent & précèdent l'épidémie; mais souvent il est nécessaire de remonter aux années précédentes. Hippocrate, dans la constitution du troisième livre

des *Epidémies*, avant de décrire les quatre saisons de l'année, déclare que les saisons antérieures avoient été sèches; & Galien, expliquant les maladies de la troisième *constitution* du premier livre, & ne trouvant pas de causes suffisantes dans les saisons décrites, suppose des intempéries antérieures, à l'aide desquelles il rend raison des faits rapportés par Hippocrate. En effet, s'il est nécessaire de connoître, dans chaque année, l'état des saisons qui ont précédé les maladies d'automne, parce qu'elles influent sur le nombre, le caractère, la durée de ces maladies, pourquoi négligeroit-on de remonter aux constitutions des années précédentes, qui peuvent avoir établi le germe de l'épidémie régnante? C'est à l'aide de ce principe, que M. Desmars entreprend de lever les doutes que Fernel, Sydenham & Ramazzini ont répandus sur la doctrine d'Hippocrate, & qu'il rend compte des constitutions de plusieurs années, qui découlent des principes de ce pere de la médecine. Comme nous avons déjà eu occasion de développer ses idées, à ce sujet, dans l'Extrait que nous avons donné de sa *Lettre sur la Mortalitéé des chiens*, dans notre *Journal de Février 1765*, nous nous contenterons d'y renvoyer nos lecteurs; ou plutôt nous les renverrons à l'ouvrage même.

Hippocrate commence la description des

saisons par l'automne inclusivement, & finit à l'automne suivant exclusivement ; il s'est, en cela, conformé à l'ordre commun qui, chez les Grecs comme chez tous les Orientaux, faisoit commencer l'année au mois de Septembre. A cette premiere question, M. Desmars en joint une seconde : D'où vient le silence gardé par Hippocrate, dans la partie nosologique de chaque constitution, sur les maladies du premier automne, dont il a décrit les intempéries ; tandis qu'il fait connoître celles du second automne, de la température duquel il ne fait pas mention, & quelquefois même celles de l'hyver suivant ? Il trouve ce procédé conforme aux Aphorismes de la troisieme section, & aux observations de Sydenham lui-même, desquelles il résulte que l'année nosologique commence au solstice d'hyver, & finit au solstice d'hyver de l'année suivante ; tandis que l'année météorologique va d'un automne à l'autre. Cependant la troisieme constitution nous apprend que cette règle est sujette à des exceptions.

M. Desmars passe ensuite à l'examen de la *maniere dont Hippocrate a décrit les saisons*. Il n'y considere, comme nous l'avons dit, que la chaleur, le froid, la sécheresse, l'humidité, les vents de nord & de sud, dont les effets sont déterminés dans les Aphorismes : c'étoit les seules puissances

connues ; tout autre objet devoit être écarté de la description des saisons : il ne devoit même faire entrer que les excès de ces qualités, puisque les saisons, lorsqu'elles sont dans leur juste température, ne peuvent être causes de maladies épidémiques. Hippocrate indique, en peu de mots, dans le livre de l'*Eau* & de l'*Air*, en quoi consiste cette juste température des saisons si nécessaire à connoître, pour pouvoir apprécier les excès. Il exige des pluies en automne, un hyver qui ne soit ni trop doux, ni trop humide, ni trop froid ; au printems & dans l'été, des pluies convenables à la saison ; Galien est entré dans un plus grand détail. Lors donc que les saisons s'écartent de cette juste température, on doit faire attention au degré & à la durée de ces écarts. S'ils sont grands, fréquens, de longue durée, ils causent des maladies ; mais, lorsqu'ils sont rares, médiocres, & de peu de durée, ils n'influent que médiocrement, & ne peuvent causer de maladies épidémiques. On conçoit que, dans les descriptions des saisons, Hippocrate ne devoit point faire mention des constitutions journalières, c'est-à-dire de ces écarts momentanés. *Ces intempéries*, selon M. Desmars, *ne sont pas causes, mais élémens des causes* ; aussi Hippocrate ne leur attribue-t-il pas des maladies dans son *Aphorisme sur les constitutions*.

journalieres, mais seulement certains symptomes qui sont élémens des maladies, comme ces constitutions journalieres sont elles-mêmes élémens des constitutions annuelles. Ces symptomes, qui sont aussi passagers que les causes qui les produisent, deviennent communs & ordinaires dans les maladies épidémiques, si la constitution annuelle, ou la plus grande partie de l'année, ressemble à quelqu'une des constitutions journalieres. Lorsqu'une saison est semblable à elle-même dans toutes ses parties, Hippocrate la décrit en peu de mots. Si elle est composée de parties de température différente, il les décrit chacune suivant leur caractère particulier.

Dans la description de chaque saison, Hippocrate n'indique que les vents méridionaux & septentrionaux qui ont régné conformément au cinquieme Aphorisme de la troisieme section. Nous ne voyons pas qu'il ait reconnu dans les vents orientaux & occidentaux une puissance déterminée, puisqu'il n'en parle pas dans les Aphorismes ni dans les Epidémies. Mais, de même qu'il divise quelquefois l'année en deux parties, sçavoir l'hiver & l'été, pareillement il réduit tous les vents à deux principaux, sçavoir le vent du septentrion & celui du midi, selon que leur direction approche plus ou moins de l'un ou de l'autre, & selon qu'ils partici-

peut plus ou moins de leur froidure ou de leur chaleur.

Quelques médecins, sur-tout parmi les modernes, se sont beaucoup occupés d'expliquer l'action de ces deux vents; Hippocrate seul ne nous propose que des faits qui tombent sous les sens, & qui sont, en même tems, propres à servir de principes. *Il discerne, remarque très-judicieusement notre commentateur, parmi la foule des vérités physiques & médicales, celles qui appartiennent nécessairement à l'art, & s'abstient scrupuleusement de toute ostentation superflue, parce que son objet n'est point de faire des sçavans, (il auroit pu dire des raisonneurs,) mais de former des médecins.*

C'est principalement la force, la fréquence & la durée des vents qu'Hippocrate fait observer dans la description de ses Constitutions, parce que c'est d'elles que dépendent la force, la fréquence & la durée des symptômes qu'ils produisent dans les maladies, & qu'il ne s'agit ici que d'apprécier les excès, comme dans toutes les autres qualités de l'air. De même, pour la chaleur & le froid, il les estime suivant le rapport des sens toujours suffisans pour nous faire juger les excès en froid & en chaud, lorsqu'ils sont grands ou très-grands, lorsqu'ils viennent tout-à-coup, lorsqu'ils continuent long-tems. A cette manière simple de juger des intempéries en froid

& en chaud, les modernes ont substitué des journaux d'observations écrites, à différentes heures du jour, sur le thermometre. On détermine, à la vérité, par ce moyen, avec plus de précision les degrés journaliers de ces qualités de l'air; mais on ne juge pas plus exactement de la température dominante.

Le docteur Pringle, dans ses *Observations sur les Maladies des armées*, ayant remarqué que les maladies épidémiques ne commençoient à régner qu'après les chaleurs de l'été, lorsque la transpiration s'arrête par l'humidité des vêtemens, les brouillards, les pluies, les exhalaisons de la terre, en conclut que la chaleur agit plutôt comme cause éloignée, que comme cause immédiate ou prochaine. Il croit que le froid est une cause plus immédiate de maladie. Notre commentateur lui reproche de n'avoir pas bien saisi, dans cette occasion, la doctrine d'Hippocrate. *Une saison immodérée*, dit-il, *ne produira pas seule des fièvres épidémiques, si les saisons précédentes n'ont pas préparé, pour ainsi dire, la naissance de ces fièvres. Cette saison sera, à la vérité, plus fertile en maladies qui lui sont propres, que la même saison légitimement tempérée; ainsi, ajoûte-t-il, voulez-vous connoître les maladies d'un été excessivement chaud? ayez recours à l'Aphorisme qui déclare quelles*

font les maladies de l'été. Nos printems sont ordinairement froids ; & , lorsqu'ils sont suivis d'étés fort chauds , on voit peu de maladies pendant les deux premiers mois ; les chaleurs n'ont fait jusqu'alors que rétablir l'équilibre. Mais celles qui surviennent , lorsque le froid arrête la transpiration , sont des maladies d'automne. Il croit que le sentiment du même docteur sur les effets du froid , auxquels il attribue toutes les maladies d'hiver , citées par Hippocrate , a aussi besoin de modification : il n'est pas rare de voir paroître ces maladies après les froids , & lorsque la saison devient plus humide & moins rigoureuse. Les toux les plus épidémiques ne commencent guères dans les grands froids accompagnés de sécheresse ; il faut que la fonte des humeurs soit provoquée par un relâchement dans l'atmosphère.

Les effets de la sécheresse & de l'humidité sont présentés dans toute leur simplicité par Hippocrate ; voyez le seizieme Aphorisme de la troisieme section ; & il en mesure le degré comme il mesure ceux de la chaleur & de la froidure. Les docteurs Arbuthnot & Winteringham ont voulu jeter de l'obscurité sur ces principes ; ils prétendent qu'on a observé que les longues sécheresses étoient les plus dangereuses des autres excès de l'air. Le docteur Pringle , d'un autre côté , croit que l'air est toujours assez humide pour la

santé. M. Desmars remarque que ces auteurs n'ont adopté des opinions si opposées à la doctrine d'Hippocrate & entr'elles, que parce qu'ils n'ont pas fait entrer dans leurs observations tous les élémens qui auroient dû y entrer. Pour résoudre un pareil problème, il ne suffit pas de consulter les extraits mortuaires d'une ville en telle & telle année, & les comparer avec d'autres années douées d'intempéries opposées; on doit encore avoir égard à l'exposition, au sol, aux eaux, au régime des habitans, &c. M. Desmars en donne pour preuve la dyssenterie de 1750, qui fut produite par une constitution sèche : *elle enleva, dit-il, dix fois plus de malades à Montreuil, petite ville située sur un terrain sec, élevé & exposé au septentrion, que dans la ville de Boulogne qui n'en est distante que de sept lieues, & dont l'exposition & le sol sont tout-à-fait différens. Mais les fièvres miliaires de 1756, que la trop grande humidité produisit, furent funestes dans cette dernière ville, & se firent peu remarquer dans les villes voisines.* Il termine ses remarques sur les règles suivies par Hippocrate; dans l'exposition des causes météorologiques des épidémies; en faisant observer l'inutilité des détails astronomiques dont quelques modernes ont grossi leurs observations météorologiques : il remarque avec raison que, si ces phénomènes influent

influent sur ces maladies, ils ont une manière d'agir absolument inconnue & indéterminée. Il en est de même des singularités observées dans les règnes végétal & animal : si elles ont quelque rapport ou quelque liaison avec les mêmes maladies, il faut convenir que ces rapports ni ces liaisons ne sont pas encore découverts, & que, par conséquent, leur observation ne peut être d'aucune utilité.

Les réflexions de notre commentateur sur la Nosographie d'Hippocrate ne sont pas moins intéressantes que celles que nous venons d'exposer. Il prétend d'abord que le dénombrement des maladies propres à chaque saison, étant donné tel que nous l'avons dans la troisième section des Aphorismes, fournit le dénombrement de toutes les maladies épidémiques. Il se fonde sur ce que les constitutions épidémiques ne deviennent telles, que par les vices de l'air, qui les rendent plus ou moins semblables à quelqu'une des quatre saisons ; d'où il résulte que les maladies des constitutions sont précisément les mêmes que celles des saisons auxquelles ces constitutions ressemblent. En effet, on retrouve dans les constitutions les mêmes maladies qui sont indiquées dans les Aphorismes. M. Desmars en conclut qu'il n'y a point de maladies épidémiques nouvelles, & que,

lorsque Sydenham a prétendu que chaque constitution avoit sa fièvre particuliere qui ne se retrouvoit jamais hors de cette constitution, il avoit pris des variétés pour des especes. Chaque constitution, chaque année a une fièvre réglée suivant l'état des saisons. Mais c'est la même fièvre qui reparut l'année suivante, élevée ou abaissée de quelques degrés; ainsi chaque année a sa fièvre ardente & sa fièvre continuë. Il donne pour exemple les ardenes des quatre constitutions : le peu de ressemblance des années produit de la diversité dans ces fièvres, par rapport à leur époque, leur durée, leur nombre, leur crile & la gravité des symptomes. Mais n'observons-nous pas dans toutes les productions de la nature des inégalités qui dépendent des saisons ?

Comme on estime les excès des saisons sur l'idée que nous avons de la température légitime de ces mêmes saisons, de même on doit apprécier les maladies épidémiques sur l'idée des maladies légitimes. L'*eustathie* & l'*eucriisie* constituent la légitimité des maladies : ce sont de telles maladies que produisent les saisons bien réglées, suivant l'Aphorisme viij de la troisieme section. Il est donc important d'acquérir une juste idée de la nature, la consistance & la solution légitime des maladies, pour bien juger du

désordre épidémique. L'histoire des constitutions épidémiques, supposant l'état légitime connu, Hippocrate a dû s'abstenir de décrire les maladies légitimes & bien ordonnées. Les fièvres ardentes de la première constitution étoient d'un bon caractère. Elles sont seulement indiquées suivant leur époque, leur nombre, leur durée. Si ces mêmes maladies dégénèrent de leur constitution légitime; comme cette dégénération dépend des causes météorologiques, Hippocrate n'oublie pas de marquer en quoi elles diffèrent de l'état légitime : les fièvres ardentes de la seconde constitution offrent un exemple dans l'espece dont il s'agit.

Les fièvres épidémiques sont intermittentes ou continuës; les tierces, les quartes, les fièvres de jour, celles de nuit, les fièvres ardentes sont de la première classe. Les ardentes, les phrénétiques, les hémitritées & toutes celles qui n'ont point une entière intermission, auxquelles Hippocrate conserve le nom générique de *continuës*, forment la seconde. Notre auteur a cru devoir adopter la manière dont Galien explique la génération de ces fièvres, & prétend, avec lui, que chaque fièvre reconnoît pour cause matérielle une ou plusieurs humeurs dominantes & viciées; d'où il infere qu'en connoissant les humeurs qui domi-

nent dans chaque saison, & comment les intempéries de l'air peuvent en augmenter ou diminuer la quantité, en exciter ou supprimer l'excrétion; connoissant d'ailleurs les divers tempéramens, le genre de vie, il n'est pas difficile de prévoir les fièvres qui naîtront, & d'en expliquer les causes.

Les fièvres continuës des constitutions épidémiques peuvent se réduire à deux genres principaux; les ardentes & celles auxquelles Hippocrate a conservé le nom générique de *continuës*. Il est nécessaire de se faire une juste idée de ces deux genres de fièvres. Hippocrate n'a pas jugé convenable d'établir leurs symptômes pathognomoniques, parce que ce ne sont point les noms des maladies qui doivent guider le médecin, mais les mouvemens de l'humeur subtile, & les signes de crudité & de coction. L'ardeur & l'embrasement ont fait appeller certaines fièvres *πῆρ*, feu ou fièvres ardentes. Hippocrate a conservé les noms vulgaires qui sont toujours fondés sur les apparences. Dans les continuës, la marche, plus uniforme & plus ralentie, a décidé de la dénomination.

M. Desmars distingue encore, avec Hippocrate, ces fièvres continuës en *bénignes* & en *malignes*. L'*eustathie* & l'*eucriste* constituent la *bénignité* comme la *légitimité*; les

conditions opposées forment l'état de malignité. Les fièvres qui enlèvent un grand nombre de malades, sont malignes ; celles qui n'en enlèvent aucun, ou très-peu, sont ici appelées *bénignes* : les fièvres ardentes de la première & seconde constitution furent bénignes ; elles ont été malignes dans la troisième & quatrième.

L'artifice, dont Hippocrate s'est servi pour décrire les fièvres ardentes & continuës, mérite d'autant plus d'attention, que les différens points de vue sous lequel il les envisage, est le caractère le plus propre à en faire sentir la différence. Dans les ardentes-bénignes, il considère les hémorragies, le délire, les jours de crise, sans faire mention des déjections, des urines ; dans les continuës-bénignes, il considère les déjections, les urines, les sueurs, les jours de jugement, & nullement le délire ni les hémorragies. Les ardentes, auxquelles il faut joindre les phrénétiques, renferment tout ce qu'il y a de plus aigu dans les fièvres, & manifestent davantage la violence des efforts de la nature. Dans les continuës, ces efforts sont plus ralentis, & se font à plus de reprises. Dans les unes, l'humeur morbifique, plus active, gagne les parties supérieures : dans les autres, elle est plus lourde, plus froide, plus réfractaire ; l'orgasme est moins

fenfible. Ici, la violence des crises est plus à craindre; là, le défaut de crise est plus ordinaire. En un mot, selon M. Desmars, les fièvres ardentes contrastent avec les continuës, &, toutes deux réunies, comprennent toutes les fièvres épidémiques.

Dans les fièvres ardentes de la premiere constitution, qui furent les plus régulières, Hippocrate se contente d'observer qu'elles étoient en petit nombre, & que l'*eustathie* étoit parfaite; qu'il y eut peu d'hémorragies. Dans celles de la seconde constitution, il observe que, de toutes les fièvres de cette constitution, celles-ci furent les plus bénignes; qu'il y eut très-peu de malades; que les hémorragies furent rares & modiques; qu'il n'y eut point de délire, & que tous les symptomes étoient modérés; qu'elles se terminoient au dix-septieme jour, en comptant les jours d'intermission; que personne n'en mourut, & qu'il n'y eut point de phrénétique. Il n'observe point dans ces dernières, quoique bénignes, une parfaite *eustathie*; sans doute, dit M. Desmars, à cause que ces fièvres se décomposoient, vers la fin, en intermittentes. Elles dégénéroient, pour ainsi dire; & leur nature étoit altérée par la constitution. Dans les fièvres ardentes-bénignes de la troisieme constitution, sans entrer dans une description dé-

taillée , & supposant toujours l'état légitime connu , Hippocrate observe seulement la variété des mouvemens de l'humeur morbifique , suivant le tempérament , l'âge & le sexe. Il remarque , par exemple , que tous ceux qui eurent des hémorragies , avec les conditions requises , furent guéris ; que ceux qui n'en avoient point , furent attaqués de frisson vers le tems du jugement , & furent ; que quelques-uns devinrent ictériques le sixieme jour ; qu'ils furent ensuite purgés par les urines , ou le flux du ventre , ou des hémorragies ; & que la plûpart de ceux qui n'eurent point d'hémorragies , périrent ; que quelquefois , au lieu d'hémorragie , il se formoit des parotides , dont la disparition étoit suivie de douleurs aux hanches , d'urines tenues , & enfin d'hémorragie du nez. Il détaille ensuite les différentes crises auxquelles les personnes du sexe étoient sujettes , les accidens qui survenoient aux femmes enceintes , enfin les qualités des urines & des déjections dans la plûpart de ces maladies. Mais , lorsqu'il s'agit des fièvres ardentes malignes , il n'oublie aucun des symptomes pernicioeux dont elles étoient accompagnées.

Les continuës de la seconde constitution n'offroient point de subdivisions par leur maniere de se terminer heureusement. La stran-

gurie étoit le seul signe de guérison. Le défaut d'appétit, & même l'aversion constante pour toute sorte d'alimens, étoit le signe le plus funeste. Mais la longue durée de ces fièvres, dans des sujets de tempéramens différens, emportoit nécessairement une grande inégalité dans les symptomes & dans la maniere dont ils se succédoient. Les diverses métastases auxquelles ces fièvres étoient sujettes, en font une preuve ; il n'étoit donc pas possible de les décrire de la même maniere que les ardentes ; aussi Hippocrate s'est-il attaché, dans toutes les descriptions de cette espece de fièvre, à donner l'histoire de chaque symptome ; au lieu que, dans les ardentes, c'est l'histoire de la maladie. Dans les fièvres ardentes-malignes, l'événement est annoncé, dès les premiers jours, par le concours & la succession rapide des signes funestes. Dans les continuës, c'est plutôt la persévérance d'un ou de plusieurs signes funestes, les autres étant également communs aux maladies suivies de la guérison, & à celles qui sont terminées par la mort.

Nous ne suivrons pas M. Desmays dans les détails où il entre sur chacun des pathêmes ou symptomes qu'Hippocrate observe dans les fièvres ardentes & continuës : il nous faudroit copier en entier ce morceau,

pour en donner une idée exacte. Nous nous contenterons d'observer qu'il les réduit à dix, & qu'il expose d'une manière très-lumineuse leur liaison avec les causes météorologiques, rapportées dans les Constitutions. Il termine ses réflexions, en faisant remarquer qu'Hippocrate n'avoit fait entrer dans les descriptions des fièvres, que les pathêmes ou les symptômes qui portent plus spécialement l'empreinte des saisons. Les causes météorologiques, combinées avec l'âge, le tempérament, les dispositions, le régime, &c. multiplient les accidens des maladies ; il étoit donc nécessaire d'exclure quantité de symptômes qui auroient rejeté dans les cas particuliers. Les Constitutions épidémiques ne contiennent que l'histoire générale des maladies ; ainsi il n'est point fait mention, dans la description des fièvres, de l'état du pouls, de la respiration, de la tension des hypocondres, d'aucunes douleurs locales, & mille autres accidens qui sont rapportés dans les quarante-deux histoires, dont notre auteur donne la traduction avec un *Abrégé du Commentaire de Galien.*





M É M O I R E

Sur une nouvelle Espece de Hernie naturelle de la Vessie urinaire, & sur une Privation presque totale de sexe; par M. DEVILLENEUFVE, docteur-médecin de Montpellier.

... *Qualis erat, quantum mutatus ab illo!* ...
ÆNEIDOS, l. ij, vers. 274.

La nature, pour qui sçait l'examiner, est toujours instructive, même dans ses erreurs. Je souhaiterois que le double écart que je vais décrire, d'après un examen bien scrupuleux, pût jettier quelque jour sur les questions philosophiques qui y ont quelque rapport.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!
VING. Georg. l. 2.

Le 29 Avril 1767, passa ici, (à Chinon en Touraine,) le nommé *Alexandre-Louis Fabre*, natif de Béziers en Languedoc, musicien de profession, âgé de quarante-deux ans. Il faisoit voir sur lui un dérangement de parties sexuelles fort curieux : j'en ferai le rapport plus bas.

Mais, ce qu'il y avoit, selon moi, de

plus merveilleux (a), c'étoit une hernie de la vessie urinaire, ventrale en apparence, mais que j'estimai ombilicale; malgré l'impossibilité qu'il paroît y avoir de prime-à-bord. Ce qui paroît encore plus incompréhensible, c'est que, 1^o la hernie présentoit la paroi interne de ce viscere. 2^o On ne trouvoit nulle trace d'ombilic à la place ordinaire; choses étrangères sans doute, mais choses cependant très-réelles, comme les sçavans & curieux pourront s'en convaincre à Paris où ledit Alexandre se rend, après s'être montré en notre université de Montpellier & en celle de Toulouse. Il est adressé,

(a) Les Mém. de l'Acad. des sciences de Paris; Thomas Bartholin, en son livre *Historiar. anatomicar. rarior. centuriæ*; Palfin, par M. A. Petit, *Anatomie chirurgicale*, & autres anatomistes observateurs que j'ai consultés, ne parlent de rien qui en approche. Dans le *Recueil de l'Académie*, année 1713, pag. 109 des Mém. M. Méry, en rapportant trois observations qu'il a faites, d'hernies de la vessie urinaire par les anneaux seulement, expose qu'il ne connoît aucun auteur qui ait fait mention des hernies de vessie, & que ces sortes de déplacemens sont très-rares; encore, en celles dont il parle, la vessie ne se monroit nullement au dehors, mais étoit cachée sous les tégumens, de même que le sont les parties déplacées dans les autres hernies communes qui ne se font point par un passage naturel. On peut donc regarder celle consignée dans ce Mémoire, comme un prodige unique,

M E M O I R E

à Paris, à M. Da'embert ; & je l'ai engagé d'aller se faire voir aussi à mon illustre maître M. Ant. Petit.

Ce qui atteste que c'étoit la vessie urinaire, dont les surfaces étoient renversées, qui faisoit la tumeur, c'est, 1^o l'analogie de couleur rouge entre cette dernière, & la paroi interne de la vessie dans l'état naturel, avec cette différence, que la nuance dans la tumeur étoit beaucoup plus foncée, apparemment à cause de la gêne de la circulation, & à cause du contact vif de l'air : c'est pourquoi on auroit, au premier aspect, pris la tumeur pour une excroissance polypeuse ; on eût dit que c'étoit comme un morceau de foie *enchassé* en cet endroit. La tumeur égaloit en volume un petit œuf d'oie, & étoit transversalement placée *sur la ligne blanche*, au haut de la région hypogastrique supérieure. 2^o Une autre preuve se tire du lieu par où se faisoit l'excrétion de l'urine. Ce liquide excrémentiel sourdoit de deux mammelons seulement, qui étoient fort semblables aux extrémités papillaires de la substance rayonnée du rein. Ces mammelons n'étoient vraisemblablement que l'embouchure des uretères. Ils étoient placés un peu au-dessous, latéralement, l'un à droite, l'autre à gauche, symétriquement. L'urine en dégouttoit involontairement, sans que le sujet le sentît, & continuellement,

à la maniere dont l'eau tombe du plafond de certaines cavernes. Quelquefois elle ruisseloit comme la liqueur sort du bec d'un alambic, quand on distille au filet. 3^o Une autre preuve que c'étoit le velouté de la vessie qu'on voyoit, est la sensibilité exquise & la délicatesse dont on sçait que jouit cette tunique ; sensibilité qui étoit telle à la tumeur, que nul que le sujet ne pouvoit y toucher, sans causer d'excessives douleurs. Le sujet la comprimoit volontiers, mais avec des ménagemens : il l'applatissoit aisément ; de sorte qu'il étoit clair que ce n'étoit qu'un kyste ou organe creux, tel qu'est la vessie urinaire. La compression n'accéléroit point la sortie de l'urine ; ce qui confirme ce que j'ai avancé, indique que cet excrément n'avoit point de réservoir, & qu'il émanoit directement des uretères qui devoient se trouver dans le trajet des différentes membranes du sac retourné, entre lesquelles la dissection nous enseigne que ces canaux s'engagent & repent, avant de se faire jour dans la vessie : la compression eût plutôt retardé le cours des urines. 4^o Enfin ce qui achève de le démontrer, c'est qu'il se filtoit à la superficie de la tumeur une mucofité toute pareille à celle qui enduit le velouté de la vessie dans l'état naturel. Il est assez suprenant que cette humeur ait continué à se filtrer, malgré

l'action de l'air, le renversement & la situation si extraordinaire de ce viscere : on verra plus bas quelque chose tout contraire.

J'ai observé déjà qu'on ne trouvoit point d'ombilic dans notre sujet ; mais la tumeur paroissoit s'échapper comme d'un ombilic forcé & dilaté, & non comme d'une solution de continuité, dont le contour n'eût pu être si régulièrement circulaire : elle étoit comme étranglée. Dans ma supposition, il faudroit reconnoître que l'ombilic auroit été surbaissé, attiré beaucoup plus bas qu'en l'état naturel, & aux confins que j'ai désignés ci-dessus, où il auroit été amené & contenu par la tension que la vessie déplacée à un tel point, auroit contractée en vertu de son ressort & de la densité de ses attaches. En outre, on sçait combien, dans l'âge tendre, la relaxation à l'ombilic est facile, & que les hernies ne peuvent guères se faire qu'en ce point de la ligne blanche, à cause de la résistance du tissu de cette dernière. A la partie supérieure de cet étranglement, le long de son ceintre, on voyoit à la peau un changement de couleur en forme de croissant renversé : le tiraillement pouvoit l'avoir causé ; mais, à l'endroit où ce demi-cercle coupoit la ligne blanche, c'est-à-dire au milieu d'icelui, à son équateur, (s'il est permis de s'exprimer ainsi,)

ce changement de couleur étoit plus visible , & occupoit plus de largeur. Il y avoit comme une cicatrice de brûlure ancienne , plate , rénitente , circulaire , qui surmontoit le demi-cercle : c'étoit comme un stigmate , (sans protubérance cependant ,) que je ne peux mieux comparer qu'à celui qu'on voit en dehors , au bout des fruits cucurbitacés , ancienne place de la fleur. S'il m'est libre d'en dire ma pensée , je crois que c'est la marque du cordon ombilical. C'en est toujours assez pour soupçonner que ce sujet n'en a point manqué dans le sein de sa mere , & pour n'être pas en droit de conclure qu'il s'y est nourri uniquement par la bouche ou l'habitude du corps ; ainsi cette particularité s'oppose à ce qu'on tire de ce sujet aucune induction en faveur du sentiment des célèbres MM. (a) Ruyfch , (b) Falconnet & Ant. De Jussieu , qui nient le passage du sang de la mere au fœtus , & réciproquement. D'ailleurs (c) , comme on n'a encore jamais vu naître d'enfant qui n'eût un cordon , soit entier , soit lacéré , on en peut inférer , par analogie , que notre sujet en a

(a) *Thesaur. II, Affert. 4, N. xvij, n. 1.*

(b) Thèse de Paris , négative : *An fœtus sanguis maternus alimento ?*

(c) Astruc , *Maladies des Femmes* , 5^e vol. pag. 221.

eu un. *Omni in re consensus omnium gentium, naturæ lex putanda ej.* (a).

Je sçais que le rapport de l'accoucheur ou de la nourrice donneroit sur cet article toutes les satisfactions qu'on peut desirer; mais ledit Alexandre croit le premier mort, ou paroît ne sçavoir où le prendre : quant à l'autre, la mere du sujet a rendu à son fils le service naturel de l'alaiter; mais il l'a perdue, sans qu'elle lui ait donné aucun éclaircissement. Ses parens ont tenu caché son état jusqu'à ces dernieres années, parce qu'on le croyoit plein de turpitudes. Ne pourroit-on pas donner à cette hernie nouvelle la dénomination de *kystomphale*?

La production d'un état physique restera-t-elle donc inexplicable? Il est vrai que ce déplacement & cette inversion sont très-difficiles, & semblent rejeter toute æthiologie; voici cependant mes réflexions. Je pense qu'une hernie de la vessie, à un passage si éloigné de sa région, n'a pu se faire & ne se fera faite que du tems que le sujet n'étoit encore qu'embryon; je conçois que l'extrême mollesse qu'ont alors les rudimens & la trame de nos parties, jointe à la petitesse des latitudes des régions abdominales qui sont comme confondues en un seul

(a) Tullius Tusculan. *Quæstionum*, l. 1.

point en ces commencemens, aura permis cette éruption de la vessie par l'ombilic, sans doute à l'occasion de quelque mouvement brusque & assez violent. Je conçois que ce mouvement, ou autre compression, aura causé des distensions & une dilacération à la vessie; que ce viscere membraneux se sera échappé à travers sa propre solution de continuité, en tournant comme on détourne une bourse ou une poche d'habit; ce qui fait qu'aujourd'hui c'est la paroi interne du réservoir, qui occupe l'extérieur de la tumeur.

Voici les autres particularités que j'ai observées. Après avoir bu, quatre ou cinq minutes de tems suffisoient pour que l'éruption de l'urine augmentât; & quand c'étoit après avoir pris certaines liqueurs fort passantes, comme du cidre, &c. ledit Alexandre avoit, (ce sont ses termes,) à peine le tems de traverser la chambre, que le cours d'urine redoubloit.

Cette célérité semble favoriser l'opinion des physiologistes qui croient que les premières urines, *urinæ potûs*, se rendent de l'estomac à la vessie par transudation à travers des mailles de leurs membranes, & autoriser la présomption de l'existence du conduit particulier que M. Winslow a cru appercevoir vers la colonne verté-

brale , tendant de l'estomac à la vessie urinaire.

L'urine étoit sans salure , à ce qu'affuroit le sujet : cela veut dire , sans doute , que ce goût étoit peu marqué. Elle étoit limpide , nouvelle preuve qu'elle n'avoit point de réservoir. Je voulus sçavoir si les maladies n'avoient point apporté de changemens dans les phénomènes qui concernent l'urine ; mais le sujet nous dit n'en avoir jamais éprouvé aucun : c'étoit comme un dédommagement que la nature lui accordoit ; il n'avoit encore été ni saigné ni purgé. Il rapporta que les deux sources de l'urine avoient été sondées , mais que le cathétérisme n'avoit rien appris : seulement le stylet étoit monté fort haut , vraisemblablement jusqu'à la tête des uretères dilatés : je dis dilatés , le sujet n'ayant point parlé d'avoir souffert en cette épreuve. Il nous apprit que sa tumeur saignoit au moindre froissement ; que le sang se grumeloit au lieu froissé , mais qu'heureusement la résolution s'en faisoit facilement , & que les injures des saisons ne l'altéroient point.

*Dérangement ou Vice de conformation des
Organes sexuels.*

Immédiatement sous la tumeur étoit une verge informe , courte , chétive , & comme fendue en dessus & tout de son long. Le

gland étoit fort reconnoissable , & sa couronne aussi ; sa couleur & sa substance spongieuse étoient dans leur état naturel : on y voyoit quelques lacunes sébacées : ce bout de verge sembloit avoir le dessus & le dessous en sens inverses. A la partie supérieure , on voyoit comme la trace de l'urètre ouvert : ce trajet étoit exprimé par une espèce de bandelette longitudinale , mais n'étoit enduit d'aucune humeur , comme j'ai dit que l'étoit le velouté de la vessie. On juge bien que le gland devoit être imperforé , comme il l'étoit en effet. Des observateurs prétendent avoir vu , dans la commissure du pénis & de la tumeur , une portion supérieure du canal de l'urètre , qui n'étoit pas fendue comme dans le reste du trajet. Il n'étoit pas aisé de vérifier la chose , à cause de l'obscurité & de la douleur que l'écartement des parties causoit , au sujet du rétrécissement du réduit ; mais , attendu l'inutilité dont étoit l'urètre , ne charriant rien , le fait me paroît peu important. On n'avoit point fondé ce reste d'urètre : on ne voyoit qu'un petit bout antérieur des corps caverneux , comme si le reste fût caché dans le bas de l'hypogastre.

Les anneaux étoient si larges , qu'il y avoit , de chaque côté , un gros cordon ou élévation , contenant , sans doute , un

paquet d'intestins déplacés. Les testicules étoient au bas-fond de cette poche ou éminence , bien ovales , de rénitence , de gros-seur & de mobilité naturelles , mais non en place naturelle : on sentoît comme les épidi-dymes qui y tenoient. Les testicules étoient précisément dans la partie la plus déclive des aînes , & n'avoient pu se précipiter au fond des bourses qui existoient , mais courtes , & si ridées , qu'on les auroit dites couvertes de *fics*. L'urine , qui les abreuvoit conti-nuellement , les rendoit ainsi. Les testicules n'avoient pu gagner le *scrotum* , bridés par un serrement de la peau sur les os pubis , comme par une bande.

Ce qu'il y a de très-curieux , mais , en même tems , de très-étonnant , c'est que , (si la bouche dudit Alexandre est sincere ,) il n'avoit jamais ressenti , 1^o de desirs char-nels ni d'érection , 2^o pas même de chatouil-lement au tact.

Ici , on peut mettre en question : Si , chez l'homme , c'est le moral qui donne l'impulsion au physique lors des premiers desirs ? Ou , au contraire : Si c'est le be-soin qui met en jeu l'imagination ? Ou si l'un & l'autre peuvent quelquefois se trou-ver comme nuls. J'inclinerois pour croire cette dernière possibilité , à en juger par ce que dit le sujet qui assure que la vue d'une

femme n'échauffe nullement son imagination, & ne fait naître aucun besoin, quoiqu'il paroisse pourtant y avoir assez d'organes principaux chez lui, pour éveiller du moins quelque velléité. Quant à la première question alternative, je crois que ce sera toujours un problème. Ovide qui, comme les anciens, donnoit presque tout au physique, & comptoit pour peu les gentilleses de l'imagination; Ovide, dis-je, reconnoît des individus froids, quoique bien conformés, quand il dit, sur la fin de son *Art d'aimer* :

Tu quoque cui Veneris sensum natura negavit ...

Infelix, cui torpet hebes locus ille...

Quo pariter debent famina virque frui.

Il y avoit, en ce sujet, des poils aux endroits où il doit y en avoir chez les mâles adultes : il avoit même assez de barbe. Sa voix étoit peu mâle, sans être efféminée : il étoit nerveux, & d'une force assez considérable.

Pondere, non nervis, corpora nostra carent.

OT. EL.

On voit que cette confusion & défectuosité d'organes doit être attribuée à quelque compression ou mouvement subit & vif qui les aura brouillés dans leur première formation. On voit aussi que ce sujet n'est qu'un homme monstrueux, imparfait, manqué,

38 RÉPONSE A LA LETTRE

& nullement un hermaphrodite, comme ceux qui ne sont pas connoisseurs, le pourroient croire. Loin d'être hermaphrodite, où, ce qui est la même chose, loin d'avoir les deux sexes, *il n'en auroit plutôt aucun, & seroit un individu neutre.*

R É P O N S E

De M. DEJEAN, médecin à l'abbaye du Bec en Normandie, à la Lettre de M. POMME, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin-consultant du roi, sur l'Usage des Humectans dans les affections hystrériques.

MONSIEUR,

Permettez que je reconnoisse bien moins ma contradiction sur la façon dont le quinquina agit intérieurement, que le peu d'attention qu'il paroît que vous avez fait à ma précédente. Je ne prétends pas qu'il agisse immédiatement sur le système nerveux, mais qu'après avoir bonifié les coctions, atténué les humeurs, &c. il procure pour lors cette assimilation qui concilie les solides avec les liquides : au reste, je n'ai rien à ajoûter à la

raison physique que M. *Coste* a bien voulu publier sur cette matière (a).

Personne ne refuse aux affections vaporeuses l'irritabilité pour cause prochaine, ainsi qu'aux fièvres intermittentes. Mais n'est-elle pas mise en jeu par quelque humeur peccante, cette irritabilité qui, dans ces occasions, cede au quinquina par les raisons ci-dessus ? Pourquoi, dis-je, par analogie, les spasmatiques n'en retireront-ils pas le même avantage ? Je conçois cependant que ce ne sera qu'autant que l'intermission sera marquée, & je crois que l'association des humectans au quinquina, (surtout les bains,) procurera toujours un très-bon effet.

Que je vous accuse, Monsieur : Combien de fois ai-je employé l'écorce Péruvienne en pareil cas, & avec succès ? deux fois ; combien de fois l'ai-je vue insuffisante ? une fois ; combien de fois enfin l'ai-je vue contraire ? jamais.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Journal de Méd. Mai 1766, pag. 366, & la suite.



NOUVELLES OBSERVATIONS

Sur l'Usage des Humectans ; par M. DE-LABROUSSE , docteur en médecine de l'université de Montpellier , de la société royale des sciences de la même ville , & médecin de l'hôpital S. Jean de la ville d'Aramon.

Mademoiselle Quitard , âgée de vingt-cinq ans , fut attaquée , dans le mois de Juillet de l'année 1766 , d'une fièvre épidémique qui régnoit pour lors. Elle fut saignée deux fois du bras & une fois du pied : l'émétique lui fut donné ensuite. Elle me fit appeler le même jour ; & je lui annonçai les fièvres d'accès régulières. Je dis vrai : elle fut guérie par le quinquina ; elle rechuta , & guérit encore de la même manière.

Comme elle avoit été épuisée par les saignées , & qu'elle avoit toujours peur du retour des fièvres , elle observa un régime un peu trop rigoureux ; elle tomba dans l'épuisement & la tristesse.

Elle eut , par intervalle , des mouvemens convulsifs , des soubresauts dans les tendons , des nausées , des vents & une angine convulsive ; elle fut confessée. Je ne voulus point qu'elle se purgeât hors du

paroxysme, comme son chirurgien le lui avoit conseillé. Elle guérit avec des potions calmantes & rafraîchissantes, des fomentations chaudes & émollientes, & l'usage de l'eau de poulet.

Marianne Boulaire, femme de Moulet ; travailleur, âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin, sujette à la colere & à des chagrins domestiques, fut attaquée de vapeurs, il y a environ deux mois.

Elle avoit les jambes gorgées, du gonflement au ventre, une suffocation cruelle avec sifflement, un bégaiement affreux avec un pouls ferré, &c.

On appella, pendant la nuit, un apothicaire qui lui porta une potion cordiale des plus étoffées. A peine en eut-elle pris quelques cuillerées, que les symptomes augmentèrent : elle devint glacée, au lieu d'être échauffée par les cordiaux.

Ses parens ne sçavoient que devenir. On fit lever M. le curé qui la confessa comme il put, & l'administra. On m'appella de bon matin ; & je vis cette infortunée froide, sans pouls, & n'ayant plus qu'une respiration foible & pressante.

Je lui fis mettre tout de suite les jambes dans l'eau dégloutie, faisant appliquer, en même tems, des linges froids sur son ventre, sur la poitrine, & autour de ses bras,

A peine eut-elle resté une heure & demie dans cette espece de bain, que son état changea en mieux : la respiration n'étoit plus si foible ni si pressée. Je la fis pour lors coucher dans son lit, en faisant appliquer sur tout le ventre des fomentations émollientes chaudes : elle prit quelques petits bouillons & quelques verrées de risane de chiendent. L'après-dîner, je fis répéter les mêmes applications ; & , le soir, elle prit deux lavemens d'eau dégourdie.

Je l'ai fait passer ensuite huit jours à la crème de riz, à des bouillons legers, & à quelques œufs avec trois lavemens par jour : elle s'est parfaitement rétablie, n'ayant eu, depuis, aucune atteinte, & me remerciant, quand je la vois, de lui avoir sauvé la vie.

Le 7^e du mois de Février passé, on me pria d'aller voir une nommée *Michèle* femme de Pierre Manivet, invalide, que je trouvai dans son lit, sans connoissance.

Elle avoit, par intervalle, des mouvemens convulsifs qui lui prenoient par une pandiculation à la fin de laquelle elle plioit ses poignets d'une façon extraordinaire, en écartant ses doigts qui auroient pu faire, dans ce moment, un pied de longueur : deux minutes après, la gorge s'enflait si fort, qu'on auroit dit qu'elle avoit un goître. Elle avoit pour lors des envies de vomir qui se

renouvelloient souvent , & qui finissoient , en lui faisant tirer une langue comme celle d'un chien enragé.

Elle restoit dans cet état un demi-quart d'heure , pendant lequel elle avoit des soubresauts dans les tendons , avec un pouls légèrement concentré ; & tout son corps étoit agité de convulsions accompagnées , par intervalle , d'un raccourcissement de jambes & d'un gonflement du ventre.

Le paroxysme duroit ordinairement une bonne demi-heure , & finissoit par un état apoplectique : peu de tems après , elle répondoit , & ne se plaignoit que de douleurs à la tête , sans se souvenir de son état passé.

J'attendis ce moment , pour la questionner. Elle me répondit qu'elle ne pouvoit manger depuis trois jours , & qu'elle avoit effuyé quelque chagrin de la part de son mari.

Je fis faire sur le champ ma potion ordinaire qui est toujours composée des eaux rafraîchissantes , du diacode , du *laudanum* liquide de Sydenham , & , par un reste de préjugé ancien , de quelques gouttes de teinture de castor , auxquelles je n'ai pas beaucoup de foi , le reste me paroissant suffire.

Je fis appliquer des frontaux trempés dans l'oxycrat , des fomentations émollientes

44 NOUVELLES OBSERVATIONS

tiédes sur le bas-ventre, & j'ordonnai un pédiluve, peu après ces remèdes.

Cela ne suffit point, le premier jour : je fis doubler ces applications, le second, & je fis prendre à la malade deux lavemens de plus, dont l'un étoit fait avec une légère infusion de séné mondé, & une demi-once de *catholicum* ; & l'autre, avec de l'eau du Rhône, simplement dégourdie ; ce qui lui fit pousser deux selles, quoique la constipation & le diabète, (symptôme ordinaire de vapeurs,) durassent, depuis trois jours, chez ma convulsionnaire. Je lui faisois boire une tisane faite avec la fraise d'agneau. Voilà tout le bien que j'eus, dans les deux premiers jours : du reste, son état étoit le même ; & les paroxysmes revenoient plus souvent, & duroient aussi plus long-tems.

Je commençois à m'effrayer & à craindre pour elle : je la fis administrer, & j'ordonnai, le troisieme jour, deux bains entiers dégourdis, la même potion & les mêmes fomentations.

Le calme arriva après les deux bains ; les convulsions, en s'éloignant, diminuerent : la malade babilla, & prit de la crème de riz. Je la purgeai, le quatrieme jour : elle rendit beaucoup de matieres noires. Je la fis manger, le lendemain : elle se porte très-bien, & a soutenu, depuis sa maladie, la danse

& les plaisirs de ce carnaval, au grand étonnement de cette ville.

Je ferai remarquer, en passant, que c'est la seule vaporeuse à qui j'aie fait prendre un lavement purgatif, & que j'aye purgée, le lendemain des convulsions, parce que la nature opere ordinairement, *après la détente* que donnent les seuls humectans.

L E T T R E

De M. DESTRÉES, médecin à Château-dun en Beauce, à M. POMME, médecin-consultant du roi ; sur quelques Affections nerveuses, guéries par les humectans.

MONSIEUR,

Toujours prêt à abjurer mes anciens principes, depuis que j'ai adopté les vôtres pour le traitement des maladies nerveuses, je m'impose le devoir de vous en renouveler publiquement l'aveu, comme un tribut de ma reconnoissance & du desir que j'ai de concourir, avec vous, au soulagement des humains : puisse mon exemple entraîner avec lui le suffrage de ceux de nos confreres qui résistent encore aux efforts que vous ne cessez de faire, pour les convaincre !

Voici des faits sur lesquels ils n'auront rien à repliquer.

M. Du Gort, commissaire des guerres à Chartres, fut attaqué d'une fièvre intermittente compliquée de spasme, que le chirurgien méconnut entièrement, & qu'il traita avec les purgatifs ordinaires; ce qui attira les symptômes les plus effrayans, même ceux de la fièvre maligne. Je fus appelé tout à propos; car le malade touchoit déjà au terme le plus funeste. Les humectans, que je substituai aux purgatifs, eurent ici un si heureux succès, qu'ils sauvèrent la vie à ce malade: le quinquina, que j'employai ensuite, & dont j'éteignis l'action par une copieuse boisson d'eau froide, termina la cure.

M. Corrigoux, receveur de l'abbaye de Saint-Avite, homme sexagénaire, méditatif, & fort mélancolique, fut menacé d'hydropisie de poitrine que l'enflure des mains & des extrémités inférieures, jointes à la suffocation, caractérisoient parfaitement; mais, à travers de ces symptômes, on ne pouvoit méconnoître le spasme des nerfs, & même l'éretéisme. Ce fut en conséquence que je prescrivis le petit-lait nîtré, dont le malade fit sa boisson ordinaire, à laquelle j'ajoutai ensuite quelques prises de poudre de *tribus*; ce qui le guérit en peu de tems.

Madame la marquise de Beauharnois,

de Paris, vaporeuse invétérée, & accablée, depuis plusieurs années, par tous les remèdes pharmaceutiques, dont on lui avoit conseillé l'usage dans cette capitale, vint enfin en ce pays, pour y respirer un air champêtre, le mois de Mai passé. Ce fut au château du Gué, où elle s'étoit retirée, que je fus appelé; & là je trouvai cette dame dans le plus triste état, bouffie, maigre, tourmentée de coliques affreuses, avec dévoïement, qui amenèrent bientôt la tympanite : les progrès de son mal m'effrayèrent si fort, que je perdis toute confiance pour le traitement que j'avois à lui prescrire. Il fallut cependant opérer & obliger la malade à quitter son régime & l'usage des remèdes qui avoient si mal réussi. Les purgatifs, les anti-spasmodiques & les tisanes diurétiques chaudes furent donc rejetés; & à leur place, je prescrivis le petit-lait de vache, & une copieuse boisson d'eau de riz, & ensuite le lait d'ânesse, avec lequel je perfectionnai cette cure.

J'ai actuellement sous mes yeux une dame de Châteaudun, & deux demoiselles qui imitent d'assez près la demoiselle Majol & la femme du procureur d'Arles, citées dans votre ouvrage. L'amendement qu'elles éprouvent par le nouveau traitement, me fait espérer de tirer encore quelque parti de

leur mauvaise santé. J'ajouterais avec un nouveau plaisir, que j'ai employé, comme vous, la ciguë avec succès, associée aux humectans, dans le cas de scrophules compliquées de spasme. Voilà, Monsieur, des titres de reconnaissance : l'humanité vous devra toujours plus, à mesure que votre système vous fait de nouveaux partisans : je me fais gloire d'être du nombre ; & je suis, avec une considération distinguée, &c.

OBSERVATION

*Sur une Grossesse de douze mois ; par
M. TELMONT DE SAINT-JOSEPH,
maître en chirurgie à Briançon en Dau-
phiné.*

La nommée *Catherine Raymond*, du lieu de Cerviere, eut le malheur de perdre son mari, le 1^{er} Octobre de l'année 1765 : elle étoit âgée de 22 ans. Quinze jours après cette mort, elle fut très-surprise de ressentir quelques mouvemens au bas-ventre ; elle en fit part à une de ses amies, qui lui dit qu'elle étoit enceinte. Elle lui répondit qu'elle ne le croyoit point, d'autant mieux qu'elle avoit eu ses règles depuis huit jours :

jours : néanmoins , pouvant croire la chose possible , elle en fit part aux parens du défunt , qui l'engagerent à demeurer avec eux , & qui , (comme on peut croire ,) étoient tous autant d'Argus , qui observoient toutes ses démarches , & qui présumoient que cette femme vouloit les priver de certains biens par une grossesse étrangere. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet : venons au fait. Elle ressentoit plusieurs incommodités , étoit triste , languissante ; elle fut attaquée , un mois & demi après , (ce qui fait environ six mois , en comptant quatre mois du moment où elle sentit remuer ,) d'une pleurésie qui m'obligea à la saigner trois fois : enfin elle guérit. Du jour de la pleurésie , elle ne sentit plus remuer son enfant , que deux mois après. Elle eut , dans ce tems , une perte très-considérable , & des étourdissemens qui ont subsisté tout le tems de la grossesse : j'y remédiai de mon mieux ; enfin je fus prié , trois semaines après , d'aller chez elle ; je m'y rendis , & la trouvai cruellement tourmentée. La sage-femme de cet endroit étoit toute disposée à l'accoucher , à cause d'une perte d'environ trois livres , qu'elle venoit d'effuyer. Je fis à la malade quelques questions relatives à son état ; & ses réponses ne me permirent pas de penser qu'elle fût aussi prête d'accoucher qu'elle le croyoit ;

ce qui me fut confirmé, lorsqu'ayant introduit ma main jusqu'à l'orifice interne, je le trouvai exactement fermé, dur & épais. Je conseillai à la sage-femme de cesser son ministère, & lui dis que l'accouchement étoit encore très-éloigné. Enfin tous les accidens cessèrent; les douleurs & la perte disparurent, dans la journée.

Quatre mois après, c'est-à-dire le 24 Juin dernier, se trouvant, à la campagne, avec quelques parentes qui ne la quittoient jamais, sous prétexte d'amitié, elle fut attaquée des étourdissemens auxquels elle étoit sujette, depuis sa première perte; &, se trouvant au bord d'une muraille de la hauteur de trois pieds, elle culbuta. Les parens qui étoient avec elle, la transporterent à la maison, où je fus prié de me rendre incessamment. Je m'informai des antécédens; je trouvai ladite Raymond dans les douleurs les plus vives, & une grande perte. Je touchai de nouveau l'orifice interne que je trouvai très-peu dilaté; dilatation qui ne doit être attribuée qu'au sang qui couloit, causé par le décollement du placenta. Pendant cet intervalle, je m'aperçus que le poulx s'affoiblissoit beaucoup; je suivis les traces de M. Moriceau, sous lequel on ne peut s'égarer, & ne vis d'autre moyen, dans une pareille circonstance, pour sauver

la mere & l'enfant , que de dilater avec mes doigts cet orifice, le plus qu'il me fut possible. Je parvins à introduire ma main dans l'*uterus* ; je saisis l'enfant , & le mis au jour : j'eus le bonheur de lui procurer la vie spirituelle qu'il étoit sur le point de perdre avec la temporelle , (puisqu'il mourut , dans l'infant ;) & j'eus la satisfaction , par mes soins , de voir l'orage se calmer ; je veux dire tous les accidens cesser ; & la mere parfaitement rétablie , dans l'espace d'un mois & demi.

Je fis là-dessus mes réflexions , & je conclus que le retard de cet accouchement devoit être attribué ,

1^o Au regret & à la douleur de la perte de son mari ;

2^o Au peu de nourriture qu'elle prenoit ;

3^o A la maladie dont elle fut affligée ; & , par conséquent , aux saignées , médicamens & régime que je fus obligé de lui faire observer ;

4^o Aux différentes pertes qu'elle a eues. Qui plus est , c'est qu'au terme de douze mois , son volume étoit égal à celui d'un enfant de sept mois.



R E C H E R C H E S

Sur les différens Moyens de traiter les Maladies des Sinus maxillaires, & sur les Avantages qu'il y a, dans certains cas, d'injecter ces sinus par le nez. PREMIERE PARTIE; par M. JOURDAIN, dentiste reçu à Paris.

Æmulatio justitiâ floret; invidiâ verò depravatur.

Les observations l'emporteront toujours sur les raisonnemens les mieux fondés : c'est à ces monumens consacrés au bien de l'humanité, que l'on doit recourir, pour établir une doctrine certaine & constante sur le traitement des différentes maladies. Celles des sinus maxillaires sont, (quoique l'on en dise,) au nombre de ces faits extraordinaires qui embarrassent encore aujourd'hui l'homme le plus instruit, & qui exigent, par conséquent, que l'on s'éloigne de tous préjugés, quand des exemples frappans jettent un nouveau jour sur ce que l'on ne connoît encore qu'imparfaitement.

S'il y a beaucoup d'observations qui prouvent que, dans certains cas, les maladies des sinus maxillaires dépendent des dents & des alvéoles cariées, il n'y en a pas moins

qui démontrent que très-souvent elles font l'effet de la dépravation des humeurs, de la métastase, d'un vice particulier, & des plaies, des chutes & des coups.

Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les observations sur les maladies des sinus maxillaires, occasionnées par les premières causes, avec celles sur ces mêmes maladies qui sont renfermées dans le premier volume du *Sepulchretum* de *Bonnet*, pag. 463, lib. ij; dans la *Bibliothèque* de *Manget*, l. 13, pag. 199; dans le second volume du *Traité de Chirurgie* de *Lamotte*; dans les *Observations rares de Médecine, d'Anatomie & de Chirurgie*, pag. 19 du premier volume; dans le *Traité des Maladies des Os* de *M. Petit*, tom. ij, pag. 407 & 424; dans le quatrième volume de la *Collection des Thèses medico-chirurgicales*, &c. pag. 253; dans le premier volume des *Observations* de *M. Le Dran*, pag. 14; & enfin celle qui est renfermée dans le *Mercuré* du mois d'*Octobre*, année 1757, pag. 130.

C'est d'après de pareilles observations confirmées par celles des plus grands maîtres de l'art, qu'on peut assurer que c'est une erreur dangereuse de croire que toutes les maladies des sinus maxillaires ne viennent que des dents & des alvéoles cariées, ou du mauvais état des gencives; mais il

n'est que trop ordinaire de voir des hommes, d'ailleurs très-instruits, se prévenir en faveur d'une opinion qu'ils ont déjà adoptée, sans vouloir examiner les faits qui la renversent : de-là, sans doute, cette confiance aveugle avec laquelle on a encore donné le nom d'*ozène maxillaire* à toutes les maladies dont il s'agit, comme s'il étoit vrai que ces maladies fussent toujours un ulcère putride, situé dans les fosses nazales.

Cette seconde erreur vient, sans doute, de ce que l'on ne se représente pas, 1^o que, dès que le *mucus* contenu dans les sinus maxillaires, a changé de nature ou s'est altéré par quelque cause que ce soit, il doit naturellement y acquérir une qualité putride, proportionnée au degré & à la cause qui y a donné lieu. 2^o Que, dans l'inspiration, l'air s'introduit également dans les sinus, en passant par leur ouverture naturelle qui est dans le nez, entre le cornet supérieur & l'inférieur. 3^o Que cet air, parcourant l'étendue des sinus, il doit nécessairement ébranler les particules putrides de la matière, s'en charger & les transmettre au dehors, dans l'expiration. Telle est la cause de la mauvaise odeur que répand le nez de ceux qui ont quelques maladies des sinus maxillaires.

Un praticien moderne, ayant senti le peu de justesse de la qualification d'*ozène*, par

laquelle on a cru pouvoir caractériser les maladies des sinus maxillaires, a cru devoir lui substituer celle de *réten*tion comme plus convenable. Cette dernière dénomination est-elle plus juste que la première ? C'est ce qu'il n'est pas permis d'affirmer, 1° parce que la *réten*tion n'est que le séjour d'un fluide dans une partie destinée à le recevoir. 2° Que la *réten*tion ne peut avoir lieu que par le vice du fluide, ou par celui de la partie même. 3° Ce qui ne peut arriver, que ce fluide muqueux & glutineux n'ait acquis une qualité hétérogène; ce qui exige une dénomination convenable à son caractère. D'ailleurs, si, après avoir ôté une dent, le plancher alvéolaire est détruit ou ouvert, soit par la disposition des racines de la dent, soit par l'effet de la maladie, soit enfin par les secours de l'art, & qu'en faisant les injections par les alvéoles, ces injections ressortent par le nez, quelle preuve y a-t-il que le *mucus* soit retenu, puisqu'il paroît, par cette expérience, que la voie qui doit permettre son évacuation, est libre ? Si, en faisant moucher le malade, il ramène du *mucus*, du sang, ou une humeur purulente, il n'y a point encore *réten*tion. Dans le premier cas, ce ne sera souvent qu'un engorgement du sinus, ou un simple épaisissement du *mucus*, qui dépend des

56 RECHERCHES SUR LES MALADIES

vaisseaux excréteurs de la membrane pituitaire ; & , dans le second cas , ce sera une suppuration du sinus , ou la rupture de quelques vaisseaux sanguins de la membrane pituitaire , qui est irritée & enflammée. Mais comme , dans tout cela , il n'y a ni atonie ni oblitération de l'ouverture naturelle du sinus , ni enfin de rigidité des fibres de la membrane pituitaire , on ne peut qualifier cet état du nom de *réten*tion. Il y a cependant des cas dans lesquels la rétention peut avoir lieu ; & cette maladie s'annonce par une pesanteur douloureuse dans les sinus maxillaires & frontaux , par la sécheresse de la membrane pituitaire qui tapisse la fosse nazale du côté affecté , par l'irritation de la voûte palatine , par celle de la conjonctive , & enfin par une douleur sourde dans les dents , quand elles subsistent & qu'elles sont saines ; & par une douleur égale dans toute l'étendue de l'arcade alvéolaire , quand il n'y a point de dents. Il est encore essentiel d'observer qu'il est rare que cette maladie ait lieu chez les jeunes gens ; elle s'observe , pour l'ordinaire , chez les gens phlegmatiques ou hypocondriaques , c'est-à-dire , pour le plus souvent , chez les personnes d'un certain âge. Quoique cette maladie soit rare , j'en vais cependant donner un exemple.

I^{re} OBSERVATION. Au mois d'Août 1765, une personne d'environ cinquante ans, & d'un tempérament phlegmatique, s'adressa à moi pour une affection douloureuse qu'elle avoit, depuis long tems, dans les sinus maxillaires & frontaux droits. Tous les signes, ci-dessus indiqués, d'une rétention, étant constans, je ne doutai pas un moment du caractère de la maladie. La malade n'ayant plus de dents de ce côté, depuis près de quinze ans, je crus devoir recourir à l'usage d'une sonde creuse, & la pousser dans le sinus, en l'introduisant par le nez; &, pour y parvenir, je procédai de la manière suivante.

Je fis asseoir la malade, & je lui fis renverser la tête en arrière. Alors je pris une sonde creuse dans toute son étendue, de la grosseur de celles qui servent pour sonder le canal nasal, mais plus longue de deux pouces, & moins courbée par la partie qui doit entrer dans le canal.

Tout étant ainsi disposé, je portai la courbure de ma sonde sous la voûte du cornet supérieur; &, ayant reconnu une espèce de repli situé à environ deux lignes de cette voûte, en descendant sur la convexité du cornet inférieur, je levai un peu le poignet, en me jettant sur la cloison du sinus dans lequel j'entrai, en pesant un peu sur son ouverture naturelle, parce qu'elle étoit oblit

38 RECHERCHES SUR LES MALADIES

térée ; je fis ensuite une injection avec l'eau d'orge, & je renvoyai la malade, jusqu'au lendemain, en lui laissant la sonde dans le nez.

Le lendemain, je fis une nouvelle injection, après laquelle j'ôtai la sonde, pour faire moucher la malade, qui rendit dans son mouchoir un *mucus* épais, verdâtre, & de très-mauvaise odeur ; je replaçai la sonde ; je fis de nouvelles injections ; & cette fois, j'ôtai la sonde, parce que l'ouverture étoit libre. Enfin, en continuant ainsi pendant six semaines, la malade a été bien guérie (a). L'observation suivante va démontrer l'effet du vice vénérien dans les sinus maxillaires & frontaux, avec rétention du *mucus* dans les premiers, dépôt purulent, & carie dans les seconds, & enfin ozène déclarée dans la fosse nazale droite qui étoit le côté affecté.

II. OBSERV. Au mois d'Avril de la même année, M. De Luze, chirurgien ordinaire du roi, m'adressa un malade chez lequel le vice vénérien avoit fait de tels progrès, que les os du nez étoient exostosés ; La cornée opaque des deux yeux, parsemée d'ulceres chancreux ; les lames spongieuses du nez, ainsi que le vomer ; une

(a) MM. Guyenot & Garre, maîtres en chirurgie, ont vu cette malade.

portion de l'apophyse montante de l'os maxillaire, & une portion de la voûte interne & palatine étoient cariées. Un ulcère chancreux, situé dans la fosse nazale droite, répandoit une très-mauvaise odeur : le malade mouchoit du pus venant du sinus maxillaire; & le sinus frontal n'en rendoit point, comme la suite le confirmera. Enfin la perte de l'odorat étoit constante, & les sinus douloureux au toucher.

Quant aux dents, la première grosse-molaire & les deux petites du même nom étoient tombées par l'effet du mercure que l'on avoit déjà employé plusieurs fois. La dent canine étoit très-chancelante; &, malgré cela, les gencives & les voûtes alvéolaires des dents tombées étoient très-saines, ainsi que la membrane du palais & toute la mâchoire inférieure.

Ne pouvant pas espérer de conserver la canine, j'ôtai cette dent; ce qui facilita, à l'instant, l'écoulement d'une matière fétide & purulente. Je portai alors mon stylet dans l'alvéole de la dent canine; & il pénétra dans le sinus maxillaire; ce que je reconnus, en sondant également par le nez. Je profitai de cette ouverture, pour faire des injections dans le sinus; mais elles se perdirent dans le nez. Convaincu de l'inutilité de ce moyen, je fis faire une sonde creuse, longue de quatre pouces, grosse

60 RECHERCHES SUR LES MALADIES

comme la plus forte paille , percée en différens endroits , & disposée de façon qu'étant dans le sinus maxillaire , elle pût en ressortir par son ouverture naturelle qui étoit très-dilatée , & même rongée , pour se rendre aux sinus frontaux par une extrémité beaucoup plus petite que le corps de la sonde. La disposition de cette sonde , me donnant l'espérance d'injecter les sinus frontaux & les sinus maxillaires ensemble , & de faire séjourner l'injection dans les derniers , je n'hésitai point à passer cette sonde par l'alvéole de la dent canine.

Je fis alors des injections avec l'eau d'orge , le miel , le jaune d'œuf , & un peu d'eau vulnérable. Une partie de cette première injection retomba dans sa bouche , toute chargée de l'humeur purulente. A la seconde injection , je fis bien renverser la tête du malade en arrière , & , à l'instant que cette seconde injection , qui étoit moins considérable que la première , fut faite , je bouchai la partie inférieure de la sonde avec un morceau d'éponge préparée ; & j'ordonnai au malade d'être le plus long-tems qu'il pourroit sans se moucher.

Au second pansement , dès que j'eus débouché ma sonde , il s'évacua une quantité prodigieuse d'humeur purulente. Je fis une injection , & j'ôtai sur le champ la sonde , pour faire moucher le malade qui ramena

une hydatide muqueuse qu'il sentit partir des sinus frontaux. Dès cet instant, ce malade commença à moucher plus librement. Ce même jour, je touchai les parties cariées & l'ozène avec l'eau mercurielle; je repassai la sonde, & je ne fis qu'une très-legere injection. Les frictions que je fis, avec la pommade mercurielle, sur les exostoses, les firent disparaître promptement. Enfin, ayant soin de toucher, de tems à autre, les ulceres de la cornée avec le vitriol blanc, & en ordonnant au malade de se baigner les yeux avec l'eau-rose & l'eau de plantain, tout sembla annoncer une amélioration dans l'état du malade; amélioration que M. De Luze s'occupoit à confirmer, en administrant, de son côté, tous les remèdes convenables en pareil cas.

Au bout de quelque tems, la suppuration ayant une assez bonne qualité, & la membrane pituitaire qui tapisse les sinus, n'étant plus fongueuse; mais l'apophyse montante de l'os maxillaire s'étant détachée, & étant très-chancelante, &, malgré cela, trop considérable, pour être extraite par la narine, sans s'exposer à déchirer quelques-unes de ses parties internes, je crus devoir dilater l'ouverture de l'alvéole de la dent canine avec d'autant plus de raison, que celle de la petite incisive étoit vuide par la chute de la dent. De deux alvéoles, je n'en

62 RECHERCHES SUR LES MALADIES

fi, donc qu'une seule, &, avec la lame d'un scalpel ou lancette, je détachai les parties charnues. L'espace étant alors proportionné au volume de la pièce, je pris cette pièce cariée avec des pincés à anneaux, & je l'emportai toute entière.

Mon ouverture étant alors trop grande pour retenir ma première sonde, j'en fis faire une seconde proportionnée au diamètre que j'avois dans ce moment, & je la replaçai comme la première.

Je fis aussi avec toutes les précautions convenables, quelques applications de pierre à cauter sur le bord des gencives de la dent canine, parce qu'il étoit fongueux. Tout paroissant enfin dans une très-bonne situation, j'ôtai la sonde, & je ne fis plus que des injections avec l'eau mercurielle, adoucie au degré de ne plus faire la moindre impression sur la langue : au bout de huit jours, j'abandonnai le tout à la nature ; &, depuis le mois de Juillet suivant que ce malade a été guéri, il a joui d'une bonne santé : il est actuellement marié ; & il n'a d'autre désagrément que de n'avoir plus de dents de ce côté (a).

D'après ces observations, desquelles j'ai cru devoir supprimer nombre d'autres petits

(a) M. Miffa, docteur en médecine, MM. Guyenot & Garre, maîtres en chirurgie, & d'autres personnes de l'art, ont vu ce malade,

détails, pour ne m'arrêter qu'à l'essentiel, je pense que ce seroit donner dans l'erreur, de croire que les dents ont eu part à ces deux maladies. La premiere n'avoit point de dents ; & le second les a perdues, sans qu'elles fussent cariées, ni le plancher alvéolaire détruit. Dans le premier cas, la perforation des alvéoles étoit impossible : celle de l'apophyse molaire eût été dangereuse par la perforation même de la membrane pituitaire.

Dans le second cas, les voûtes alvéolaires étant saines & solides, & tout paroissant indiquer que l'humeur étoit simplement contenue dans la membrane pituitaire, la perforation de ce réservoir eût été dangereuse, parce que l'humeur, par sa causticité, auroit pu ulcérer la plaie faite à la membrane, & que d'ailleurs cette même humeur auroit pu s'épancher dans le tissu alvéolaire ; d'où il se seroit ensuivi une déperdition de substance considérable. La bonne chirurgie s'opposant à l'application des caustiques trop irritans, lorsqu'il y a ulcération purulente ou sanguinolente avec fongosité, dans la crainte de donner naissance à un cancer, je ne pouvois porter le cautere actuel dans le sinus, ni tous autres caustiques capables de s'épancher. Je n'avois donc d'autre parti à prendre que de chercher à affoiblir la matiere contenue dans

64 RECHERCHES SUR LES MALADIES

le sinus, pour éviter ses ravages, & à donner à la membrane pituitaire la facilité de se dégorger, pour lui redonner ensuite son état naturel. Mais tout cela ne pouvoit se faire que par le secours des injections; autrement elles eussent été inutiles, comme elles le sont, dans la plûpart de ces maladies; quand elles ne sont pas bien dirigées. Enfin, dans le second cas, la sonde n'a point été passée par le nez, parce qu'il falloit travailler, en même tems, à la cure des sinus frontaux, & à celle des sinus maxillaires. Mais la sonde étant ouverte à l'endroit qui répondoit dans le sinus maxillaire, mon intention étoit toujours remplie: ce sont d'ailleurs de ces faits rares qui exigent que l'on se conforme aux circonstances. Quand l'on considère ensuite les maladies des sinus maxillaires, occasionnées par les coups, les chutes, ou par la simple irritation de la membrane pituitaire, à raison d'une cause quelconque, on ne peut s'empêcher de blâmer l'extraction des dents, si elles sont saines, point chancelantes, & qu'il ne se fasse point de suppuration entr'elles & les alvéoles. On doit également éviter la perforation des alvéoles, quand elles subsistent dans toute leur intégrité. Il n'y a point à douter que toutes ces opérations ne changent le caractère de la maladie, & que, de simple qu'elle étoit, on ne la rende compliquée.

Il y a déjà une irritation constante dans le sinus ; & on l'augmente : de plus , c'est qu'en perçant ainsi les alvéoles dans ces cas , & ensuite la membrane pituitaire , on fait naître dans cette partie , un ulcère qui n'y seroit peut-être jamais venu , en portant dans le sinus même , tous les secours convenables , sans rien détruire.

Lors même que les dents sont cariées , & que le malade mouche du pus , si le plancher alvéolaire est solide , rien n'indique la nécessité de la perforation des alvéoles : la solidité du plancher alvéolaire n'indique-t-elle pas , au contraire , que la membrane pituitaire n'est point encore perforée par le pus , & que , dans ce cas , la dent cariée étant ôtée , les accidens du sinus cesseront , pour peu que l'on emploie les moyens propres à le déterger & à le consolider ?

Il est encore très-certain que , si la matière contenue dans le sinus , a un degré de causticité suffisant pour détruire quelques parties , ce sera d'abord le plancher alvéolaire , comme étant très-mince & exposé à la chute de l'humeur. De tout ce qui vient d'être dit , il est aisé de sentir que l'on perce très-souvent le plancher alvéolaire , sans nécessité. De deux choses l'une ; ou la racine de la dent pénètre dans le sinus , & alors , cette dent ôtée , le sinus est ouvert naturellement ; ou bien , si la suppuration du pé-

rioste des alvéoles, ou celui de la racine de la dent, fait des progrès du côté du plancher alvéolaire, ce plancher est détruit; & alors le sinus est également ouvert par l'effet de la maladie. Enfin, quand le malade ne mouche point de pus, & que, pour une simple irritation du sinus, & qu'à raison de la mauvaise odeur qu'exhale le nez, tous les accidens venant d'une dent cariée, on perce les alvéoles, quelle est la matiere qui sort du sinus? Elle n'est, le plus souvent, que glutineuse, assez transparente, & un peu salée. Qui ne reconnoît à cela un vrai *mucus*? Que l'on se figure ensuite ce que doit produire l'oscillation des arteres, qui est considérablement augmentée par l'inflammation, & l'on verra si la mauvaise odeur est indispensable? Ce qui doit convaincre que la suppuration n'est que la suite de la perforation des alvéoles & de celles de la membrane pituitaire, c'est que cette suppuration ne s'annonce que le troisieme ou le quatrieme jour après l'opération: or, si elle existoit au moment de l'opération, ne se montreroit-elle pas d'abord, comme il arrive, dans l'ouverture de tous les abscess en général? En un mot, c'est presque toujours sans avoir égard à l'état des alvéoles, que, lorsqu'il y a quelques affections dans le sinus, l'on perce ces alvéoles, après avoir ôté les dents cariées, & que l'on

ôte très-souvent des dents saines : de-là cette prévention dans laquelle on est, sur les injections que l'on continue pendant un an ou dix-huit mois, deux ans, & quelquefois trois, sans observer encore que, dès qu'il n'y a plus qu'un écoulement simplement lymphatique, on devroit abandonner la plaie à la nature. Plaçons ici quelques observations qui serviront à confirmer ce qui vient d'être dit.

III. OBSERV. Au commencement de 1766, une malade vint me consulter sur une maladie du sinus maxillaire, qui lui étoit survenue, sans avoir de dents gâtées, (à ce qu'elle me dit.) La personne étoit très-âgée; & toutes ses dents étoient chancelantes : elle s'étoit adressée auparavant à quelqu'un qui lui conseilla de se faire ôter deux grosses molaires; & comme il y avoit un suintement entre les alvéoles de ces dents, & que d'ailleurs le sinus droit étoit douloureux, on perfora les alvéoles; on pénétra dans le sinus, & l'on y fit des injections avec l'eau d'orge & l'eau vulnéraire, qui toutes ressortirent par le nez, sans être changées. La fièvre s'empara de la malade; le nez, l'œil & la voûte du palais s'irritèrent & s'enflammerent; & la suppuration s'annonça le quatrième jour. Les sétons & les bourdonnets jouèrent aussi leur rôle pendant un an, au bout duquel la malade,

étant lassé de souffrir, vint me trouver. Je débouchai le sinus duquel je tirai un séton d'environ une aune de long, & large comme le petit doigt. Il n'avoit d'autre odeur que celle du baumé du Commandeur; & il étoit recouvert, dans quelques-unes de ces parties, d'une matiere glutineuse sans odeur. Dès que le sinus fut ainsi débarrassé, la nature souffrit beaucoup; ce qui ne pouvoit venir que du contact de l'air & de l'effort que faisoient toutes les parties, pour reprendre leur état naturel. Pour remédier à cet inconvénient, & m'opposer à l'introduction des alimens & des liquides dans le sinus, je mis un morceau d'éponge préparée à l'entrée de la plaie. Je fis appliquer extérieurement des cataplasmes émolliens; j'ordonnai à la malade d'ôter, tous les jours, le morceau d'éponge, &, avant de le renouveler, de s'injecter elle-même avec l'eau, le vin, le miel & un peu d'eau vulnéraire. Je lui recommandai sur-tout de ne pas introduire le piston de la seringue trop avant: au bout de huit jours, cette malade vint me revoir; elle étoit très-bien; & comme il n'y avoit plus qu'un écoulement lymphatique, je lui conseillai d'abandonner le tout à la nature qui tend toujours à se rétablir. En effet, les alvéoles n'étant plus remplies, leur lame & les gencives s'affaïssèrent moins; &, en un mois, la plaie fut parfaitement

consolidée. Cette observation prouve sensiblement que la membrane du sinus n'étoit qu'irritée par un tiraillement réciproque du périoste des alvéoles & de cette membrane, à raison des différens mouvemens que procuroient les dents ébranlées dans la mastication. Dans un cas semblable, il est très-certain que, les dents ôtées, cette maladie se feroit terminée promptement, si l'on eut injecté le sinus par le nez. L'observation suivante va prouver l'utilité du moyen que je propose dans les inflammations du sinus.

IV. OBSERV. Dans la même année, une personne s'adressa à moi, ayant des douleurs violentes dans le sinus gauche; ses douleurs répondoient à une grosse molaire isolée, très-saine; l'œil & la joue étoient sensibles & irrités; & lorsque le malade se mouchoit, les douleurs correspondoient dans le sinus & dans la dent: en un mot, les gencives n'étoient qu'un peu irritées. Tout cela n'annonçant que l'irritation de la membrane pituitaire, je me déterminai, plutôt que d'ôter la dent, (comme le conseilloyent quelques dentistes,) de passer la sonde dans le sinus, & d'y faire des injections avec l'eau d'orge & le miel: quatre jours d'une pareille conduite terminèrent tous les accidens; &, depuis ce tems, le malade n'a plus souffert. J'ai donc évité un traitement qui eût été long, si j'eusse ôté la

dent, & si, m'en rapportant aux douleurs du sinus & aux autres symptomes, j'eusse perforé les alvéoles. Les accidens qui surviennent dans les sinus, à la suite des coups ou des chutes, quand les parties n'ont point été détruites ou dilacérées, n'en imposent pas moins à ceux qui ne suivent que leur préoccupation, sans approfondir les faits : l'observation suivante va le prouver.

V. OBSERV. Dans la même année, M. *** , chirurgien, me manda pour une jeune demoiselle de quinze à seize ans, laquelle, étant tombée sur la joue droite, eut une partie des molaires, renversée du côté du palais. L'hémorragie étoit des plus violentes; &, pour y remédier plus promptement & plus sûrement, je replaçai les dents dans leurs alvéoles, & j'ordonnai à la malade de les y tenir contenues, en appuyant dessus. Le succès répondit à mes espérances. Le chirurgien fit, de son côté, tout ce qui étoit convenable, tant pour l'échymose de la joue, que pour obvier à l'effet de la chute. Tout alla bien jusqu'au troisieme jour que la malade moucha du sang; que le nez & la lèvre s'enflerent, & que le sinus fut douloureux intérieurement. On vouloit alors que j'ôtasse les dents; mais, convaincu que tout cela n'étoit que la suite de l'effet de la chute, & vraisemblablement de la rupture de quelques vaisseaux sanguins, j'insistai sur

la conservation des dents ; & je proposai de passer la sonde dans le sinus , en l'introduisant par le nez. Les avantages réels que je fis concevoir de ce moyen , déterminèrent en sa faveur. A la premiere injection , la malade moucha beaucoup de sang ; à la seconde , elle en rendit moins : j'en fis une troisieme à laquelle j'ajoutai l'eau vulnéraire à l'eau d'orge , qui m'avoit d'abord servi seule. Je laissai cette derniere injection , & je fis mettre la malade dans une situation convenable , pour la retenir. Le lendemain , on me dit que la malade avoit très-bien passé la nuit : en effet , toutes les parties gonflées étoient dans un meilleur état ; & le sinus n'étoit presque plus douloureux. Je repassai la sonde ; j'injectai de nouveau , & je fis moucher la malade qui ne rendit presque plus de sang. Enfin , en continuant ainsi pendant huit jours , ôtant la sonde à chaque fois que je faisois moucher la malade , la remettant , pour injecter , & faisant séjourner la derniere injection , sans laisser la sonde , la malade a été très-bien guérie , & elle n'a point perdu ses dents que des gens peu instruits lui auroient certainement ôtées , sans parler de la perforation des alvéoles , que l'on n'auroit pas oubliée.



L E T T R E

*De M. QUEQUET, maître en chirurgie
à Amiens, & ci-devant chirurgien interne
de l'Hôtel-Dieu de Paris; contenant
quelques Réflexions sur une Extirpation
de la Matrice, rapportée dans le Journal
de Novembre 1766.*

MONSIEUR,

J'ai vu, dans le Journal de Novembre dernier, une observation intéressante. Elle a pour objet l'extirpation totale d'une matrice sphacélée. Mes doutes sur la réussite d'une pareille opération m'ont engagé à vous communiquer mes réflexions; & , si vous croyez qu'elles puissent être de quelque utilité dans la pratique chirurgicale, & pour le bien de l'humanité, j'ose vous engager d'en faire part au public, dans un de vos Journaux. Peu d'auteurs ont cité des faits semblables : plusieurs praticiens de nos jours nous avertissent d'être en garde contre la singularité de certains cas pathologiques, relatifs aux parties de la génération. Ces mêmes praticiens nous apprennent, dans le cours de leurs leçons, qu'il est arrivé quel-

quefois, dans la pratique routiniere de certaines matrones ou chirurgiens auffi peu instruits, que la matrice a été renversée; que ces artistes, ne sçachant que faire de ce viscere, n'imaginant pas qu'il fût possible de le réduire, & pour délivrer la malade d'une incommodité qu'ils prévoyoyent être pour la vie, ont fait, tantôt l'amputation, tantôt la ligature de ce viscere, & par-là se sont rendus homicides par pure ignorance. On a vu des praticiens, d'ailleurs habiles, prendre pour un polype la matrice déplacée & tombée dans la vulve, en faire la ligature, & la malade périr, en peu de tems, dans les convulsions les plus affreuses. Ce que je dis ici, est pour faire sentir qu'il est d'une conséquence infinie pour un observateur, dans les faits de pratique qu'il rapporte, de tâcher de concilier la connoissance de la physique du corps humain à celle de l'anatomie, afin d'exposer plus précisément son état pathologique, & par-là employer plus sûrement tel ou tel moyen curatif. Comme, dans cette Lettre, je n'ai en vue que de démontrer l'impossibilité qu'il y a que la matrice se gangrene dans sa situation naturelle, & que la malade réchappe à la mort, je serai précis sur la plûpart des circonstances dont l'auteur accompagne son observation. Par exemple, je reconnus, dit-il, au toucher,

que la tête de l'enfant s'avançoit, mais que l'orifice se dilatoit difficilement ; & , avant , il dit qu'il se présenta tout-à-coup à l'intérieur de la vulve , une tumeur si considérable , que la matrone en fut effrayée. On voit une contradiction complète à ce passage. L'effort de la dernière douleur , qui expulsa l'enfant , fut si considérable , que , malgré ses attentions , la matrice se renversa totalement. Je crois que tous les praticiens intelligens préviendront ce renversement ; sur-tout lorsqu'ils auront l'orifice hors des grandes lèvres ; & je ne vois de difficulté , que dans le cas où le cordon aura fait plusieurs circonvolutions , soit autour du col ou des extrémités. Trois jours se passerent sans accidens , sinon des douleurs aux lombes & aux aînes , occasionnées par le tiraillement des tégumens. Je ne vois ni ne conçois pas la cause déterminante de ces douleurs , relativement au tiraillement des tégumens.....

Au quatrième jour , il parut tout-à-coup une suppuration abondante ; & d'une odeur insupportable ; la fièvre s'alluma , &c. Les trois premiers jours , qui furent sans fièvre & sans accidens , étoient une preuve du bon état de la matrice. Cette suppuration pouvoit-elle être le résultat de son inflammation ? Non , puisque les lochies couloient vrai-

femblablement ; car, si elles eussent été supprimées , l'auteur en auroit averti sans doute : ce n'est jamais la suppuration qui annonce qu'une partie doit se gangrener. Quand il arrive une suppuration putride à une partie d'un tout, elle est toujours précédée de contusion ou d'inflammation. Elle étoit d'une odeur insupportable ce n'est cependant pas dire qu'elle étoit putride. En supposant donc la stupéfaction de cette partie , on ne pouvoit l'attribuer qu'à sa contusion , son inflammation ou son étranglement ; & , si l'une ou l'autre de ces maladies , avoit eu lieu , il n'y auroit point eu de lochies. La fièvre s'alluma ; le pouls devint petit & fréquent : les foibleesses réitérées , &c. annonçoient la gangrene de cette partie. La matrice s'étant renversée avec précipitation & violence , les accidens annonçoient plutôt un épanchement sanguin dans le bas-ventre , que le sphacele de l'*uterus*. Les artères spermatiques , étant longues , & d'un petit diamètre , n'auront pu résister à l'effort qu'elles auront éprouvé dans le renversement subit de la matrice ; & , puisque , dans les premiers jours , il n'y eut aucun des symptômes qui annoncent une inflammation , en raisonnant , il étoit plus naturel de prévoir cet épanchement , qu'une gangrene dans une partie aussi irritable qu'est la matrice

qui auroit été sûrement précédée d'inflammation. Malgré l'usage du quinquina, &c. la matrice se sphacéla ; & , au neuvième jour de la couche , il en parut une portion à l'entrée de la vulve , de la grosseur d'un œuf de poule. J'ai eu occasion de voir des matrices de femmes mortes enceintes de cinq à six mois ; j'en ai vu d'autres de celles qui étoient accouchées à terme ; & je n'ai point vu que les parois de ce viscere approchassent de la grosseur d'un œuf de poule ; je les ai vues , au contraire , à-peu-près aussi épaisses que dans l'état naturel (a) , étant cependant plus spongieuses. Au reste , pourquoy cette portion auroit-elle précédé de tant la totalité qui ne parut qu'au quinzième jour ? Sans doute que cette totalité étoit une masse énorme , en comparaison de la portion première. Comme je n'ai point envie de réfuter ici cette observation , & que je ne veux que faire part de mes réflexions sur cette maladie , je vais exposer , avec le plus de précision qu'il me sera possible , la situation , les attaches & les vaisseaux de ce viscere , afin de prouver qu'il ne peut être gangrené dans sa situation naturelle , sans que la malade périsse.

(a) Ceux qui ont l'usage de toucher des femmes en travail , peuvent juger de la vérité de ce que j'avance.

La matrice est placée dans la partie supérieure du bassin : la vessie est à sa partie antérieure ; l'intestin *rectum*, à sa postérieure. Le péritoine descend des os pubis dans le bassin, &, passant derrière la vessie, se prolonge jusqu'au bas de la matrice, d'où il remonte sur son corps, en la recouvrant, & descend le long de sa partie postérieure, assez loin sur le vagin, &, en le quittant, forme un pli semi-lunaire qui embrasse l'intestin *rectum*. La tunique externe de la matrice vient donc du péritoine. Sur les parties latérales de ce viscere naît, de chaque côté, une autre production du péritoine, qui a été nommée *ligament large*, & dans la duplication duquel est logée une trompe de la matrice. Aux angles latéraux de la partie triangulaire de ce viscere, naît un paquet de fibres cellulaires, longitudinales & vasculaires, plus considérable à son origine, qu'à son extrémité, qui sort par l'anneau des muscles du bas-ventre, & se perd dans le pli de l'aîne ; c'est ce que les anatomistes nomment *ligamens ronds*. Les connexions de la matrice sont donc avec la vessie, le *rectum* & le bassin. On doit encore regarder l'épanouissement des ligamens ronds dans le pli de l'aîne comme une des attaches de ce viscere : ses arteres sont les spermatiques qui se distribuent à son fond & aux ovaires. La

honteuse interne, qui vient de l'hypogastrique, arrose la matrice & le vagin : celle-ci est plus considérable chez la femme, que dans l'homme. La honteuse moyenne naît de l'ischiatique, se distribue à la matrice, au *clitoris* & au vagin, & fort souvent donne naissance à l'hémorroïdale. La honteuse externe vient de la crurale, & communique avec les précédentes. Les veines qui sont doubles, suivent la route des artères. Les nerfs viennent de l'intercostale, & principalement du *plexus* mésentérique inférieur.

D'après ce précis anatomique de la situation, des attaches & des vaisseaux de la matrice, on voit, 1^o qu'elle fait partie du plancher qui soutient les viscères du bas-ventre. 2^o Que ses attaches lui donnent une communication réelle avec les parties qui l'avoisinent. 3^o Que ses artères sont en grand nombre, les plus considérables ne sont pas éloignées de leur tronc; ainsi, partant de ces principes certains, je me crois fondé à raisonner ainsi.

Je conçois l'*uterus* d'une femme nouvellement accouchée, à qui il survient une inflammation (a) que je regarderai ici comme

(a) Ce seroit gratuitement, si je le supposois ici étranglé ou contus au point que l'action organique des vaisseaux en fût détruite.

premier degré de la gangrene : dans son principe, je la considère comme bénigne, n'étant déterminée que par le contact de l'air extérieur, au tems de son renversement. Mais elle ne doit point tarder à prendre un caractère de malignité, relativement à l'affluence continuelle de la matiere des lochies. . . . Ici, il se présente une difficulté toute simple. La matrice ne pouvoit point être enflammée, pendant que les vuidanges coulerent, les trois premiers jours. Cependant, au quatrieme, il parut subitement une suppuration abondante : (quoiqu'elle ne soit caractérisée que par son odeur insupportable, nous pouvons croire qu'elle étoit putride.) J'avoue que cette contradiction m'embarasse; mais, je le répète, comme je n'ai en vue ici, que de prouver l'impossibilité de la guérison de cette maladie, je supprimerai l'écoulement des lochies, afin de déterminer une violente inflammation, & qu'elle puisse donner lieu à la gangrene de cette partie.

Je le répète ; si l'inflammation avoit attaqué la matrice, il n'y auroit point eu d'écoulement des vuidanges : si les lochies avoient coulé, il n'y auroit point eu un degré d'inflammation capable de sphaceler cette partie. Il n'est pas difficile de prouver cette alternative. Cette inflammation n'étoit occasionnée que par l'atonie des solides &

la stagnation des fluides. Les fluides, en s'écoulant, auroient restitué le ressort aux solides ; conséquemment, point de gangrene.

Je suppose donc que les lochies étoient supprimées. L'action des solides étant diminuée, il est vraisemblable que le sang a été apporté continuellement, par les utérines, dans les capillaires artériels de cette partie. Il y a été retenu & s'y est amassé si prodigieusement, qu'il a bridé l'action organique de cette partie. L'inflammation aura diminué, à mesure que l'engorgement est devenu plus grand. Le jeu des artères s'est trouvé de plus en plus empêché par le sang qui les remplit au dernier excès. Il aura perdu de sa fluidité par la diminution de la chaleur. La partie se sera affaïssée. Sa tension élastique se sera changée en une espèce de solidité, telle que celle que peuvent fournir des sucres coagulés. Enfin l'abolition parfaite de toute action organique dans cette partie aura été une preuve évidente de sa mort.

Qu'on se rappelle ici ce que j'ai dit des connexions de la matrice : c'est le péritoine qui lui fournit ses attaches ; c'est aussi lui qui fournit sa tunique externe, & en quittant ce viscère postérieurement, il forme un repli semi-lunaire qui enveloppe le *rectum*.

Anté-

Antérieurement, en quittant le pubis, il ré-
gne entre la vessie & la matrice, pour aller
s'implanter à son col, & recouvrir ensuite
toutes ses faces. L'inflammation de ce vis-
cere n'a-t-elle pas dû affecter la vessie & le
rectum ? Le vagin, vers sa partie supérieure,
& le canal de l'urètre, ont-ils pu l'en ga-
rantir ? Quand j'admettrois encore que ces
parties n'ont pas été lésées dans cette inflam-
mation, puis-je croire qu'elles ne l'aurent
pas été par la présence du pus putride qui
aura séjourné dans le bassin, après l'exfo-
liation de la matrice ? Les arteres de ce
viscere, dont la plupart ne sont pas éloignées
de leur tronc, auroient sûrement donné du
sang en assez grande quantité pour faire
périr la malade ; & je puis le démontrer. . . .
Six troncs principaux d'arteres se distribuent
à ce viscere, deux honteuses internes, deux
honteuses moyennes, & deux spermatiques :
on peut y ajouter les honteuses externes qui
communiquent avec celles-ci. Les honteuses
internes sont les plus considérables de toutes ;
les spermatiques sont les moindres. Dans les
maladies qui obligent à la castration dans
l'homme, aucun praticien ne conseille ni
n'emploie de topique, pour arrêter l'hémor-
ragie qui résulte de la section de cette artere ;
tous, au contraire, en font la ligature. Ici,
par l'exfoliation de la matrice, six arteres

principales, dont la section d'une des plus petites mérite toute l'attention des praticiens les plus éclairés; ces six artères, dis-je, les unes plus proches, les autres plus éloignées de leur tronc commun, resteront béantes, sans fournir de sang. . . . Ces artères seront continuellement abreuvées par le pus, & resteront constamment crispées par leur extrémité. . . . Non, j'ose avancer qu'il y a une impossibilité physique que cela se soit passé ainsi; . . . que les ramifications de chaque artère en particulier, qui ont été obligées de s'étendre & de s'allonger, pour arroier de toute part la matrice, n'aient point augmenté de diamètre pendant la grossesse; que le calibre de chaque artère en particulier, n'ait point été obligé de prêter, pour porter une plus grande quantité de sang à la matrice, pour servir à la nutrition & à l'accroissement de l'enfant; enfin qu'elles soient restées dans l'état où elles étoient avant que cette femme ait eu des enfans. Je suis persuadé que quelque lentement que la matrice se soit exfoliée, eu égard à leur position, elles auroient toujours fourni assez de sang, pour faire périr la malade; . . . qu'après la séparation de la partie morte d'avec la vive, il se soit formé un caillot à chaque extrémité séparée; que cette extrémité ait même été crispée par la présence du

pus acrimonieux qui les arrosoit. . . . En admettant ces conditions & ces dispositions de la part du pus & des arteres , elles seront encore insuffisantes pour prévenir l'hémorragie. . . . N'avons-nous pas tous les jours des preuves que le pus , séjournant dans un foyer quelconque , détruit , lorsqu'il s'y en trouve , les tuniques des arteres , & souvent donne lieu à des hémorragies mortelles ? L'ouverture d'une intercostale , que je suppose de cause externe , n'a-t-elle pas été maintes-fois cause de la mort du sujet ? A plus forte raison , quand elle a été ouverte de cause interne : Dans la fistule à l'anus , la section de l'hémorrhoidale n'a-t-elle pas été aussi funeste à certains malades ? & , pour rapprocher davantage mes comparaisons , n'a-t-on pas vu des malades périr d'hémorragie à la suite de la taille , par la division seule d'une ramification de la honteuse interne , ou de la bulbo-caverneuse ? . . . Et , quand six troncs principaux d'arteres seront ouverts , en même tems abreuvés par le pus & les sérosités du bas ventre , dans un endroit naturellement humide & occupé par un tissu cellulaire lâche , & la dissolution putride , il n'en résultera aucun accident ? . . . Pour admettre une pareille possibilité , il faut n'avoir jamais vu de maladie chirurgicale qu'au cabinet. . . .

Le pus, par son séjour dans le bassin, auroit sûrement altéré le *rectum* ; & les moindres accidens qui auroient paru, étoient des dépôts gangreneux à la marge de l'anüs, aux grandes lèvres, & même aux aînes. On sçait que toute suppuration de partie aponévrotique, membraneuse ou ligamenteuse, est constamment d'un mauvais caractère : on sçait pareillement que les plaies du péritoine ne se réunissent point, même celles qui sont faites par l'instrument tranchant ; ainsi, quand il aura éprouvé une perte de substance aussi considérable qu'il l'a fait dans ce cas-ci, pourra-t-on raisonnablement attendre le recollement des feuilletts flottans qu'on voudroit supposer après la chute de ce viscère ? Je dis plus : il faudroit que ce recollement ait eu lieu avant la chute ; ce qui étoit impossible. Immédiatement après le déplacement de la matrice, les intestins ont dû prendre sa place : ceci est bien sensible. La situation, me dira-t-on, aura obvié à ce que l'issuë des parties ait eu lieu. . . Je l'accorde, si l'on veut ; mais je suis persuadé qu'on admettra, avec moi, qu'indispensablement le pus s'est épanché dans le bas-ventre ; en conséquence, accidens plus terribles que si les parties s'étoient échappées par la vulve.

Au reste, telle situation que l'on ait don-

née à la malade , on n'aura jamais pu empêcher le séjour du pus dans le bassin ; ainsi les désordres énoncés ci-dessus , la carie même de l'os *sacrum* , &c. &c.

Le renversement du vagin tuméfié qui pendoit au-dehors de la vulve de quatre à cinq pouces , se fera opposé , pour un tems , à l'issuë des parties contenues , m'objectera-t-on encore. . . . Je l'accorde , si on veut le croire possible. . . . Mais la ligature de ce vagin a été faite , pour en obtenir la chute ; par conséquent , depuis ce tems , il n'a plus pu faire obstacle. On ne peut supposer qu'il y ait cohésion des grandes lèvres , puisque cette femme est encore soumise au devoir conjugal.

Le vagin étant tuméfié & renversé en totalité , le tiraillement qu'il aura éprouvé , par rapport à son poids , aura entraîné avec lui le méat urinaire , en allongeant le canal de l'urètre. La ligature de cette tumeur a été faite en deux parties. On sçait que les adhérences du vagin avec les parties voisines ne sont que par un tissu cellulaire assez lâche que le pus n'aura pas manqué de détruire. La preuve de cela est que le vagin avoit encore cinq pouces de longueur ; en conséquence , la ligature ayant été faite à la base de la tumeur , elle a nécessairement embrassé le méat urinaire. Il est inutile d'ex-

poser ici les accidens qui auroient résulté de cette ligature , si elle eût été faite.

La crainte d'être ennuyeux & les bornes que l'on doit se prescrire dans une Lettre , m'empêchent de m'étendre & de multiplier davantage mes réflexions. Je crois cependant en avoir dit suffisamment pour engager l'auteur de l'observation à la constater d'une manière non équivoque , en faisant visiter cette femme par plusieurs de ses confreres au moins impartiaux; & s'ils attestent qu'ils ne lui ont trouvé ni vagin ni matrice , je conviendrai que je me suis trompé , & je le louerai d'avoir enrichi la chirurgie d'un fait aussi extraordinaire. Si , comme je le pense , il s'étoit mépris sur la nature de la maladie , je le crois trop ami de l'humanité , pour ne pas convenir d'une erreur qui pourroit avoir les suites les plus funestes , si elle se perpétuoit parmi les jeunes praticiens qui pourroient se croire autorisés , par cet exemple , à tenter une opération que je crois devoir être toujours mortelle.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

M A I 1767.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	6	11 $\frac{1}{2}$	9	28 6	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$
2	8	10	8 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
3	7 $\frac{1}{2}$	11	8 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
4	8 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
5	4	9	3	28	27 11 $\frac{1}{2}$	28
6	3 $\frac{1}{4}$	10	6	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
7	4 $\frac{1}{2}$	12	8 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
8	6 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
9	10 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28
10	10	12 $\frac{1}{2}$	9	28	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
11	8 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
12	11 $\frac{1}{2}$	14	13 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1
13	12 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11
14	12 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	28	28	28 1
15	9 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
16	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	9	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	28
17	9 $\frac{1}{4}$	11	8 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
18	9 $\frac{1}{2}$	14	10	27 11	27 10 $\frac{3}{4}$	28
19	9 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{4}$
20	10	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28	28
21	12 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{4}$
22	10	15	10 $\frac{1}{2}$	28	28	28
23	10	11 $\frac{1}{2}$	9	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1
24	8 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2
25	6 $\frac{1}{4}$	16	11 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
26	11 $\frac{1}{2}$	15	11 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 $\frac{3}{4}$
27	11	15 $\frac{1}{2}$	8	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
28	7 $\frac{1}{4}$	12	8	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	28
29	6	11 $\frac{1}{2}$	10	28	27 10 $\frac{1}{4}$	27 8
30	9 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8	27 9 $\frac{1}{4}$
31	10	14 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-E. nuages.	N. b. nuag.	Couvert.
2	N. couvert. petite pluie.	O. couv. pl.	Couvert.
3	N. couvert.	N - N - O. c. petite pluie.	Couvert.
4	O. pluie fine contin.	O. nuag. pl.	Nuages.
5	O. nuag. pl.	O. couv. pl.	Nuages.
6	N-O. couv.	N - O. nuag. beau.	Nuages.
7	N - N - O. n.	O. b. nuag.	Leg. brouill.
8	N. beau.	S-S-E. legers nuages.	Nuages.
9	S - O. pluie contin.	S - O. c. pl.	Nuages.
10	O. gr. pluie. nuages. pl.	O. nuag. pl. beau.	Beau.
11	O. couvert.	S-O. nuages.	Nuages.
12	O - S - O. pl.	O - S - O. c. pet. pluie.	Nuages.
13	S. nuag. cou- vert.	O. couvert.	Nuages.
14	O-S-O. cou- vert.	O-S-O. pet. pluie. couv.	Nuages.
15	O. nuages.	N. b. nuages.	Couvert.
16	O. pl. nuag.	N - O. n. pl.	Nuages.
17	O-S-O. pl. cont.	O. pl. cont.	Pluie.
18	S - O. pluie. contin.	S - O. pluie. nuages.	Nuages.
19	O. couvert. nuages.	N-O. couv. nuages.	Couvert.
20	N - O. nuag.	N. nuages.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

Jours
du
mois.

La Matinée. | L'Après-Midi. | Le Soir à 11 h.

21	O. petite pl. couvert.	S-O. couv. nuages.	Nuages.
22	O. couvert.	O. pl. cont.	Pluie.
23	O. couvert. pluie fine.	O-N-O. c.	Couvert.
24	N. c. nuages.	N. nuages.	Nuages.
25	N. b. nuages.	O. couv. n.	Nuages.
26	O. couvert.	O. c. n. vent.	Couvert.
27	S-O. pet. pl. couvert.	O. pl. nuag.	Beau.
28	O. pl. nuag. grêle.	O-N-O. ond. nuages.	Beau.
29	O. S-O. n. c.	S-O. pl. cont.	Couvert.
30	S S-O. couv. pluie contin.	S-S-O. pl. couv. pluie.	Couvert.
31	S S-O. pl. c.	S-S-O. couv.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $20\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 3 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.

1 fois du N-E.

1 fois du S-S-E.

1 fois du S.

2 fois du S-S-O.

90 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 6 fois du S-O.
4 fois de l'O-S-O.
18 fois de l'O.
2 fois de l'O-N-O.
4 fois du N-O.
2 fois du N-N-O.

Il a fait 9 jours beau.
1 jour du brouillard.
1 jour du vent.
25 jours des nuages.
23 jours couvert.
19 jours de la pluie.
1 jour de la grêle.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1767.

Les fièvres catarrhales ont encore été la maladie dominante pendant tout ce mois ; elles ont porté , dans quelques sujets , à la gorge & sur la poitrine , & y ont produit , comme dans le mois précédent , des inflammations auxquelles on a remédié par les saignées. En général , ce genre de maladies est peu dangereux , quoiqu'il semble résister long-tems aux efforts de l'art.

Les petites véroles & les rougeoles ont paru se multiplier ; elles ont continué à être bénignes : cependant on en a observé , parmi les dernières , quelques-unes de boutonnées ; ce qui en a rendu le diagnostic un peu difficile dans les premiers jours.

*Observations météorologiques faites à Lille;
au mois d'Avril 1767; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu, ce mois, des variations dans la température de l'air. Le thermometre, qui s'étoit porté, dans les premiers jours du mois, au terme du tempéré, & même au-dessus, a descendu, le 17, à celui de la congelation, & le 18, à $1\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme, par l'effet d'un vent de nord-est. Le 22, au contraire, la liqueur du thermometre a monté presque à 14 degrés.

La pluie, si l'on excepte les deux ou trois premiers jours du mois, n'a été que par ondées. Le barometre a varié, mais sans guères s'éloigner du terme de 28 pouces : le mercure s'est porté, les deux derniers jours, à 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $13\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de

92 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

27 pouces 7 lignes : la différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du Nord.

15 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

1 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

3 jours de grêle.

2 jours de neige.

1 jour de tonnerre.

7 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Avril 1767.

Les diarrhées ont été assez communes, ce mois; elles étoient souvent précédées de douleurs de coliques, & suivies, dans quelques-uns, de selles sanguinolentes, effet des congestions formées, pendant l'hiver, dans les viscères du bas-ventre. Il étoit dangereux de traiter ces flux de ventre avec des remèdes toniques ou astringens : on devoit, au contraire, après quelques saignées, en-

ployer beaucoup de délayans, adoucissans & acidulés : à la fin, on purgeoit avec des apozèmes où entroit la rhubarbe, ou bien avec du *catholicum*.

Nous avons eu aussi des squinancies catarreuses, accompagnées de gonflement des glandes jugulaires, &c. avec peu de fièvre, & qui cédoient aisément aux remèdes indiqués.

Le froid aigu, qui a eu lieu au milieu du mois, a causé des pleurésies vraies & fausses, & quelques péripneumonies, parmi lesquelles il y en avoit de vraiment bilieuses, les crachats, teints ou veinés d'abord de sang, devenant jaunes, & restant tels, sans coction & sans diminution de l'oppression : cette espèce de péripneumonie n'exigeoit pas de copieuses évacuations de sang, mais des boissons acidulées en grande quantité : la décoction de quinquina, rendue aigrelette par le moyen de l'élixir vitriolique, a paru faire les meilleurs effets.

La fièvre double-tierce a persisté dans tous les quartiers de la ville : quoiqu'elle parût porter principalement à la tête, son principal foyer se trouvoit toujours dans les premières voies. La petite vérole commençoit à se manifester dans quelques quartiers.



LIVRE NOUVEAU.

Second Mémoire sur le Projet d'amener à Paris la riviere d'Yvette , dans lequel on constate que cette eau est très-salubre, & de la meilleure qualité, suivant les expériences les plus exactes & les plus décisives, faites par les commissaires de la Faculté de médecine; lu, à l'assemblée publique de l'Académie royale des sciences, le mercredi 12 Novembre 1766. Par M. *Deparcieux*, de la même Académie. A Paris, de l'imprimerie royale, 1767, in-4^o de 50 pages.

Nous donnerons, dans notre prochain Journal, un Extrait de ce Mémoire destiné à entrer dans le *Recueil des Mémoires de l'Académie*; & nous entrerons d'autant plus volontiers dans quelques détails à ce sujet, que le projet qui fait la matiere de cet ouvrage, intéresse la santé des habitans d'une des plus grandes villes du monde, & que la méthode d'analyse, employée par les commissaires de la Faculté de médecine, du nombre desquels nous avons eu l'honneur d'être, pour constater la salubrité des eaux qu'on boit à Paris, peut servir de modele dans ce genre de travail.



A V I S.

On nous a adressé, depuis peu, par la voie de la poste, sous une enveloppe timbrée de S. Symphorien, une pièce dont nous aurions fait usage dans notre Journal, si l'auteur eût daigné se faire connoître. Comme on ne sçauroit trop constater les faits & les observations qui ont pour objet la santé & la vie des hommes, nous nous sommes fait une loi de n'admettre aucun Mémoire anonyme. Nous espérons que l'auteur de la pièce, qui donne lieu à cet Avis, ne désapprouvera pas notre délicatesse; nous l'invitons donc de se faire connoître; nous osons l'assurer qu'il ne peut qu'y gagner, & qu'en notre particulier, nous serions très-fâchés de priver le public d'un morceau que nous croyons pouvoir être très-utile.



T A B L E.

<i>EXTRAIT des Epidémies d'Hippocrate, traduites</i> <i>par M. Desmars, médecin.</i>	Page 3
<i>Mémoire sur une Nouvelle Espèce de Hernie naturelle de</i> <i>la Vessie. Par M. Devilleneuve, médecin.</i>	16
<i>Réponse de M. Dejean, médecin, à M. Pomme, sur</i> <i>l'Usage des Humectans.</i>	38
<i>Nouvelles Observations sur l'Usage des Humectans. Par</i> <i>M. Delabrousse, médecin.</i>	40
<i>Lettre de M. Destrées, médecin, à M. Pomme, sur quelques</i> <i>Affections nerveuses, guéries par les Humectans.</i>	45
<i>Observation sur une Grossesse de douze mois. Par M. Tel-</i> <i>mont de Saint-Joseph, chirurgien.</i>	48
<i>Recherches sur les Moyens de traiter les Maladies des</i> <i>Sinus maxillaires. Par M. Jourdain, dentiste.</i>	52
<i>Lettre de M. Quequet, chirurgien, contenant quelques</i> <i>Réflexions sur une Extirpation de la Matrice.</i>	72
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois</i> <i>de Mai 1767.</i>	87
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois</i> <i>de Mai 1767.</i>	90
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le</i> <i>mois d'Avril 1767. Par M. Bouchet, médecin.</i>	91
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Avril</i> <i>1767. Par le même.</i>	92
<i>Livre nouveau.</i>	94
<i>Avis.</i>	95

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Juillet 1767. A
Paris, ce 23 Juin 1767.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

A O U S T 1767.

TOME XXVII.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O U S T 1767.

E X T R A I T.

*Traité des Maladies des Gens de Mer ; par
M. POISSONNIER DESPERRIERES,
conseiller-médecin ordinaire du roi, cen-
seur royal, & médecin de la grande chan-
cellerie, avec cette épigraphe :*

Quod vidimus testamur.

A Paris, chez Lacombe, 1767, in-8^o.

LES gens de mer, sujets aux mêmes
maladies que le reste des hommes, en
ont plusieurs qui leur sont particulières. Il
n'est pour eux ni saisons réglées, ni de-
meures fixes. Exposés à de perpétuelles

variations de l'atmosphère, ils essuient tour-à-tour toute sorte d'intempéries ; excédés de fatigues, & passant du travail à un repos plus fatal quelquefois que le travail même, ils ne peuvent ni soutenir ni réparer leurs forces par la nourriture à laquelle ils sont souvent réduits. Ces considérations méritent la plus grande attention de la part de ceux qui sont chargés, par état, de veiller à la conservation de cette portion précieuse de l'humanité : malheureusement les chirurgiens qu'on embarque dans nos vaisseaux, n'ayant aucun ouvrage qui puisse les guider dans un genre de maladies que les médecins sont rarement à portée d'observer, sont livrés à un empirisme aveugle, quelques talens qu'ils puissent avoir d'ailleurs. Les médecins Anglois ont posé, il est vrai, les fondemens d'un ouvrage méthodique sur les maladies des gens de mer ; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils ne l'aient porté au point de perfection où il seroit à desirer qu'il fût. M. Desperrieres, que différens voyages ont mis à portée de juger par lui-même de l'activité des causes qui influent, sans cesse, sur la santé des navigateurs, ose entrer dans cette carrière, avec l'espérance bien fondée de pénétrer plus avant que ceux qui l'ont précédé. « Après avoir lu attentivement, » dit-il, ce que les médecins Anglois ont » écrit sur la matière intéressante dont il

» s'agit, après l'avoir soigneusement com-
 » paré avec ce que j'ai vu & éprouvé par
 » moi-même, j'ai cru qu'en profitant de
 » leurs travaux & de leurs découvertes, il
 » étoit possible d'ajouter de nouvelles parties
 » à l'édifice qu'ils ont heureusement com-
 » mencé ; j'ai cru qu'on pouvoit décrire les
 » maladies des navigateurs avec plus de dé-
 » tail, & , en même tems, avec plus de pré-
 » cision ; établir des diagnostics & des pro-
 » nostics moins équivoques, discerner d'une
 » maniere moins confuse les diverses causes
 » de ces maladies, & , conséquemment,
 » présenter un ordre de curation plus sûr,
 » pour les combattre & pour en opérer la
 » guérison. »

Persuadé qu'il est essentiel d'être instruit
 du mécanisme des fonctions de l'œconomie
 animale, pour pouvoir remédier à leurs dé-
 fordres, M. Desperrieres a cru devoir com-
 mencer par rappeler quelques vérités phy-
 siologiques, relatives à cette matiere. Il
 analyse donc, dans son Introduction, les
 qualités de l'air que les gens de mer respi-
 rent communément, & il expose les effets
 qu'il doit produire sur leurs différens organes.
 Pour mieux apprécier ces effets, il explique
 d'abord d'une maniere générale les loix par
 lesquelles la nature travaille au développe-
 ment de nos parties, l'action de nos vaisseaux
 sur nos humeurs, & les changemens que

doivent éprouver nos alimens, pour être assimilés à notre propre substance. Il fait ensuite observer qu'une des principales propriétés de l'air est de rafraîchir nos humeurs dans la même proportion qu'elles s'échauffent ; d'où il conclut que les variations dans la chaleur de l'atmosphère, que produit nécessairement le changement continuél de climat, doivent donner naissance à différentes maladies. Ce n'est pas seulement par sa trop grande chaleur ou sa froidure, que l'air peut être nuisible aux hommes : comme il est le réceptacle ou le véhicule qui se charge de toutes les émanations de notre globe, il est sur-tout chargé de beaucoup de vapeurs aqueuses, dont la quantité varie dans les différens climats, & dans les différentes saisons de l'année. Notre auteur considère ces vapeurs jointes à une température de l'air toujours plus froide sur mer que sur terre, comme une des causes les plus ordinaires qui disposent les navigateurs à la plus grande partie des maladies auxquelles ils sont exposés. Après cette Introduction, M. Desperrieres entre en matiere, & traite, en cinq chapitres, 1^o du scorbut ; 2^o des fièvres intermittentes qui attaquent les gens de mer ; 3^o des maladies inflammatoires ; 4^o des maladies qui attaquent les équipages, lorsqu'ils débarquent dans plusieurs pays chauds, lorsqu'ils restent à l'ancre dans

certaines rades & dans certains ports, & spécialement de leurs causes; 5° enfin des moyens de conserver la santé des équipages.

Quoique le scorbut entrât nécessairement dans son plan, il n'a cependant pas cru devoir en traiter d'une manière trop détaillée, d'autant plus que des auteurs très-célebres ont donné sur cette matière des ouvrages très-estimables, auxquels il a cru devoir renvoyer; il se contente donc, dans son premier chapitre, de suppléer, en quelque manière, à ce que ces auteurs ont omis. M. Lind, par exemple, dans son excellent *Traité du Scorbut*, reconnoît pour cause éloignée de cette terrible maladie l'action d'un air froid & humide; il admet aussi comme cause concourante l'usage des alimens mal-sains, quoique, par eux-mêmes, ils ne soient jamais capables de la produire. M. Desperrieres auroit désiré qu'il eût fait connoître plus spécialement comment l'air froid & humide agit, pour produire cette disposition dans les corps qui y sont plongés, & comment un air qui a des qualités différentes, peut la faire disparaître avec assez de promptitude, sans le concours d'aucun autre agent. Il a donc entrepris de remplir ce vuide qu'il a cru appercevoir dans son ouvrage.

» Les vapeurs aqueuses, dit-il, qui s'élè-
» vent perpétuellement de la surface de la

» mer , les brouillards , qu'elles y forment
 » dans les pays froids , annoncent d'une ma-
 » niere très-évidente , que l'air dont on est
 » enveloppé , en faisant route sur mer , est
 » très-humide : or l'eau , soit en sub-
 » stance , soit qu'elle soit réduite en vapeurs ,
 » doit agir sur le corps des matelots , comme
 » elle agit sur les autres corps : les vapeurs
 » aqueuses pénètrent , humectent , relâchent
 » les fibres , & en diminuent , par consé-
 » quent , le ressort & la vibratilité. » Elles
 produisent ce désordre d'autant plus aisé-
 ment , que la transpiration étant , comme
 l'on sçait , une sécrétion aqueuse qui ne
 s'exhale dans l'atmosphère , qu'autant que
 celle-ci est disposée à la dissoudre : lorsque
 cette atmosphère est elle-même surchargée
 de vapeurs qui ne peuvent , par leur surabon-
 dance , y être tenues en dissolution , il n'est
 plus possible que cette vapeur aqueuse qui
 s'échappe des corps , soit absorbée ; elle
 doit donc rester plus long-tems à la super-
 ficie , & séjourner entre les mailles des
 vaisseaux d'où elle part. Les vaisseaux s'en
 trouvent nécessairement surchargés ; & les
 fibres , par conséquent , étant plus abbreu-
 vées de sérosités , deviennent plus lâches
 & plus molles. Tout le système vasculaire
 participe à cet état , lorsque les causes sub-
 sistent long-tems avec beaucoup d'intensité.
 Mais , si leur concours manque , ou si leur

action est de peu de durée, il n'y a pas de maladie apparente ; & le ressort des vaisseaux & des fibres est bientôt rétabli au point nécessaire pour que toutes les fonctions s'exercent avec liberté : *De-là vient*, conclut M. Desperrieres, *qu'encore que l'air de la mer, en général, dispose à la cachexie scorbutique, son action est insuffisante dans certaines mers, ou en de certains tems, pour rendre cette maladie sensible par la lésion des fonctions de ceux que cet air entoure continuellement* ; c'est ce qu'il démontre par une foule d'observations. Il explique comment cette transpiration, ainsi retenue, opere la dissolution des humeurs, qui constitue proprement le scorbut, & donne naissance aux différens symptomes qui le caractérisent. Il expose ensuite comment la trop grande inaction, ou les exercices trop violens, & comment la mauvaise qualité des alimens peuvent contribuer à produire ou à augmenter cette dissolution.

Après avoir tracé un tableau très-succinct de cette maladie qu'il distingue en trois périodes, & avoir proposé quelques réflexions sur l'état des liqueurs dans le premier & le second de ces périodes, il en donne le diagnostic & le pronostic, pour en venir à la curation : il la distingue en *prophylactique* & en *thérapeutique*. Lorsqu'on connoît les causes qui produisent le scorbut, il est aisé

d'en prévenir les effets ; & les précautions qu'on prend à cet effet sur terre , sont toujours suivies du succès le plus constant. Quoique M. Desperrières ne dût s'occuper spécialement que des maladies des gens de mer , il a cru cependant devoir indiquer , en passant , les moyens que les habitans de terre ferme peuvent mettre en usage , pour se préserver du scorbut , lorsqu'ils demeurent dans des pays où les causes prédisposantes de cette maladie sont fort communes ; ou lorsque , par état ou par nécessité , ils sont contraints de loger dans des endroits propres à l'engendrer.

Ces moyens ne sont pas aussi aisés à mettre en pratique sur la mer. Comme l'air froid & humide est une des causes principales du scorbut qui régné parmi les équipages , on ne doit rien négliger , pour en diminuer l'action. Il seroit nécessaire , pour y parvenir , d'ordonner aux matelots de se couvrir de leur mieux , dans les tems froids , humides , pluvieux , & lorsqu'il régné des brouillards , de leur défendre de se coucher dans leurs hamacs avec leurs habits mouillés ; mais , pour cela , il faudroit qu'ils eussent du linge & des habillemens , pour changer. Une précaution non moins essentielle seroit de travailler , sur-tout après les gros tems qui ont eu quelque durée , à dissiper la trop grande humidité des endroits où cou-

chent les matelots. Notre auteur convient que les moyens qu'on peut employer sur mer, pour y parvenir, ne sont pas aussi efficaces qu'il feroit à defirer; ils se bornent presque à faciliter la circulation de l'air dans l'entre-pont, en ouvrant les écoutilles. Il feroit à souhaiter que, par le moyen d'une machine dans le goût de celle de M. Sutton, on pût y introduire un air chaud & sec; M. Desperrieres ne croit pas que cela fût impossible.

Mais il ne suffit pas de diminuer un peu la cause principale d'une maladie; il est encore nécessaire de diriger ses vues du côté des causes auxiliaires. Parmi ces causes, les mauvais alimens, dont les matelots font usage, est une de celles dont l'énergie est la plus grande; rien ne feroit donc plus utile que d'en changer la qualité dans ces circonstances. Du pain fermenté nouvellement fait, ou du meilleur biscuit, une certaine quantité de viande fraîche, sont des secours que l'on devroit réserver pour de pareilles occasions. Le vin est alors un excellent antidote: on n'en peut pas dire autant de l'eau-de-vie & des autres liqueurs spiritueuses distillées; elles ne peuvent être que funestes. On préviendroit souvent les grands ravages que fait le scorbut, si, lorsque toutes les causes qui le produisent ordinairement, ont agi ensemble, & qu'il est à crain-

dre qu'il n'infecte l'équipage, ou lorsqu'il a commencé à s'annoncer, on travailloit à exciter la gaieté parmi les matelots, en les rassurant, en leur donnant des jeux qui les exercent, les amusent & les distraient : quelques bouteilles de vin, distribuées à propos, une plus grande quantité de légumes, la diminution des viandes salées, quelques volailles, & sur-tout l'usage du riz, paroissent à M. Desperrieres les secours les plus efficaces qu'on puisse mettre en usage, pour éloigner la disposition que les matelots auroient alors à cette cruelle maladie. On pourroit y joindre l'usage des végétaux confits au vinaigre, & les sucres aigrelets de certains fruits & de certaines plantes trop connus, pour qu'il soit nécessaire que nous en fassions l'énumération : le cidre & la biere, & sur-tout celle où l'on a fait infuser, pendant la fermentation, des bourgeons de sapin, connue sous le nom de *sapinette*, ont été recommandés comme d'excellens anti-scorbutiques ; il seroit donc nécessaire qu'on en embarquât sur tous les vaisseaux, principalement sur ceux qui sont destinés à faire de longues traversées.

Nous avons déjà dit que notre auteur distinguoit trois degrés ou trois périodes dans le scorbut : chacun de ces degrés demande une attention particuliere & des variations dans le traitement. Tous les symptômes de

cette maladie commençante donnent des signes de pléthore & d'épaississement des liqueurs. Dans le second tems, la dissolution des liquides est manifeste ; & , dans le troisieme, elle est poussée au point que l'acrimonie, qui en est l'effet, détruit jusqu'aux solides qui les contiennent. C'est d'après ces vues, qu'on doit diriger les indications curatives.

Dans le premier tems, l'épaississement des liqueurs se trouve compliqué avec une atonie des solides, qui se manifeste par l'engourdissement des membres, la lassitude, &c ; d'où il résulte que cet état présente deux indications à remplir ; celle de donner du ressort aux solides, & celle de fouetter & de diviser les liquides : rien de plus efficace, pour satisfaire à cette double indication, que les remèdes anti-scorbutiques chauds, ou les plantes âcres de la famille des crucifères : il faut voir, dans l'ouvrage même, l'explication que notre auteur donne de leur action. Les cordiaux acidules, les liqueurs fermentées, les stomachiques amers, peuvent concourir au même but, en rétablissant les digestions, & en augmentant l'action des vaisseaux. La saignée peut même être utile aux personnes fortes & vigoureuses, & qui n'ont encore eu aucune atteinte de scorbut ; mais elle est contre-indiquée dans les sujets foibles, dans ceux qui ont

été épuisés par des maladies précédentes, &c. Les purgatifs conviennent aussi dans ce commencement : on peut même avoir recours aux vésicatoires pour lesquels M. Lind montre trop de défiance, mais que MM. Roupe & Desperrières ont employés avec succès, dans quelques circonstances.

Dans le second période, on ne doit avoir en vue que de s'opposer à la dissolution des humeurs, de corriger leur acrimonie, de faciliter la transpiration, & de donner du ressort aux vaisseaux. Les esprits volatils, les âcres, les purgatifs, bien loin de satisfaire à ces vues, augmenteroient encore le désordre. On doit, pour remplir les indications qui se présentent alors, avoir recours aux plantes & aux fruits dont les suc sont composés d'une certaine quantité proportionnée d'huile, de corps muqueux, de sel, soit neutre, soit alkali, soit acide ; ce qui forme une espèce de savon naturel. On peut ranger dans cette classe presque toutes les herbes potageres fraîches, les oranges, les citrons, les pommes, les groseilles, l'épine-vinette ; les suc de ces fruits, soit naturels, soit édulcorés avec le sucre ; le moût de vin cuit, le cidre, le vin, la biere forte, le punch très-acidulé & édulcoré avec le suc ou le miel, la pain frais, &c.

Pour procéder avec ordre dans le traitement du scorbut parvenu au troisième degré,

M. Desperrieres conseille de commencer par les substances les plus douces, les plus onctueuses & les plus savonneuses, qui soient peu fournies de parties actives développées, capables d'agir trop ouvertement sur les vaisseaux. Il recommande sur-tout l'usage du suc d'orange, ou les oranges même prises dans le point le plus approchant de leur maturité, comme le remede le plus efficace qu'on ait pu employer jusqu'ici. Mais il ne veut pas qu'on s'en tienne toujours à l'usage de pareils moyens : dès que, par leur application, on est parvenu à empêcher non-seulement la dissolution & l'acrimonie ultérieure des liqueurs, mais encore à diminuer leurs pernicioeux effets, à réveiller l'action presque détruite des vaisseaux, il propose de passer aux remedes un peu plus actifs, tels que ceux qu'on a indiqués pour le traitement de la maladie, lorsqu'elle n'est que dans son second période, comme les sucres aigrelets, la biere forte, le punch, &c. & enfin terminer la curation par les amers stomachiques, tels que l'absinthe, le quinquina infusés dans le vin, dans la biere, ou donnés en décoction.

On peut voir, par cette legere esquisse que nous venons de donner du chapitre où il est parlé du scorbut dans l'ouvrage de M. Desperrieres, que, quoiqu'il ne se soit pas proposé d'en traiter expressément, on y

trouve cependant tout ce qu'il y a d'essentiel pour diriger un jeune praticien dans le traitement de cette cruelle maladie. Nous sommes très-fâchés que les bornes que nous sommes forcés de nous prescrire, nous aient obligés d'omettre une infinité de vues utiles, & d'explications ingénieuses, pour lesquelles nous sommes contraints de renvoyer à l'ouvrage. Nous allons tâcher, pour achever de le faire connoître à nos lecteurs, de donner encore le précis du second chapitre, où il est traité des fièvres intermittentes qui attaquent les gens de mer, & de quelques autres maladies qui paroissent dépendre de causes analogues.

M. Desperrieres observe que les fièvres intermittentes tiennent de si près à la cachexie scorbutique, que, dans les pays où elles sont communes, les causes qui produisent le scorbut, y sont ordinairement les mêmes pour les fièvres intermittentes. Dans les pays bas, marécageux, froids, dans lesquels il régné souvent des brouillards, soit en été, soit en hyver, il n'est pas rare de voir chez les gens qui vivent de mauvais alimens, tels que des grains qui ont commencé à fermenter, qui ne boivent que de l'eau, & qui couchent dans des rez-de-chauffée; il n'est pas rare, dis-je, de voir parmi eux un grand nombre de personnes attaquées de fièvres quotidiennes, tierces ou quarts.

quartes. Ces mêmes maladies sont presque toujours accompagnées de plusieurs symptômes qui appartiennent au scorbut, comme la stupeur, l'engourdissement des membres, la lassitude, la roideur des articulations, &c. Mais ce qui ne permet pas, selon notre auteur, de méconnoître le rapport de ces deux espèces de maladies, c'est que les remèdes indiqués dans la curation des fièvres intermittentes, conviennent très-bien dans le premier degré du scorbut. La saignée, les purgatifs, les amers stomachiques, les toniques, les alkalis, tant fixes que volatils, si utiles alors, sont les véritables secours qu'il faut administrer dans les fièvres intermittentes.

Mais quelles sont les causes qui, dans les sujets disposés à la cachexie scorbutique, font naître ces différentes espèces de fièvres intermittentes ? Comment agissent-elles, pour les produire ? C'est ce que notre auteur a cru devoir développer d'autant mieux que la disposition prochaine au scorbut, à cause de l'atonie graduée, dans laquelle tombent alors les solides, semble exclure toute idée de fièvre, qui est une maladie qu'une action forte & fréquente des vaisseaux caractérise essentiellement, selon lui. Ces causes sont les mêmes que celles du scorbut, la transpiration arrêtée, & l'humour acrimonieux qui en est le produit. Lorsque cette cause agit d'une manière graduée, elle donne

naissance au scorbut ; mais , si son action est plus brusque , elle peut causer , selon son plus ou moins d'intensité , une fièvre qui durera plus ou moins long-tems. « Sous » quelque point de vue , dit M. Desperrières , » & par quelque côté qu'on envisage la fièvre , soit intermittente , soit continuë , on » ne peut s'empêcher de reconnoître pour » cause éloignée de cette maladie , l'action » d'une matiere âcre , qui donne lieu à un » éréthisme dans les solides ; & , pour cause » prochaine , la difficulté du passage du sang » dans les arteres capillaires. Si la matiere » âcre est assez exaltée & assez fixe , & que les » solides soient dans un état de tension considérable , la fièvre sera continuë : si la matiere âcre , au contraire , est mobile , en » petite quantité , susceptible d'évacuation , » & que d'ailleurs le système vasculaire soit » dans un état d'atonie plus ou moins grand , » cette humeur ne causera qu'un accès de » fièvre plus ou moins long. »

C'est du différent degré de cette atonie du système vasculaire , qu'il déduit les différentes especes de fièvres intermittentes. » Nous avons considéré , dit-il , 1° tous les » individus qui sont affectés de ces maladies , » comme ayant été préliminairement exposés » à des causes qui ont diminué la transpiration , & produit un relâchement & une » atonie dans les solides. 2° Nous avons

» reconnu pour cause matérielle de ces
 » fièvres , un âcre qui fait entrer en éré-
 » tisme le système vasculaire : or de ces deux
 » points de doctrine , qu'on ne peut révo-
 » quer en doute , toutes les fois qu'une ma-
 » tière âcre , qui est le produit des causes
 » détaillées ci-devant , pourra , après un in-
 » tervalle de vingt-quatre heures , solliciter
 » de nouveau l'action des vaisseaux , de fa-
 » çon à faire naître l'accès ; ce sera une
 » preuve que ces mêmes vaisseaux ne sont
 » pas fort éloignés de leur ton naturel , &
 » qu'ils jouissent encore d'une très-grande
 » vertu de ressort ; au lieu que , si les accès
 » ne reviennent que quarante-huit heures
 » après , il nous annoncera qu'il y a dans
 » le système vasculaire plus de relâchement
 » & d'atonie , que dans le premier cas , puis-
 » qu'il faut plus de tems , avant que l'hu-
 » meur fébrile soit parvenue à un degré d'a-
 » crimonie assez fort pour y produire cet
 » éréthisme , cette tension & cette action or-
 » ganique outrée qui caractérisent la fièvre.
 » Ce que je dis de la fièvre tierce , peut
 » s'appliquer à la fièvre quarte. Le retour
 » de l'accès , étant plus éloigné , nous dé-
 » montre que les solides sont dans un état de
 » relâchement plus grand que dans aucune
 » autre circonstance , & qu'il faut , par con-
 » séquent , une cause irritante très-active ,
 » pour en réveiller l'action , & la monter au

» point de produire un accès de fièvre : c'est
 » pour cette raison qu'elle doit être , comme
 » elle l'est en effet , une maladie chronique ,
 » difficile à détruire , & qui demande un
 » plan curatif raisonné. De ce qui vient d'être
 » dit , on peut conclure que la fièvre
 » quotidienne tient de plus près que les autres
 » à la fièvre continuë , non-seulement
 » parce que ses accès reviennent tous les
 » jours , mais encore parce que le ton & le
 » ressort des vaisseaux sont moins affoiblis ,
 » que dans la fièvre tierce , &c. »

C'est d'après cette théorie , que M. Desperrières a cru devoir diriger sa pratique dans ce genre de maladies. La fièvre intermittente quotidienne présente , selon lui , trois indications principales à remplir ; la première , de diminuer la tendance que peuvent alors avoir les malades à l'éréthisme inflammatoire , & à l'épaississement des humeurs ; la seconde , de faciliter l'expulsion de la matière âcre ; la troisième de rendre aux solides leur ton naturel , & d'empêcher qu'il ne se forme , par l'action viciée des vaisseaux , une nouvelle matière acrimonieuse , propre à reproduire journellement la maladie.

La saignée satisfera à la première indication ; il ne faut cependant pas abuser de ce moyen : une saignée faite dans la chaleur de l'accès suffit ; il y auroit à craindre d'insister sur l'usage d'un remède , dont l'effet

est de faire perdre aux solides une partie de leur ressort, dans un tems où l'atonie des vaisseaux est un vice qu'il faut combattre. Pour remplir la seconde, il n'y a rien de mieux, pour détruire la plus grande partie de l'humeur acrimonieuse qui est la cause principale de la maladie, que de faire vomir avec une ou plusieurs prises de tartre stibié, ou d'ipécacuanha ; les purgatifs amers surtout, & les salins sont très-propres à seconder, dans ce cas, l'action des émétiques. On peut encore, pour évacuer l'âcre qui occasionne le retour de cette maladie, avoir recours aux diurétiques & aux remèdes qui poussent par l'insensible transpiration. Le but de la troisième indication étant de rendre spécialement aux solides leur ton naturel, & de s'opposer à la formation d'une nouvelle humeur acrimonieuse, propre à perpétuer la maladie, on aura recours aux amers stomachiques, aux toniques astringens, aux alkalis fixes & volatils ; le quinquina sur-tout & les différentes préparations réussissent parfaitement bien, lorsqu'on y a recours, après des évacuations préliminaires, proportionnées à la nature de la maladie & au tempérament du malade.

La curation de la fièvre tierce ne présente pas d'autres indications à remplir, que celle de la fièvre quotidienne : cependant, pour rendre cette curation méthodique, notre

auteur rappelle ce qu'il a dit précédemment, que, dans la fièvre tierce, les solides sont plus relâchés que dans la fièvre quotidienne; que c'est pour cette raison que le retour des accès est plus éloigné: il observe aussi qu'on rend souvent cette maladie plus grave, lorsqu'on veut la combattre trop promptement. Il veut donc qu'on fasse une seule saignée dans la chaleur de l'accès; qu'on donne l'émétique en lavage à dose convenable; qu'on purge ensuite, deux jours après, avec une médecine dans laquelle on fera entrer la rhubarbe; qu'on la réitere à trois jours de distance, & qu'on y joigne quelques amers; enfin que, dans une troisième, on y ajoute deux gros de quinquina: il conseille d'avoir encore recours à cette même médecine, si la nature du mal paroît l'exiger. Ce traitement préliminaire rempli, on mettra en usage les amers, les toniques & les fébrifuges proprement dits.

D'après l'état d'inertie, sous lequel M. Desperrieres considère les solides dans la fièvre quarte, & d'après l'état d'épaississement & de viscosité qu'il a cru reconnoître dans les humeurs, il a établi une méthode de traitement, relative à ces deux objets. Il conseille donc de s'occuper ici principalement à rétablir les solides dans leur ton naturel, & à rendre aux liquides leur première fluidité. *Il ne faut pas penser, dit-il, que*

ce soit l'affaire d'un moment : plus les solides sont éloignés de cet état qui fait la santé ; plus il faut de ménagement , pour les y rappeler ; & plus les humeurs ont acquis d'épaississement , plus on doit employer de tems pour les porter au point de fluidité convenable. Tout moyen , ajoute-t-il , qui tendroit à opérer l'un ou l'autre de ces effets avec trop de célérité , ne pourroit qu'être nuisible. On doit être fort réservé sur l'usage de la saignée ; & on ne l'emploiera que dans les tempéramens vigoureux , & une fois seulement. On fera précéder l'émétique de l'usage d'une boisson copieuse de quelque tisane délayante ; on purgera trois ou quatre fois , selon le besoin. Des eaux minérales , ferrugineuses , naturelles ou factices , qui sont , en même tems , toniques & apéritives , feroient excellentes pour ranimer le ton des solides , & pour diviser les fluides : l'effet de ces eaux , soutenu de l'usage d'une poudre composée de dix grains de rhubarbe , quatre grains d'acier porphyrisé , & deux grains de cannelle , que l'auteur a aussi proposée dans le traitement de la fièvre tierce , ne pourroit avoir qu'un très-grand succès. Un exercice modéré aideroit merveilleusement bien l'action de ces eaux minérales. Ce n'est qu'après un usage suffisant de ces différens secours , qu'on peut recourir aux amers & au quinquina.

Comme la dyssenterie & les rhumatismes reconnoissent pour cause la suppression de l'insensible transpiration , ainsi que le scorbut & les fièvres intermittentes , M. Desperrières a cru en devoir traiter dans le chapitre que nous venons d'analyser. Mais les bornes que nous sommes forcés de nous prescrire , ne nous permettent pas de pousser plus loin notre Extrait : ce que nous avons rapporté jusqu'ici , suffira , sans doute , pour faire connoître la théorie & la pratique de notre auteur. C'est avec bien du regret que nous sommes obligés de supprimer une infinité d'excellentes vues que nous aurions pu extraire , si la nature de notre ouvrage comportoit ces sortes de détails. Nous terminerons donc cette analyse , en joignant nos vœux à ceux des commissaires de l'Académie & de M. Baron , notre confrère , censeur royal , qui ont approuvé cet ouvrage , pour que le gouvernement veuille faire mettre à exécution les conseils salutaires que l'auteur , animé du zèle de sa profession & du bien de l'humanité , s'est fait un devoir de rendre publics.





OBSERVATION

*Sur une Fièvre érépélato-gangréneuse ,
d'une nature putride-maligne ; par le
sieur LANDEUTTE , médecin du roi ,
dans ses hôpitaux militaires , employé
à Bitche , membre du collège royal des
médecins de Nancy.*

Le nommé *Saint-Louis* , de la compagnie de Dubouzet au régiment d'Eu , âgé de vingt-cinq ans , né près d'Uzès en bas Languedoc , d'un tempérament sec , atrabilaire , par conséquent , d'un teint jaune-brun , comme l'ont d'ailleurs la plupart des habitans de nos provinces méridionales ; le nommé *Saint-Louis* , dis-je , est entré malade à notre hôpital , le 21 Février de l'année 1765. C'étoit pour lors le troisième jour de sa maladie ; & elle avoit débuté , ainsi que toutes les fièvres humorales inflammatoires , par un grand frisson suivi d'une fièvre continuë avec redoublemens ; le pouls petit ; prostration des forces ; soif pressante ; grands maux de tête ; amertume de bouche ; nausées fréquentes ; douleurs de reins fort vives , (symptôme , si non toujours certain , du moins donnant à soupçonner une

impureté acrimonieuse dans la masse du sang, qui se dispose à faire sa sortie à l'habitude du corps, ainsi que cela se remarque dans presque toutes les fièvres éruptives;) la peau aride; la langue sèche & chargée d'un duvet blanchâtre fort épais; ce qui démontrait une grande viscosité dans la lymphe, & de l'épaississement dans les autres humeurs: à tout cela s'étoit joint, dès le 20, (second jour de la maladie, & la veille de l'entrée à l'hôpital,) un érésipele d'une couleur un peu violette, qui avoit commencé comme en pointe, entre les omoplates, & avoit précipitamment gagné toute la partie postérieure du col, avec engorgement douloureux de toutes ses glandes, &, par progression, dans la nuit du 21, s'étoit étendu sur toute la tête jusqu'au front, avec un très-grand gonflement des oreilles, de la gauche sur-tout, qui sembloit être ulcérée dans la conque. L'extension de cet érésipele sur la tête avoit considérablement augmenté les douleurs intérieures, en y en joignant encore d'extérieures: à mesure que cette humeur érésipélateuse de mauvais caractère sortoit, les douleurs de reins diminuoient. Le cuir chevelu s'étoit trouvé chargé de plusieurs petites vessies remplies d'une sérosité âcre, mêlée à une lymphe terrestre, & si grossière, qu'après sa sortie par la rupture des phlyctènes, elle s'épaississoit & durcissoit

promptement, en forme de croûte. J'ajoutai, pour prouver l'impureté de la masse du sang du malade, que, depuis plus de deux mois, il étoit sujet à avoir continuellement, & à la fois, plusieurs petits furoncles suppurant sur différentes parties du corps : tel étoit son état, lors de ma première visite.

Si j'étois parti des indications ordinaires dans les maladies inflammatoires, j'aurois commencé par faire saigner le malade ; mais le pouls, cette boussole du médecin, en condamnoit l'opération ; sa petitesse extrême, jointe à une sorte d'assoupissement, me parloit plutôt en faveur des vésicatoires qui ne furent pourtant appliqués que quelques jours après : les envies de vomir, chez un atrabilaire, sur-tout dans une maladie, dont la complication & les différens symptômes paroissoient dépendre d'une bile sulfureuse trop abondante, me déterminèrent facilement à ordonner le tartre stibié qui opéra, à souhait, par haut & par bas : son action rémoussante contribua, autant que l'évacuation, à diminuer l'assoupissement ; & le pouls, ce jour-là, en parut un peu ranimé.

Pour bien suivre l'indication de l'accablement, & favoriser la sortie de cet érysipele, qu'on peut, je crois, regarder ici comme

symptomatique, j'ordonnai, pour le lendemain, cette tisane appropriée :

Rj. <i>Radic. Chinæ</i> ,	
<i>Ligni guaiaci</i> ,	āā ʒ iij.
<i>Radic. Chicorii amari</i> ,	
<i>Fragariæ</i> ,	āā ʒ β.
<i>Graminis</i> ,	
<i>Lepathi acuti</i> ,	āā ʒ v.
<i>Liquiritiæ</i> ,	ʒ β.

Coque in aquâ comuni s. q. ut remaneant ℥ iij.

Les lavemens émolliens, rendus quelquefois laxatifs, ne furent point omis ce jour-là, ni les suivans. Le lendemain 23, je fis continuer les remèdes de la veille; &, dans les mêmes vues, je les fis seconder par cette mixture-ci :

Rj. <i>Decocti Cardui benedicti</i> ,	ʒ vj.
<i>Diaphoret. mineral.</i>	gr. xv.
<i>Kermes mineral.</i>	gr. j.
<i>Succini</i> ,	gr. xij.
<i>Oculor. Cancr. pp</i>	ʒ j.
<i>Cinnabari nativi</i> ,	gr. xx.
<i>Nitri purificati</i> ,	ʒ β.
<i>Syrup. Altheæ</i> ,	ʒ vj.

Misce; fiat potio cochleatim sumenda in horas, lagenam agitando.

La bile, dès ce jour, chercha à s'écouler par les selles : il fut assez souvent à la chaise. Je me proposai d'aider ; le lendemain, la nature par cette voie ; je prescrivis, en conséquence, un doux minoratif composé de trois onces de casse, d'un gros & demi de séné, de deux gros de sel de Glauber, & d'une once de manne : ce laxatif fit tout l'effet désiré ; il détourna beaucoup d'humeurs. Le jour suivant, 25, l'érysipèle avoit gagné du terrain ; il s'étoit avancé sur la face. Je fis redonner au malade la mixture ci-dessus, continuer la boisson altérante ordinaire, donner un lavement simple, & appliquer sur les parties du visage, où l'érysipèle étoit parvenu, des compresses continuellement humectées d'eau-de-vie camphrée & d'eau de fleurs de sureau : cette fomentation fut continuée toute la nuit. Mais, le lendemain 26, je trouvai le malade dans une espèce de *coma vigil* : la bouche étoit d'une sécheresse inexprimable, & la langue gercée & raccornie d'aridité ; des soubresauts aux tendons des poignets, peu fréquens, à la vérité. L'érysipèle s'étoit étendu jusqu'à la bouche ; sa couleur s'étoit rembrunie ; & la gangrene, qui s'étoit mise de la partie, avoit attaqué tout le nez & une partie de la joue gauche ; leur couleur étoit d'un noir foncé avec insensibilité ; le haut du visage étoit chargé de phlyctènes rem-

plies d'une sérosité roussâtre , & des plus corrosives : celles qui étoient ouvertes , laissoient voir le plus mauvais fond ; enfin le danger étoit devenu imminent. Je pris sur le champ le parti de lui faire appliquer de grands emplâtres vésicatoires aux jambes ; j'ordonnai la décoction anti-septique suivante :

R. Cortic. Peruv. optim. ʒij.
Radic. Viperinæ pulv. ʒij.
Coque in aq. comm. s. q. ut remaneant
℥ssj ; in colaturâ dissolve
Nitri purificat. ʒss ;
pro quatuor dosibus in duas horas.

Je fis fomentier les parties gangrénées avec de l'esprit-de-vin camphré , & le reste du visage , avec deux tiers d'eau-de-vie également camphrée , & un tiers , tant d'eau de chaux première , que d'eau de fleurs de sureau : je le mis aussi à l'usage d'une nouvelle tisane faite avec les racines de bardane , de chicorée , & de feuilles de capillaires ; on lui donna , en outre , deux lavemens dans le jour. Tous ces nouveaux & sinistres symptômes provenoient , tant de la malignité qui s'étoit jointe à la fièvre , que de la causticité de l'humeur érépisélateuse qui , après avoir crispé & comme étranglé tout le système vasculaire externe de la tête , & y avoir ,

pour ainsi dire , intercepté la circulation , l'avoit concentré vers le cerveau , & s'étoit ensuite , en quelque sorte , forcée elle-même à se métaftaser , en partie , par le grand & prompt resserrement des arteres & des veines extérieures. *Erysipelas ab exterioribus verti ad interiora , malum ; ab interioribus ad exteriora , bonum.* HIPPOCR. Aphor. 25 , sect. vj.

Les moyens curatifs , auxquels je venois de recourir dans cet instant de détresse , ne tarderent pas à la diminuer ; je trouvai la scène moins allarmante , à ma visite du soir , ce jour-là ; les vésicatoires avoient parfaitement mordu. Les parties gangrenées , d'un noir foncé qu'elles étoient , s'étoient considérablement éclaircies : le reste de l'érysipele s'étoit aussi plus rapproché de la couleur rouge , qui lui est naturelle. (Je n'ai pas encore vu de cas de gangrene , où le quinquina , secondé de la vipérine & des fomentations spiritueuses , ait eu un effet salutaire aussi prompt) ; tous les symptomes enfin s'étoient adoucis ; & le pouls , auparavant déprimé , s'étoit relevé ; & , pour la première fois , il prit , ce soir-là , un air de développement , qui caractérisoit assez bien le redoublement , lequel , depuis ce moment , s'est fait remarquer chaque jour à la même heure.

Je fis continuer , le 27 , les mêmes remèdes que la veille , tant les intérieurs que

les topiques : la suppuration , dès ce jour-là , (quoique ce ne fût que le premier pansement) commença à se tracer sur les emplâtres qui avoient été chargés de *basilicum* : le nez & la joue gangrénés parurent plus rouges ; le malade étoit moins assoupi & ne déliroit plus que dans le redoublement ; la sécheresse de sa bouche étoit toujours la même , quoiqu'on le fît boire fréquemment : ce grand éréthisme des couloirs a opiniâtement subsisté jusqu'à ce que l'érysipèle ait eu quitté la tête , la face & le col ; c'est aussi de ce seul moment là , qu'a daté le retour des sécrétions.

La tête devenant chaque jour plus libre , & toutes les marques de gangrene s'effaçant , je ne fis plus prendre , le 28 , que deux doses de la décoction de quinquina & de vipérine : les mêmes fomentations , malgré cela , furent encore continuées , ainsi que les deux clystères par jour , & la tisane de bardane , de chicorée & de capillaire nitrée. L'érysipèle faisoit des progrès , & s'étoit étendu , ce jour-là , sur toute la mâchoire inférieure. Je fis ouvrir deux grosses phlictenes qui s'étoient élevées sur la lèvre inférieure : on suivoit pas à pas l'érysipèle avec la fomentation.

Le premier Mars , le malade ne prit plus qu'un verre de sa décoction anti-septique ; on lui discontinua la fomentation spiritueuse
sur

sur les parties qui avoient été gangrénées : je lui trouvai peu de fièvre le matin ; je lui fis faire un petit bol de trois grains de camphre , de quatre grains de serpenteaire de Virginie , & de six de sel sédatif , pour prendre à l'heure du sommeil. Les lavemens , ce jour-là , produirent plusieurs évacuations.

Je trouvai , le lendemain , la partie antérieure du col occupée par l'érysipèle sans aucune ampoule : le visage dont l'épiderme se détachoit par lambeaux assez étendus , reprenoit sa figure ordinaire ; l'œil gauche , dont les paupieres avoient beaucoup souffert , commençoit à s'ouvrir ; & elles fournissoient par leur tarse une matiere blanchâtre , épaisse , & comme purulente : la fièvre paroissoit être , ce matin , dans la plus tranquille rémission ; le malade avoit passé une assez bonne nuit ; je lui ordonnai deux bols à prendre dans le jour , en voici la formule :

<i>R̃. Oculor. cancror. pp.</i>	gr. xx.
<i>Radic. Serpenter. Virgin.</i>	
<i>Contrayervæ ,</i>	āā gr. x.
<i>Kermes mineral.</i>	gr. j.
<i>Pulv. temperant. Stahli ,</i>	℥ ij.
<i>Syrup. Limonum ,</i>	i. q.
<i>Misce ; fiant boli duo , pro tot dosibus in die.</i>	

Ces deux bols rétablirent le cours libre des urines, & procurèrent cinq ou six selles dans le jour : je fis, dès ce moment, discontinuer les lavemens. Le lendemain, 3, je fis prendre les mêmes bols au malade; ils opérèrent de même que le jour précédent : toutes ces évacuations rétablissoient sensiblement l'ordre par-tout; j'observai la langue & la bouche bien humides; la peau reprenoit de la souplesse où l'érési-pele ne se montroit pas. Il étoit parvenu, ce jour-là, à couvrir une grande partie de la poitrine & du dos, & les reins en entier. Je ne fis mettre des compresses imbibées de la fomentation ordinaire que sur la poitrine. La fièvre ne paroissoit presque plus sensible le matin, & les redoublemens s'étoient réduits à très-peu de chose.

On continua ces mêmes remèdes, le 4 & le 5 : l'érési-pele, pendant ces deux jours, paroissoit vouloir se dissiper; il diminuoit beaucoup de rougeur & d'élévation : il n'occupa plus, dans la suite, d'autres parties nouvelles que les aînes & les plis des bras.

Le malade se plaignit, le 5 au matin, de deux grosseurs assez douloureuses, qui se trouvoient aux deux parties latérales postérieures du col; j'y fis mettre des emplâtres d'onguent de la mere, qui, en deux jours, firent ouvrir les deux abcès, qui

avoient acquis chacun la grosseur d'un œuf de pigeon.

Je me déterminai, le 6, à le purger avec une once & demie de tamarins, deux onces de casse en bâtons, un gros & demi de séné, & une once de manne. Cette médecine fit très-bien son effet; elle dissipa net le peu de fièvre qui restoit, & l'appétit commença à se montrer.

Toute trace d'érésipèle me parut entièrement effacée le 7 au matin; je fis continuer, malgré cela, la tisane altérante & diurétique ordinaire, que je rendis un peu plus diaphorétique, au moyen de quelques gros d'esquine qu'on y ajoûta; le malade en usa constamment, pendant toute sa convalescence. Il fut purgé de nouveau, le 9, pour satisfaire à l'indication naturelle d'un petit cours de ventre, qui avoit continué depuis la médecine du 6. Les forces enfin revinrent promptement, & le malade sortit peu après de l'hôpital, parfaitement guéri.

RÉFLEXIONS.

La fièvre érésipélateuse ordinaire est souvent une maladie grave & dangereuse; elle l'est bien davantage, si la personne, qui en est attaquée, est cacochyme & a le sang impur. De combien le danger ne sera-t-il pas augmenté, si la fièvre joint encore à

son premier type un caractère particulier de malignité ? Cet assemblage de danger sur danger fait bien le portrait fidele de la maladie dont je viens de faire la description.

Plusieurs auteurs rangent la fièvre éréthipélateuse dans la classe des exanthématiques : Frédéric Hoffman , sans vouloir la comparer à la fièvre pestilentielle, dit qu'elle a beaucoup de rapport avec elle , tant dans son début , que dans ses différens temps : voici , d'après ce grand médecin , quelques-uns des caractères qui les rapprochent ; caractères qui ont eu vraiment lieu dans la maladie qui fait le sujet de mon observation. La fièvre pestilentielle survient tout d'un coup avec un frisson & une chaleur violente ; elle abbat les forces ; elle cause de grandes douleurs au dos , aux reins , à la tête , le vomissement & le délire ; la fièvre éréthipélateuse est souvent accompagnée des mêmes symptômes , lors de son invasion. La matiere maligne , dans la fièvre pestilentielle , est ordinairement portée à la surface du corps vers le troisieme ou quatrieme jour ; les choses se passent de même dans l'éréthipélateuse. La matiere vénéneuse pestilentielle attaque par préférence les parties glanduleuses ; y porte l'engorgement , le feu , la douleur , & souvent y décide des abcès ; de même l'humeur éréthipélateuse ,

sur-tout si elle est unie à un autre mauvais levain , semble s'attacher à former les mêmes impressions & à produire les mêmes effets. Finalement , il est infiniment à craindre, dans la peste, d'en voir refouler la matière du dehors au dedans ; les mêmes dangers sont également à redouter du reflux de l'érysipele, sur-tout s'il est malin.

Je crois devoir dire , avant de finir ce Mémoire , que les personnes , qui m'ont paru les plus disposées à la fièvre érysipélateuse , sont celles chez qui une bile grossière , sulfureuse , inflammable , domine , dont le tissu de la peau , en outre , est naturellement ferme & serré ; qui transpirent peu , ou qui sont sujettes aux suppressions de cette évacuation. Quelqu'un de cette constitution , né en Provence ou en Languedoc , qui se trouveroit transplanté depuis peu dans un pays où les hivers sont rudes , & les neiges communes , qui auroit à y supporter les changemens de temps continuels de cette fâcheuse saison ; qui , d'ailleurs , seroit obligé par état de s'exposer sans ménagement à toutes les vicissitudes de l'air , & au mauvais usage des autres choses non naturelles ; ce quelqu'un , dis-je , outre les maladies ordinaires d'un semblable climat & d'une pareille saison , communes à tous les habitans , seroit encore plus susceptible qu'aucun d'eux d'être atta-

qué de fièvre érépélateuse , conséquemment à son tempérament dominant, à la texture de sa peau, & à la qualité de ses différentes humeurs, sur-tout de sa bile atrabilaire-résineuse, qui, suivant son degré d'exaltation, imprimera toujours à la maladie & à ses symptômes une plus ou moins grande intensité.

RELATION

MEDICO-PHYSIQUE

De la Mort d'un Homme, causée par le froid ; par M. PILHES, médecin-pensionnaire de la ville de Tarascon en Foix.

Il est aux extrémités du pays de Foix, des villages bâtis au pied, ou vers le sommet des montagnes qui séparent la France de l'Espagne. Les payfans, qui les habitent, ne trouvant point leur subsistance dans la culture des terres voisines, parce que la nature sauvage ne leur offre en ces climats que des rochers pelés ; sont forcés de porter leur industrie dans le royaume voisin. Ils y travaillent aux forges, & reviennent, après quelques mois, pourvus d'un gain suffisant pour soulager l'indigence impatiente de leurs familles. Ils trouvent sur le port

de Sygner un des chemins qui conduit chez l'étranger. Ce port est, ainsi que les Alpes, le séjour des glaces éternelles, & de tout ce que les hivers ont de plus rigoureux ; c'est à travers les tourbillons & les tombeaux de neige, qu'il faut se frayer, pendant cette saison, une route au péril de sa vie. Tous les ans nous offrent des événemens déplorables arrivés à des malheureux qui succombent dans ce trajet. Peu de jours même avant celui qui fait l'objet de ma relation, un pere & deux fils expirèrent dans ce passage affreux. On trouva les deux freres qui se tenoient étroitement embrassés ; & leur bouche mutuellement pressée sur leur visage, annonçoit qu'ils avoient rendu leurs derniers soupirs au sein de l'amitié. Il est aisé de juger quelle doit être la violence du froid, qui surpasse la force du désespoir, & toute la chaleur du sentiment. Si je cite ce trait attendrissant, c'est parce qu'il intéresse l'humanité, & qu'il ne peut être indifférent à ceux qui font profession de la conserver. Je reviens à mon sujet.

Dans le mois de Février 1765, cinq forgerons revenant d'Espagne pour porter à leurs familles impatientes le fruit de leurs travaux, essuyerent, sur le port, le tems le plus cruel. La neige, poussée par un tourbillon des plus froids, les enveloppoit à

tout instant. Un d'eux nommé Boutillat, habitant du village des Cabannes, saisi par le froid, épuisé de lassitude, appesanti par le sommeil, sentoît ses jambes tremblantes se dérober sous lui. Il tombe sur ses genoux ; la neige qui l'environne l'appuie de tous côtés. Ses camarades tâchent vainement de le ranimer du geste & de la voix. C'est le seul secours que leurs forces permettent de lui porter ; car ils ne soutiennent eux-mêmes leur ame prête à défaillir, que parce qu'ils trouvent à 400 pas de-là un gîte, où, couchés & pressés les uns sur les autres, ils s'efforcent, par leurs embrassemens & leur souffle mutuel, d'entretenir le reste de leur chaleur naturelle. A peine cet infortuné les eut perdu de vue, qu'il s'endormit sous un tas de neige que le tourbillon avoit poussé sur lui.

Le froid & la bise continuerent pendant quatre jours, & le sommeil tenoit encore Boutillat enseveli sous la neige, dans une espece d'anéantissement. Un sommeil voluptueux saisit ordinairement ceux qui voyagent dans des climats froids ; leur corps s'appesantit insensiblement, leurs yeux se refusent à la lumiere ; ils se sentent anéantir avec délices ; & s'ils ne brisoient l'enchantement fatal & perfide, ils passeroient du sommeil à la mort ; car le froid, comme tout ce qui peut arrêter le cours des esprits,

compresser le cerveau ou l'origine des nerfs, est capable de jeter dans le sommeil apoplectique & mortel. Les enfans tombent quelquefois dans un assoupissement dangereux par la compression que les nourrices font sur leur cerveau délicat, en ceignant trop fortement leur tête, dont les os sont encore mous, & les futures lâches. Le froid produit le même effet, en resserrant les vaisseaux cutanés de toute la superficie du corps, qui repoussent intérieurement le sang qu'ils contiennent & refusent l'entrée à celui qui y aborde. Ces humeurs soumises aux loix des liquides, se jettent dans les vaisseaux qui résistent le moins. Le cerveau, à l'abri des atteintes du froid, dont la substance est plus lâche, plus molle que celle des autres parties, cede à l'impulsion du sang que les arteres carotides y portent en abondance, tandis que les veines jugulaires plus superficielles, plus exposées au froid, & par-là sujettes à la constriction générale, s'opposent à son retour. Les vaisseaux sanguins du cerveau s'engorgent; ils sont poussés bientôt au-delà de leur diamètre; leur dilatation comprime les vaisseaux collatéraux & l'origine des nerfs; la sécrétion des esprits ne peut se faire; leur route est fermée, leur circulation supprimée: tout commerce est donc rompu entre la

tête & le corps. De-là l'engourdissement des membres & des sens.

Quatre jours s'écoulerent sans que Boutilat eut aucune sensation du rayon de vie qui lui restoit. Le refroidissement du sang produit par l'intensité du froid, qui plonge les marmottes, les loirs, les hérissons, les chauve-souris dans une espece de torpeur ou sommeil profond qui n'est pas naturel, le jetta aussi dans une inertie totale, dans le néant de lui-même. Il ne fut pressé par aucun besoin; les fonctions animales furent totalement suspendues; les déjections furent nulles; les sécrétions très-peu abondantes; la transpiration presque nulle aussi; de sorte que la graisse devient pour lui, comme pour les marmottes, une nourriture intérieure capable de l'entretenir & de suppléer à ce qu'il perdit par cette évacuation insensible. On peut probablement ajoûter que les fonctions vitales furent beaucoup diminuées; que la respiration étoit lente; que le cœur n'agissoit que foiblement sur le sang; que ses forces s'épuiserent; que la circulation ne se fit que dans les gros vaisseaux, & qu'elle y fut considérablement rallentie. Les observations de Leuwenoeck, qui, avec le secours du meilleur microscope, n'a pu découvrir, au milieu de l'hiver, aucun mouvement dans le sang de la chau-

ve-fouris, semblent autoriser ce que j'avance. Ces observations & autres qui les ont précédées, ont même fait penser que, dans le cas de Boutillat, aussi-bien que dans les syncopes fortes, le sang étoit dans un parfait repos, sans que pour cela on puisse dire que l'animal soit mort : on ne doutera plus de ce repos, d'après celui des artères qui ne battent plus dans ces cas; & l'impossibilité de tirer alors du sang par les saignées, convaincra les moins crédules. C'est cependant sur l'action réciproque des liquides & des solides, que la vie est étayée. Comment se soutiendra-t-elle dans ce repos total de la machine? Il lui faut un mouvement, & un mouvement qui agisse & réagisse réciproquement sur les liquides & les solides. Où s'étoit-il retiré chez Boutillat? Où se retire-t-il dans les syncopes qui ne diffèrent presque en rien d'avec une mort véritable? On le trouve, ce mouvement, dans les méninges, selon quelques physiciens; où il se conserve encore après qu'il a cessé par-tout ailleurs. D'autres prétendent qu'il continue seulement dans les intestins grêles. Ceux-ci semblent plus fondés en raison, puisqu'on observe dans les ouvertures de certains animaux vivans, que le mouvement vermiculaire des intestins est le dernier à s'éteindre, & qu'il ne cesse que long-tems après tous les autres : c'est

de-là, comme d'un centre, que le mouvement va se répandre par-tout, & se communiquer à toute la machine qu'il révivifie. Il y a bien des obstacles à surmonter ; mais quels effets ne produit pas, dans une machine bien organisée, une puissance dont l'action est souvent réitérée !

Gutta cavat lapidem, non vi, sed sæpè cadendo.

L'aurore du cinquieme jour de l'anéantissement de Boutillat, fut celle de sa nouvelle vie ; le matin fut le terme de sa torpeur : une soif brûlante l'avertit bientôt de son existence, & lui fit mordre la glace qui l'enveloppoit. Cette soif fut peut-être pour lui ce que le retour du printems est pour les animaux, qui dorment pendant l'hiver. Il n'est point surprenant que cette sensation brûlante, qui probablement réveilla ses esprits assoupis, qui ranima l'action éteinte de ses organes, ait pris naissance dans le sein des glaces. Le siége de la soif est dans la bouche, dans le pharynx, dans l'œsophage, & de plus dans l'estomac ; c'est pourquoi elle succede toujours à la faim. La soif n'est autre chose qu'un desséchement ou rongement actuel de ces parties, ou du gosier, qui reconnoît pour cause le défaut de ce suc doux & un peu gluant, que les glandes ne cessent de filtrer, pour mettre l'animal à l'abri de ce besoin. Il

falloit que Boutillat le sentît ce besoin, & le sentît vivement ? puisque quatre jours s'étoient écoulés sans qu'il se fût fait chez lui la moindre sécrétion d'humeurs : il ne s'en fait point dans un corps où tout est dans le repos. Il faut, pour leur mécanisme, qu'il y ait entre les solides & les liquides des chocs si bien concertés, que les derniers en soient divisés, atténués & rendus propres à couler dans les vaisseaux les plus petits, pour pouvoir se rendre de-là dans les vaisseaux qui leur sont destinés, où ces liquides changent de forme & de nature. Le sang, n'étant pas renouvelé par un chyle nouveau, étoit sans sérosité, & incapable de fournir la salive à la bouche, & d'humecter tout le trajet qui conduit à l'estomac : ce viscere étoit aussi sans aucun des sucs qui l'arrosent dans l'état de santé ; tout étoit donc dans le desséchement : il n'en faut pas davantage pour donner la sensation de la soif la plus brûlante.

Boutillat, revenu à l'usage de ses sens, fut étonné de se voir éclairé dans son tombeau de neige ; il cherche l'origine de cette clarté. Après quelques efforts, il rompt la glace qui couvroit sa tête ; il brise ce casque incommode ; ses regards tombent sur un petit trou éloigné de ses yeux d'environ un pied : c'étoit vraisemblablement l'extrémité d'un tuyau, en forme de *cone*, dont la base

se terminoit à sa bouche, & que son haleine avoit creusé insensiblement. Ce tuyau avoit offert un passage aux rayons de lumière, pour porter le jour dans son caveau.

Cet homme ramassa vainement ses forces, pour dégager ses bras croisés sur sa poitrine, & sortir de sa prison : épuisé par de vains efforts, il implore l'assistance du ciel; il rappelle dans son cœur les sentimens de religion & de résignation; il alloit toucher au dernier moment, lorsque la Providence attentive calma la rigueur du tems. Les consuls du village voisin dépêcherent vers lui quelques hommes. A leur aspect, cet infortuné s'écria : *Du vin, chers amis, du vin; la soif me dévore.* On accourt. Il étoit enfoncé dans la neige jusqu'au col; sa tête penchoit sur une pierre. On le dégagea avec peine; sa culotte, descendue sous les genoux, laissa voir des cuisses, dont l'épiderme s'étoit détaché : le reste de son corps offrit le même spectacle. Deux larges plaies avoient mis à découvert l'une & l'autre rotules; & son sentiment étoit si émouffé, qu'il ne ressentit aucune des douleurs que sa triste situation auroit dû exciter; semblable à ces grenouilles saisies par le froid, qui, selon les observations de Boerhaave, ne donnent point signe de vie, lors même qu'on leur emporte une jambe, & que la chaleur seule a droit de rendre vivaces.

On porta Boutillat, dans cet état, au village de Sygner : il tomba entre les mains d'un chirurgien qui jouit, dans ce canton, de quelque réputation, mais qui ignoroit le traitement des gangrenes causées par le froid. Les membres de ce malade, de pâles qu'ils étoient d'abord, devinrent rouges, pourprés & noirs : on les enveloppa avec des linges chauds, ou trempés dans des liqueurs aromatiques. Ils eurent le sort de ces fruits qu'on expose à la chaleur du feu, après avoir été gelés, & qui tombent bientôt en pourriture. Personne n'ignore que, pour les conserver, on doit les plonger dans l'eau froide. Cette expérience nous éclaire sur le choix des remèdes qu'on emploie contre la gangrene produite par un froid excessif. Après avoir été, pendant six jours, soumis à ce traitement mortel, il fut transporté aux Cabanes. M. le marquis de Gudannes, aussi généreux, aussi charitable pour ses vassaux, que magnifique envers les étrangers, ordonna qu'on n'épargnât rien pour sa guérison. Je fus appelé le 12^e jour de son accident. Hélas ! je le vis trop tard. Je fis vainement des applications avec des linges trempés dans l'eau froide. Parmi les remèdes qu'on vante pour détruire ce mal, la neige mérite de tenir le premier rang. On me permettra de dire quelque chose sur la manière d'agir : l'obscurité des auteurs là-dessus

me fait espérer qu'on ne trouvera pas cette explication déplacée.

La plupart ont recours à des parties frigorigènes, qu'on fait attirer au dehors par la neige, dont on couvre la partie malade : ce raisonnement trop vague ne sauroit satisfaire. J'attribue tout à l'air intérieur ; M. Nollet & M. Hales nous apprennent qu'il y a dans tous les corps une très-grande quantité d'air extrêmement comprimé, puisqu'il n'occupe, dans ces corps, que la 234^e partie du volume ou de l'espace qu'il occuperoit dans l'air libre.

Toutes les expériences attestent que la chaleur, en raréfiant l'air intérieur, augmente son élasticité ; que les bulles d'air, éparées dans autant de petites cellules répandues dans un corps, se rassemblent, & que, réunies, elles sortent de ce corps avec une force, une impétuosité capables de faire éclater les bouteilles bien bouchées, & de crever les tonneaux.

Les humeurs aqueuses du corps humain se gèlent, dès qu'on expose quelque partie à un froid trop vif : les petits glaçons qui en résultent, renferment des bulles d'air. D'après ce que nous avons dit, il est aisé de s'imaginer que, si on procure un dégel trop précipité dans ces humeurs, les bulles d'air se rassemblent, & forment un volume auquel l'union des parties n'est pas capable de résister :

résister : les vaisseaux , les chairs se divisent , se déchirent ; les liqueurs s'épanchent : de-là la mortification de la partie. J'ai vu une femme qui , attaquée des onglées , pour avoir soutenu une cruche sur sa tête pendant un quart d'heure , eut l'imprudence de s'approcher trop près du feu : les extrémités de l'indice & du grand doigt de sa main se crevassèrent.

Si on fait , au contraire , dégeler peu-à-peu les humeurs , les bulles d'air , contenues dans les petits glaçons , en sortent , & vont se placer séparément dans de petites cellules. La petitesse de ces bulles d'air rend leur surface respectivement la plus grande qu'elle puisse être ; par conséquent , l'attraction des parties du corps les retient , à mesure qu'elles paroissent ; les empêche de se rassembler & de faire un effort violent , pour sortir. La neige est très-propre à procurer le dégel lentement gradué , puisqu'un corps moins froid que celui auquel on l'applique , diminue la froideur du second. Je rencontrai , dans le mois de Janvier dernier , un pauvre , fondant en larmes , dont les parties génitales étoient prodigieusement gonflées & livides par le froid qu'elles avoient souffert : je lui conseillai de les couvrir de neige , & d'y faire ensuite de douces frictions : dans quatre heures de tems , il fut totalement guéri. Boutillat auroit pu se flater de gué-

riſon, ſi on avoit ſuivi la même méthode ; mais, par la faute de l'artiſte, ſes pieds ſe détachèrent ; la gangrene fit des progrès rapides ; & la victime expira.

La veille de ſa mort, ſon pouls étoit bas, & d'une lenteur naturelle : le thermometre, appliqué entre les cuiffes & ſous les aiffelles, indiquoit la chaleur d'un homme ſain : il ne ceſſoit cependant de ſe plaindre d'une chaleur brûlante. A quelle cauſe l'attribuerons-nous ? Dirons-nous, avec les phyſiciens, que le mouvement des humeurs, augmenté, & leurs frottemens contre les parois des vaiſſeaux en développoient les parties ignées ? La petiteſſe du pouls & ſa lenteur détruiſent ce raiſonnement : cherchons donc, dans le ſein fécond de la phyſique, une autre théotie des ardeurs intérieures de Boutillat.

L'air, en général, contient beaucoup de feu, ſoit que les matieres bitumineuſes ou ſulfureuſes aillent ſ'y loger, dès qu'elles ſe détachent des autres corps, ſoit que la matiere électrique, comme l'ont penſé bien de phyſiciens, ſ'y trouve en plus grande quantité. Le bruit du tonnerre, la grande rareté de l'air, peu propre à le comprimer, & l'expérience qui nous apprend qu'un tube de verre électriſé & rempli d'air, attire & repouſſe plus vigoureuſement que ſ'il étoit vuide, ſemblent donner du crédit à cette hypothèſe. Si nous rappellons actuellement la

cause physique du dégel insensible que j'ai assigné, nous verrons que les applications d'eau froide dont j'ai parlé, opérèrent dans certaines parties, mais trop tard pour la guérison, un semblable dégel, que l'attraction des parois des pores avoit retiré les molécules d'air, à mesure qu'elles paroissoient. Cette force attractive s'opposoit non-seulement à la réunion des molécules, mais encore les divisoit; car, par la lenteur du dégel, une partie de la molécule se trouvoit dégagée long-tems avant l'autre, & par conséquent, se séparoit de celle-ci. Cette décomposition ouvrit une issue aux parties ignées, emprisonnées dans les molécules d'air, & favorisa par-là la séparation, le développement & la réunion de la matiere du feu; & comme deux ou trois volumes de matiere sulfureuse & bitumineuse, nageant dans l'atmosphère, forment, à leur rencontre, le tonnerre; de même les parties ignées, dont j'ai parlé, formerent, dans certains endroits, de petits tourbillons de feu, qui nous donnent la cause des chaleurs de Boutillat, sans avoir besoin de recourir à la rapidité & au frottement des humeurs. On pourroit présumer encore que cette chaleur étoit l'effet d'une fausse sensation, d'une disposition vicieuse du *sensorium commune*, affecté comme dans les songes qui nous placent au milieu des flammes. J'ai eu occasion

d'observer cette disposition dans le traitemens d'une fièvre maligne. Une chaleur brûlante, au rapport du malade, en étoit un des principaux symptomes. La chaleur sensible au tact, & le degré que marquoit le thermometre appliqué entre les cuisses & aux aisselles, ne repondoit pas aux plaintes du malade : j'employai tous les remedes propres à rafraîchir : le peu de succès de mes soins fit tourner mes vues du coté de la tête. Je mis en usage les legers céphaliques, pour corriger le vice que j'avois soupçonné dans le cerveau : l'événement justifia mon soupçon ; & le prompt secours qu'éprouva le malade, me donna la douce satisfaction de voir que j'avois saisi l'indication.

L E T T R E

*Sur le Froid des hyvers 1766 & 1767 ; par
M. DESBREST, docteur en médecine
de l'université de Montpellier, ancien mé-
decin des camps & armées du roi, & ac-
tuellement à Cusset en Bourbonnois.*

M O N S I E U R ,

Je ne sçavois à quoi attribuer le silence que les nouvelles publiques ont gardé sur la durée & la rigueur de l'hyver de l'année dernière : je craignois que le froid n'eût glacé le

zèle & l'activité des observateurs ; & mon étonnement dureroit encore, si les tables météorologiques, que vous donnez chaque mois dans vos Journaux, ne m'avoient pas appris la cause de ce silence. Je croyois bonnement que plus on approchoit du nord, plus le froid y devenoit sensible. Les nouvelles observations, dont je vais vous faire part, & que je vous prie d'insérer dans votre Journal, renversent toutes mes idées à cet égard.

Cusset est situé sous le vingt-unième degré de longitude, & sous le quarante-fixième de latitude septentrionale. Paris est au vingtième degré de longitude, & au quarante-neuvième moins quelques minutes de latitude. Lille en Flandres est aussi au vingtième degré de longitude, & au cinquantième degré de latitude : ces trois villes sont situées presque sous le même méridien, mais à des degrés différens de latitude.

Suivant vos tables météorologiques, la plus grande chaleur, mesurée au thermomètre de M. De Reaumur, a été, à Paris, pour le mois de Décembre 1765, de huit degrés & demi au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & le plus grand froid a été de cinq degrés & demi au-dessous du même terme.

A Lille, la plus grande chaleur a été de

quatre degrés au-dessus du terme de la glace ; & le plus grand froid a été de cinq degrés au-dessous de ce terme.

Une absence de douze jours m'empêcha de mesurer, à Cuffet, les degrés de chaleur des premiers jours du mois : je ne crois cependant pas que la liqueur du thermometre soit montée plus haut que le fixieme ou septieme degré au-dessus du zéro ; mais le plus grand froid fut de quatorze degrés au dessous de ce terme (a).

La plus grande chaleur éprouvée à Paris pendant le mois de Janvier, fut de quatre degrés & un quart, au-dessus du terme de la congélation, & le plus grand froid, de huit degrés & trois quarts, au-dessous du même terme.

La plus grande chaleur observée à Lille,

(a) Le thermometre à esprit de vin, dont je me sers pour mes observations, est bien calibré. Je l'ai éprouvé à la glace & à l'eau bouillante, & je l'ai comparé avec plusieurs autres. C'est M. l'abbé Nollet qui a eu la bonté de me le procurer. Il est en-dehors d'une fenêtre du premier étage, dont l'aspect est au nord. C'est dans cet endroit que j'ai fait toutes mes observations. Le 14 Juillet 1762 (b), il étoit à trente degrés au-dessus du terme de la glace.

(b) Année de sécheresse & de maladies : j'en ai donné le détail dans les Journaux d'Août & de Septembre 1765.

pendant le même mois, fut d'un degré & demi au-dessus de la glace ; & le plus grand froid , de neuf degrés & demi au-dessous de ce terme.

A Cuffet la plus grande chaleur , (le 29 Janvier) fut de trois degrés , au-dessus du terme de la congelation , & le plus grand froid , (le 10 du même mois) fut de dix-sept degrés , au-dessous du même terme.

Nous eûmes quelques jours de gelée , à la fin de Novembre ; depuis le premier jusqu'au 7 Décembre , le froid fut assez vif ; il y eut beaucoup de pluie les quatre jours suivans : la gelée reprit le 12 , & dura jusqu'au 21 , par un vent du nord ; le sud qui souffla ce jour-là , nous donna un peu de pluie ; le nord reprit le dessus les jours suivans ; il tomba beaucoup de neige , & le froid fut très-vif jusqu'à la fin du mois.

Le mois de Janvier fut constamment très-froid.

Les personnes les plus âgées , qui se souviennent encore de l'hyver de 1709 , assurent toutes qu'il ne fut ni aussi long ni aussi rigoureux , que celui de l'année dernière. Sans la prodigieuse quantité de neige dont la terre fut couverte , depuis le 23 ou le 24 Décembre , jusqu'au 18 Février ,

aucuns des fruits de la terre & des plantes qui les produisent, n'auroient échappés à la rigueur du froid. La cherté des grains que nous éprouvons à présent, ne nous rappelle que trop nos malheurs passés.

Presque toutes nos vignes furent gelées ; la plupart des arbres eurent le même sort : on en vit éclater un grand nombre dans le courant de Janvier ; les noyers sur-tout, sont ceux qui souffrirent le plus : ici & dans les environs, ils ont presque tous péri.

Le grand froid dura, sans relâche, depuis le 12 Décembre, jusqu'au 13 Février ; le dégel commença le 12 & dura jusqu'au 20 : depuis cette époque, jusqu'à la fin du mois, nous eûmes chaque nuit, de petites gelées. La rivière d'Allier, (a) dont

(a) Il ne sera peut-être pas inutile d'observer ici que l'année 1765 avoit été généralement pluvieuse ; que les semailles, les moissons & les vendanges avoient été très-difficiles à cause des pluies, presque continuelles de ces saisons. La rivière d'Allier ne fut point guéable de tout l'été ; elle déborda dans le courant de Juin ; &, par son inondation, elle fit beaucoup dégât sur le rivage, car nous étions à la veille de la récolte. La Loire étoit aussi débordée : cette inondation étoit visiblement occasionnée par les pluies continuelles de Juin. Dans le courant de Novembre dernier, nous avons encore eu une inondation de l'Allier, plus considérable que celle

l'eau est vive & rapide, fut entièrement prise, depuis le premier Janvier, jusqu'au

de Juin 1765, & qui a surpassé celle de 1733, la plus grande dont on se souvient dans ce pays. M. le duc de Sully, ce sage ministre, dont la mémoire sera toujours chère aux bons François, observe dans ses Mémoires, qu'en 1608 la Loire causa bien des ravages par son inondation; & que l'hiver qui suivit, fut appelé *le grand hiver*. M. le président Hénau't fait la même remarque dans son Abbrégé chronologique de l'Histoire de France, année 1608. Le débordement des grandes rivières seroit-il le précurseur d'un hiver rigoureux? Je n'ai pourtant vu nulle part, que l'hiver de 1709 ait été précédé d'aucune inondation, ni que le débordement de l'Allier & de la Loire de 1733 ait été suivi d'un hiver bien rude; mais c'est peut-être la faute des observateurs. Ces événemens sont cependant très-dignes de remarque. On doit en sentir les conséquences; voilà au moins trois hivers rigoureux précédés d'inondations; car celui dont nous sortons, doit être compté au nombre des grands hivers. Le douze Janvier, jour le plus froid que j'aie observé, à sept heures & demie du matin, la liqueur du thermometre étoit à quatorze degrés au-dessous du terme de la glace. Suivant la Gazette de France du 16 Janvier, la liqueur du thermometre étoit à Paris le même jour, (le 12 Janvier,) & à la même heure, (à sept heures & demie du matin,) à treize degrés moins un quart au-dessous du même terme. Les voitures ont passé l'Allier, à pont de glace, depuis le huit jusqu'au vingt-huit Janvier, tems du dégel. Le froid duroit depuis les fêtes de Noël.

16 Février. Le 15, les chevaux & les voitures la passoient encore à pont de glace : cependant la débacle de la Seine, dont l'eau est dormante, se fit à Paris le 11 du même mois.

Ce froid excessif, plus violent de près de deux degrés que celui de 1709, a donc été particulier à ce pays; car, quoiqu'on se soit plaint par-tout de la longueur de l'hyver, il ne paroît pas que le froid ait approché nulle part de celui que nous avons ressenti. Les montagnes du Forez & de l'Auvergne, qui nous environnent presque de tous côtés, seroient donc la cause de ce phénomène. Cependant les vents de nord & de nord-ouest, qui soufflerent presque toujours, ne traversent pas ces montagnes : d'ailleurs le froid que nous éprouvons chaque année, est proportionné à celui des autres provinces du royaume, relativement à notre situation. L'on m'écrivit dans le tems que les vignes du Languedoc avoient gelé; & on annonça, dans une gazette, que le froid avoit été, à Rome, de deux degrés plus fort qu'en 1709; c'est donc du côté du midi que le froid se fit le plus particulièrement sentir. Notre globe auroit-il éprouvé quelque changement dans la direction de son axe ? Quoi qu'il en soit, je laisse aux physiciens à expliquer pourquoi le froid que

nous éprouvâmes dans ce pays, fut plus rigoureux que dans les pays les plus septentrionaux de la France, & dans les Pays-bas.

Nous fûmes dans une grande disette de pain : tous nos ruisseaux étoient glacés ; & il n'étoit plus possible de moudre le bled. La police fit défense aux boulangers de séparer le son de la farine, pour faire leur pain, & d'en vendre aux étrangers. Les pauvres, cette partie malheureuse de l'humanité, dont le nombre augmente tous les jours dans de semblables calamités ; les pauvres, dis-je, souffrirent beaucoup d'un hyver si rude & si long ; & on en trouva plusieurs qui étoient morts de froid dans leurs lits.

Je dirai ici, à la louange de mes concitoyens, que, dans toutes les maisons un peu aisées, on fit d'abondantes aumônes : madame de Montgon, abbesse des dames de Saint-Benoît de cette ville, donna l'exemple d'une charité (a) bien constante. Tant

(a) Elle vient de renouveler cet exemple dans l'hiver dont nous sortons. Quoique le froid de cette année n'ait été ni si long ni si rigoureux, cependant les misérables ont eu encore plus à souffrir de la faim, parce que le bled, qui a été fort cher toute l'année, a épuisé leurs ressources. (La mesure de froment, qui pèse quarante livres, se vend trois livres quinze sols ; celle de seigle, trois livres six sols ; & la même mesure de pois, de fèves, de haricots & d'orge vaut cinquante

que le froid dura, elle fit distribuer, chaque jour, à tous les pauvres qui se présentoient, des pois, des fèves ou des haricots cuits : il n'étoit guères possible de leur donner du pain, puisqu'on en manquoit presque partout. Une autre dame (a) occupoit tous les pauvres qu'elle retire chez elle, à moudre du bled dans des moulins à poivre & des moulins à café. De ce bled légèrement trituré, & de la farine qu'elle pouvoit se procurer d'ailleurs, elle faisoit faire des pains qu'elle distribuoit aux malheureux.

(quatre à cinquante-cinq sols.) Comme le nombre des pauvres augmentoit chaque jour, on a été obligé d'en faire un état; & chaque particulier s'est chargé, suivant ses facultés, d'en nourrir un certain nombre, jusqu'à ce que le tems permette à ces malheureux de trouver dans leur travail, des ressources contre la faim qui les tourmente.

(a) Madame Pallabot, cette digne femme, dont le nom seul doit inspirer du respect à ceux qui la connoissent, est au-dessus de mes foibles éloges. S'il m'étoit permis de personnifier la vertu, je ne pourrois lui donner ni une autre forme ni d'autres attributs que ceux qui caractérisent cette femme admirable.



R E C H E R C H E S

Sur les différens Moyens de traiter les Maladies des Sinus maxillaires, & sur les Avantages qu'il y a, dans de certains cas, d'injecter ces sinus par le nez. SECONDE PARTIE; par M. JOURDAIN, dentiste à Paris.

Æmulatio justitiæ floret; invidiâ verò depravatur.

Tout ce que j'ai dit dans la première Partie de ces Recherches, suffiroit, sans doute, pour convaincre les gens raisonnables de l'inutilité de l'extraction des dents & de la perforation des alvéoles dans de certaines maladies des sinus maxillaires : dans la plûpart des faits que j'ai exposés, les dents, comme on peut le voir, n'ont eu aucune part à ces maladies; mais, comme l'on ne confond encore que trop souvent les maladies des sinus maxillaires avec ce qui n'est qu'une suppuration des alvéoles, je yâis faire enforte d'éclaircir cet objet.

Le gonflement de l'os maxillaire, son ramollissement, le gonflement du palais, les douleurs du sinus, la mauvaise odeur du nez, & souvent celle de la bouche, sont, en général, ce qui détermine à percer, ou les alvéoles, ou l'apophyse malaire, ou

même la cloison externe du sinus, avec un fer chaud, ou enfin à couper cette cloison avec des ciseaux : un manque de réflexion est toujours la cause de ces mutilations ; & cela prouve combien ceux qui en agissent ainsi, connoissent peu l'effet de la suppuration. La douleur dépend toujours de l'irritation des parties & de l'augmentation de l'oscillation des artères ; ainsi, quand une dent cariée est douloureuse, cette douleur ne vient que de l'irritation de toutes les parties de la dent, qui ont eu une correspondance directe & intime avec le périoste qui enveloppe extérieurement les racines des dents, & qui est commun aux alvéoles. Des épanouissemens de tous genres de ces différens périostes s'insèrent, s'implantent & traversent tous les pores osseux, tant des alvéoles, que des lames maxillaires en général, pour s'unir avec les périostes externes & les autres membranes qui en sont les plus proches : c'est donc à la correspondance de toutes ces parties que l'on doit rapporter les fluxions & les autres accidens qu'occasionne la suite des douleurs des dents cariées. D'après ce léger exposé, il est certain que, s'il y a fluxion & irritation au périoste des dents, il doit nécessairement se gonfler. Les fluides, ainsi interceptés, & ne pouvant rétrograder, s'épanchent dans leurs parties voisines. Bientôt l'obstacle étant trop grand à sur-

monter, & l'oscillation des arteres étant considérablement augmentée, il s'ensuit la rupture de quelques vaisseaux, &, conséquemment, la liberté qu'ont ces vaisseaux de se dégorgier dans une partie qui, ne pouvant contenir cette surabondance, se distend elle-même, & souffre un ramollissement & un dérangement dans ses parties organiques, d'où s'ensuit la suppuration; ce qui leur fait perdre leur intégrité. Mais, tant que l'oscillation des arteres est outrée & permanente, rien n'indique que le pus est formé; tout n'annonce, au contraire, que l'épanchement & l'irritation, & les moyens que la nature cherche, pour se débarrasser de ce qui lui est étranger, c'est-à-dire, dans ce moment, les dents cariées.

Rien ne prouve mieux ce que je viens de dire, que ce que l'on découvre après que la dent est ôtée. 1° L'extrémité de la racine de la dent est revêtue d'un petit mamelon fongueux qui n'est que le périoste considérablement distendu. 2° Le plus souvent les voûtes alvéolaires sont très-solides. 3° Si elles sont ouvertes, soit par l'effet de la maladie, soit par la disposition des racines de la dent cariée, & que l'on presse la tumeur extérieure, il ne sort le plus souvent qu'une humeur ichoreuse & fétide, mais qui n'est venue dans cet état, que par son séjour & l'oscillation violente des arteres : dès-lors

l'extraction de la dent donnant du jour à tous les vaisseaux, il est certain qu'ils se dégorgeront eux-mêmes, & qu'en comprimant la tumeur différentes fois la journée, elle s'affaîssera.

Mais, si, après l'extraction de la dent, le plancher est solide, alors, comme l'épanchement dans le tissu maxillaire ne vient que de celui qui s'est fait dans les alvéoles, & qui n'a pu prendre son cours, parce que la dent s'y est opposée, alors l'humeur ayant transudé des pores alvéolaires dans ceux de la lame maxillaire, il est encore très-certain qu'en pressant la tumeur maxillaire, l'humeur fluera par les alvéoles. Quant à l'irritation du sinus, elle est l'effet sensible d'une cause qui étant enlevée, tous les accidens doivent se calmer. Il y a plus; c'est que l'on observe encore que le plus souvent, il se fait, dans ces fortes de cas, une exfoliation d'une des lames des boîtes alvéolaires, sans que ce que l'on doit nommer exactement *substance maxillaire*, soit détruit ni altéré. Enfin combien voit-on de gonflemens des lames maxillaires de la mâchoire inférieure, qui se terminent avantageusement, par l'extraction des dents cariées qui en étoient la cause? En un mot, le trop de précipitation est un crime en pareil cas; & l'on devroit plutôt écouter la nature, que d'exposer les malades à des maladies longues

gues & fâcheuses : l'observation suivante va confirmer ce que je viens de dire.

VI. OBSERV. Sur la fin de 1766, un gagne-denier vint chez moi : il avoit, depuis quelque tems, une fluxion violente sur la joue gauche, avec gonflement au palais, & distension assez considérable de la lame maxillaire : l'œil & le nez étoient entrepris. Ce dernier, ainsi que la bouche, rendoient une très-mauvaise odeur ; & le sinus étoit très-douloureux, en appuyant dessus. Tous ces accidens dépendant de trois racines d'une seconde grosse-molaire de la mâchoire supérieure, j'en fis l'extraction ; & j'appuyai, en glissant sur la tumeur maxillaire qui laissa échapper beaucoup de matiere purulente. J'examinai ensuite les voûtes alvéolaires ; &, les ayant trouvées très-saines, j'ordonnai au malade de réitérer, trois ou quatre fois le jour, & pendant quatre jours seulement, les pressions qu'il m'avoit vu faire. Je lui prescrivis un gargarisme avec l'eau d'orge, le miel & l'eau vulnéraire. Au bout de quinze jours, le malade vint me revoir : la tumeur étoit affaîssée. Mais, comme il avoit encore quelques douleurs dans le sinus, & qu'il mouchoit un peu de sang, je lui fis quelques injections dans le sinus, au moyen de la sonde que j'y introduisis par le nez. Enfin, en quinze autres jours, le malade fut très-bien guéri. Il est très-certain que si, dans ce cas, j'eusse percé,

avec un fer chaud, la lame maxillaire, ou que je l'eusse coupée avec des ciseaux, ou que j'eusse perforé les alvéoles, la maladie eût été plus longue; & , si le sinus eût suppuré, ç'eût été plutôt par l'effet des différentes opérations que l'on auroit pratiquées, que par la disposition même du sinus.

J'ai guéri de la même manière une garde-malades, qui portoit une semblable tumeur depuis plus de trois mois; cette tumeur, comme la précédente, dépendant de plusieurs racines, leur extraction termina promptement la maladie, en joignant à la première opération tous les moyens indiqués dans l'observation précédente.

Ce qui induit encore en erreur ceux qui suivent les anciennes méthodes, & qui, en conséquence, font des pansemens pendant très-long-tems, vient, sans doute, de l'écoulement d'une matière jaunâtre, blanchâtre, & presque toujours gluante, qui s'échappe à chaque pansement. Ils prennent alors pour pus ce qui n'est qu'un *mucus* changé ou déguisé par les injections ou par les médicamens qu'ils emploient, ou desquels ils chargent leurs sétons ou leurs bourdonnets. J'avoue même que j'ai été long-tems dans cette erreur; mais une pratique plus réfléchie m'ayant dessillé les yeux, je ne me suis plus arrêté qu'à la vérité; je me suis même convaincu que, lorsque l'écoulement n'est

plus qu'une lymphe épaisse & glutineuse, il faut abandonner le reste à la nature qui cherche elle-même à rétablir ses fonctions ; rétablissement qui est toujours suivi d'une prompte & solide cicatrice ; l'observation suivante va le confirmer.

VII. OBSERV. Un homme d'environ trente à trente-deux ans, m'envoya chercher, pour me consulter sur un dépôt considérable qui lui étoit survenu au côté droit de la mâchoire supérieure. La joue & le palais étoient extrêmement tendus, gonflés & enflammés. L'évacuation du *mucus* étoit remplacée par une matière purulente, & de mauvaise odeur. Les douleurs de tête & celles des sinus maxillaires étoient si violentes, que le malade ne pouvoit profiter du sommeil : enfin la fièvre étoit très-vive ; & l'irritation étoit si générale, que le ventre ne faisoit aucune fonction, & que ses déjections étoient supprimées.

L'examen de la bouche m'ayant convaincu que tous les accidens dépendoient d'une première grosse-molaire & d'une seconde petite du même nom, je fis l'extraction de ces deux dents. A l'instant même, une matière de très-mauvaise odeur s'écoula du sinus par les alvéoles de ces dents, dont le plancher étoit détruit. Je fis sur le champ une injection dans le sinus : elle passa par le nez, & retomba, en partie, par les alvéoles,

sans rien ramener avec elle. L'avantage des injections dans le sinus n'étant réel qu'autant qu'elles y séjournent, je bouchai les alvéoles par leur partie inférieure, & je passai la sonde dans le sinus, en l'introduisant par le nez. Je fis alors des injections, & je débouchai les alvéoles : les injections en ressortirent toute chargées de l'humeur purulente. Je rebouchai de nouveau les alvéoles avec un morceau d'éponge préparée, & je fis des injections avec l'eau d'orge & le miel rosat : je fis séjourner la dernière injection, & j'ôtai la sonde. Les cataplasmes & autres moyens, tant internes qu'externes, furent aussi employés, pour diminuer l'irritation des parties, & rétablir les fonctions.

Au second pansément, je fis une injection simple ; j'ôtai la sonde, & je fis moucher le malade. Immédiatement après, je réitérai l'injection, & je débouchai les alvéoles desquelles il s'évacua une humeur purulente, mais moins fétide que la veille : enfin, en continuant ainsi pendant 15 jours, il ne se fit plus qu'un écoulement muqueux. Alors j'abandonnai le malade, & je lui conseillai de respirer, tous les matins, beaucoup d'eau tiède, à laquelle il ajoûtoit l'eau vulnéraire : je lui conseillai aussi de se gargariser souvent avec l'eau d'orge, le vin, le miel, l'eau vulnéraire & quelques gouttes de baume du

Commandeur , mêlés ensemble ; enfin je lui ordonnai de mettre un morceau d'éponge à l'entrée des alvéoles , quand il prendroit ses repas , pour empêcher les alimens de s'introduire dans le sinus : par cette méthode , en deux mois , à compter du jour de l'opération , ce malade a été très-bien guéri , & la fistule bien consolidée.

Cette observation prouve sensiblement la différence qu'il y a entre la suppuration des alvéoles & les vrais dépôts des sinus. L'observation cinquieme contient deux faits qui démontrent évidemment que , toutes les fois qu'il y a une suppuration des alvéoles avec épanchement , la lame maxillaire doit être distendue & ramollie , & qu'au contraire , cette lame ne doit point être dans cet état , quand le dépôt est constamment dans le sinus , comme il s'y est trouvé chez les malades de la seconde & de la septieme observation. Je pourrois encore rapporter plusieurs faits semblables.

Je crois avoir suffisamment prouvé l'inutilité des injections , quand elles se perdent dans le nez , & qu'elles retombent par les alvéoles ; je crois aussi avoir démontré les avantages de ces mêmes injections , quand elles séjournent dans le sinus. Il ne me reste donc qu'à examiner si les sétons , les tentes & les bourdonnets sont réellement avantageux dans le traitement de la plupart des

maladies des sinus maxillaires : l'observation suivante va venir à l'appui de ma troisième observation , pour éclaircir entièrement tous ces objets.

VIII. OBSERV. Le 28 Octobre 1766 , je fus mandé aux religieuses de la Magdelaine , rue des Fontaines , près le Temple , pour y examiner la bouche de madame la Supérieure de cette maison. Cette religieuse avoit , depuis près d'un an , un gonflement œdémateux à la joue gauche , avec difficulté de moucher , interception de l'odorat de ce côté , & une espèce de brouillard dans l'œil du même côté ; ce qui l'empêchoit de lire de cet œil. Le nez rendoit une très-mauvaise odeur ; & une matière âcre & fétide transudoit entre l'alvéole & la racine d'une molaire de sagesse. Il y avoit , outre cela , une tumeur lymphatique assez considérable , située dans l'intervalle qui se trouvoit entre la racine ci-dessus , & les petites molaires. Cet intervalle étoit occasionné par la suppression des deux grosses-molaires que l'on avoit ôtées , il y avoit près de quinze ans. En appuyant sur cette tumeur , je sentis un vuide considérable : les autres parties osseuses étant solides , je ne doutai nullement que ce vuide ne fût une suite de l'extraction des dents , faite sans précaution. Le fluide ne me parut autre chose qu'un épanchement lymphatique , produit par les vaisseaux de

ce genre, qui, ayant été rompus, n'avoient pu se réunir, & avoient facilité cet épanchement.

Soupçonnant que cet épanchement s'étendoit dans le sinus, & que l'extraction de la racine de la molaire de sagesse donneroit issue à cette matiere, si, par hazard, cette racine pénéroit dans le sinus, ou que le plancher alvéolaire fût détruit par l'effet de la matiere, j'en fis l'extraction qui ne favorisa aucun écoulement, parce que le suintement ne se faisoit qu'à travers les pores osseux. Espérant cependant que quelques pressions & cette voie que la nature paroissoit avoir choisie, produiroient quelques avantages, je différai l'ouverture de la tumeur qui, bien loin de diminuer, augmenta au point que, le troisieme jour après l'extraction de la racine, je fus obligé d'y plonger ma lancette; ce qui facilita l'écoulement de la matiere ichoreuse, contenue dans le sinus. Je portai alors mon doigt dans le sinus, & j'y découvris une fongosité assez considérable, située à la partie moyenne & latérale externe. Je fis plusieurs injections dans ce sinus; mais elles se perdirent dans le nez. Je touchai aussi la fongosité avec l'eau mercurielle; &, malgré toute cette conduite, la maladie ne changea point de caractère. Enfin, au bout de six semaines, ne me voyant pas plus avancé que le pre-

mier jour, je crus devoir recourir aux bourdonnets imbibés de baume du Commandeur, mêlé avec la térébenthine & le jaune d'œuf. Les douleurs que ce second moyen occasionna pendant trois jours que je l'employai, m'obligèrent de l'abandonner : tout bien considéré, je pris le parti de recourir à la sonde, en l'introduisant par le nez ; & , pour que mes injections pussent séjourner dans le sinus, je mis, à chaque pansement, un morceau d'éponge préparée à l'entrée de l'ouverture que j'avois pratiquée. J'eus soin aussi que cette éponge ne pénétrât pas dans le sinus : je crus aussi devoir graduer les caustiques que j'appliquois sur la fongosité, dans la crainte qu'en irritant trop, la maladie ne devînt cancéreuse, ayant affaire à une femme de soixante ans, d'un tempérament phlegmatique, & chez laquelle je soupçonnois de plus un vice dartreux, parce que j'apperçus sur son visage quelques efflorescences qui me parurent en avoir le caractère.

Ma sonde étant passée, je fis des injections composées d'eau d'orge, de miel-rosat, de térébenthine & de jaunes d'œufs frais : de cette façon, la suppuration s'établit promptement ; & , à chaque pansement, la malade mouchoit une partie du pus ; & l'autre partie s'évacuoit, en ôtant l'éponge, par l'ouverture que j'avois faite. Quinze jours

d'une pareille conduite diminuèrent considérablement les accidens , & donnerent une espérance flatteuse. La fongosité se fondit par la suppuration ; & il se fit quelques exfoliations de la lame maxillaire, sur laquelle la tumeur avoit pris naissance. Enfin, au bout de six semaines, à compter du jour que j'avois passé la sonde, il ne fut plus question que d'un simple écoulement lymphatique. Ce moment étant celui de consolider, j'abandonnai à la nature la plaie extérieure, & je n'injectai plus dans le sinus, que de l'eau vulnéraire simple avec du miel rosat & quelques gouttes de baume du Commandeur ; le tout mêlé ensemble. Cette injection ne fut continuée que pendant huit jours, au bout desquels j'employai l'eau mercurielle au degré que je l'ai annoncé dans ma seconde observation. Je n'ai point enfin fait mention des remèdes internes, parce qu'ils n'étoient point de mon ressort, & qu'ils furent indiqués par M. Le Thuillier, docteur en médecine, & médecin de la maison.

Si l'on veut bien faire attention à ce qui s'est passé pendant les six premières semaines, & ce qu'ont produit les tentes, les bourdonnets, &c. on conviendra que cette cure n'est dûe qu'au séjour des injections & à l'avantage de sonder & d'injecter ces sinus par le nez. L'observation suivante va con-

finièr combien on connoît peu les maladies des sinus maxillaires.

IX. OÛSERV. Au mois de Janvier dernier, un soldat des petits corps vint me trouver pour une douleur violente qui lui étoit survenue dans le sinus maxillaire droit, à la suite des grands remèdes qu'il avoit passés, il y avoit plus d'un an. La plupart de ses dents étant devenues chancelantes, on les ôta, parce qu'il n'y avoit point d'espérance de les conserver. Les douleurs du sinus persistant, & une première grosse-molaire étant très-chancelante, on l'ôta également; & pour remédier à la douleur du sinus, on perfora les alvéoles de la dent ci dessus. On fit alors des injections, mais qui se perdirent toutes par le nez. Enfin, au bout de trois mois, on renvoya le malade, en lui faisant espérer que le reste dépendoit de la nature. Ce malade patienta pendant quatre mois, souffrant toujours, & étant d'ailleurs très-bien guéri pour le vice vénérien. Il consulta même, pendant ce tems, quelques personnes qui le soupçonnerent de n'être pas guéri, le taxerent d'un cancer vérolique dans le sinus, & qui lui proposerent de mettre le sinus à découvert. Le malade, effrayé d'une pareille proposition, étoit décidé à passer une vie languissante, plutôt que de souffrir une pareille opération: ce fut dans ce tems qu'il me fut adressé. Toute la bouche & l'œil

étant en bon état, le nez ne rendant point de mauvaise odeur, & le *mucus*, quoiqu'épais, ayant son principe naturel, & s'évacuant assez bien, je ne regardai cela que comme un simple engorgement de quelques vaisseaux de la membrane pituitaire qui en étoit elle-même irritée. Ces accidens ne venoient, sans doute, que du séjour de quelques globules mercurielles qui s'opposoient au passage des fluides. Dans cette idée, je passai la sonde par le nez, & je fis, dans le sinus, des injections composées avec le petit-lait, un peu de manne grasse, fondue dedans, & un jaune-d'œuf frais, pour délayer le tout. J'eus soin de faire séjourner la dernière injection que le malade moucha, le soir, toute chargée d'un *mucus* épais, & presque point fétide. En continuant ainsi pendant quinze jours, ce malade a été très-bien guéri; ce qu'il m'a confirmé lui-même, le 1^{er} du mois de Mai dernier.

D'après ce que j'ai exposé dans mes différentes observations, il est aisé de juger des cas dans lesquels la méthode que j'ai proposée, peut convenir, sans rien détruire. Je conviens cependant qu'il y a des circonstances qui exigent que l'on découvre totalement le sinus, comme dans les cancers, les caries, les polypes, &c. Mais ces cas sont rares, & ils exigent la plus grande attention de la part du chirurgien, pour ne pas faire

une opération inutile. J'ajoute encore que les dépôts des sinus n'auront réellement lieu par les dents, que lorsque le plancher sera détruit par la suppuration, ou que les racines des dents pénétreront dans le sinus. Hors tous ces cas, ce ne sera, le plus souvent, qu'une irritation du sinus, un engorgement de la membrane pituitaire, en un mot, un simple épaisissement du *mucus*, & d'autres fois, une suppuration des alvéoles, ou la métastase de quelques vices particuliers. Par telle cause que ce soit, les vrais dépôts se caractériseront par une suppuration établie par le nez, par une douleur pulsative dans le sinus, par l'irritation de la voûte du palais & par des maux de tête, & souvent des sinus frontaux, & enfin par un larmoyement de l'œil du côté affecté. Dans ce cas enfin, lorsqu'il n'y a qu'une suppuration pure & simple, que les dents ne sont ni cariées ni chancelantes, la destruction des parties est inutile, & même dangereuse : le séjour des injections obviendra à tous les accidens. En vain alléguera-t-on contre ma proposition, qu'il faut toujours avoir une pente directe pour le pus : cet axiome est susceptible de restriction. Les abcès de la poitrine, ceux du cerveau, &c. ne se guérissent-ils pas, sans que la pente du pus soit directe ? Les injections, les différentes situations que l'on fait prendre aux malades, &

les différentes actions que l'on leur fait exécuter , sont autant de moyens généraux & particuliers qui concourent à la guérison. Il en est de même pour les maladies des sinus maxillaires. Lorsqu'on fait moucher le malade , la situation que l'on lui fait prendre sur le côté opposé à celui qui est malade , & enfin le secours des injections portées directement dans le sinus , dissiperont promptement les accidens.

Il n'y a rien à craindre dans cette opération ; elle ne doit point effrayer le chirurgien : il est même de son honneur de se la rendre familière. L'ouverture du sinus étant toujours accompagnée extérieurement du repli duquel j'ai parlé dans ma première observation , on ne doit point s'effrayer sur la variété de cette ouverture , ni craindre de percer la membrane qui est à l'extrémité postérieure de cette même ouverture. Cet accident , (qui n'en est pas un ,) n'arrivera jamais qu'à un homme peu instruit ou maladroit.

L'hétérogénéité du *mucus* étant assez souvent la cause des maladies des sinus , c'est une erreur de croire qu'il n'y en a point dans le sinus , & que cette cavité est plutôt destinée à la modulation des sons & de la voix. Pour réfuter cette idée mal-fondée , je me contenterai de rappeler l'humeur muqueuse , en forme d'*hydatides* , que l'on rencontre

assez souvent dans les sinus de ceux qui sont morts de fièvres putrides, de fièvres malignes, du scorbut, de la peste, de la vérole, &c.

OBSERVATION

Sur l'Efficacité du Quinquina dans une plaie de jambe, accompagnée de pourriture; par M. VALLANDRÉ, ci-devant élève de l'hôpital royal & militaire de Grenoble.

Le quinquina est regardé avec raison, comme le meilleur anti-septique que nous connoissions; quoique son efficacité dans les plaies accompagnées de pourriture, n'ait pas besoin d'être appuyée sur de nouvelles preuves, j'ai cependant cru que l'observation suivante pouvoit être de quelque utilité; ce qui m'a engagé à la publier.

Le 17 Septembre 1765, tems auquel j'étois élève dans l'hôpital de Grenoble, entra dans cet hôpital un jeune charpentier, qui avoit à la partie antérieure moyenne, & un peu inférieure de la jambe droite, une plaie très-considérable qui le faisoit souffrir beaucoup. A la visite du chirurgien-major, après avoir levé plusieurs compreses, les seuls topiques dont s'étoit servi

le malade , on apperçut une plaie inégalement ronde , qui avoit plus de huit pouces de circonférence. La quantité de petits vers dont elle étoit remplie , & la fétidité du pus qui en sortit , firent craindre qu'elle n'eût des suites fâcheuses. Le malade interrogé sur la cause qui avoit pu produire un tel délabrement , répondit qu'il s'étoit donné , le 7 du même mois , un coup de hache dans cette partie ; ce qui ne l'avoit pas empêché de continuer ses travaux.

Ayant été chargé de le panser , je déterminai la plaie avec la décoction détersive ; ce qui fit appercevoir une portion du muscle jambier antérieur , qui étoit en partie sphacelée , le périoste à découvert. Comme le malade souffroit peu , & qu'il étoit sans fièvre , on se proposa d'abord de travailler à la régénération des chairs , & à l'exfoliation de la portion du tendon qui étoit sphacélé. En conséquence , on m'ordonna de mettre sur ce tendon un plumasseau trempé dans l'essence de térébenthine , & de couvrir le reste de la plaie avec le digestif , composé & animé ; ce que je réitérai au pansement du soir. Le lendemain 18 , je trouvais un peu d'inflammation à la jambe dans les parties circonvoisines de la plaie. Quoique je soupçonnasse que l'essence de térébenthine pouvoit y avoir donné lieu , cependant ne voyant rien qui menaçât de

danger , je crus devoir continuer les mêmes pansemens. Le 19 , la fièvre se mit de la partie , & devint si violente , qu'on fut obligé de lever l'appareil pour y substituer le cataplasme de mie de pain ; & on saigna le malade du bras ; ce qu'on réitéra le soir , les accidens n'étant pas diminués. Cette plaie , de vermeille qu'elle étoit , devint noire & d'une odeur cadavéreuse. A ces accidens se joignit un dévoiement qui fit perdre toute espérance. Dans ces circonstances , on recourut aux anti-septiques , qu'on regarda comme les seuls remèdes capables de calmer ces désordres. Le quinquina fut celui auquel on donna la préférence. En conséquence , on fit prendre au malade , qu'on mit à une diète exacte , un verre de sa décoction soir & matin ; on couvrit le tendon avec cette même écorce réduite en poudre , & le reste de la plaie avec des plumasseaux trempés dans sa décoction. Le second jour de ce traitement , qui étoit le 21 , les accidens commençaient un peu à diminuer ; le 22 il tomba une escarre considérable ; le 23 & le 24 , la fièvre diminua un peu ; le 25 , les accidens disparurent entièrement ; & il sortit de l'hôpital , le 18 Octobre suivant , parfaitement guéri , n'ayant employé , pour tout remède que le quinquina , qui suffit pour compléter sa cure.

L E T T R E

*De M. MARESCHAL DE ROUGERES ;
maître en chirurgie à Plancoët, sur la
Régénération d'un Ongle à la suite de la
mutilation d'un doigt.*

MONSIEUR,

Voici une observation qui, si elle n'intéresse pas beaucoup l'art de guérir, peut, je crois, trouver sa place dans l'histoire naturelle. Rien n'est plus ordinaire que de voir un ongle remplacer la chute d'un autre ; mais ce qui peut paroître singulier & même rare, c'est de voir naître un ongle à la suite d'une mutilation d'un doigt. Cette légère observation ne pourroit-elle pas confirmer la génération des ongles, par l'expansion & l'oblitération de l'épiderme ? Voici le fait.

Une fille de la paroisse de Pluduno, âgée de vingt-huit à vingt-neuf ans, lingère de son métier, eut, il y a environ dix mois, au doigt annulaire, un panaris de la quatrième espèce, qui occupoit la dernière phalange. Une demoiselle, qui fait des onguens & des emplâtres, pansa la malade. La gangrene survint, l'os se caria ; & après trois

mois de tamponemens , la malade vint me trouver ; l'os étoit totalement à nud & carié. Par les pansemens méthodiques , l'os se sépara en peu de jours de son articulation ; & quinze jours après , la guérison fut terminée. Il y avoit plus d'un an que je n'avois vu cette fille , quand elle vint me demander du secours , les jours derniers , pour un panaris de la troisième espèce qu'elle avoit au doigt *medius* de la même main , où elle avoit eu l'autre , & que l'on traitoit à-peu-près de la même manière. Je fus très-surpris de voir un ongle au doigt mutilé. Je la questionnai à ce sujet. Elle dit que , six semaines ou deux mois après sa guérison , il s'étoit formé une croûte écailleuse à l'extrémité du doigt ; qu'il en avoit tombé , de tems en tems , des parcelles , & que , comme cela ne lui faisoit aucun mal , elle en avoit enlevé elle-même ; que du reste l'ongle lui étoit venu sans qu'elle s'en fût apperçue autrement ; qu'il croissoit comme les autres , & qu'elle le coupoit de même. Cet ongle avoit pris naissance de la partie latérale de ce doigt ; & au lieu de se prolonger supérieurement , il s'incline sur le côté.



OBSERVATION

*Sur la Section oblique des Phalanges ; par
M. MARTIN, principal chirurgien de
l'hôpital S. André de Bordeaux.*

Les phalanges écrasées se réunissent assez facilement ; & il est bien rare que , pour une semblable maladie , on soit obligé de les amputer. Il n'en est pas de même , lorsqu'elles ont été divisées dans leur entier , par un instrument tranchant , d'une manière oblique : la peine qu'on rencontre , dans pareils cas , de tenir ces petits os ajustés , & d'arrêter l'hémorragie qui accompagne cet accident , doit (a) sur le champ faire finir l'amputation : voici un exemple (b) qui prouve cette vérité.

(a) Cette difficulté me paroît venir de ce que les bouts coupés glissent l'un sur l'autre , à cause de la forme oblique de leur division , & des extrémités des tendons qui s'y attachent , qui , dans le moindre mouvement de la main , les dérangent. Cette raison me paroît d'autant plus vraisemblable , qu'on voit souvent les fractures obliques de la cuisse devenir l'écueil de la chirurgie par la même cause ; tandis que celles du crâne , qui sont exemptes de pareils déplacements , se guérissent très-bien en peu de tems.

(b) L'hémorragie , dans ce cas , doit être arrêtée par une compression latérale qui doit se faire avec deux petites languettes placées , à chaque côté de

Jean Campatru, âgé de vingt-sept ans; de Mommey en Chalosse, se donna un coup d'herminette sur le pied gauche, qui lui coupa, en dédolant, la seconde phalange des trois orteils; de façon qu'ils ne restoiént attachés que par très-peu de peau. Selon mon usage, je tentai la réunion de ces plaies; j'y reconnus de la difficulté; je n'en abandonnai cependant pas le dessein; & mon appareil fut posé avec autant d'art que je le pus. L'homme étoit fort & robuste. Je lui fis faire deux saignées le même jour; &, le lendemain, en voulant visiter l'appareil, pour le faire arroser, je fus assez surpris de voir à travers la bande une transudation sanguinolente; je n'y touchai cependant point dans ce moment; mais je recommandai à mon malade le repos, & le priai de bannir de son esprit la frayeur qui le mettoit en alarme. A midi, je le visitai; & j'apperçus que le sang, au lieu de s'arrêter, couloit de nouveau : j'en tirois un

doigt, sur le trajet des arteres, & assurées par des circuits d'une bande étroite; car, si l'on faisoit une compression perpendiculaire, immédiatement sur le vaisseau ouvert, avec un plumasseau trempé dans l'eau styptique, qui est le moyen qui paroît le mieux convenir, le plumasseau intermédiaire, en partie, entre les extrémités des os divisés, les empêcheroit de reprendre; & tout ce qu'on auroit fait alors, pour tenter cette réunion, deviendroit au moins inutile.

mauvais augure (a). Je levai l'appareil, pour en appliquer un nouveau qui arrêta le sang, mais qui ne fit rien pour la réunion; car, le douzième jour, ses trois doigts furent tombés.

Dans pareille circonstance, je crois que j'aurois mieux fait d'amputer sur le champ, plutôt que d'en avoir, pour ainsi dire, laissé le soin à la nature qui est toujours tardive dans de telles opérations, & qui laisse souvent des d'os à nud, qui retardent de beaucoup la guérison. Je sçais qu'elle a de grandes ressources, & qu'il arrive quelquefois que nous emportons ce qu'elle conserveroit. Mais, dès que ces pouvoirs respectifs de la nature & de l'art sont si difficiles à apprécier, on ne sçauroit trop s'attacher à recueillir & publier les faits qui nous montrent le cas où il faut, sans retard, amputer, & ceux où il faut éviter cette opération, afin que les malades ne soient pas exposés à des cures longues & ennuyeuses, comme il arrive, quand on laisse à la nature le soin d'opérer elle-même; & à avoir souvent, sans nécessité, des parties mutilées qu'on auroit pu conserver, lorsqu'on se presse trop d'opérer.

(a) Un pareil écoulement devoit entraîner avec soi les fucs propres à former le collement de ces parties; & même celui-ci ne peut guères avoir lieu, tandis que l'autre subsiste.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: J U I N 1767.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	9 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	10	27 10 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11
2	9	13	9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8
3	8 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 10 $\frac{1}{2}$
4	6 $\frac{1}{2}$	15	10	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
5	8 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3
6	10 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	16	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
7	12 $\frac{1}{4}$	19	12	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
8	10 $\frac{1}{4}$	18	12 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$
9	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$
10	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12	28 2	28 2	28 2
11	11	15	13	28	28	28
12	11 $\frac{1}{4}$	19	13 $\frac{1}{2}$	28	28	28
13	11	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	28
14	9 $\frac{1}{2}$	14	10	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
15	9 $\frac{1}{2}$	14	10	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
16	10 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 2
17	10	14	9 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
18	8	17	10 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
19	10 $\frac{1}{2}$	16	12	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
20	9	18 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11 $\frac{3}{4}$
21	12 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1
22	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
23	11	19	15 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
24	13	24	17 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
25	16 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	18	28 3	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
26	19	24	20 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2
27	18 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{3}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
28	13	16 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
29	11 $\frac{1}{2}$	18	12	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
30	12	19	13 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 183

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. S. O. forte ond. nuag. pl.	S. couv. pl.	Nuages.
2	S-O. couv. pluie.	S-E. S-O. pl. couvert.	Beau.
3	S. pl. vent.	S. pl. nuag.	Couvert.
4	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
5	S. b. nuages.	O. pl. nuag.	Beau.
6	S-S-E. b. lég. nuages.	S-E. nuages. vent.	Nuages.
7	O - N - O. n.	N - O. nuag. beau.	Beau.
8	N - N-E. fer.	N-E. beau.	Serein.
9	N-N-E. fer.	N-E. beau. nuages.	Serein.
10	N. nuag. v.	N. nuages. b.	Serein.
11	N. pluie.	N - E. pluie. nuages. écl.	Nuages.
12	N - N - E. b. nuages.	N-E. nuages. ond. couv.	Couvert.
13	N. couvert.	N. couvert. pluie fine.	Couvert.
14	N. nuages.	N. couvert.	Couvert.
15	N. couvert.	N. couv. pl.	Pluie.
16	N. couv. pl.	N. couvert.	Couvert.
17	N. b. nuages.	N-O. couv. pet. pluie. n.	Beau.
18	N - N - E. b. nuages.	O. nuages. forte ondée.	Beau.
19	O. nuages.	O. couvert.	Couvert.
20	O. nuages.	O. couvert. pluie.	Couvert.
21	N - O. nuag.	N. nuag. b.	Nuages.
22	N - E. nuages.	N-E. nuages. beau.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
23	N-E. ferein. beau.	N-E. nuag.	Serein.
24	S. ferein. n.	S-O. nuag.	Nuages.
25	O. nuages.	O. nuag. b.	Serein.
26	O. couvert. nuages.	O. nuages. b.	Beau.
27	S-S-E. nuag.	S-O. couv. pluie. écl.	Couvert.
28	N-N-E. c. pluie.	N-E. couv. pluie.	Nuages.
29	N-N-E. n. couvert.	N-E. nuages.	Beau.
30	N. b. nuages.	N. épais n.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $6\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $7\frac{3}{4}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N.

6 fois du N-N-E.

8 fois du N-E.

2 fois du S-E.

2 fois du S-S-E.

4 fois du S.

3 fois du S-O.

MALADIES REGN. A PARIS. 185

Le vent a soufflé 1 fois de l'O-S-O.

7 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

3 fois du N-O.

Il a fait 17 jours beau.

6 jours serain.

24 jours des nuages.

15 jours couvert.

14 jours de la pluie.

3 jours du vent.

2 jours des éclairs.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1767.

On a continué d'observer, pendant ce mois, des fièvres catarrhales qui ont conservé le même caractère qu'elles avoient dans les mois précédens. Il a régné aussi beaucoup de petites véroles & de rougeoles qui continuent d'être bénignes.

On a observé, outre cela, un très-grand nombre d'affections rhumatisantes, la plupart sans fièvre; & on a ouï parler d'un assez grand nombre de personnes mortes d'apoplexie.



*Observations météorologiques faites à Lille ;
au mois de Mai 1767 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le mois de Mai a été froid & pluvieux du commencement à la fin. Si l'on excepte trois jours vers le milieu du mois, le thermomètre ne s'est pas porté au-dessus du terme de 14 degrés : le 15 du mois est le seul jour qu'il se soit élevé un peu au-dessus de 17 degrés.

Quoique le vent eût varié du nord au sud ; & du sud au nord, il ne s'est guères passé de jours sans pluie : elle a été abondante plusieurs jours, sur-tout vers le milieu & à la fin du mois : cependant le mercure, dans le baromètre, ne s'est guères éloigné du terme de 28 pouces, si ce n'est les derniers jours du mois : le 30, il a été observé à 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 17 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux termes est de 14 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes;
& son plus grand abbaiffement a été de
27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces
deux termes est de 11 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

5 fois du N. vers l'Est.

1 fois du Sud-Est.

7 fois du Sud.

17 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 30 jours de tems couvert ou nuageux.

26 jours de pluie.

2 jours de grêle.

2 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une humidité moyenne tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mai 1767.

Nos hôpitaux se trouvoient remplis de malades réduits à un état déplorable par les suites des fluxions de poitrine, qui, sous le nom insidieux de *rhumes*, avoient attaqué, pendant l'hyver, la moitié des citoyens & des militaires, & contre lesquelles la plupart des malades ne s'étoient point mis en garde. La maladie avoit dégénéré en fièvre lente,

redoublante les soirs, ou en vraie pulmonie ;
devenues presque incurables.

Nous avons vu encore, dans nos hôpitaux, quelques péripneumonies bilieuses qui ont été traitées avec succès, par la méthode proposée le mois précédent.

La fièvre continuë, dans presque tous ceux qui en ont été atteints, a porté à la poitrine : le point de côté a même eu lieu dans quelques-uns : cette fièvre étoit néanmoins de l'espèce putride ; & , après quelques saignées prescrites avec circonspection, l'émétique en lavage se trouvoit souvent indiqué, & faisoit ordinairement un très-bon effet.

La fièvre rouge, aphteuse & maligne, s'est réveillée parmi les enfans, sur-tout à la fin du mois, & a fait quelque ravage : il y a eu aussi de la petite vérole. Outre ces maladies d'éruption cutanée, nous en avons eu d'autres avec fièvre & sans fièvre : avec fièvre, c'étoit des érysipeles au visage, & dans d'autres parties du corps ; des plaques érysipélateuses d'une nature particulière, qui couvroient presque tout le visage, & se trouvoient parsemées dans les autres parties du corps, sur-tout aux mains & aux poignets, autour du col, & sur le haut de la poitrine : il se formoit, à leur surface, des phlyctènes blanchâtres qui ne renfermoient

qu'un peu de férosité : elles ne causoient ni douleur ni demangeaison , chose qui nous a surpris ; seulement , pendant le tems de la dessication , les malades sentoient un peu de cuisson : l'angine s'est trouvée jointe à cette éruption dans quelques sujets. Les éruptions cutanées sans fièvre ont été des especes de pustules nocturnes ou urticaires , & de petits boutons rougeâtres ou pâles , sans douleur & sans demangeaison , & qui ne suppuoient point.

LIVRES NOUVEAUX.

Analyses comparées des eaux de l'Yvette, de Seine, d'Arcueil, de Ville-d'Avray, de Sainte-Reine & de Bristol , imprimées à la suite du second Mémoire de M. *Desparcieux* , de l'Académie royale des sciences , sur le Projet d'amener la riviere d'Yvette à Paris , sous le titre : *Compte rendu à la Faculté de médecine de Paris , par les commissaires nommés pour l'examen de l'eau de l'Yvette*. A Paris , de l'imprimerie royale , 1767 , in-12.

On a extrait ces Analyses du Mémoire de M. *Desparcieux* , en faveur des personnes qui ne seroient pas à portée de se procurer

ce Mémoire qui n'est pas destiné à être vendu : elles se trouvent chez *Panckoucke*.

Tables nosologiques & météorologiques très-étendues , dressées à l'hôtel-Dieu de Nîmes, depuis le 1^{er} Janvier 1757, jusqu'au 1^{er} Janvier 1762 ; par M. *Razoux*, docteur en médecine, &c. A Basle, chez *Im-Of* & fils, 1767, in-4^o.

An Essay towards an investigation of the present successful and most general Method of inoculation ; by B. Chandler, surgeon at Canterbury. Essai sur la nouvelle & plus générale Méthode d'inoculer la petite vérole ; par M. *B. Chandler*, chirurgien à Canterbury, avec cette épigraphe :

Sic enim decet investigatorem veri, non solum quæ legerit, sed & quæ secum ipse meditando considerat & contemplatur, in communem fructum proferre. FERNEL.

A Londres, chez *Wilkie*, 1767, in-8^o.

The present Method of inoculating for the small-pox, tho which are added some experiments, instituted with a view to discover the effects of a similar treatment in the natural small-pox ; by Thomas Dimisdale, Med. D. the second edition. Méthode actuelle d'inoculer la petite vérole, à laquelle on a joint quelques expériences faites dans la vue de découvrir les effets d'une méthode

semblable dans le traitement de la petite vérole naturelle; par M. *Thomas Dimsdale*, D. en M. seconde édition. A Londres, chez *Owen*, 1767, in-8°.

Nous ferons connoître, dans quelques-uns de nos Journaux suivans, cette nouvelle Méthode qui fait, depuis quelque tems, les plus grands progrès en Angleterre, & par laquelle on assure qu'on a inoculé jusqu'ici plus de vingt mille sujets, sans qu'il eût arrivé le moindre accident.



T A B L E.

E XTRAIT du <i>Traité des Maladies des Gens de Mer.</i>	
Par M. Poissonnier Desperrieres, medecin.	Page 99
Observation sur une Fièvre érépélato-gangréneuse maligne. Par M. Landeutte, médecin.	121
Relation de la Mort d'un Homme, causée par le froid. Par M. Pilhes, médecin.	134
Lettre sur les Froids des hyvers de 1766 & 1767. Par M. Desbrest, médecin.	148
Recherches sur les différens Moyens de traiter les Maladies des Sinus maxillaires. Par M. Jourdain, dentiste.	157
Observation sur l'Efficacité du Quinquina dans une plaie de jambe, accompagnée de pourriture. Par M. Vallandré, chirurgien.	174
Lettre de M. Marechal de Rougeres, chirurgien, sur la Régénération d'un Ongle à la suite de la mutilation d'un doigt.	177
Observation sur la Section oblique des Phalanges. Par M. Martin, chirurgien.	179
Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Juin 1767.	181
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1767.	185
Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Mai 1767. Par M. Boucher, médecin.	186
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mai 1767. Par le même.	187
Livres nouveaux.	189

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Août 1767. A Paris, ce 23 Juillet 1767.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

SEPTEMBRE 1767.

TOME XXVII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1767.

EXTRAIT.

Second Mémoire sur le projet d'amener à Paris la rivière d'Yvette, lu à l'Assemblée publique de l'Académie royale des Sciences, le Mercredi 12 Novembre 1766; par M. DEPARCIEUX, de la même Académie. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1767, in-4^e de 50 pages.

QUOIQUE la ville de Paris ait l'avantage d'être située sur un fleuve dont les eaux fournissent une boisson très-salubre, & sont très-propres à tous les autres usages de la vie, cependant la vaste étendue & la différente situation de ses quartiers, fait que la plus grande partie des citoyens qui

l'habitent , ne peuvent se procurer qu'à grands frais l'eau qui leur est nécessaire , & qu'ils peuvent en manquer dans les occasions les plus urgentes , comme dans le cas d'un incendie. C'est pour remédier à cet inconvénient qu'en différens tems , on a amené dans cette ville les eaux de Rungis ou d'Arcueil , celles du Pré S. Gervais & de Belleville , & qu'on a établi sur la riviere de Seine même la machine du Pont-Notre-Dame & celle de la Samaritaine ; mais ces secours suffisans , sans doute , dans le tems qu'on y a eu recours , ne remplissent plus aujourd'hui , à beaucoup près , les besoins des nombreux habitans de cette grande ville ; aussi s'occupe-t-on , depuis quelque tems des moyens d'y suppléer.

Parmi les différens projets qu'on a proposés à ce sujet , celui d'amener à Paris la riviere d'Yvette , qui a sa source entre Versailles & Rambouillet , paroît être le plus avantageux , & , à tout prendre , le moins dispendieux. M. Deparcieux , qui en est l'auteur , a démontré dans un premier Mémoire , lu à l'assemblée publique de l'Académie royale des sciences , le samedi 13 Novembre 1762 , que , par une route de six à sept lieues , dont cinq lieues au moins de canal découvert , on pouvoit faire arriver , pendant toute l'année , à la même hauteur à laquelle arrivent les eaux d'Arcueil , mille ou douze-cent poudres , au moins

d'une eau aussi belle & aussi pure que celle de la Seine, & qu'avec un peu de dépense, on pourroit la porter à deux mille pouces (a); quantité bien plus que suffisante pour la consommation des habitans, & qui, par conséquent, permettroit d'en employer une partie assez considérable à laver les rues toujours trop infectées par les immondices de toute espece.

Il ne paroît pas qu'on ait rien objecté contre la possibilité de l'exécution d'un pareil projet, ni qu'on ait osé former le moindre doute sur la quantité d'eau qu'il doit fournir; mais quelques personnes qui ignorent vraisemblablement que les eaux de toutes les petites & moyennes rivières, surtout lorsqu'il y a dessus des moulins qui en ralentissent le cours, ont un goût particulier, qu'on est convenu d'appeler *goût de marais*, parce qu'il se remarque particulièrement dans toutes les eaux stagnantes, comme sont celles des marais; goût que les eaux de ces rivières perdent bien certainement plus qu'il ne se fait pas sentir dans les grands fleuves qu'elles composent. Ces personnes, dis-je, ont cru pouvoir opposer ce goût comme un obstacle qui devoit empêcher

(a) Nous supposons que nos lecteurs savent ce qu'on entend communément par pouces d'eau; nous nous contenterons d'observer qu'un pouce d'eau fournit soixante-douze muids par vingt-quatre heures.

qu'on ne mît jamais ce projet en exécution. Cependant M. Deparcieux avoit eu la précaution de faire examiner les eaux de la rivière d'Yvette , par MM. Hellot & Maquer , l'un & l'autre membres de l'Académie royale des sciences, & le dernier, docteur-régent de la Faculté de médecine. Ces deux sçavans chymistes avoient démontré , par des expériences faites sur ces eaux & sur celles de la rivière de Seine , qu'elles étoient également pures , également exemptes de ces principes qu'on sçait propres à rendre l'usage de certaines eaux dangereux pour la santé : enfin ils avoient démontré que le goût de marais, qu'on leur reprochoit , n'étoit que passager & qu'elles le perdoient , en les tenant quelque tems exposées à un air libre. Le suffrage de ces deux sçavans n'avoit pas suffi pour lever tous les doutes ; ce qui engagea M. Deparcieux à faire constater, de la manière la plus solennelle , la bonne qualité de cette eau.

Il s'adressa , pour cet effet , à la faculté de médecine , & la pria de faire faire une seconde fois l'examen de ces eaux , par tel nombre de commissaires choisis de son corps , qu'elle jugeroit à propos de nommer. Cette compagnie , toujours disposée à accueillir favorablement tout ce qu'elle croit pouvoir tendre au bien public , nomma MM. Majault , Poissonnier , la Rivière le jeune , d'Arcet , & moi , pour procéder à

l'examen de ces eaux , & nous chargea de lui rendre compte de nos expériences. Le but du second Mémoire de M. Deparcieux , que nous annonçons aujourd'hui , est de faire connoître notre travail : il y a , en effet, inséré en entier le compte que nous en avons rendu à la Faculté ; il y a décrit , en même tems , un nouvel aréomètre de son invention , dont nous avons fait usage , après y avoir fait quelques changemens ; il y a examiné , en passant , tous les lieux d'où l'on pourroit espérer de tirer de l'eau , pour l'amener à Paris ; & il a démontré qu'il n'est point de source ni de petite rivière à portée de cette grande ville , qui pût fournir la même quantité d'eau , ou être amenée à moins de frais , que l'Yvette.

Comme le travail que nous avons fait pour nous assurer de la bonté des eaux de l'Yvette , & pour les comparer à celles des eaux de la Seine & des autres sources dont on fait usage à Paris , est plus relatif à l'objet de ce Journal , nous croyons devoir le faire connoître plus particulièrement.

Honorés du choix de notre compagnie , & pénétrés de l'importance de l'objet , nous ne négligeâmes rien pour mettre dans ce travail toute l'exactitude & la précision dont nous étions capables. Nous commençâmes donc par nous transporter sur les bords de l'Yvette , & nous la remontâmes depuis le pont de Fourcherolles jusqu'au-dessus de

Chevreuse, c'est-à-dire pendant l'espace de plus de trois lieues. Nous nous assurâmes qu'elle couloit par-tout sur le sable le plus pur ; que le terrain ne contenoit aucune carrière de pierre à plâtre , ni de pierre à chaux ; qu'il n'y avoit que du grès ou de la pierre meulière ; qu'il ne croissoit dans son lit ni sur ses bords aucune plante dangereuse , ni capable d'infecter ses eaux : le goût de marais , qu'il nous parut qu'elle contractoit dans les biais des moulins , où elle séjourne nécessairement , étoit si supportable que nous n'en bûmes pas d'autre , les deux jours que nous choisîmes pour faire ce voyage ; nous nous assurâmes , par le témoignage de plusieurs femmes que nous trouvâmes sur ses bords , occupées à laver du linge , qu'elle étoit aussi propre & plus propre même à cet usage , que les eaux de source , qu'on trouve assez abondamment dans cette vallée. Après avoir suffisamment examiné le sol sur lequel coule cette rivière , nous nous déterminâmes à puiser l'eau que nous destinions à nos expériences , au-dessous du pont de Gif , où le ruisseau de Châteaufort vient se joindre à l'Yvette , afin d'avoir ces eaux telles qu'elles arriveront à Paris , si le projet proposé a son exécution. Nous fîmes remplir en notre présence , la quantité de bouteilles que nous crûmes nécessaire ; nous les bouchâmes & cachetâmes les bouchons , &

nous les fîmes transporter chez M. Majault & chez moi ; lieux que l'on avoit choisis pour faire nos expériences.

Nous étant pourvus d'une quantité suffisante des eaux de l'Yvette , comme nous avions arrêté de la comparer aux eaux de la Seine , puisée à la pointe de l'isle Saint-Louis , & à l'eau d'Arcueil , & de profiter de cette occasion pour examiner les eaux de Bristol, de Ville-d'Avray & de Sainte-Reine, qui passent pour être les eaux les plus pures & les plus propres à fournir une boisson salubre ; nous commençâmes par comparer leur pesanteur spécifique ; nous nous servîmes , pour cet effet, d'un aréometre de verre que M. Majault avoit fait construire sur les principes de celui de M. Deparcieux , & dont l'échelle étoit telle qu'il y avoit neuf pouces cinq lignes de différence entre l'élévation où arrivoit la tige du bateau lorsqu'on le plongeoit dans l'eau distillé , & celle où elle s'élevoit lorsqu'on faisoit l'expérience sur de l'eau de puits. Après avoir tenu un tems suffisant toutes nos eaux à la même température , nous trouvâmes que leur pesanteur spécifique étoit dans l'ordre suivant. L'eau distillée , comme de raison , nous parut la plus legere, ensuite l'eau de Seine , l'eau de l'Yvette, l'eau d'Arcueil , l'eau de Sainte-Reine , celle de Ville-d'Avray , celle de Bristol ; enfin l'eau de puits nous parut la plus pesante.

Lorsque, dans la suite de nos expériences, nous nous fûmes convaincus que l'eau de Sainte - Reine étoit plus chargée de matières étrangères que celle de Ville-d'Avrai, nous ne fûmes pas peu étonnés de voir cependant que sa pesanteur spécifique étoit moins considérable; nous crûmes devoir en chercher la raison, & nous trouvâmes que la combinaison de l'acide nitreux à une base crétacée, étant mêlée à l'eau distillée, lui donnoit une pesanteur spécifique, moindre que celle qui résultoit du mélange de cette même eau distillée, & d'une quantité égale de sel marin à base terreuse; pesanteur spécifique, qui ne répondoit même pas à la quantité de cette matière employée; en effet, l'aréometre plongeait sensiblement moins dans cette eau, dans chaque livre de laquelle on avoit fait dissoudre vingt grains de cenitre à base crétacée, que dans la même eau distillée dans laquelle on n'en avoit dissous que cinq grains; ce qui s'accorde assez bien avec ce qu'on a découvert depuis quelque tems, que la pesanteur spécifique d'un corps composé n'est pas toujours en raison de celle des composans, comme on l'avoit cru autrefois.

Quoique nous fussions très-convaincus de l'infidélité des essais des eaux par les réactifs, nous ne crûmes pas cependant devoir négliger un moyen qui est presque le seul auquel ont recours la plupart de ceux

qui se chargent de l'analyse des eaux minérales ; nous essayâmes donc nos différentes eaux avec le syrop violat , l'huile de tartre par défaut , l'alkali volatil du sel ammoniac , la dissolution d'argent par l'acide nitreux , celle de mercure par le même menstrue , la solution de sublimé corrosif , celle de sel de saturne , celle d'alun , la dissolution du savon , la décoction de noix de galle ; nous nous sommes contentés d'exposer , dans un tableau général , les effets que ces réactifs ont produits sur chacune de nos eaux ; sans en tirer aucune conséquence. Nous essayâmes aussi si les eaux de l'Yvette étoient propres à la cuisson des légumes ; & nous trouvâmes que des pois , des fèves & des lentilles y cuisoient , pour le moins , aussi promptement que dans l'eau de Seine.

Bien persuadés que l'évaporation étoit le seul moyen de rapprocher les principes contenus dans l'eau qu'on veut soumettre à l'analyse ; que la manière d'évaporer n'étoit rien moins qu'indifférente , & qu'il falloit un volume de fluide assez considérable pour obtenir une certaine quantité de résidu ; nous décidâmes , 1^o qu'on évaporerait cent livres de l'eau de l'Yvette , autant de celle de Seine , prise à la pointe de l'île Saint-Louis , & cinquante livres de chacune des autres ; 2^o que toutes ces eaux seroient filtrées ; 3^o qu'on les évaporerait toutes au bain-marie dans des alambics de verre mu-

nis de leurs chapiteaux; 4^o qu'on procéde-
roit ensuite à l'examen des résidus, & qu'on
les compareroit les uns aux autres; 5^o que
ces opérations se feroient chez M. Majault
& chez moi, afin que nos expériences se
servissent mutuellement de correctifs ou de
preuve.

Nous fîmes, en conséquence, chacun de
notre côté, les distillations dont nous étions
convenus; nous recueillîmes avec soin nos
résidus; & ayant réduit à un produit
moyen le résultat de nos différentes expé-
riences, nous trouvâmes que l'eau de la
Seine nous avoit donné $2\frac{4}{3}$ grains par livre,
 $5\frac{2}{3}$ grains par pinte; celle de l'Yvette $3\frac{2}{3}$
grains par livre, $7\frac{1}{3}$ grains par pinte; celle
d'Arcueil $3\frac{2}{3}$ grains par livre, $7\frac{2}{3}$ grains
par pinte; celle de Ville - d'Avrai $4\frac{6}{9}$
grains par livre, $9\frac{3}{4}$ grains par pinte; celle
de Sainte - Reine $6\frac{1}{2}$ grains par livre, $13\frac{7}{8}$
grains par pinte; celle de Bristol $7\frac{1}{2}$ par
livre, $15\frac{1}{2}$ grains par pinte.

Nous passâmes ensuite à l'examen de ces
résidus. Pour cet effet, nous dissolvîmes
dans de l'eau distillée chaude, tout ce qu'ils
pouvoient contenir de soluble; nous sépa-
râmes, par le moyen du vinaigre distillé,
la terre calcaire libre qui se trouvoit dans
la partie insoluble, de la sélénite que ce
menstrue n'attaque point; enfin nous pro-
cédâmes à l'évaporation des dissolutions des
parties salines. Par ce procédé, nous trou-

vâmes que le résidu des eaux de la Seine contenoit un quart de sa totalité de sélénite $\frac{6.5}{14.4}$ de terre calcaire & $\frac{3.3}{14.4}$ de matiere soluble dans l'eau, qui consistoit en un véritable nître, un véritable sel marin, & un peu de matiere extractive végétale.

Celui des eaux de l'Yvette contenoit $\frac{1.5}{7.2}$ de sélénite, $\frac{4.2}{9.6}$ de terre calcaire, $\frac{3.2}{8.8}$ de matiere soluble dans l'eau composée de sel de Glauber, de sel marin, de sel marin à base terreuse, & d'une matiere extractive végétale.

Le résidu des eaux d'Arcueil nous donna $\frac{1.1}{7.2}$ de sélénite, $\frac{2.1}{8}$ de terre calcaire, $\frac{1.2}{7.2}$ de matiere soluble dans l'eau composée de sélénite crystallisée, de nître & de sel marin.

Celui des eaux de Ville-d'Avray $\frac{7}{7.2}$ de sélénite, $\frac{5}{8}$ de terre calcaire, & $\frac{5}{1.8}$ de matiere soluble dans l'eau composée de véritable nître, de sel marin à base terreuse & de nître de même espece.

Celui des eaux de Sainte-Reine, de sélénite, $\frac{2.3}{7.2}$ de terre calcaire, $\frac{4.1}{7.2}$ de matiere soluble dans l'eau formée par de la sélénite crystallisée, du nître, & du nître à base terreuse.

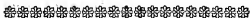
Enfin le résidu des eaux de Bristol nous a donné $\frac{1}{4}$ de selenité, $\frac{1.1}{4.4}$ de terre calcaire $\frac{3.2}{4.2}$ de sélénite crystallisée, de sel de Glauber & de sel marin.

Fondés sur ces expériences, nous avons cru pouvoir conclure que les eaux que l'on

boit à Paris, ainsi que celles qu'on se propose d'y amener, sont très-pures, &, par conséquent, très-propres à fournir une boisson salubre; que, parmi ces eaux, celles de Seine sont les plus legeres & les plus pures; qu'après les eaux de la Seine, celles de l'Yvette sont les plus legeres & les moins chargées de matieres étrangères; que les matieres qu'elles contiennent, n'ont rien de nuisible à la santé; que c'est à la partie extractive végétale qu'on y découvre, ainsi que dans celles de la Seine, & dans celles de toutes les autres rivières qu'est dû le petit goût de marais qu'elles ont; goût qu'elles perdent facilement, & qu'elles perdroient encore plus sûrement dans un canal de sept lieues dans lequel elles ne seroient pas infectées par la pourriture des plantes & des feuilles des arbres qu'elles reçoivent dans leur lit actuel, & sur-tout dans les biais des moulins où elles séjournent. C'est pourquoi nous avons osé décider que ces eaux fourniront une boisson très-agréable & très-salubre aux habitans de cette capitale, si le projet proposé par M. Deparcieux, est mis à execution. Nous avons eu la satisfaction de voir la Faculté adopter unanimement ces conclusions par son décret du 10 Novembre 1766, décret que nous avons cru devoir transcrire ici.

La Faculté de médecine assemblée, après avoir entendu la lecture du rapport de mes-

seigneurs les commissaires nommés pour faire l'examen de l'eau de la rivière d'Yvette, a unanimement adopté les conclusions que ces messieurs avoient prises, &, en conséquence, a jugé que les eaux de la rivière d'Yvette pouvoient fournir une boisson salubre aux habitans de Paris, dans le cas où le projet proposé auroit son exécution. A Paris, ce 10 Nov. 1766. Signé BERCHER, doyen.



E S S A I

Sur l'usage & les effets de l'écorce du Garou, vulgairement appelé sain-bois, employée extérieurement contre des maladies rebelles & difficiles à guérir : ouvrage à la portée de tout le monde ; par M. A. L. (AGATHANGE LE ROI,) docteur en médecine, apothicaire-major des hôpitaux militaires & des camps & armées du roi, pendant la guerre de 1760, avec cette épigraphe :

Non tam moles, quàm virtus.

A Paris, chez Didot le jeune & Delalain ; 1767, in-12.

Des observations multipliées ayant appris aux médecins que la nature se débarrassoit quelquefois des humeurs impures qui entre-

tiennent les maladies longues & rebelles ; en excitant , à la surface du corps , des éruptions souvent suivies d'exulcérations & d'écoulement de sérosités purulentes , ils crurent devoir marcher sur les traces de cette mere bienfaisante , & eurent recours , dans les cas analogues , aux sétons , aux cauterés , aux vésicatoires , &c. Le succès a très-souvent répondu à leur attente ; mais les moyens qu'on emploie communément pour produire ces effets , ne sont pas toujours sans inconvéniens. On ne peut donc que sçavoir beaucoup de gré à M. le Roi d'avoir entrepris d'étendre l'usage de l'écorce du garou , qui peut produire les mêmes avantages , sans exposer aux mêmes accidens. Témoin du succès avec lequel on employoit cette écorce dans les environs de Rochefort & de la Rochelle , il s'est fait un devoir de publier ses observations.

Le garou , connu des botanistes sous le nom de *thymelea foliis lini* , nom auquel M. Linné a substitué celui de *daphne* , est appelé *sain-bois* , *lignum sanum* , par les habitans de l'Aunis. Notre auteur a cru pouvoir emprunter du Dictionnaire universel des drogues de Lemery , la description qu'il en donne. Il rapporte ensuite ce qu'on dit de son usage , tant intérieur qu'extérieur ; ce même Lemery ; Chomel , dans son *Histoire des plantes usuelles* ; & Geoffroi , dans sa *Matiere médicale*. De-là il passe à la méthode qu'on

qu'on fait dans le pays d'Aunis pour l'emploi de ce remède. « Les habitans de cette » province, dit-il, pouvant se procurer le » garou récent en tout tems, sont dans l'usage de faire macérer l'écorce dans le » vinaigre, la première & la seconde fois » qu'ils l'emploient; ils prennent une tige » de cet arbrisseau, qu'ils rompent en deux; » l'écorce se sépare du corps ligneux; ils en » placent sur la partie extérieure du bras, au » bas du muscle deltoïde, ou quatre travers » de doigt plus bas que l'articulation de » l'humérus avec l'omoplate, un morceau » long d'un pouce & large de six à huit » lignes; ils couvrent cette écorce d'une » feuille de lierre, & mettent par-dessus une » compresse, qu'ils assujettissent par une » bande. Voilà en quoi consiste l'application, » ou, si l'on veut, la cautérisation des bonnes femmes de l'Aunis... Dans les premiers tems, elles renouvellent l'écorce » soir & matin; & quand l'exution (a) est » établie, elles ne la changent plus qu'une » fois en vingt-quatre heures. Dans la suite,

(a) C'est le nom que M. le Roi a cru devoir employer pour exprimer l'action de ce topique: il le dérive du verbe latin *exuere*, dépouiller, prétendant qu'il dépouille les humeurs des matières étrangères qui l'infectent; par la même raison, il a donné au topique lui-même le nom d'*exutoire*.

» elles sont même dans l'usage de n'en mettre que de jour à autre, & laissent quelquefois de plus grands intervalles ». Quelquefois, ajoute M. le Roi, les écoulemens sont si abondans, qu'on est obligé de renouveler les linges trois fois par jour, & même de recouvrir l'appareil d'une fausse manche de toile cirée, pour prévenir que le linge du malade, ou ses habits n'en soient tachés. Quand c'est aux jambes qu'on veut faire cette application, c'est à la partie supérieure interne qu'on la fait, précisément à l'endroit où l'on a coutume d'ouvrir les cauterés.

Le plus ou le moins d'acrimonie dans les humeurs décide plutôt ou plus tard de l'écoulement, ainsi que le voisinage de celles que l'on veut expulser du lieu où est placé l'*exutoire* : M. le Roi a vu des personnes, en assez grand nombre, chez lesquelles elle a eu lieu dès le deuxième jour. Celles dont le tissu cellulaire est fort abreuvé d'humeurs ne tardent guère à en voir les effets, & au contraire ; il arrive même quelquefois, qu'il ne produit aucun écoulement. Dans les premières semaines de l'établissement de l'*exutoire*, on peut étuver la partie phlogosée avec l'eau tiède simple ou de guimauve, & même continuer pendant tout le traitement ; mais on peut s'en dispenser quand les douleurs des premiers pansemens

sont apaisées ; ce qui arrive communément du dixième au douzième jour , & quelquefois plutôt.

Ces exutoires ne forment , selon notre auteur , ni plaie ni excavation ; l'épiderme seul est emporté , & on n'apperçoit qu'une rougeur circonscrite , ordinairement proportionnée à l'étendue de la feuille qui recouvre l'écorce. Il assure « qu'on peut avoir recours » à leur usage dans tous les cas où les causes potientiels sont indiqués , ainsi que » les sétons , les ventouses scarifiées , les » vésicatoires (il excepte cependant , pour ces derniers , les cas des maladies aiguës , dans lesquelles il n'ose pas décider si la substitution pourroit être avantageuse) » dans ceux où il importe de procurer une » métastase salutaire , ou d'en éviter une » dangereuse , lorsqu'il faut opérer une diversion & un déplacement utile , parce que les » organes principaux sont menacés par des » stagnations & des dépôts d'humeurs ; contre les tumeurs froides , lentes & œdémateuses , qu'il faut résoudre & ralentir dans » leur progrès , en empêchant le trop grand » abord des humeurs dans l'endroit où existent déjà les premiers engorgemens ou » empâtemens ; dans toutes les circonstances où la délitescence des tumeurs seroit à » craindre ; contre les fluxions des yeux » rebelles & invétérées , des oreilles , de la

» tête & de la poitrine même ; enfin dans
 » tous les cas où il est à propos de diviser ,
 » de partager un effort d'action trop con-
 » centré dans une partie vers laquelle sont
 » déterminés des courans d'oscillation &
 » d'humeurs , qu'il seroit dangereux de laisser
 » fixer & accumuler , ou quand il faut l'aug-
 » menter dans une partie que le défaut de
 » ressort & l'empâtement jettent dans l'i-
 » nertie. »

C'est ce dernier effet qui , selon notre auteur , doit en faire préférer l'usage à celui du cautere fait par incision ou par la pierre à cautere. Ce dernier peut , à la vérité , dans les premiers jours de son application , déterminer , par l'irritation & l'inflammation qu'il excite , un effort d'action & des mouvemens oscillatoires qui feront enfler aux humeurs cette route particuliere ; mais dans la suite , lorsque cette action est amortie , affoiblie par l'absence & la destruction de la pierre à cautere , si les humeurs continuent à s'y porter , ce ne peut être que par l'habitude qu'elles auront contractée d'en enfler la route , ou plutôt par la facilité qu'elles trouvent à s'évacuer par cette solution de continuité ; de sorte que notre auteur n'hésite pas de regarder la suppuration d'un cautere établi depuis quelque tems , comme une suppuration purement locale , & qui par conséquent ne contribue que médiocrement

à la dépuracion de la masse des humeurs.

Il n'en est pas de même des vésicatoires ; on ne peut pas douter que les parties âcres & salines des cantharides ne s'introduisent dans les vaisseaux de la superficie du corps ; qu'elles ne déterminent la sérosité à s'y porter par l'irritation qu'elles y produisent ; mais l'introduction de ces parties irritantes n'est pas sans inconvénient : on sçait que les applications réitérées des cantharides sont presque toujours accompagnées de suppressions d'urine , & souvent même d'inflammations des reins & de la vessie , qu'on n'est pas toujours sûr de pouvoir calmer. M. le Roi se croit donc fondé à conclure qu'il seroit avantageux de pouvoir substituer à de pareils vésicatoires un agent qui les suppléât dans leurs bons effets, sans en avoir de mauvais à craindre , mais aussi qui n'eût pas l'inertie qu'il a reconnu dans le cautere. Ce double avantage se trouve réuni dans le garou ; c'est ce qu'il démontre par l'examen de ses effets.

Les habitans de l'Aunis se bornent à employer le garou contre les ophthalmies les plus rebelles , & réussissent à les guérir sans autre secours ; ils l'emploient aussi contre les oreillons & les engorgemens glanduleux du col. Notre auteur croit pouvoir en étendre un peu plus l'usage ; il le conseille donc dans les fluxions rebelles & opiniâtres des yeux , dans les chassies humides & sèches ,

même lorsque ces accidens sont l'effet d'un virus particulier , pourvu toutefois qu'on joigne à l'usage de l'exutoire quelques lotions & les remèdes spécifiques , pour détruire la cause du mal. Ce topique convient aussi , selon lui , dans les maladies des yeux , qui succèdent à la petite vérole ; & pour rétablir des éruptions ou des écoulemens qu'on auroit supprimés imprudemment. Il va même jusqu'à proposer de l'essayer pour prévenir les progrès des taches & des cataractes naissantes , & même la goutte sereine. Il avoue de bonne foi , qu'il n'a jamais eu l'occasion de l'employer dans ces sortes de maladies ; de sorte que ses conjectures , à cet égard , ne sont fondées que sur une analogie qui peut être trompeuse. On ne peut disconvenir cependant que rien ne s'oppose à une pareille tentative , quelque peu fondé qu'en paroisse le succès. La proposition qu'il fait d'y avoir recours , pour les personnes dont les paupières sont habituellement rouges , paroît mieux fondée , sur-tout si on joint à l'usage de l'exutoire un régime humectant & délayant , comme il le conseille.

Il faut voir , dans l'ouvrage même , ce que M. le Roi dit de l'emploi qu'on en pourroit faire pour arrêter le progrès des tumeurs , des glandes froides & indolentes , & sur-tout des tumeurs scrophuleuses. Il rapporte une observation d'une maladie de

cette dernière espèce, guérie par l'application du fain-bois, qui nous a paru mériter l'attention des praticiens. Nous renverrons également à l'ouvrage pour les autres maladies dans lesquelles notre auteur croit pouvoir le conseiller, tantôt comme auxiliaire, tantôt comme remède principal. Quoique nous pensions qu'il en a peut-être un peu trop étendu l'usage, il mérite cependant la reconnaissance des médecins & du public, pour avoir réveillé l'attention sur un médicament dont on peut retirer de très-grands avantages, si on sçait l'employer avec méthode.

PREMIERE LETTRE

*De M. ANTOINE PETIT, docteur-régent
en médecine de la Faculté de Paris, membre
des Académies royales des sciences de
Paris & de Stockholm, &c. à M. DEMOURS,
médecin oculiste du roi, censeur
royal, &c.*

Convenit veritati ridere, quia latans, de adver-
sariis ludere quia secura.

TERTUL. *Apol.*

MONSIEUR,

Je reçois en même temps deux lettres de vous, l'une manuscrite & l'autre imprimée; la première commence ainsi :

O iv

» M. je vous envoie la lettre que vous
 » m'avez forcé de vous adresser pour me
 » justifier aux yeux du public de *l'imputa-*
 » *tion odieuse* dont vous me noircissez ,
 » d'avoir exagéré la maladie de M. Dandre-
 » zel , pour obtenir une récompense plus
 » honnête (a). Si vous n'aviez attaqué , dans
 » vos remarques , que mes connoissances
 » sur la partie de la médecine que j'exerce
 » depuis plus de trente-cinq ans , je n'aurois
 » pas tenté de vous répondre , & vous aurois
 » fait sacrifice des intérêts de mon amour-
 » propre , dont heureusement je ne regorge
 » pas , & dont je n'ai qu'autant qu'il faut
 » pour ne pas faire des bassesses & pour ne
 » pas souffrir patiemment des affronts ; mais
 » M. *c'est à ma probité que vous avez voulu*
 » *donner atteinte*. Ne pas répondre en pareil
 » cas , seroit s'avouer coupable , & renoncer
 » en quelque sorte à l'estime du public , &c. »

Je vous l'avouerai , Monsieur , je n'ai pu
 lire ceci sans en être affligé , moi qui de ma
 vie n'ai songé à *donner atteinte à la répu-*
tion de qui que ce soit , excepté des mé-
 chants ; moi qui me suis toujours fait un
 devoir de rechercher , d'aimer & de res-
 pecter les personnes honnêtes , & qui n'ai

(a) M. Demours veut dire une récompense plus forte. Il doit sçavoir que celle qui seroit le produit du mensonge & de l'artifice , ne seroit point du tout honnête.

point eu de plaisir plus doux que de leur payer en tout temps, en tous lieux, le tribut de louanges & de considération, que tout ami de la vertu leur doit. Enfin, puisque vous me forcez de le dire, moi qui, détestant le poison de l'envie, n'ai jamais eu de jouissance plus flatteuse que celle du bonheur des gens de mérite, que j'ai vu prospérer. C'est moi que, sans aucun ménagement, vous accusez de vous avoir noirci *par une imputation odieuse, & d'avoir voulu donner atteinte à votre réputation. . . .* Je suis très-sûr de n'avoir jamais eu le détestable dessein de rien faire de semblable : l'idée seule m'en révolte ; mais la fragilité humaine est si grande, qu'avec les meilleures intentions, il n'est personne à qui il ne puisse échapper quelque faute. J'ai pu pécher comme un autre. Si je l'ai fait envers vous, je vous dois une satisfaction à laquelle vous ne me verrez point me refuser, dès que mon délit sera prouvé. Sans doute, j'aurois du regret de commettre une faute ; mais je mourrois de honte si, la connoissant, je ne me hâtois pas de réparer au plus vite le tort ou le dommage qu'elle auroit pu causer.

Il ne s'agit donc plus que de prouver ce dont vous m'accusez : les preuves du fait doivent naturellement se trouver dans votre lettre imprimée : vous ne l'avez écrite *que pour vous justifier aux yeux du public* ; & l'ordre des choses exige qu'avant de chercher à se

justifier, on établisse, 1^o qu'on est accusé; 2^o qu'on l'est de telle ou telle faute. Je lis donc & je relis votre lettre avec attention; mais quelle est ma surprise! loin d'y rencontrer les preuves que je cherche, & qu'en qualité de dénonciateur vous êtes tenu d'administrer, j'y vois au contraire bien clairement démontré que vos phrases ne renferment qu'une accusation indiscrete & destituée de toute vérité.

Il n'est question du fait, dont je demande la preuve, que dans deux endroits de votre lettre imprimée, sçavoir au bas de la dixieme page & vers le milieu de la douzieme Voici ce qu'on lit au premier de ces deux endroits . . . *Vous m'accusez d'avoir exagéré le mal* (de M. Dandrezel) *& me soupçonnez presque de l'avoir fait par un motif d'intérêt.* . Ce n'est plus ici une *imputation odieuse* faite avec dessein prémédité de *donner atteinte à votre probité*; je vous soupçonne *presque* d'avoir exagéré une maladie par un motif d'intérêt A quelque distance de-là, sçavoir à la page 12, on trouve ces autres paroles: *Que devient l'odieux soupçon d'intérêt, que vous jetez si obligeamment sur ma conduite?* . . . D'abord ce n'étoit pas un soupçon tout entier: ce n'étoit *presque* qu'un soupçon. Dans le court intervalle de deux pages, dans lesquelles il est question de tout autre chose, *ce presque soupçon* a pris de la consistance; il a meuri. C'est un soupçon

bien conditionné, & dont on connoît déjà le caractère; il est *odieux*. Mais quelle est donc la chaleur qui l'a fait croître si rapidement ? Je n'en vois point d'autre que celle d'une imagination qui pourroit être mieux réglée. Il n'y a rien entre ces deux passages, qui soit relatif au motif d'intérêt, rien qui prouve que je l'ai jetté sur votre conduite; par conséquent le soupçon prétendu ne sçauroit être plus fort à la page douze qu'il ne l'étoit à la dixième; par conséquent, tout se réduit à la simple allégation d'une apparence de soupçon, ou, pour parler votre langage, tout se réduit à avancer que je vous ai *presque soupçonné d'avoir agi par un motif d'intérêt*; & c'est sur un fondement aussi caduque, que vous m'accusez d'avoir voulu donner atteinte à votre probité, en vous noircissant par une imputation odieuse. Quand vous auriez prouvé, ce que vous n'avez point fait, monsieur; quand vous auriez prouvé qu'en effet je vous aurois *presque soupçonné*, en seroit-ce assez pour prétendre que j'ai voulu donner atteinte à votre probité ? Une apparence de soupçon suffit-elle pour cela ? Peut-on, sans blesser les loix de la raison & de la justice, convertir un *presque soupçon* en une *imputation odieuse* ? Sentez donc, monsieur, la portée des grands mots que vous employez; réfléchissez un peu avant que d'écrire, & ne

faites point réellement ce que vous accusez les autres de faire. Voyez enfin , dans vos expressions , une exagération manifeste , autant qu'elle est choquante ; & dans votre conduite , beaucoup plus que de l'indiscrétion.

Je viens de vous le démontrer , monsieur , d'après vos propres paroles ; il n'est pas vrai que je me sois oublié au point de former contre vous une *imputation odieuse* , &c. Mais , dites-vous , vous me *soupez* presque d'avoir exagéré une maladie , par un motif d'intérêt. . . Permettez-moi de vous demander sur quoi vous vous fondez pour avancer cela ? Je vous l'ai déjà dit ; votre lettre ne renferme , à cet égard , qu'une simple allégation , & cela ne suffit pas pour convaincre. Comme vous vous contentez d'alléguer , je pourrois me borner à nier , il y a quelque apparence que j'en serois aussi-bien cru sur ma parole que vous sur la vôtre. Mais cela ne me satisferoit point , & ma façon de penser me fait un devoir de vous prouver qu'il n'est pas possible de rien rencontrer dans ce que j'ai écrit , qui puisse faire naître une ombre de *souçon* , & qu'on y trouve au contraire tout ce qui est propre à l'écarter.

Dans le second de mes rapports , en faveur de l'inoculation , je n'ai pu me dispenser de faire quelques observations sur le récit que vous en avez écrit à M. de l'Épine , tant de la petite vérole inoculée à M. Dandre-

zel, que de la maladie à l'œil que cet enfant a effuyé depuis; & sur le jugement que vous en avez porté, j'ai trouvé, je trouve encore, & je soutiens que tout homme instruit trouvera dans ce jugement une *exagération* qui n'est pas petite. J'ai mis vos propres paroles sous les yeux de la Faculté; & après une courte réflexion, j'y ai joint celles-ci: *Si le sçavoir & la probité de M. Demours vous étoient moins connus, ne croiriez-vous pas entendre un de ces hommes à qui ce seroit une grande injustice de le comparer, lesquels donnent de grands noms à de petites maladies, grossissent toujours les objets, dans l'intention que la reconnoissance des maladies soit proportionnée à l'enflure de leurs discours ?* . . . Voilà, monsieur, les paroles que l'on vous a fait prendre dans un mauvais sens, quoiqu'elles n'en présentent qu'un bon, & qui, j'ose le dire, vous fait honneur. Au gauche & à l'injustice de cette interprétation, je reconnois sans peine la cervelle où elle a été enfantée; mais vous deviez avoir assez de justesse d'esprit pour ne la point adopter.

C'est d'abord un préjugé, qui m'est bien favorable, que mes rapports aient été soumis à la censure de plusieurs membres distingués de la Faculté; aucun d'eux n'a vu, dans les expressions dont je me suis servi à votre égard, matière à soupçon, ni rien qui pût

en aucune façon vous blesser. Je ne fais cette remarque qu'en passant : je me hâte d'en venir à la chose même.

J'ai vu dans votre discours une exagération que d'autres y ont apperçue aussi-bien que moi. Je me suis vu obligé de la mettre dans tout son jour , & , par conséquent , de faire voir que, relativement à cet objet, votre discours ressembloit à ceux qu'a coutume de tenir l'espece d'hommes que je désigne ici. Mais de crainte qu'il ne vînt à l'esprit de la compagnie devant laquelle j'avois l'honneur de parler , quelque soupçon sur la pureté des motifs qui vous avoient fait agir ainsi , je prends soin de lui rappeler ce qu'elle sçait touchant votre sçavoir & votre probité : non-seulement je ne vous compare point aux gens dont il vous est échappé de tenir le langage ; mais j'avertis positivement que *ce seroit une grande injustice de vous comparer à eux. . .* Et sur quoi seroit-il donc si injuste de faire cette comparaison ? Ce n'est pas relativement à la maniere de l'exprimer ; elle est la même : exagérations de part & d'autre. Ce ne peut donc être que par rapport à l'esprit dans lequel ces exagérations sont conçues. Dans la bouche des charlatans , elles sont le fruit de la cupidité. Chez vous , c'est l'effet d'une erreur , qui n'a de condamnable que votre opiniâtreté à la soutenir. Enfin , pour mettre vos torts vis-à-vis de moi dans la

plus parfaite évidence , j'en ferai remarquer que , pour éviter de faire naître quelque soupçon sur votre conduite , j'avois déjà pris la précaution de rapporter ce que vous dites vous-même : *Qu'à peine , à votre premier examen , vous aviez pu entrevoir que la conjonctive étoit fort enflammée & la cornée entièrement blanche ; & j'ai inféré de-là qu'il étoit plus probable qu'à cette première inspection vous n'aviez pas vu l'objet tel qu'il étoit.* Faut-il un commentaire à des paroles si claires ? & n'est-il pas évident que l'exagération à laquelle vous vous êtes livré , vient de ce que vous n'avez pas bien vu l'objet. Le plus honnête homme peut tomber dans une pareille erreur. La probité n'est nullement compromise en cela ; mais quand on a l'attention de faire observer toutes ces choses , qu'on fait une mention expresse de la probité d'un homme dont on se trouve forcé d'examiner l'écrit ; enfin quand on affirme en propres termes , que *ce seroit une grande injustice de le comparer à ceux qui , pour tirer plus de profit des soins qu'ils donnent aux malades , grossissent & exagèrent les maladies dont ils les traitent , comment peut-il se faire qu'on soit accusé d'avoir voulu faire naître des soupçons sur sa conduite ?* & n'est-il pas clair comme le jour , que le moins qu'on peut dire d'une pareille accusation , c'est qu'elle est fautive , & qu'elle

a été intentée sans réflexion ? Je voudrois pouvoir ajoûter , sans malice.

Il est vrai , monsieur , que si j'en juge par votre conduite , & la maniere dont vous terminez votre lettre manuscrite , ce n'est pas sérieusement que vous avez formé l'accusation contre laquelle je m'éleve. Vous en avez senti tout le faux ; mais cédant à une impulsion étrangere , peu faite cependant pour entraîner qui que ce soit , vous avez imaginé qu'en vous donnant l'air d'un homme maltraité & injustement soupçonné , vous intéresseriez les lecteurs en votre faveur , & me présentant à eux sous un aspect défavorable , vous les disposeriez à recevoir les méchantes impressions que vous aviez dessein de leur donner de moi ; comme si , en écrivant comme vous faites , vous aviez besoin de cette ressource pour faire compassion , ou qu'il fût licite , pour en venir à ses fins , de former , en matiere grave , une accusation dont on connoît la fausseté.

Votre lettre paroît depuis quelques jours , & il y a un an que mes rapports sur l'inoculation sont publics. Si vous aviez cru qu'ils renfermaient *une imputation odieuse , propre à donner atteinte à votre probité* , comment vous excuseriez-vous aux yeux des personnes à qui l'honneur est cher , d'avoir tant tardé à défendre les intérêts du vôtre ? Quand , à votre âge , monsieur , on a donné

tran-

tranquillement une année entière , sous un voile dont l'ombre ne paroïssoit point trop obscure ; permettez-moi de vous le dire , on a l'air de faire un rêve impertinent , lorsqu'on se réveille en sursaut pour le déchirer.

Vous m'affurez , à la fin de votre lettre manuscrite, que *dans tout ceci rien n'a passé chez vous de l'esprit au cœur*. Comment , monsieur , vous vous prétendez *noirci par une imputation odieuse* , qui donne atteinte à votre probité , & cela ne vous va pas au cœur ? Qu'est-il question d'esprit dans cette affaire ? Vous ne m'y en avez point montré. Pour moi , je suis bien loin de vous ressembler ; je ne regarderai jamais comme un jeu d'esprit une accusation de la nature & de la fausseté de celle que vous avez intentée contre moi.

Il est donc clair que ce n'est point l'intérêt de votre probité , laquelle n'a point été attaquée , qui vous a mis la plume à la main. Tout *finasseurs* que sont les gens qui vous ont excité à écrire , ils ne feront prendre le change à personne , ni vous non plus. Parlons franc ; vous avez voulu faire trois choses à-peu-près également avantageuses au bien public ; 1^o insinuer dans l'esprit de vos lecteurs ce que vous avez pu imaginer de plus défavorable sur mon compte ; 2^o vous disculper tant bien que mal du tort que

vous avez dans l'affaire de M. Dandrezel ; enfin faire un peu parler de vous par l'annonce de quelques prétendues découvertes sur la structure & l'usage de certaines parties de l'œil. Vous ne vous plaindrez pas de moi ; monsieur , je découvre trois desseins dans un écrit où la plupart des lecteurs n'en avoient apperçu aucun.

Je n'ai pas pu me dispenser de développer la maniere dont vous avez rempli ces trois desseins. Comme le premier ne regarde que moi , & que je me rends assez de justice pour être persuadé que je n'ai rien de ce qu'il faut pour fixer sur soi les regards & l'attention du public , je glisserai rapidement sur l'examen que je vais en faire , & par lequel je terminerai cette premiere lettre.

Voici quelques - unes des phrases que vous employez pour remplir celle de vos trois intentions qui me paroît vous être la plus chere. Vous me dites que vous avez *mieux aimé vous en rapporter à moi* (sur ce qui regardoit M. Dandrezel) *qu'aux parens du malade , qui , selon vous , m'accusoient de négligence & me donnoient des torts qu'ils grossissoient sans doute.* Il ne manque à ce fait que la vérité ; M. Mittié vous donne sur ce point le démenti le plus formel dans la lettre que , de son propre mouvement , il m'a fait l'honneur de m'écrire , & qu'il m'a permis de rendre publique. Voici ses

paroles: *Il me reste, monsieur, à vous assurer que c'est à faux & méchamment que M. Demours dit que les parens de M. Dandrezel vous accusoient de négligence. . . . J'espère, monsieur, que vous ne direz pas de M. Mittié qu'il vous a presque soupçonné de méchanceté. . . . A quelque distance du passage que je viens de rapporter, vous ajoutez que la maladie de M. Dandrezel, après cinq semaines de traitement, est alors devenue si grave, qu'on a cru devoir appeller des personnes plus particulièrement instruites de cette partie de la médecine. . . . Vous êtes, monsieur, du nombre de ces personnes plus instruites que moi; ou, pour mieux dire, vous êtes la personne principale; c'est vous qui jouez le grand rôle, puisque c'est à vous que le traitement de la maladie a été confié. Je ne trouve pas mauvais que, sans cérémonie, vous vous placiez ainsi au-dessus de moi. C'est sans doute le sentiment de votre supériorité, qui vous entraîne d'une manière irrésistible; il faut bien que vous soyez plus instruit que moi, puisque vous le dites. Qui pourroit vous faire illusion sur ce point? Vous avez pris soin de nous avertir qu'heureusement vous ne regorgiez pas d'amour-propre.*

On lit encore ce qui suit dans votre lettre: *A qui persuaderiez-vous (c'est à moi que ceci s'adresse) qu'un œil sur la cornée*

duquel vous avouez avoir apperçu une tache d'environ une ligne & demie de diamètre est en bon état ? &c. Il est sûr que je ne persuaderai cela à personne : on ne persuade point ce qu'on ne dit pas , & je n'ai jamais rien dit de semblable. Le mieux seroit de ne point faire parler les gens : quand on en a la manie , il faudroit au moins prendre garde à ce qu'on leur fait dire.

Voici une de vos phrases où brille le petit ton leste que j'admire en vous : *Des faits mêmes que vous avouez , il en résulte incontestablement , mais sans que vous vous en soyez douté , que cet œil a couru le plus grand danger. . . .* Que voulez-vous , monsieur ? En qualité de médecin , je ne puis guère me dispenser de voir quelques malades : je n'ai pas assez de lumières pour me *douter seulement* du danger que leur état comporte ; mais les malades y perdent peu : ils sont heureusement à portée d'appeler des personnes *plus instruites* que moi ; & , pour l'ordinaire ces personnes arrivent assez à temps pour placer leurs merveilleux remèdes , & guérir à grands frais , & avec beaucoup d'appareil & d'étalage , le mal que je croyois devoir céder au traitement le plus simple.

Tournons le feuillet , & nous lirons ce qui suit : *Vous avez mis autant d'humeur dans l'examen que vous avez fait de mon rapport , que si , m'écartant de mon sujet ,*

en faisant l'histoire de cette maladie, je m'étois donné la licence d'examiner s'il étoit prudent ou non d'inoculer un enfant sujet, depuis sept à huit mois, à des fluxions habituelles sur un œil, & s'il n'avoit pas fallu au moins, avant de le soumettre à cette opération, se précautionner contre les inconvéniens du lieu où il devoit la subir. . . . Il est vrai qu'on met bien de l'humeur dans une discussion, quand on s'étudie à en éloigner tout ce qui pourroit faire naître des soupçons défavantageux à la personne dont on combat le sentiment. . . . Je n'aurois point trouvé mauvais, monsieur, que vous vous fussiez donné la licence d'examiner les choses dont vous parlez. En supposant que vous ayez les connoissances nécessaires pour bien procéder à cet examen, vous auriez vu, quant au premier point, qu'il est prudent d'inoculer une personne sujette à des fluxions, parce que l'inoculation tarit la source de ces maladies, ainsi que cela est arrivé à M. Dandrezel & à plusieurs autres. . . . Pour ce qui regarde le second point, à la faveur d'un moment de réflexion, (votre lettre me fait assez connoître que j'aurois tort de vous en demander davantage,) vous auriez senti que la prudence humaine ne s'étend pas jusqu'à se précautionner contre des inconvéniens inconnus. Je ne pouvois pas sçavoir qu'il fumeroit dans la chambre de M. Dandrezel.

parce que je n'ai pas pensé que louer des appartemens pour y loger des malades fût une fonction indispensable pour un médecin. Il ne manque à votre remarque, pour lui donner tout le sel dont elle est susceptible, que d'ajouter, comme l'a fait celui de qui vous l'avez empruntée, qu'il n'y avoit point de nécessité à inoculer M. Dandrezel dans la chambre où il l'a été, *si ce n'est qu'on ait voulu se ménager, en cas de besoin, une défaite toute prête pour disculper l'inoculation*(a). Comment une pareille idée peut-elle venir dans la tête d'un homme qui a quelque probité ? Graces à Dieu, je n'ai pas assez d'esprit pour imaginer des ruses aussi scélérates ; mais j'ai l'ame assez honnête pour sentir toute l'horreur qu'elles inspirent, & assez vraie pour ne jamais dissimuler l'indignation que le simple soupçon d'y avoir pu penser, a fait naître chez moi.

Je ne rapporterai plus qu'un seul passage de votre lettre : il le mérite par sa singularité ; le voici. . . *Des réflexions sur la structure de l'œil ne seront pas déplacées dans une lettre adressée à un aussi célèbre anatomiste que vous, monsieur, à qui il est réservé sans doute de détruire un préjugé déjà fort ancien, & qui veut que ceux qui se livrent à l'anatomie, soient plus propres à former des*

(a) Rapport du sieur de l'Epine sur le fait de l'inoculation, page 72.

praticiens qu'à le devenir eux-mêmes . . .

Je ne m'arrêterai point au ton ironique qui perce ici : je n'en suis point affecté. . . . Le plus grand service qu'on puisse rendre à la société, c'est de détruire les préjugés qui la tyrannisent, & souvent empoisonnent les biens dont elle devoit jouir. Si le ciel m'avoit réservé de détruire un seul de ces préjugés, il m'auroit accordé la faveur qui m'auroit flatté davantage, & que j'ai toujours ambitionnée le plus. La foiblesse de mes talens ne me permet pas d'aspirer à ce genre de gloire, qui, de tous, est à mes yeux le plus éminent ; mais si je les avois, ces talens que je desirer, je ne les emploierois pas à combattre le prétendu préjugé dont vous parlez. Je sçais bien que dans ce pays il n'a pas tenu à certains hommes de l'établir ; mais malgré leurs intrigues & leurs *clabauderies*, ils n'y ont pas encore réussi ; & j'ose leur prédire qu'ils n'y réussiront pas, tant qu'il restera un peu de raison parmi les François. En effet, un peuple sensé se persuadera-t-il jamais que, toutes choses égales d'ailleurs, celui qui s'applique à développer la structure des parties du corps humain, à connoître leurs formes, leurs situations, &c. à saisir le mécanisme par lequel elles exercent leurs fonctions ; qui, chaque jour, touche, comme on dit, au doigt & à l'œil les désordres que les maladies causent, & que les ouvertures des

cadavres lui présentent , soit moins propre qu'un autre à devenir un praticien en médecine ? Pour vous , monsieur , vous aimeriez peut-être mieux celui qui , à peine sorti de dessus les bancs de l'école , la tête vuide de principes & d'expérience , mais pleine de hardiesse & de confiance , iroit sans cesse d'un bout à l'autre de Paris , débiter du jargon & conseiller de petits remèdes à des gens à *petite santé* , qui , sans maladie , *sont toujours dans les drogues* , & , par la crainte de la mort , sont , par avis des praticiens *qui les suivent* , tout ce qu'il faut pour descendre plutôt sous la tombe ; espece malheureuse , que la pusillanimité tient toujours en transe , que l'imbécillité conduit , qui souffre tous les maux qu'elle redoute ; poids inutile de la terre , fleau de la société , & qui , pour comble d'infortune , a presque toujours pour *dorloter* ses maux imaginaires , un de ces hommes que l'étude de l'anatomie n'a pas empêché de devenir *praticien*.

Si le préjugé que , d'une manière détournée , vous avez fait valoir contre moi , avoit eu quelque sorte d'existence , n'auroit-il pas été détruit par les exemples de MM. Littre , Heister , Hunauld , & tant d'autres , qui , pour s'être occupés d'anatomie , n'en ont pas moins été de très-habiles médecins ; & tiendrait-il aujourd'hui contre les exemples de M. Morgagni à Padoue , de M. Bian-

chi à Turin , du docteur Hunter à Londres , de M. Albinus à Leyde, &, parmi nous , de MM. Senac , la Saone , Lieutaud , que leurs connoissances profondes en médecine ont élevés aux premières places de cet état , & que toute la France voit, avec la plus grande satisfaction, chargés du soin de veiller sur la santé des Personnes augustes qui composent la Famille royale, quoique personne n'ignore que tous les trois se sont livrés, d'une manière spéciale, à l'étude de l'anatomie , & que c'est à titre d'anatomistes qu'ils sont membres de l'Académie royale des sciences.

Comme vous n'avez pris qu'un an pour écrire une lettre de trente pages , vous n'avez pas eu le temps de réfléchir sur l'absurdité manifeste qui se trouve à supposer qu'un homme puisse former des praticiens , sans pouvoir également le devenir lui-même. C'est à-peu-près comme si on disoit qu'on peut donner ce qu'on ne possède pas , & enseigner ce qu'on ignore.

Enfin, monsieur, quand le prétendu préjugé, dont il vous plaît faire mention, auroit une sorte de réalité, seroit-ce à un médecin qui, s'il est digne de ce titre, ne peut s'empêcher de sentir à quel point il est insensé ; seroit-ce, dis-je, à un médecin à le faire valoir directement ou indirectement contre un de ses confreres ?

Ce que je viens de rapporter suffit, ce me

semble , pour faire voir comment vous avez rempli votre premier objet ; il résulte de tout ceci , que vous ne seriez pas fâché qu'on me crût *négligent* , peu propre à devenir *praticien* , attendu ma qualité d'anatomiste , assez mal instruit pour ne pas *seulement* me *douter* du danger des maladies que je traite , & borné au point de ne me pas douter davantage des conséquences qu'on peut tirer de mes aveux ; il résulte encore de ce qui a précédé , que vous seriez bien-aise qu'on me regardât comme une espèce d'idiot , *qui met plus de bonne foi que d'exaélitude dans une discussion de faits ; qui a plus de théorie que d'expérience (sur les maladies des yeux ,) & dont l'esprit se laisse prévenir par des systèmes. . .* Ma bonhomie , ou , si vous voulez , mon idiotisme va encore plus loin que vous ne pensez ; il s'étend jusqu'à n'être point du tout fâché que vous ayez fait entendre tout cela de moi. Je reconnois dans ce procédé cette amitié si touchante , cette cordialité si intéressante , que le titre de confrere a , dans tous les tems , fait naître entre la plûpart des médecins. Comme vous n'êtes que bachelier de la Faculté dont je suis docteur , & que par conséquent nous ne sommes pas complètement confreres , vous m'avez ménagé. Je vous en remercie , & vous rends la justice de croire que , le sujet prêtant comme il fait , vous m'en auriez dit

bien davantage , si notre confraternité eût été plus parfaite. J'admire , en finissant , le talent que vous avez de renfermer tant de belles choses dans un si petit espace ; car , je l'ai déjà remarqué , votre lettre n'a que trente pages , assez gros caractère ; encore plus de la moitié est-elle remplie par vos observations sur la structure de l'œil. Je me propose d'examiner , dans une seconde lettre , ce que vous avez dit sur cet objet. Je suis fâché de voir que vous n'avez pas autant de talent pour observer la nature , que pour saisir le côté le plus défavorable par lequel vous puissiez charitablement présenter au public un homme qui ne vous a jamais offensé.

Je suis , monsieur , &c.

OBSERVATION

Sur une Tumeur de la Rate ; par M. BROCHET DE LA BOUTTIERE , docteur en médecine de l'université de Montpellier , près Montagnier en Périgord.

Le quinze d'Avril 1766 , je fus appelé au moulin de Renamond , paroisse de Lisle , près Montagnier , en Périgord , pour voir une fille âgée d'environ vingt-six ans , qui menoit une vie languissante , depuis deux

ans & demi, se plaignant d'une douleur gravative dans l'hypocondre gauche. L'ayant fait placer convenablement, je m'aperçus aisément que tout le mal venoit de la rate, qui avoit augmenté si considérablement de volume, qu'elle s'étendoit en longueur jusqu'à l'épine antérieure de l'os des iles, & en largeur, jusqu'à la ligne blanche; on la soulevoit avec la main, par son extrémité antérieure. Cette fille avoit une fièvre lente, qui prenoit, de tems en tems, le caractère des fièvres intermittentes, & étoit suivie d'inappétence & d'insomnie. Je fis des questions sur le passé; elle me dit qu'elle croyoit devoir attribuer sa maladie à l'effet d'un vomitif qu'on lui avoit donné, parce que la douleur, dont elle se plaignoit, avoit commencé dans les efforts qu'elle fit pour vomir, & avoit augmenté & continué depuis avec les autres symptomes qui s'ensuivent. Elle avoit déjà fait bien des remèdes; on lui avoit ordonné les bains domestiques. Je lui prescrivis alors pour topique, des cataplasmes émolliens & résolutifs; pour remèdes internes, quelque minoratif & les apéritifs moyens: après cet usage, la malade dormoit mieux, avoit de l'appétit; la douleur avoit diminué; mais on ne s'apercevoit point de diminution dans le volume de la rate; l'on ne devoit même guère s'y attendre. Comme je ne lui laissois point

d'espérance de guérison , elle s'adressa à un autre médecin , qui conseilla les pédiluves de lessive de cendres de sarment : il lui sortit des tumeurs grosses comme des noix dans différentes parties du corps ; elle devint de plus en plus languissante , & me fit appeler le 30 Décembre dernier ; je la trouvai hydropique , étant fort oppressée. Huit jours après , M. Gauthier , chirurgien-juré de la ville de Lille , lui fit la ponction. Il sortit quatre pintes d'eau claire ; le lendemain & le surlendemain, il en sortit au moins six à sept pintes ; quelques jours après , il en sortit si abondamment durant la nuit , qu'elle expira quelques instans après. Je fis faire l'ouverture du cadavre par le sieur Gauthier : il tira la rate , qui se trouva crevée dans sa face interne , en forme de triangle ; elle n'étoit point squirrheuse , on y trouva seulement des obstructions au nombre de six , grosses comme des avelines , dures tout au plus comme le gézier d'une volaille. On en trouva de semblables dans le foie , qui étoit beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire , & de petites dans les mésentères.



OBSERVATIONS

*Sur l'Ouverture du Cadavre d'un homme
attaqué d'épilepsie & de pulmonie ; par
M. THOMAS, maître en chirurgie , à
Villers-Cotterets.*

Avant de parler de l'ouverture de ce cadavre , j'ai cru qu'il étoit nécessaire de donner une idée juste & précise des symptômes qui ont caractérisé les deux funestes maladies qui ont conduit le malade au tombeau : je commencerai par l'épilepsie , pour suivre l'ordre que nous avons tenu dans l'ouverture du cadavre , & finirai par la pulmonie.

Le malade , qui m'avoit donné sa confiance , il y a environ six mois , étoit âgé de vingt ans & demi , d'un tempérament plus pituiteux que sanguin ; il me dit qu'il y avoit quatre ans ou environ , qu'on s'étoit apperçu de son premier accès d'épilepsie ; accès dont il ne s'est jamais souvenu , non plus que des autres qui ont suivi : il ne s'appercevoit qu'il y étoit tombé , que par un mal-aise dans les membres & un embarras avec douleur dans la tête , sur-tout vers le coronal ; il ajoûta qu'on lui avoit dit que les accès , qui étoient très-violens ,

s'annonçoient par des mouvemens convulsifs des muscles de la face, & des extrémités supérieures & inférieures; que le visage paroissoit d'abord rouge & ensuite violet, & qu'à la fin de l'accès il étoit pâle: il tomboit en quinze jours une fois, & quelquefois deux. Sa maladie n'étoit point héréditaire, puisque personne dans sa famille n'en avoit jamais eu la moindre atteinte; & on ne peut soupçonner aucun vice vénérien de sa part: outre qu'il avoit assez de raison pour dompter ses passions, il avoit trop envie de guérir, & assez de bonne foi pour en faire l'aveu; on pourroit plutôt attribuer cette maladie à une chute qu'il fit dans la rivière de Seine, quatre mois avant son premier accès, qu'on regarda d'abord comme des attaques d'apoplexie causées par la pléthore: c'est pourquoi on n'oublia pas les saignées de différentes especes, qu'on multiplia à l'infini, ainsi que les purgatifs, même les plus violens; ce qui ne servit qu'à rendre les accès plus fréquens & plus forts.

Il y a six mois, suivant la date ci-dessus, qu'il se plaignit à moi d'une douleur de côté supportable, à l'exception qu'il ne pouvoit se tenir couché sur le côté gauche; sa respiration étoit courte & gênée; ses crachats, qui étoient abondans, varioient de consistance & de couleur, étant tantôt

blancs & épais, d'autres fois jaunes, & quelquefois pituiteux & mouffeux, &, sur la fin de la maladie, verdâtres & sanguinolens : il avoit une fièvre lente, suivie de plusieurs redoublemens qui n'avoient aucun période réglé, & qui, sans doute, étoient causés par la suppuration ; les accès finissoient par une sueur universelle, gluante & de mauvaise odeur ; il étoit souvent réveillé par la toux, sur-tout lorsqu'il se trouvoit couché sur le côté gauche ; & cette toux étoit quelquefois suivie de vomissemens, par lesquels il rendoit les alimens ; &, sur la fin de sa maladie, il y avoit du sang & du pus mêlés : il me dit qu'il y avoit environ dix-huit mois que cette maladie avoit commencé.

Ouverture du cadavre.

Nous commençâmes par l'ouverture du crâne ; &, après avoir levé la dure & la pie-mere, nous apperçûmes le cerveau dans son état naturel ; mais, en continuant nos recherches, nous découvrîmes dans les ventricules, une poche dont la membrane étoit très-mince, & qui contenoit près d'un verre d'eau très-claire ; le cervelet, ainsi que la moëlle allongée, étoient très-sains, & les sinus pas trop gorgés.

De la tête, nous ouvrîmes le thorax, & apperçûmes

apperçûmes les deux lobes du poulmon adhérens à la plèvre, & le droit fort sain : il n'en étoit pas de même du gauche ; il étoit abscedé & plein d'une matiere ou pus blanc, qui couloit à chaque coup de scalpel, sans mauvaise odeur ; & dans la cavité du même côté, il y avoit au moins une pinte d'eau ; le péricarde en contenoit autant ; elle étoit aussi claire que celle qui étoit contenue dans les ventricules du cerveau.

Tous les visceres du bas-ventre étoient dans leur état naturel, à l'exception de l'épiploon & du mésentere, qui étoient détruits par la longueur de la maladie.

RÉFLEXIONS.

L'hydatide, trouvée dans les ventricules du cerveau, étoit-elle la cause de l'épilepsie ? C'est ce qu'on ne peut assurer ; mais il y a tout lieu de le croire.

La liqueur épanchée dans le côté gauche de la poitrine & celle qui étoit contenue dans le péricarde, auroient-elles pris leur source de l'hydatide du cerveau ? Cela pourroit être, puisqu'on a vu des dépôts du cerveau se porter sur le poulmon, le foie & d'autres visceres, & même se vider par la voie des urines. Si on suppose l'hydatide du cerveau pour cause de l'épilepsie, on n'aura

point de peine à expliquer ses retours périodiques ; en effet , lorsque l'hydatide étoit pleine , elle devoit presser sur l'origine des nerfs & les mettre en convulsion ; de-là l'accès : l'hydatide étant comprimée par la convulsion , se vuidoit en tout ou en partie ; ce qui devoit amener nécessairement la fin de l'accès , qui recommençoit lorsqu'elle se trouvoit remplie ; les accès étoient plus ou moins long-tems à revenir , à proportion du tems qu'elle étoit à se remplir ; & les accès devoient être plus violens & de plus longue durée , quand l'hydatide avoit acquis un plus grand volume , le sort de toutes les membranes étant d'être susceptibles de dilatations & de resserremens , car l'hydatide ayant un plus grand volume , elle devoit faire une plus grande pression.

OBSERVATION

Sur une Maladie convulsive ; par M. HARDOUINEAU , ancien médecin des hôpitaux militaires de Namur , & médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans.

Marguerite Fortin , âgée de trente-trois ans , dont le visage pâle & renfrogné annonce le tempérament mélancolique , arriva à l'Hôtel-Dieu , le 27 Janvier dernier. Son occupation est de broyer les couleurs

pour la manufacture de fayance. Depuis trois semaines, elle en portoit la peine par des coliques & des vomissemens excessifs : moyennant deux lavemens, ces accidens se dissipèrent, dit-elle, & il leur succéda un mal de tête des plus aigus ; elle ajouta qu'elle se croyoit grosse de deux ou trois mois. Je ne trouvai de soulagement pour elle, que dans l'application d'un vésicatoire à la nuque. Elle s'y refusa pendant quelques jours ; mais pressée par les douleurs, elle fut obligée d'y souscrire. Ce vésicatoire ne mordit point, & ne la soulagea nullement. A ces douleurs succéderent subitement un délire des plus furieux, des mouvemens convulsifs universels, avec un pouls petit & ferratile. Le danger évident où je la voyois, l'emporta sur l'opposition que j'avois pour la saignée du pied. Elle fut suivie de l'avortement d'un fœtus de la date qu'elle m'avoit dite. Le lendemain, les symptômes étoient les mêmes. Il n'y avoit pas la moindre évacuation utérine : le ventre étoit cependant mollet. J'en fis faire une seconde aussi infructueusement que la première. Me trouvant sans ressource de ce côté, je la fis plonger le soir dans le bain froid. J'en fis cependant adoucir la rigueur, en y faisant mettre un quinziesme, tout au plus, d'eau bouillante ; après l'y avoir retenue pendant une heure, on la coucha dans son lit, que

j'avois défendu de bafiner. Sur le champ , on courut à l'Extrême-Onction , tant son état parut défefpéré. Je la vis peu de tems après. Dès-lors je commençai à en bien augurer. Elle donnoit quelque lueur de raifon , & le pouls annonçoit qu'il fe développeroit. Je m'en tins , pour la nuit , au véficatoire qu'on lui avoit réappliqué , & à la potion que je lui avois prefrite. Elle étoit compofée de quatre onces d'eau de méliffe fimple , deux onces de celle de fleurs d'orange , trente fix gouttes de teinture de myrrhe & de caftor , & une once de fyrop diacode. Le lendemain matin , je la trouvai telle que je l'avois laiffée la veille au foir. Je la fis remettre dans un fecond bain , femblable au premier. Le foir , elle étoit toute à elle , le pouls développé , fans fièvre , & enfin tout auffi-bien , aux forces près , que , le 4 de ce mois , où elle eft fortie de l'Hôtel-Dieu , après y avoir paffé , malgré elle , quinze jours à s'y refaire.

OBSERVATION

Sur un Abfcès aux Inteftins ; par M. MARTINET, docteur en médecine, à Avignon.

Une jeune fille , âgée d'environ treize ou quatorze ans , appartenant à Claudine Cogniet , veuve Rivoire , blanchiffeufe , de

Vienne en Dauphiné, voulant badiner avec une fille de service, qui alloit prendre du linge chez elle, la souleva; mais les forces lui manquant, elle tomba, & la fille de service tombant sur elle, lui appuya le genou sur le ventre, du côté droit, à quoi la malade ne fit pas grande attention, la douleur n'ayant été que momentanée; mais ayant, quelque tems après, ressenti une douleur fixe à la partie blessée, elle la cacha plusieurs jours, de peur d'être grondée de sa mere: elle ne put cependant résister à la douleur qu'une partie aussi délicate lui faisoit essuyer: elle se plaignit, sans toutefois déclarer le fait. Je fus donc appelé, huit jours après la chute; & ayant vu la malade, je l'interrogeai; & sur toutes les questions que je pus lui faire, elle ne me répondit autre chose, si ce n'est qu'elle avoit des vives douleurs de tête, & un affaïssement de tous ses membres. Sur ce, je lui demandai encore si elle n'avoit point ressenti de frissons? Elle me dit qu'elle en avoit eu les premiers jours. Le vomissement ne la quittoit point, & une fièvre des plus aiguës la tenoit dans un feu dévorant. Les vaisseaux, que je trouvai extrêmement tendus, me déterminèrent à lui ordonner une saignée du bras, qui fut réitérée dans la nuit, voyant que la premiere n'avoit point calmé cette fièvre. La diète fut très-sévère, & je lui fis faire

une tisane avec les fleurs de mauve & un peu de réglisse en bois. Le vomissement n'étoit plus si fréquent ; mais les matieres vertes & purulentes, qu'elle rendoit par la bouche, me déterminèrent à lui faire prendre, dans la dissolution d'une once & demie de manne, trois grains de kermès minéral, qui produisirent un effet merveilleux, ayant désempli l'estomac d'une matiere fécale des plus puantes. Elle n'alloit point à la selle, nonobstant les lavemens purgatifs qu'elle avoit déjà pris. Le surlendemain, elle fut purgée avec une décoction de quatre onces de casse en bâton, & deux onces de manne ; ladite purgation prise en deux doses, fut rejetée. Enfin ne pouvant concevoir d'où pouvoit naître la cause d'une maladie de cette espece, j'interrogeai de nouveau ma malade ; & m'étant trouvé seul avec elle, je lui fis entrevoir le danger où elle étoit de mourir, si elle s'obstinoit à me cacher la moindre chose de ce qu'elle sentoit. La peur lui fit déclarer ce qu'elle n'avoit pas encore osé ; & après cette découverte, je portai ma main sur son ventre, à l'endroit où me guidoit la fièvre. Je ne pus rien appercevoir de sensible, si ce n'est que l'abdomen n'étoit pas aussi souple qu'il auroit dû l'être, après la diète qu'elle avoit observée. Elle sentoit cependant toujours la douleur fixe, & plus aiguë, lorsque j'y appuyois la main. Je crus

alors devoir mettre en usage les lavemens émolliens & déterfifs, qu'elle rendoit immédiatement, tels qu'elle les prenoit. J'avois attention, tous les jours, d'examiner la partie blessée, que je trouvai, trois jours après, assez élevée, & la tuméfaction suivie de dureté. Le lendemain, à ma visite du soir, elle eut tout ce côté-là violet, avec des élancemens qui l'obligeoient à pousser les hauts cris : elle ne pouvoit avoir un moment de repos. Dès-lors, je lui fis continuer les fomentations émollientes, que je lui avois ordonnées, dès le premier jour qu'elle m'avoit découvert le mystère. J'ordonnai deux embrocations d'huile rosat, sur tout le ventre, par jour, & un lavement de trois en trois heures, fait avec une once de térébenthine, le jaune d'œuf & une décoction d'herbes émollientes. Je lui changeai sa tisane qu'elle fit dès-lors avec une pincée de pervenche, avec addition, dans chaque gobelet de ladite tisane, d'une ou deux gouttes de baume de Copahu. Le cinquième jour, après l'usage desdits remèdes, la malade alla à la selle, & remplit un pot de chambre de pus. Elle se sentit pour lors soulagée. Le vomissement, qui ne l'avoit point encore quittée, cessa pour quelques jours ; & je profitai de cet intervalle, pour lui faire prendre, dans une décoction de vulnéraires, deux onces de manne & une once d'huile d'amandes dou-

ces. Le remede eut tout le succès que je pouvois en attendre. Mais, nonobstant toutes les précautions possibles, l'abcès se remplit de rechef, & la malade souffrit comme auparavant. Elle étoit devenue dans l'état le plus misérable. Je dis à ses parens de la faire administrer; & je la mis de nouveau à l'usage des remedes ci-devant décrits, qu'elle continua pendant quinze jours, sans aucun amendement à ses maux. Le seizieme enfin, elle évacua comme auparavant, avec la différence que la matiere étoit noire, & plus puante; ce qui me faisoit craindre la gangrène aux intestins, & principalement au cæcum, où j'ai toujours présumé qu'étoit le siége de la maladie. Je fis ajoûter dans chaque lavement de la décoction de grande valériane. Ce fut pour la troisieme fois que ledit abcès se forma, toujours avec les mêmes symptomes que la premiere. Enfin la malade n'avoit presque plus de force, lorsque, dix-huit jours après avoir continué les mêmes remedes dont j'ai parlé, elle rendit du pus aussi blanc que du lait, & presque sans odeur; ce qui me fit esperer que, par la continuation desdits remedes, & en réitérant les doux purgatifs que je prescrivois de deux jours l'un, je pourrois consolider la partie blessée; ce qui arriva en effet: le vomissement cessa; elle alla à la selle; la fièvre, qui ne l'avoit pas encore quittée,

se calma aussi , & les douleurs diminuerent. En un mot, par les lavemens ci-dessus décrits, les embrocations , décoctions émollientes , la tisane avec la pervenche & le baume de Copahu , & les purgations faites avec une décoction de vulnéraires , deux onces de manne & une once d'huile d'amandes douces , la malade se trouve aujourd'hui jouir d'une parfaite santé.

OBSERVATION

Sur les Effets de l'emplâtre de ciguë dans une tumeur squirrheuse ; par M. ROZIERE DE LA CHASSAGNE , docteur de l'université de médecine de Montpellier , & médecin au Malzieu , en Gévaudan.

On ne sçauroit trop multiplier les observations au sujet des remèdes nouveaux dont la vertu n'est pas encore bien établie ; la ciguë est dans ce cas. Cette plante , que M. Storck a tirée de l'oubli où elle étoit restée ensevelie depuis si long-tems , n'a pas eu en France , du moins à Montpellier , tout le succès qu'on étoit en droit d'en attendre , d'après le témoignage & l'expérience de ce célèbre médecin. On s'imagina d'abord que le terroir pouvoit bien être la cause du peu d'effet qu'on en observoit ; en con-

séquence, on se déterminâ à en faire venir de Vienne, qui ne réussit pas mieux. Je sçais cependant, que M. Bonnet de la Brajaresse, médecin, qui jouit, dans ce canton, d'une réputation brillante & bien méritée, a sur ce remède nombre d'observations intéressantes, dont il seroit à souhaiter qu'il fît part au public. Celle que je vous envoie, m'a paru mériter son attention; si vous en jugez de même, je vous prie de l'insérer dans le Journal.

Claudine Frerat, femme d'un laboureur du même nom, habitant de la Brugeire, village situé à une lieue de notre ville, vint me consulter, au commencement de Novembre dernier, sur une tumeur, qui lui étoit venue au poignet du bras gauche. C'étoit sur la fin d'Août qu'elle commença à s'en appercevoir: se livrant aveuglément aux conseils pernicioeux de quelques personnes aussi ignorantes qu'elle sur cette matiere, elle l'avoit négligée jusqu'alors; mais, effrayée du progrès rapide que la tumeur avoit fait, elle voulut sortir de cet état de perplexité. Par l'examen que j'en fis, je la trouvai placée sur le ligament annulaire externe du carpe: elle étoit circonscrite, sans douleur, sans changement de couleur à la peau, de la dureté & de la grosseur d'une noix. Toute l'incommodité qu'elle causoit à la malade, se bornoit à gêner la flexion

du poignet , & les mouvemens des muscles extenseurs des doigts. J'y fis appliquer l'emplâtre de ciguë , dont elle fit usage , pendant plus de deux mois , sans que sa tumeur diminuât sensiblement de volume. Fatiguée d'un traitement si long & si inutile en apparence , elle vint me trouver. Je m'aperçus effectivement qu'elle n'avoit point décru , mais qu'elle s'étoit ramollie considérablement. Ce changement me fit concevoir de bonnes espérances , dont je fis part à la malade. Le même emplâtre fut continué , & je lui ordonnai d'en soutenir l'action par des frictions legeres , faites avant son lever. Treize jours suffirent pour dissiper entièrement cette humeur , qui lui laissa une demangeaison vive , qu'elle garda pendant trois ou quatre jours. L'épiderme , comme après l'application des vésicatoires , s'éleva en vessies , qui , venant à se crever , laisserent aller de côté & d'autre la sérosité qu'elles contenoient ; ce qui fit penser à notre paysanne qu'il s'y étoit formé une suppuration. Alarmée de cet accident imprévu , elle se transporta chez moi. Je la rassurai en lui annonçant qu'elle étoit guérie ; en effet , la peau étoit un peu plus rouge que dans l'état naturel ; mais il n'y restoit plus le moindre vestige de la tumeur.

Bien des gens , peut-être , aimeront mieux attribuer la guérison de cette tumeur aux

legeres frictions que j'y fis faire , qu'à la vertu résolutive de l'emplâtre de ciguë : je crois , avec ces personnes , que les frictions y ont quelque part ; mais il faut aussi , ce me semble , qu'elles conviennent avec moi , que l'emplâtre a joué dans cette cure le principal rôle ; & je suis autorisé à le penser ainsi , avec d'autant plus de fondement , que seul , & sans l'aide des frictions , comme on a pu le remarquer , il avoit ramolli notablement la tumeur.

Permettez-moi , Monsieur , avant de finir , de faire une seconde réflexion , qui ne me paroît pas déplacée. J'ai fait observer que la tumeur étoit ronde & circonscrite , d'où je me crois en droit de conclure que c'étoit un follicule glanduleux , dilaté par l'épaississement des suc qui s'étoient portés dans la cavité , & qui étoient conséquemment hors des voies de la circulation : or on sçait que les tumeurs enkistées sont infiniment plus difficiles à résoudre , que les tumeurs de même nature , mais dont les suc , qui les produisent , sont encore renfermés dans leurs vaisseaux. Quant à cette démangeaison vive & aux vessies qui succéderent à la tumeur , j'ai regardé ces deux symptômes comme une suite de l'impression que l'humour transpiratoire arrêtée , avoit fait sur les houppes nerveuses qui se distribuent à la peau.

OBSERVATIONS

*Sur les Plaies faites par du verre; par
M. MARTIN, principal chirurgien de
l'hôpital S. André de Bordeaux.*

M. de Garengeot est le premier, comme il nous l'apprend lui-même, qui ait traité un peu au long les plaies faites par le verre. Ce célèbre chirurgien prétend qu'elles ne doivent point être réunies, ni pansées avec des *spiritueux*; mais, qu'au contraire, il faut, dans le premier tems, employer des remèdes un peu adoucissans & suppurans: Ces préceptes se trouvent confirmés par deux observations (a) très-bien détaillées, suivies des réflexions les plus judicieuses: qu'il me soit cependant permis, malgré le respect que j'ai pour les ouvrages de cet auteur, de présenter aujourd'hui deux faits qui prouvent qu'on peut quelquefois, sans danger, réunir de semblables plaies.

I. OBSERV. *Jeanne d'Antraques*, âgée de neuf ans, native de Duras, en tombant sur une bouteille qu'elle cassa, se fit avec un éclat de ce verre, dans le dedans

(a) Voyez le *Traité des opérations de chirurgie* de cet auteur, seconde édition, Tom. I, p. 26 & suiv.

de la main, une plaie en long, qui permit à l'éclat de sortir au-dehors entre les os du *métacarpe*, qui répondent au doigt indicateur, & à celui du milieu. En réfléchissant sur la nature des parties qui devoient se trouver intéressées dans une semblable plaie, & sur l'espece d'instrument qui l'avoit faite, il devoit certainement en résulter de fâcheux accidens; cependant j'ai eu la satisfaction de voir que ma malade, qui étoit entrée à l'hôpital, le 20 Août dernier, en est sortie parfaitement bien guérie, le premier Septembre suivant, après avoir employé dans le premier pansement le bandage unifiant; &, dans les trois autres, des plumaceaux trempés seulement dans l'eau-de-vie.

II. OBSERV. Le fils de M. Gregoire, docteur en médecine, en faisant des expériences physiques, cassa un tube de verre, qui lui fit une plaie en lambeau, à l'extrémité du doigt annulaire; de façon que la gaine des tendons fléchisseurs de ce doigt fut mise à découvert. Je recollai le lambeau; & je priai qu'on ne touchât à mon appareil, que pour l'arroser deux fois le jour, avec l'eau vulnéraire; mes avis furent exactement suivis; & le quatrième jour que je visitai la plaie, je la trouvai parfaitement bien cicatrisée.

Ces exemples ne sont point les seuls que j'aurois à rapporter des plaies de cette na-

ture, guéries presque sans suppuration (a). Dans le Journal du mois de Novembre dernier, on a vu qu'une plaie de la parotide, qui avoit été faite par le verre d'une bouteille, a été guérie dans un espace très-court ; & il n'y a pas long-tems que j'en ai aussi réuni un autre avec succès, produite par la même cause, qui intéressoit les tendons fléchisseurs du poignet : il peut cependant se trouver des cas où la réunion, sans être absolument nuisible, me paroît inutile. C'est lorsque le verre, en divisant les tégumens, n'a fait que diviser l'expansion membraneuse qui se trouve immédiatement sous la peau, & qu'on pourroit appeller *membrane commune du tissu muqueux* (b). Ce

(a) Je dis presque sans suppuration ; car il n'y a point de plaie qui ne suppure plus ou moins. Une saignée la plus artistement faite dans une personne maigre qui, aura des vaisseaux médiocres, & chez qui la cicatrice se fait plus facilement qu'aux personnes grasses ; on verra cependant, si on veut se donner la peine d'examiner ce qui se passe avant les premières vingt-quatre heures ; on verra, dis-je, une espèce de suintement produit par une légère phlogose des lèvres de la division, lequel suintement peut-être doit être regardé comme une vraie suppuration.

(b) J'appelle avec le célèbre M. de Borden ; *tissu muqueux* le tissu cellulaire. (Voyez son Traité qui porte ce titre.) Il seroit bien à souhaiter, comme le dit ce grand médecin, que nous eussions une grande connoissance du rapport qu'il y

dernier ne se trouvant alors plus bridé, sort en maniere de champignon, ou en flocons par la plaie; dans ce cas, j'ai éprouvé que les remedes suppurans conviennent parfaitement dans les commencemens, & que les cathérétiques ne doivent être employés que lorsque la suppuration a presque cessé; ce qui n'arrive que lorsque ce corps, pour ainsi dire, étranger, n'excède pas de beaucoup la surface de la peau. Je crois aussi qu'il est dangereux de faire de trop longues recherches pour trouver les parcelles de verre qu'on suppose souvent, sans fondement, être restées dans la plaie. Si le cas arrivoit qu'il en restât après la réunion faite, on le connoîtroit par la difficulté de cicatrifier la partie de la plaie où répondroit le verre; & alors on pourroit se servir du moyen proposé par M. le Dran, dans ses Consultations de chirurgie (a).

a de ce tissu avec toutes les autres parties du corps, pour l'explication de plusieurs phénomènes qui se passent en médecine & en chirurgie; & je ne doute point qu'un Traité employé à une exposition exacte de tout ce tissu, ne fût le livre d'anatomie le plus utile que nous puissions desirer.

(a) Voyez ce livre au cas proposé sur un corps étranger qui a piqué la main, page 45 & suiv.



L E T T R E

*De M. ROZIERE DE LA CHASSAGNE ,
docteur de l'Université de médecine &
médecin au Malzieu en Gévaudan , sur
un Abscès dans la substance du cerveau
à la suite d'un coup à la tête.*

MONSIEUR ,

Quelques progrès que la chirurgie ait faits dans le siècle où nous sommes , le hazard ne fait voir que trop souvent combien elle est encore éloignée du degré de la perfection. Vous en allez juger par l'observation que j'ai l'honneur de vous envoyer , & que je vous prie d'insérer dans votre Journal.

Un paysan fut blessé , le 2 de Novembre dernier , d'un coup de pierre , à la bosse frontale gauche. Il ne lui survint d'abord aucun des accidens fâcheux qui ont coutume d'accompagner ces sortes de plaies , à l'exception d'une legere douleur de tête , qui ne l'empêchoit point de vaquer à ses travaux. Ainsi se passerent les dix premiers jours de sa blessure. Le onzième , sa douleur redoubla , la fièvre le prit ; l'appétit , qu'il avoit conservé jusqu'alors , disparut ; la langue se

couvrit d'un limon sale & épais; il eut même des vomissemens bilieux. Le chirurgien fut mandé; il lui fit une saignée, & lui donna un purgatif. Ces remedes eurent tout l'effet qu'il en attendoit : l'appétit revint; les vomissemens cessèrent, & la douleur de tête devint plus supportable. Le malade, qui avoit été forcé de s'aliter pendant quatre jours, reprit son travail avec une nouvelle vigueur. Le mal de tête, qui continuoit de se faire sentir, ne l'allarma point; il s'imaginait que le tems parviendroit à le dissiper : Il se trompa. Le trentieme jour, une grande foiblesse le prit; il fallut se remettre au lit. J'ignore les symptomes, leur véhémence, l'ordre dans lequel ils parurent, & les remedes qui lui furent donnés dans le cours de cette dernière maladie, qui fut de treize jours. Les perquisitions que j'ai faites à ce sujet, m'ont appris seulement que le malade portoit à chaque instant sa main au front, en disant que c'étoit-là son mal. Dès qu'il fut mort, on procéda, par ordre de la justice, à l'ouverture du cadavre, à laquelle j'assistai, avec M. Astruc, docteur en médecine, qui joint à un esprit juste & orné, les qualités du cœur les plus aimables, & sur-tout une tendre affection pour ses confreres. L'os coronal mis à nud, nous présenta un léger enfoncement de trois ou quatre lignes de diametre, au milieu duquel étoit

un trou , où le stylet passoit aisément , & qui traversoit les deux tables de l'os. Ayant ouvert le crâne , nous ne vîmes aucun épanchement , ni sur la dure , ni sur la pie-mere. Ces deux membranes , d'un tissu si différent , étoient également saines & sans altération. Le cerveau mis à découvert , nous parut , au premier aspect , être dans son état naturel ; la couleur n'en étoit point changée. J'y appliquai la main , à différentes reprises , précisément dans l'endroit qui répondoit à la fracture ; & m'étant aperçu d'une mollesse plus sensible que dans tout le reste de sa surface , j'osai assurer que nous y trouverions un abcès : l'événement justifia mon assertion. Le scalpel y fut plongé , & il en sortit une quantité considérable d'une matiere qui avoit tous les caracteres extérieurs du pus. Ce dépôt occupoit le lobe antérieur & moyen de l'hémisphère gauche du cerveau. D'après cet exposé , il est évident que l'opération du trépan eût été inutile. L'épanchement n'étoit ni sous le crâne , ni sous la dure-mere. Il étoit dans la propre substance du cerveau. Quel parti prendre ? Falloit-il , après avoir fait une incision cruciale sur la dure-mere , enfoncer le bistouri jusques dans le siège du mal ? Ce n'est qu'en donnant issue aux matieres extravasées , qu'on pouvoit se flatter de sauver le malade. Mais comment soupçonner cet abcès caché ? Quels étoient

les signes qui annonçoient son existence ? Et quand on en eût été assuré , comment découvrir l'endroit où il étoit ? Est-ce par le moyen du tact , qui me l'avoit fait connoître dans le cadavre ? Mais il ne sçauroit avoir lieu dans le vivant. C'est ici un de ces cas supérieurs aux ressources de l'art. De tels malades sont à plaindre : leur perte est inévitable , si la nature , par un effort heureux , qu'on ne peut se promettre , ne les délivre elle-même du danger.

Je suis , &c.

L E T T R E

*De M. de LA CHAPELLE , Censeur-royal ,
& membre de la Société royale de Londres ,
sur le Scaphandre , dont il est l'auteur.*

MONSIEUR ,

Vous avez été témoin de l'expérience que je fis de mon *scaphandre* , vendredi dernier , 17 Juillet 1767 , au milieu de la Seine , depuis le Port-à-l'Anglois , jusqu'aux Carrieres , pendant presque une heure & demie : elle fut bien vue & bien critiquée. Un assez grand nombre de spectateurs éclairés me suivirent de très-près , dans des batelets , pendant toute la durée de l'opération. Aucun

mouvement ne leur échappa, & ne put leur échapper que par distraction. J'étois tout à découvert, & en plein jour. Il m'a paru qu'un détail bien succinct des différentes épreuves auxquelles je soumis cette machine, ne feroit point indigne de l'attention du public ; elle pourroit lui être d'une ressource merveilleuse dans les conjonctures de la vie les plus délicates & les plus dangereuses. La Lettre même que j'écrivis, ce jour-là, au milieu des flots, & tout à la nage, en va présenter une exposition très-abrégée. C'est aux spectateurs que j'y parlois.

MESSIEURS,

L'eau, suivant le langage des poètes, & encore plus selon la réalité, est un élément bien infidèle. Un souffle l'agite, les vents le soulevent, une tempête le met en furie. On ne sçauroit trop se précautionner contre son inconstance. Le scaphandre, dont je démontre ici les effets, fait évidemment face à tous ces cas.

Les spectateurs exigèrent que je n'en écrivisse pas davantage. J'eusse continué ainsi...

On nage tout habillé, sans l'avoir jamais appris. On ne craint ni crampe ni épuisement de forces. Les soldats peuvent combattre à la nage, & le matelot y manœuvrer. Egale-
ment propres à l'action, à l'entrée comme

au sortir de l'eau, sans poids ni contre-poids ; les pieds, les jambes, les cuisses, le bassin, les bras absolument libres, ou dans l'état ordinaire. Vous m'avez vu, Messieurs, mettre cet habit en une demi-minute : on s'en défait de même. Il m'a permis, au milieu des flots, & sous vos yeux, toutes sortes de positions. Quoiqu'emporté par le torrent, ou la rapidité du fleuve, j'y ai versé, plusieurs fois, & bu du vin, fait la pirouette le verre plein, & les mains hautes, sans rien perdre. J'y ai mangé, chargé un pistolet, tiré deux coups, fait des armes, lu & écrit, le tout à la nage, l'espace d'un quart de lieue, &c. Que n'y feroit-on pas ?

J'ignore, Monsieur, comment il y a quelque sens dans le commencement de ma Lettre, écrite à la nage. On fit tout pour y mettre du désordre. Un homme mal-intentionné, (à bien ménager les termes,) lâcha contre moi, au moment que je mettois la plume à la main, un laquais, presque tout nud, qui sçavoit bien nager, uniquement revêtu d'une casaque à l'Angloise. Il étoit presque sur moi. Les questions, les cris, les huées, dont il fut assailli, faillirent à déranger mes pensées. J'eus le bonheur d'y être toujours, & j'espère bien d'avoir celui de montrer que les Anglois ne sont point les inventeurs de leur prétendue casaque ; qu'elle est insuffisante dans son état actuel,

& que nous avons , en Francé ; quelque chose de mieux.

Dès que j'aurai recueilli le bien & le mal que l'on aura dit de mon scaphandre , je discuterai cette affaire mathématiquement , dans un écrit public , où je remonterai à la premiere origine connue de cette idée. On y verra que les *Anglo-manes* ne sont point de vrais Anglois ; comme on a dit que Newton n'étoit point Newtonien. Quelle est donc cette fureur de se déchirer toujours , au lieu de se servir ? Si j'étois connu de l'homme qui m'a voulu du mal , en cette occasion , j'ose croire qu'il en auroit quelque remors. Il a dû penser que j'étois instruit sur le sujet dont je me suis occupé. La casaque angloise m'étoit connue : j'en ai une chez moi. Si je l'avois trouvée bien , j'eusse abandonné mon scaphandre. Malgré les soins que j'y donne , de tems à autre , depuis trois ans , que les hommes à passions ne me craignent point. Je ne puis en vouloir ni à leur fortune ni à leur place ; & je me félicite de cette mal-adresse. Ma seule envie est la conservation de ma liberté , & toutes mes douceurs publiques.

Je suis , &c.

MONSIEUR ,

S'il vous convient d'insérer cette lettre dans vos feuilles , le public y verra un ex-

cellent préservatif contre les dangers des naufrages ; des bains , & du nager en eau libre & courante ; les moyens de combattre les monstres marins , presque corps-à-corps , avec un avantage évident , comme celui de faire passer inopinément un grand fleuve à un gros corps de troupes , sans ponts , sans radeaux , sans chevaux , &c. sans la perte d'un seul homme.

Quoique la Seine soit fort rapide , & ordinairement fort grosse entre le bac de Surenne & le pont de Neuilly , je ne laissai pas , le Mercredi 15 de ce mois , d'y faire une expérience de mon scaphandre , avec le même succès qu'au Port-à-l'Anglois. Je me tins sur le dos , au milieu de la rivière , aussi long - tems qu'on le voulut , les bras & les pointes des pieds élevés bien au-dessus de sa surface , uniquement pour faire voir que l'art de nager ne contribuoit en rien aux effets du scaphandre. M'étant placé ensuite tout debout , c'est-à-dire , verticalement , ou perpendiculairement , à la surface des flots , qui m'entraînoient rapidement , je me mis à nager comme les syrènes , ou à prendre de moi-même un mouvement de progression , au moyen de pattes d'oie , de mon invention & de ma construction ; car je suis si peu nageur que , sans ce scaphandre & ces especes de rames , je coule à fond en moins d'une minute. Le reste de mes opéra-

tions , en cet endroit , c'est-à-dire ; dans l'espace d'une demi-lieue , se trouve décrit dans la Lettre suivante , que j'adressai aux spectateurs , du milieu des flots , & tout à la nage.

M E S S I E U R S ,

Se jeter à corps perdu , & tout habillé ; au milieu d'un fleuve , sans sçavoir nager , feroit , au jugement de tout le monde , l'action d'un désespéré ; mais vouloir s'y mettre pour y boire & manger , charger un pistolet , le tirer , faire des armes , lire & écrire , toujours à la nage , cela paroîtroit le comble du ridicule ; c'est pourtant , Messieurs , ce dont je démontre l'exécution , sous vos yeux , pour la conservation de l'humanité. Je suis , &c.

O B S E R V A T I O N S.

Sur la Vertu de l'Aimant contre le mal de dents ; par M. de LA CONDAMINE , docteur en médecine de l'Université de Montpellier , & médecin à Romans en Dauphiné.

La médecine est un édifice immense ; il a fallu des siècles pour en jeter les premiers fondemens : des milliers d'années n'ont pu

l'élever bien-haut : plusieurs milliers encore ne suffiront pas pour le conduire jusqu'au comble. Tous les médecins de l'univers doivent concourir à la perfection de ce grand ouvrage ; les uns doivent y être employés comme ingénieurs en chefs ; les autres , comme architectes ; les autres , comme maçons ; les autres , comme simples manœuvres ; (le plus grand nombre , peut-être , devrait en être totalement exclus , comme n'étant composé que d'ouvriers paresseux , mal-adroits , inutiles & dangereux.) Plusieurs y ont déjà travaillé avec succès , soit dans l'ordre supérieur , soit dans le rang subalterne , chacun selon le degré de son talent , & de ses forces. Pour moi , qui n'ai ni forces ni talent , je m'estimerois heureux si je pouvois seulement fournir une pierre à l'élevation de ce vaste & superbe édifice. C'est dans cette vue que je vous adresse , monsieur , les observations suivantes , sauf à vous de rejeter ces frêles matériaux , s'ils ne vous paroissent pas dignes d'être employés.

Une religieuse du couvent de sainte Ursule, de cette ville, âgée d'environ quarante ans, souffroit jour & nuit, depuis près de trois semaines , d'un mal de dents violent , qui occupoit la partie latérale droite de la mâchoire supérieure ; s'étendoit jusqu'à l'œil ,

du même côté , & y excitoit des tiraillemens très - douloureux. Les bains de pieds , les gargarismes , les lavemens , &c. n'ayant produit que des soulagemens momentanés , j'étois sur le point d'ordonner une saignée du pied , que j'avois différée jusqu'alors , attendu la délicatesse du tempérament de la malade , lorsque je me ressouvins des heureux effets opérés par l'aimant , dans de pareilles douleurs , consignés dans quelques ouvrages périodiques. Je proposai à la malade d'en faire l'essai ; elle y consentit volontiers , & se trouva soulagée après deux ou trois applications réitérées.

Les deux dernières dents molaires étoient attaquées d'un commencement de carie. J'ai employé , dans les diverses applications , tantôt le pôle boréal , & tantôt le pôle austral. La douleur sembloit fuir d'une dent à l'autre. Je la poursuivois , en appliquant successivement l'aimant sur chaque dent affectée ; au moyen de quoi , je parvins enfin à la forcer jusques dans son dernier retranchement. L'aimant dont je me suis servi , pour cette opération , est un aimant artificiel , fait en fer à cheval , d'une force médiocre.

Sur la fin du mois d'Avril 1766 , madame . . âgée de trente-cinq ans , étoit tourmentée , depuis quinze jours , d'un mal de dents occasionné par une carie profonde de

la troisieme dent molaire gauche de la mâchoire supérieure, laquelle avoit donné lieu à une fluxion qui s'étoit répandue généralement sur toutes les dents de la mâchoire, tant inférieure que supérieure, & avoit donné lieu à un engorgement douloureux de toutes les glandes du voisinage, & des gencives, sur-tout de celles qui embrassent les dents incisives de la mâchoire inférieure, lesquelles étoient si sensibles, qu'il sembloit à la malade, (suivant ses propres termes,) qu'on les lui découpoit avec la pointe d'un canif. La fluxion avoit même gagné le derriere des oreilles, & y avoit excité de petites vésicules, d'où il sortoit une espece de sérosité très-acrimonieuse. Cette dame, dis-je, ayant entendu parler de l'effet produit par l'aimant, sur la religieuse sus-mentionnée, vint me trouver, à dix heures du soir, pour me prier de lui faire part de ce remede. L'aimant fut appliqué par le pole austral, successivement sur presque toutes les dents, mais plus souvent sur la dent gâtée, que je regardois comme le principe du mal. Toute cette opération dura environ 20 minutes. La malade s'en trouva soulagée si efficacement, qu'elle se retira presque sans douleur, & fort rassurée sur les effets du remede, dont l'appareil l'avoit d'abord alarmée. L'aspect de la bouffole & de l'air

mant, qu'elle ne connoissoit pas ; la précaution de diriger le visage du côté du nord, tout cela avoit un air de mystère qui lui paroissoit tenir un peu du sortilège, ou de la magie. Je la rassurai sur ses craintes, non toutefois sans rire de sa simplicité, & je finis par lui conseiller, pour assurer sa guérison, de faire usage, pendant quelques jours, des pédiluves, & du petit-lait altéré avec le creffon & les fleurs de sureau.

J'ai employé l'aimant dans nombre d'autres cas à-peu-près semblables, toujours avec un succès marqué, mais qui étoit plus ou moins complet, suivant la variété des circonstances, qui rendoient le mal plus ou moins opiniâtre & compliqué.

Une seule personne n'en a reçu aucun soulagement ; mais elle avoit la plus grande partie des dents en très-mauvais état ; d'ailleurs, il y avoit lieu de soupçonner chez elle une affection rhumatismale, qui avoit porté principalement à la tête, & peut-être même quelque principe de vice scorbutique dans les humeurs ; ce qui est bien différent d'un mal de dents simple & isolé.

J'ai souvent négligé de diriger la face du malade vers le nord ; & je n'ai pas observé que cette omission eût préjudicié en rien au succès de l'opération ; d'où l'on peut inférer que si cette précaution n'est pas parfaite-

ment indifférente, du moins elle n'est pas toujours absolument essentielle.

L'aimant, présenté devant l'œil d'une dame atteinte d'une ophthalmie invétérée, ne produisit aucun soulagement ; il est à remarquer cependant que la présence du pôle austral excitoit une sensation douloureuse, telle à-peu-près que celle qu'eût pu produire un vent froid, poussé avec vivacité, par un tuyau très-délié, laquelle étoit accompagnée d'un larmoyement plus abondant. L'application du pôle boréal, loin de produire un tel effet, sembloit corriger l'impression fâcheuse excitée par le pôle opposé ; ce qui paroît prouver évidemment que l'un agit en poussant du dehors au dedans, & l'autre, en attirant du dedans au dehors.

Ces observations réunies à celles qui ont été déjà faites sur le même sujet, par différens auteurs, doivent suffire pour assurer incontestablement à l'aimant, soit naturel, soit artificiel, la propriété admirable de guérir le mal de dents, ou du moins d'en calmer, pour un tems, la vive douleur, & pour engager les gens de l'art, & les amateurs de l'humanité, à l'employer avec confiance pour la guérison ou le soulagement de ceux qui ont le malheur d'être affligés d'un mal si cruel & si rebelle. On pourra

même tenter d'en étendre l'application à d'autres maladies. Certains médecins l'ont déjà fait. Quelques-uns prétendent l'avoir appliqué extérieurement, avec succès, dans les affections vaporeuses. D'autres le regardent comme un préservatif contre l'apoplexie. D'autres en conseillent même l'usage intérieur, &c. ; mais il faut attendre qu'une connoissance plus exacte de ce minéral, des recherches plus approfondies, & de nouvelles observations, nous éclairent davantage sur sa nature & sur la manière de l'employer utilement.

Que d'heureuses propriétés sont renfermées dans les différens corps de la nature, qu'il ne nous vient pas seulement en pensée de soupçonner ! Travaillons avec ardeur à les découvrir. C'est le vrai moyen de rendre d'importans services à l'humanité. En voulant éclairer les hommes, par la voie du raisonnement, souvent on les égare, & l'on s'égare soi-même. Ce n'est qu'en les servant, qu'on peut leur être véritablement utile. Ce n'est qu'en observant soigneusement les faits, qu'on peut s'instruire sans danger. Il semble que l'Etre suprême nous ait moins faits pour penser & pour raisonner, que pour sentir & pour agir, suivant les principes sacrés qu'il a pris soin de graver lui-même dans nos cœurs.

D'après ces réflexions, je me garderai

bien d'entreprendre de donner ici l'explication du phénomène qui a fourni le sujet des observations précédentes. Avec un peu de soin, je pourrois bien peut-être parvenir à conjecturer heureusement, comme quelques-uns, ou à déraisonner méthodiquement, comme tant d'autres; mais je n'y gagnerois rien, & le public n'y gagneroit pas davantage. Nous y perdriions, au contraire, sous les deux, moi le tems que je mettrois à méditer & à écrire, & le public celui qu'il emploiroit à me lire. Sçachons borner notre ambition : attachons-nous davantage aux faits qui tombent sous nos sens; & occupons-nous moins des causes qui sont hors notre portée. Etudions soigneusement la nature; observons attentivement sa marche; multiplions prudemment les expériences, sans trop nous embarrasser du *comment* ni du *pourquoi*. La première voie conduit sûrement à des connoissances positives, à des vérités nouvelles, à des découvertes utiles : l'autre n'aboutit tout au plus qu'à satisfaire une curiosité vaine, ou à flatter un fol orgueil. Si les hommes avoient été moins ambitieux de tout sçavoir & de tout connoître; s'ils avoient sçu se borner au nécessaire & à l'utile, ils seroient bien plus avancés qu'ils ne le sont dans tous les arts, dans toutes les sciences, mais sur-tout en médecine. La théorie seroit
moins

moins brillante, à la vérité ; mais la pratique seroit plus sûre. En physique, comme en morale, il est toujours dangereux de trop raisonner. Dans celle là, il suffit de bien voir ; & dans celle-ci, de bien faire. Tenons-nous-en là : devenons sages par l'exemple de ceux qui nous ont précédés ; n'ajoutons pas des égaremens nouveaux aux erreurs anciennes.

O B S E R V A T I O N

Sur un Accouchement terminé heureusement avec le Forceps ; par M. SAUCEROTTE, maître ès arts & en chirurgie, & chirurgien ordinaire du feu roi de Pologne, correspondant de l'Academie royale de chirurgie.

Quelques gens de l'art s'élèvent contre l'usage du forceps ; quelques-uns même avancent qu'ils terminent tous les accouchemens sans son secours, parce qu'ils ont reconnu qu'il étoit toujours nuisible à la femme, & souvent au fœtus. Il est vrai qu'il peut être pernicieux en certaines mains, & ne pas l'être dans d'autres. Je puis protester l'avoir vu employer, dans beaucoup d'occasions, par des mains instruites dans la manœuvre, sans qu'aucun accident en fût la suite ; moi-même je m'en suis servi

plusieurs fois , sans le moindre dommage ; du côté de la mere ni de l'enfant. Les gens sans prévention , pourront juger , par l'observation suivante , si le forceps est aussi meurtrier qu'on veut l'insinuer , & si j'aurois pu ne pas l'employer , dans la circonstance. L'exposition de ce fait contribuera peut - être à bannir les alarmes dans lesquelles les adversaires de cet instrument utile ont déjà jetté quelques esprits.

La nuit du 16 au 17 Janvier 1765 , je fus appelé , à minuit , chez M. de Bertillier , controlleur des pages & cadets du roi de Pologne , pour secourir , dans son premier accouchement , madame Bongard , sa fille. Les eaux étoient écoulées depuis onze heures. L'ayant touchée , je m'apperçus que tout se dispoisoit à un accouchement naturel , mais éloigné. Des douleurs assez vives , mais courtes , firent descendre peu-à-peu la tête jusques dans le vagin , vers les six heures & demie. Je la saignai pendant cet intervalle. A huit heures & demie , les choses n'étoient pas plus avancées qu'à six & demie ; au contraire , les douleurs devinrent violentes & continuelles , sans pour cela avancer le travail. Cette dame se plaignoit de ressentir de grandes douleurs dans la région hypogastrique inférieure , vers le fond de la matrice , par les mouvemens subits & violens du fœtus , enfin un mal-être , vers la partie moyenne

de la région épigastrique. Je ne pouvois aider en rien avec les mains, d'autant plus que la tête de l'enfant étoit fort grosse, & les parties de la dame fort étroites. Je crus qu'il n'y avoit pas de tems à perdre; j'envoyai chercher mon forceps courbe; de la correction de M. Levret; je l'introduisis, & fis, dans peu de tems, l'extraction d'une grosse fille. J'ajoute même, que malgré l'étroitesse des parties naturelles, la branche mâle étoit déjà introduite, que la dame ne s'en étoit point encore apperçue. L'enfant avoit un tour de cordon autour du cou, & avoit le visage violet & gonflé, à cause de la compression des jugulaires, &c. Cependant, avec quelques précautions, il revint parfaitement, & est encore actuellement en parfaite santé. La mere n'a pas eu la moindre incommodité, & est pareillement existante.

On me dira peut-être, qu'avec la patience, l'accouchement auroit pu se terminer naturellement: cela auroit pu arriver; mais à quels périls n'auroient pas été exposés la mere & l'enfant? Celui-ci auroit-il pu rester plus long-tems au passage, sans risquer de perdre la vie, ayant une circonvolution du cordon ombilical autour du cou, par conséquent, les veines jugulaires étant comprimées & le cordon lui-même? La tête étant fort grosse, & le vagin fort

Sij

resserré, la circulation des parties externes de la premiere étoit gênée, & pouvoit même être interdite par le gonflement qui, sans contredit, seroit arrivé aux parties de la mere.

Celle-ci, à son tour, ne risquoit-elle pas que les parois vaginales, la vessie & le rectum, étant meurtris & contus par la pression continuée de la tête de l'enfant, ne tombassent en gangrene, comme il n'arrive que trop souvent; d'où s'ensuivent les plus fâcheuses & les plus désagréables incommodités dans les voies urinaires & sterco-rales, & quelquefois la mort? Enfin n'étoit-elle pas exposée au déchirement de la matrice, par les facades que l'enfant gêné, donnoit contre ce viscere, en débandant ses pieds ou ses genoux; accident qui entraîne avec lui la perte des deux individus?

. *Si quid novisti rectius istis ,
Candidus imperti : si non , his utere mecum.*

HORAT. *Epist. ad Numi.*



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: JUILLET 1767.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$
2	15 $\frac{1}{2}$	22	14	28 $1 \frac{1}{4}$	28	27 $10 \frac{1}{2}$
3	10 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	27 $9 \frac{1}{2}$	27 $8 \frac{3}{4}$	27 $9 \frac{1}{2}$
4	11 $\frac{1}{4}$	16	12 $\frac{1}{4}$	27 $9 \frac{1}{2}$	27 $9 \frac{1}{2}$	27 $10 \frac{1}{2}$
5	12	19	15	27 $10 \frac{1}{2}$	27 $10 \frac{1}{4}$	27 $9 \frac{1}{2}$
6	12 $\frac{1}{2}$	19	15	28	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$
7	13	20 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 2	28 1
8	15 $\frac{1}{2}$	24 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	27 $11 \frac{1}{4}$	27 $11 \frac{1}{4}$
9	16	23 $\frac{1}{4}$	15	27 $11 \frac{1}{4}$	27 $11 \frac{1}{4}$	27 11
10	13	17 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	27 $9 \frac{1}{2}$	27 $10 \frac{1}{2}$	27 $11 \frac{1}{2}$
11	12 $\frac{1}{2}$	19	13 $\frac{1}{4}$	27 $11 \frac{1}{4}$	27 11	28
12	13	15 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	27 $11 \frac{1}{4}$	28	28 $1 \frac{1}{2}$
13	11 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 1
14	14 $\frac{1}{2}$	19	14	28	28	28 1
15	14 $\frac{1}{2}$	21	15 $\frac{1}{2}$	28	28	28
16	11 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	13	28	28 1	28 $1 \frac{1}{2}$
17	12 $\frac{1}{2}$	21	17	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28
18	14	21	15 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2	28 $2 \frac{1}{4}$
19	14	22 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 1	28 $2 \frac{1}{2}$
20	17	24 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	27 $11 \frac{1}{2}$	27 $11 \frac{3}{4}$	28
21	15 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 11	27 $10 \frac{1}{2}$	28
22	14	18 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{3}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
23	15	18 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28	28
24	13 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14	28	28	28 $\frac{3}{4}$
25	13 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $1 \frac{1}{2}$
26	13	17 $\frac{1}{4}$	14	28 1	28 $\frac{3}{4}$	28 1
27	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{3}{4}$	28 1	28 2	28 $2 \frac{1}{4}$
28	15 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{2}$
29	14 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28 2	28 $1 \frac{1}{4}$	28 1
30	14 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	16	28 $\frac{1}{2}$	28	28
31	15	18 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{3}{4}$	27 $10 \frac{3}{4}$	27 $11 \frac{1}{2}$	28 1

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>E'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. couvert.	O. pet. pluie. nuages.	Nuages.
2	S-O. nuages.	S-S-O. nuag. pluie.	Pluie.
3	S. S-O. pluie cont.	O. gr. pluie. nuages.	Nuages.
4	O S O vent. nuag. pluie.	O. nuag. pl. vent.	Nuages.
5	S-O. couv. pluie.	S-S-O. nuag.	Nuages.
6	O. nuages.	S-O. vent n.	Nuages.
7	O. nuages.	S O. nuages.	Beau.
8	O. fet. nuag. vent.	S-O. nuages. vent. couv.	Nuages.
9	O-S-O. pl. vent. nuag.	S-O. vent. nuages. b.	Nuages.
10	O-S-O. pl. couv.	O. pluie. nuag. ges.	Nuages.
11	O. couv. ton. forte ondée. pl. nuages.	O-S-O. nuag. tonn. pluie.	Pluie. tonn.
12	S-O. couv. gr. pluie.	O. pl. tonn. nuages.	Beau.
13	S-S-O. nuag.	S-O. nuages.	Nuag. pluie.
14	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
15	N. nuages.	E-N-E. nuag.	Couv. pluie.
16	N-E. pluie couvert.	N-E. couv.	Nuages.
17	N-E. nuages.	N-E. nuag. pluie.	Pluie. vent. écl. tonn.
18	O. couvert. nuages.	O. nuages.	Beau.
19	E-N-E. serain. nuages.	S-S-O. nuag.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée. L'Après-Midi. Le Soir à 11 h.		
20	S-S-E. nuag.	O. nuages.	Beau.
21	S-O. nuages. vent. per. pl.	O-S-O. vent. pluie. nuag.	Beau. vent.
22	O-S-O. n. petite pluie.	S-O. couv. pet. pluie.	Couvert.
23	S-S-O. petite pluie. couv.	S-O. couv. gr. pluie.	Pluie. con.
24	S-S-O. couv. petite pluie.	S-O. gr. pl. nuages.	Nuages.
25	S-S-O. couv. gr. pluie.	S-O. p ^l . nuag.	Nuages.
26	S-O. couv. petite pluie.	S-S-O. gr. pl. couv. pl.	Convert.
27	O. couv. n.	O. nuages.	Beau.
28	O. ép. nuag.	O. nuages.	Nuages.
29	O. couv. n.	S-O. nuages. beau.	Serein.
30	O-S-O. couv.	S-O. nuages. pluie.	Couvert.
31	O. pl. nuag. vent.	O. nuages.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $24\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $10\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $12\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $8\frac{1}{4}$ lignes.

280 MALADIES REGN. A PARIS.

la différence entre ces deux termes est de $5\frac{7}{12}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N.
 2 fois du N-E.
 2 fois de l'E- N-E.
 1 fois du S-S-E.
 9 fois du S-S-O.
 16 fois du S-O.
 7 fois de l'O-S-O.
 16 fois de l'O.

Il a fait 3 jours serein.
 11 jours beau.
 7 jours du vent.
 27 jours des nuages.
 17 jours couvert.
 21 jours de la pluie.
 4 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1767.

Les affections catarrhales & rhumatisantes, qu'on avoit observées dans le mois précédent, ont continué à régner pendant tout celui-ci : elles ont produit des enchifrenemens, des maux de gorge, & de véritables rhumes de poitrine ; certains malades se plaignoient de courbatures & de lassitudes générales ; d'autres, de douleurs vagues, qui les tourmentoient plus ou moins vivement. La plupart de ces affections n'étoient point accompagnées de fièvre.

Les petites véroles, dont on a observé

un assez grand nombre pendant ce mois , ont paru prendre un caractère plus effrayant ; la plûpart étoient confluentes & accompagnées d'accidens assez graves : cependant on n'a pas ouï dire qu'elles ayent fait beaucoup de ravage.

On a observé , en outre , pendant ce mois , quelques *cholera-morbus* , dont l'événement a été funeste ; ou a vu aussi des fièvres d'un mauvais caractère , qui portoient à la tête , & étoient accompagnées d'accidens très-graves.

*Observations météorologiques faites à Lille ,
au mois de Juin 1767 ; par
M. BOUCHER , médecin.*

Il n'y a pas eu de chaleurs vives dans le cours de ce mois , si l'on excepte trois ou quatre jours vers la fin du mois : le thermometre ne s'est pas porté plus haut qu'au terme de 16 à 18 degrés ; & même , certains jours , au milieu du mois , il ne s'est élevé qu'à celui de 13 à 14 degrés ; ce n'est que le 24 & le 26 que sa liqueur a approché du terme de 21 degrés.

Le commencement du mois a été fort orageux. Il y a eu de fortes pluies les trois premiers jours ; mais , dans le reste du mois , il n'y a eu de pluie considérable que le 11 & le 17.

282 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Le barometre a été observé presque tout le mois au - dessous du terme de 28 pouces, mais sans guères s'éloigner de ce terme, si ce n'est le 2 & le 4, que le mercure a descendu à 27 pouces 4 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence, entre ces deux termes, est de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 16 fois du Nord.

9 fois du N. vers l'Est.

1 fois de l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

4 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ou.

4 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

1 jour de grêle.

4 jours de tonnerre.

2 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humid.

dité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juin 1767.

Il y avoit encore, parmi les enfans, de la fièvre rouge aphtheuse, avec angine; & même souvent il s'y joignoit un gonflement douloureux des glandes jugulaires. On a vu encore aussi de ces éruptions éréthipélateuses, qui ont régné le mois précédent. Les ophthalmies ont été communes, ce mois & le précédent; & plusieurs personnes ont eu des fluxions inflammatoires dans les oreilles.

Les maux de tête rebelles ont persévéré jusques dans ce mois; mais ils paroissent de moindre conséquence que ci-devant. De plus, il a régné, parmi les enfans & les jeunes gens, des fluxions autour du col, en forme de *torticoli*, compliquées de gonflement des glandes jugulaires: cet état de fluxion & de gonflement s'est porté, dans quelques-uns, jusqu'aux glandes des aînes.

La fièvre continuë, quoique relâchée, n'avoit pas défisté. Dans quelques-uns elle avoit le caractère & la marche de la fièvre synoque-putride des anciens, sans avoir d'exacerbations réglées; dans d'autres, elle tenoit de la fièvre hémitritée, ayant des exacerbations assez réglées & plus violentes

de deux jours l'un ; & enfin il y a eu encore dans le petit peuple , bien des personnes attaquées de la fièvre putride - maligne. L'une & l'autre espece de fièvre a eu cela de commun , qu'il s'est fait , dans le progrès de la maladie , en la plûpart des sujets , une éruption miliaire-rouge , plus ou moins considérable , & qui ne décidoit de rien.

Les fièvres intermittentes , tierces & doubles-tierces , ont paru plus rebelles que ci-devant. Ce n'étoit point assez que de préparer les malades à l'usage du quinquina , par l'emploi convenable des remedes généraux ; on devoit attendre qu'il se présentât des signes de coction de la part des urines ou des selles , pour avoir recours à ce spécifique , sans quoi la récidive avoit lieu , ou une autre maladie succédoit. Ce genre de fièvre a attaqué nombre de nouvelles accouchées , & leur a fait perdre leur lait : cette circonstance a eu lieu aussi dans plusieurs nourrices , qui n'ont pas essuyé la fièvre.



LIVRES NOUVEAUX.

Thoughts arising from experience, concerning the present peculiar method of treating persons inoculated for the small-pox. Relating to the preparation of the patients. The manner of the operation. The genuine nature of the disease, and of some other eruptive cases. The use of cold air. The effects of retarding or lessening the eruption, and purging after it is over. By W. Bromfeild, surgeon to her royal highness the princess dowager of Wales, and to S. Georges and the Lock-hospitals. C'est-à-dire : Pensées fondées sur l'expérience, sur la méthode particulière, actuellement en vogue, de traiter les personnes inoculées de la petite vérole; roulant principalement sur la préparation des sujets; la manière de faire l'opération; la véritable nature de la maladie & de quelques autres maladies éruptives; l'usage de l'air froid; les effets du retardement ou de la diminution de l'éruption, & des purgatifs lorsqu'elle est faite. Par M. G. Bromfeild, chirurgien de S. A. Madame la princesse douairière de Galles, & des hôpitaux de S. George & de Lock. A Londres, chez Brotherton & Hingeston, 1767, in-8°.

Sur les rechutes & sur la contagion de la petite vérole , deux Lettres de M. *Médecus* , conseiller aulique & médecin de S. A. S. M^{gr} le duc de *Deux-Ponts* , membre de l'Académie électorale Palatine , &c. à M. *Petit* , docteur-régent , & ancien professeur en médecine de l'université de Paris , membre des Académies royales des sciences de Paris & de Stockholm , &c. A Mannheim , de l'imprimerie de l'Académie , 1767 , in-8°. Se trouve à Paris , chez *Didot le jeune* ; prix 18 sols.

Traité des Plantes & des Animaux , tant des pays étrangers que de nos climats , qui sont d'usage en médecine , représentés en 730 planches gravées en taille douce , sur les desseins d'après nature de M. *de Garfsault* ; par MM. de *Fehrt* , *Prévost* , *Duclos* , *Martinet* , &c. avec leurs descriptions , vertus & usages , suivant l'ordre du livre intitulé *Matière médicale de M. Geoffroy* , médecin ; ouvrage utile à toutes matières médicales , aux amateurs d'histoire naturelle , aux artistes , aux personnes charitables , & à tous ceux qui préparent eux-mêmes leurs médicaments. A Paris , chez *Didot le jeune* , 6 vol. in-8° , grand papier.

Didot le jeune , qui a fait l'acquisition de cet ouvrage , annonce qu'il délivrera les six volumes brochés , à 30 livres , jusqu'au dernier Décembre de cette année

1767 ; passé lequel tems , ils seront vendus 54 livres , leur valeur réelle.

Art vétérinaire , ou Médecine des animaux. A Paris , chez *Valat-la-Chapelle* , 1767 , in-4^o de 31 pages.

Cette brochure contient le programme qui fut publié en 1762 , lors de l'établissement de la première école vétérinaire à Lyon , & le règlement qui doit être suivi dans celle que S. M. vient d'établir au château d'Alfort , près Charenton.

E R R A T A.

Journal de Juin , page 263 , ligne 20 & suiv. *les hygrometres ont marqué* , lisez de suite , *de l'humidité tous les mois*.

Journal de Juillet , page 92 , ligne 18 & suiv. *les hygrometres ont marqué* , lisez de suite , *de l'humidité au commencement du mois , & de la sécheresse à la fin*.



T A B L E.

E X T R A I T du second Mémoire de M. Deparcieux sur le Projet d'amener à Paris la Rivière d'Yvette. Page 195	
Extrait de l'Essai sur l'usage & les effets de l'Ecorce du garou. Par M. le Roi, apothicaire.	207
Première Lettre de M. Petit, médecin, à M. Demours, sur une Inoculation.	215
Observation sur une tumeur de la Rate. Par M. Brochet de la Boutière, médecin.	235
— sur l'Ouverture du Cadavre d'un homme mort d'Epilepsie & de Phthisie. Par M. Thomas, chirur- gien.	238
— sur une Maladie convulsive. Par M. Hardouineau, médecin.	242
— sur un Abscès aux intestins. Par M. Martinet, médecin.	244
— sur les Effets de l'emplâtre de Ciguë. Par M. Ro- ziere de la Chastagne, médecin.	249
— sur les Plaies faites par le Verre. Par M. Martin, chirurgien.	253
Lettre sur un Abscès dans la substance du Cerveau. Par M. Roziere de la Chastagne, médecin.	257
— de M. de la Chapelle, sur le Scaphandre.	260
Observations sur les Vertus de l'Aimant contre le mal de dentes. Par M. de la Condamine, médecin.	265
— sur un Accouchement terminé heureusement avec le Forceps. Par M. Saucerotte, chirurgien.	273
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juillet 1767.	277
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1767.	280
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1767. Par M. Boucher, médecin.	281
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juin 1767. Par le même.	283
Livres nouveaux.	285

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Septembre 1767. A
Paris, ce 23 Août 1767.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus ; sed temporis
filia. Bagl.

OCTOBRE 1767.

TOME XXVII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,

A V I S.

L'abondance des Mémoires & Observations que nous recevons de toutes parts , pour être insérés dans notre Journal , ne nous permettant pas toujours de les faire paroître aussi promptement que nous le désirerions , nous avons cru , pour faire plaisir aux auteurs , devoir augmenter les trois derniers Journaux que nous publierons , cette année , d'une feuille chacun. Nous espérons parvenir , par ce moyen , à accélérer la publication des différentes pièces que nous recevrons.

Nous nous sommes déterminés d'autant plus volontiers à faire cette augmentation , qu'elle se fera , sans augmenter le prix des souscriptions. Les cahiers d'Octobre , Novembre & Décembre contiendront donc sept feuilles d'impression , au lieu de six dont ils sont composés ordinairement.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1767.

EXTRAIT.

*De divers Ouvrages publiés depuis peu, en
Angleterre, sur une nouvelle Méthode
d'inoculer la petite Vérole.*

TANDIS qu'on dispute encore, en France, pour sçavoir si l'on proscriera entièrement la pratique de l'inoculation, ou si on la tolérera hors de l'enceinte des grandes villes, c'est-à-dire si l'on permettra aux riches seuls de profiter de ses bienfaits; en Angleterre, où l'on jouit, depuis longtemps, de ses avantages, on travaille à en perfectionner la méthode avec un succès

qu'on auroit peine à croire, s'il n'étoit certifié par des témoignages trop respectables pour laisser le moindre prétexte au doute.

Le sieur Sutton, fermier du comte d'Essex, & exerçant la pharmacie dans un village de cette province, après avoir éprouvé quelques malheurs, en pratiquant l'inoculation par la méthode ordinaire, en découvrit une par laquelle il est parvenu, au commencement de cette année 1767, à inoculer, par lui ou par quelques aides auxquels il a confié son secret, vingt mille personnes de tout âge, de tout sexe & de tout tempérament. Les succès de cette méthode ont été rendus publics par une feuille imprimée avec le titre : *Inoculation made easy ; l'Inoculation rendue facile*, qui ne nous est pas parvenue. Les médecins de la grande Bretagne, témoins de ces succès, ont travaillé à l'envi à en découvrir la source. MM. George Backer, membre de la société royale, & médecin de la maison du roi d'Angleterre ; Glafs, médecin d'Exeter ; Chandler, chirurgien de Canterbury ; Dimsdale, médecin à Hertfort, ont publié les observations qu'ils ont faites ou qu'ils ont pu se procurer sur le traitement des personnes inoculées par le sieur Sutton ou ses adjoints, & les expériences qu'ils ont faites eux-mêmes d'une méthode qu'ils croient la même que celle de Sutton. Le dernier a

D'INOCULER LA PETITE VÉROLE. 293
même fait quelques tentatives pour appliquer à la petite vérole naturelle une méthode qui réussit si bien dans l'artificielle. M. Bromfield, chirurgien de madame la princesse de Galles, est le seul qui ait jusqu'ici cherché à concilier l'ancienne méthode avec la nouvelle. Nous allons tâcher de faire connoître ces différentes productions; nous en exceptons cependant l'Opuscule du docteur Glafs, qui ne nous est pas parvenu : nous commencerons par l'ouvrage du docteur Backer, intitulé : *Inquiry in to the merits of inoculating*, &c. Recherches sur les avantages de la méthode d'inoculer la petite vérole, qui est en usage aujourd'hui en différentes provinces de l'Angleterre; par *George Backer*, docteur en médecine, membre de la société royale, & médecin de la maison du roi d'Angleterre. A Londres, chez *Dodfley*, 1766, in-8° de 68 pages.

M. De Villiers, médecin de la Faculté de Paris, nous a communiqué une traduction de cette brochure, que nous voudrions pouvoir insérer en entier; mais la nature de notre ouvrage ne nous permettant pas de faire usage de morceaux d'une aussi grande étendue, nous nous contenterons d'en présenter le précis à nos lecteurs.

Après avoir observé que l'inoculation doit vraisemblablement son origine au ha-

zard, M. Backer remarque que cette pratique n'a encore fait que peu de progrès dans quelques-unes des parties de l'Europe les plus éclairées. « Elle y a même trouvé, » dit-il, les obstacles les plus déraisonnables dans l'opiniâtreté des gens à préjugés, qui ont épuisé le raisonnement & leur mauvaise foi, pour la détruire. Mais on doit publier, à l'honneur des médecins de l'Angleterre, que les plus distingués d'entr'eux sont devenus ses partisans de très-bonne heure ; . . . ils ont, ajoute-t-il, mesuré la valeur sur son importance, & non sur la bassesse de son origine ; & ils ont protégé cette découverte due à un peuple barbare, avec le même zèle & la même ardeur que les leurs propres. » Il ne doute point que ces médecins, si zélés pour leur profession, n'encouragent des efforts qui tendroient à rendre cette pratique plus aisée, & moins hasardeuse ; il les croit incapables de rejeter sur de simples spéculations ce qu'ils n'auroient pas examiné au creuset de l'expérience. Un fait de pratique bien établi, est d'un plus grand prix à leurs yeux, que toutes les théories enfantées par l'imagination.

M. Backer ne pense pas qu'on puisse rejeter la nouvelle méthode, parce qu'elle a été découverte par des gens étrangers à la médecine : il s'accorde, en cela, avec Hip-

pocrate qui, dans ses *Præceptiones*, Foes. sect. I, pag. 28, dit expressément : *Neque verò pigeat ex plebeius siscitari, si quid ad curandi opportunitatem conferre videatur.* Instruit des succès de ces nouveaux inoculateurs, il a cru devoir prendre toutes les informations qui pourroient le conduire à découvrir quelque chose de leur pratique : voici ce qu'il a appris d'une personne qui avoit fait inoculer son propre fils par cette méthode. Nous copierons sa description, ou plutôt la version qu'en a faite M. De Villiers.

» Toute personne est obligée de passer strictement par un régime préparatoire quinze jours avant l'opération. Pendant ce tems, on lui interdit toute épicerie, toute liqueur fermentée, & tout aliment tiré du règne animal, excepté le lait. On lui permet tous les fruits, excepté les jours de purgation ; & on lui fait prendre une poudre, le soir, en se couchant, & le lendemain, une dose de sel purgatif : on réitère trois fois cette poudre & ce sel ; on ne donne que les trois prises de poudre aux enfans, & point de sel ; on fait un grand secret de la composition de cette poudre ; mais l'inflammation des gencives, qui survient aux uns, & la salivation qu'éprouvent les autres, démontrent assez qu'il y entre une préparation mercurielle. »

» Les mois de Mai, Juin, Juillet & Août
 » sont regardés comme les plus propres à
 » l'inoculation : on inocule cependant les
 » gens bien portans dans toutes les saisons
 » de l'année indistinctement. L'automne
 » passe pour être la moins favorable; & un
 » tempérament fiévreux est regardé comme
 » le moins propre à cette opération. On ne
 » questionne personne, pour sçavoir s'il
 » n'auroit point un vice scorbutique, ou le
 » sang mauvais. Les apparences extérieures
 » du sang n'offrent aucune conjecture sur le
 » bon ou mauvais état de la santé. »

» Le sujet qui doit être inoculé, étant
 » arrivé à la maison destinée à cet usage, est
 » introduit dans une sale publique qui peut
 » contenir beaucoup de monde, & réunir,
 » conséquemment, tous les différens pé-
 » riodes de la maladie. L'opérateur ouvre
 » une pustule à quelqu'un des malades de la
 » sale, ayant soin d'en choisir une qui con-
 » tienne une matiere encore crüe; & de la
 » même lancette qui en est teinte, il leve la
 » sur-peau de son nouveau malade à la par-
 » tie extérieure du bras où la peau est la plus
 » épaisse : après cela, il se contente d'ap-
 » puyer le doigt dessus, sans y employer ni
 » emplâtre ni bandage. Mais, ce qu'il y a
 » de plus digne de remarque, c'est qu'il ino-
 » cule souvent le peuple avec de la moiteur
 » prise sur le bras d'un inoculé avant l'érup-

» tion, & même quatre jours après l'opé-
 » ration ; & je suis bien informé à présent ,
 » que c'est la méthode qu'il (le sieur Sut-
 » ton) préfère. Il a essayé d'inoculer avec
 » le sang , mais sans succès. Si l'opérateur
 » ne se trouve pas chez lui , quand un nou-
 » veau malade arrive à la sale , celui-ci
 » peut y rester sans danger. On y craint
 » même si peu un excès de contagion , qu'il
 » est très-commun d'y voir la personne
 » qu'on vient d'inoculer , dans le même
 » lit qu'une autre inoculée avant , dans
 » quelque période de la maladie que celle-ci
 » puisse se trouver , & même quelquefois
 » dans le même lit qui en contient déjà qua-
 » tre ou cinq autres. »

Le soir même du jour de l'opération , le
 » malade prend une pilule ; ce qu'il con-
 » tinue tous les jours , jusqu'à ce que la fié-
 » vre survienne : on lui recommande beau-
 » coup un exercice modéré , à l'air libre ,
 » pendant ce tems. »

» Vingt-quatre heures après l'opération ,
 » l'opérateur peut souvent distinguer si elle
 » a pris ou non. Il examine l'incision tous
 » les jours , & paroît juger par-là avec
 » quelque certitude , du degré qu'aura la
 » la maladie. Trois jours après l'opération ,
 » si elle a bien pris , on voit sur l'incision
 » une tache semblable à une morsure de
 » puce. Il n'en paroît pas encore sur le reste

» du corps. Cette tache devient peu-à-peu
 » une pustule rouge, & enfin une vessie
 » pleine d'une lymphe claire. Elle prend
 » son degré de maturation comme les au-
 » tres pustules varioliques ; mais elle est la
 » dernière à tomber. Plus la couleur change
 » autour de l'incision, & moindre est l'érup-
 » tion. Mais, quand on n'y voit, au con-
 » traire, qu'un petit cercle d'une couleur
 » peu différente du reste de la peau, alors
 » on donne des purgatifs plus forts qu'à l'or-
 » dinaire, & plus fréquemment. Le signe
 » du bras ne varie point : c'est toujours
 » constamment une pustule, & jamais à sa
 » place une douleur interne, un ulcère, un
 » écoulement, &c. »

» On continue toujours le même régime
 » que pendant l'opération. Si la fièvre con-
 » tinue quelques heures sans disposition à la
 » sueur, on donne au malade quelques
 » gouttes acides, dont l'effet est de les faire
 » suer copieusement. Dans les cas où la fié-
 » vre est très-considérable, on lui donne une
 » poudre, & une pilule encore plus efficace
 » que la poudre. Je dois avertir ici, que
 » mon ami n'a vu prendre ni poudre ni
 » pilule, pendant qu'il a été dans la maison
 » des inoculés, & qu'on n'y a même donné
 » les gouttes acides que deux fois. L'inocu-
 » lateur donne généralement de l'eau froide
 » pendant l'ardeur de la fièvre ; mais il lui

» substitue une infusion chaude de thé bou,
 » de l'eau de gruau legere, dès qu'il voit les
 » premieres approches de la transpiration.
 » Mais si-tôt que la sueur diminue, l'éruption
 » venant à paroître, il fait lever ses malades,
 » & les fait promener aux environs
 » de la maison, ou dans le jardin : depuis
 » cette époque jusqu'à la fin de la maladie,
 » il leur donne du gruau au lait à volonté. »

» Le lendemain, du premier instant où il
 » voit les pustules se couvrir d'une tache
 » opaque, il donne une once de sel de Glauber
 » aux adultes : la dose en varie pour les
 » enfans, relativement à leur âge. Si l'éruption
 » est petite, il leur permet du bouillon bouilli,
 » une rôtie au beurre & de la petite biere.
 » Mais, dans le cas où elle est considérable,
 » trois jours après la premiere dose du sel de
 » Glauber, il leur en donne une seconde, & les
 » tient à la même diète que pendant la
 » préparation. Mon ami ayant demandé si la
 » méthode de purger de si bonne heure étoit
 » une pratique générale, on lui répondit qu'on
 » avoit pour but, en cela, d'évacuer une matiere
 » qui pourroit paroître ensuite sous la forme
 » de cloux, &c. »

» Du 20 Avril au 20 Mai, on inocula,
 » dans la maison en question, quarante ou
 » cinquante personnes que mon ami vit tou-

» tes se promener pendant tout le cours de
 » leur maladie, excepté aux premières ap-
 » proches de l'éruption. »

M. Backer ajoûte que le même opérateur a quelquefois inoculé la rougeole, en trempant sa lancette dans l'humeur qui coule abondamment du coin de l'œil dans cette maladie. Il rapporte ensuite la lettre d'un Ecclésiastique qui lui rend compte de ce qu'il a observé pendant l'inoculation de ses deux enfans, & qui confirme pleinement ce que nous avons rapporté ci-dessus de la méthode de ces nouveaux inoculateurs.

Il ne s'agit, dans tout ce que nous venons de rapporter, que de la pratique d'un seul homme. Il y a, dans les différens cantons de l'Angleterre, d'autres inoculateurs qui se sont donnés, dit-on, plus de liberté. « On
 » nous a parlé, dit M. Backer, de malades
 » qui avoient été transportés à la campagne
 » pendant le frisson ; qui n'avoient pris d'au-
 » tre liquide que celui qu'ils avoient été obli-
 » gés de se procurer par eux-mêmes à une
 » pompe, tandis qu'ils avoient la fièvre ; qui
 » s'étoient exposés à l'air dans toutes les sai-
 » sons, quelque tems qu'il fût, & dans tous
 » les périodes de l'éruption. Tous ces faits
 » & d'autres encore nous viennent de trop
 » bonne part, pour qu'on puisse en douter.
 » Il est, en effet, très-certain qu'on a inoculé
 » en dernier lieu ; selon la méthode exposée

» ci-dessus, dans l'espace d'un petit nombre
 » d'années, plusieurs milliers de sujets de
 » tous les tempéramens & de tous les âges ;
 » car il s'en est même trouvé de soixante-
 » dix ans ; & tous, en général, se sont très-
 » bien tirés d'affaire, sans qu'on ait presque
 » vu un symptôme défavorable. Il résulte
 » des informations très-exactes que je me
 » suis procurées, & que je pûs représenter,
 » que, de dix sept mille personnes qui ont
 » été inoculées de la sorte, il n'en est mort
 » que cinq ou six. »

M. Backer n'a pas cru devoir décider jusqu'à quel point les préparations d'antimoine & de mercure peuvent être utiles dans le régime préparatoire, encore moins dans la fièvre variolique, & après l'éruption. Il pense que la pratique de les administrer dans ce cas vient originairement d'une opinion favorite de Boerhaave qui pensoit que le mercure & l'antimoine sont des antidotes capables de détruire le virus variolique ; opinion qui étoit le fruit de sa théorie, & qui ne lui avoit jamais été confirmée par l'expérience. Entr'autres médecins qui l'ont adopté, il cite le docteur Andrew d'Exeter, & le docteur Gale de Connecticut dans la Nouvelle Angleterre. Le docteur Rosen, premier médecin de S. M. Suédoise, n'employoit que le calomel, l'extrait aqueux d'aloës, & la résine de gaïac. Mais d'au-

tres médecins ne sont pas également persuadés des avantages de cette espèce de remèdes. On ne peut disconvenir cependant que le calomel ne soit un excellent purgatif, toutes les fois qu'il y a de la saburree dans les premières voies. Tous les inoculateurs paroissent convenir d'ailleurs, qu'en général, il est utile de donner deux ou trois purgatifs pendant le cours de cette maladie; & Sydenham a observé que les purgations répétées avant l'infection, rendent, le plus souvent, la petite vérole qui suit, plus douce & plus discrète.

Il ne doute pas que le principal avantage de cette méthode ne vienne de l'usage libre de l'air froid que les nouveaux inoculateurs ont permis à leurs malades pendant tout le cours de leur maladie. Il se fonde sur l'autorité de Sydenham qui est devenu de plus en plus partisan du régime rafraîchissant, à proportion des progrès qu'il a faits dans la connoissance de cette maladie : il cite en preuve des passages des différentes éditions de ses ouvrages, où il en traite, par lesquels il est démontré, en effet, que cet illustre médecin s'est convaincu, par une expérience suivie, de la nécessité de laisser jouir le malade d'un air frais. Nous nous contenterons d'observer que, dans sa *Dissertation épistolaire* au docteur Cole, imprimée, pour la première fois, en 1681, il insiste sur cette

doctrine générale qu'un médecin doit se faire un point capital d'empêcher, avant tout, l'assimilation précipitée de la matière varioleuse ; effet que rien ne produit plus sûrement que l'air frais qu'on laisse respirer au malade. Pour prouver que Sydenham n'a pas même osé donner à cette pratique toute l'étendue qu'il auroit désiré, arrêté, sans doute, par les obstacles qu'il éprouvoit par les préjugés des gardes-malades, M. Backer oppose à ce qu'il dit dans ses ouvrages, que, dès qu'il apperçoit les signes évidens de la petite vérole : *Ægrum aurâ liberiore interdico* ; il lui oppose, dis-je, le témoignage du docteur Dovar qui atteste qu'ayant été traité, par Sydenham, de la petite vérole, il se promena, de son avis, jusqu'à ce qu'il ne vît plus à se conduire ; qu'il n'eut point de feu, que les fenêtres furent constamment ouvertes ; que les couvertures n'alloient que jusqu'à la ceinture ; enfin qu'il prenoit, toutes les vingt-quatre heures, douze bouteilles de petite bière, acidulées avec l'huile de vitriol.

Notre auteur confirme cette doctrine par un fait rapporté par le docteur Monro l'ainé. » Je suis bien informé, dit ce médecin, que » cent douze sujets ont été inoculés au mi- » lieu de l'hiver, dans une de nos îles les » plus septentrionales, où il y avoit à peine » assez de chauffage pour préparer les mets ;

» que la plûpart se promenoient pieds nuds
 » dans la neige , & sur la glace , & qu'il n'en
 » est mort aucun. » Il y ajoute plusieurs
 exemples de personnes crues mortes , &
 qu'on avoit , en conséquence , exposées à
 l'air libre , que cet air a ramenées à la vie.
 Enfin , pour faire voir combien la méthode
 opposée peut être funeste , même dans l'ino-
 culation , il cite ce qui est arrivé , depuis
 peu , à Blandfort : de trois cent quatre-
 vingt-quatre malades qui y ont été inoculés ,
 il s'en est trouvé cent cinquante de la classe
 du peuple pauvre , pour lesquels la fabrique
 a payé l'inoculateur : aucun de ces cent cin-
 quante inoculés n'a eu la petite vérole con-
 fluente ; tandis que , parmi les autres , plu-
 sieurs ont été en danger ; & il en est mort
 même treize.

Nous avons dit , au commencement de
 cet Extrait , que nous n'avions pu nous pro-
 curer la *Lettre de M. Glafs* : nous sçavons
 seulement qu'il conclut de ses observations
 ou des informations qu'il a eues sur la mé-
 thode des nouveaux inoculateurs , que *leurs*
succès extraordinaires étoient dûs à l'atten-
tion qu'ils avoient de disposer les personnes
qu'ils inoculoient à la sueur , & de les faire
suer par les remèdes qu'ils leur donnoient
immédiatement après l'inoculation , & pen-
dant la fièvre d'éruption.

An Essay towards an investigation of the
present

present succesful , and most general method of inoculation. Essai sur la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole ; par M. Chandler, chirurgien à Canterbury, avec cette épigraphe :

Sic enim decet investigatorem veri , non solum quæ legerit , sed & quæ secum meditando considerat & contemplatur , in communem fructum proferre. FERNEL, in Præfat. ad iv lib. de Febris. Lugd. Bat. 1645.

A Londres, chez *Wilkie*, 1767, in-8° de 47 pages.

M. Chandler, ayant eu occasion de suivre plusieurs malades inoculés à Canterbury, selon la nouvelle méthode, par M. Péale, chirurgien de Maidstone, à qui le sieur Sutton a communiqué son secret, instruit d'ailleurs par ce qu'avoient publié MM. Backer & Glafs, il inocula lui-même, aux environs de Chilham, avec M. Mantell, chirurgien de réputation de ce lieu, un grand nombre de personnes de tout âge & de toutes sortes de constitutions. L'événement de ces inoculations ayant été exactement le même que celui des inoculations de M. Péale, il a cru pouvoir en conclure qu'il avoit découvert sa méthode. Pour faire mieux connoître la marche qui l'avoit conduit à cette découverte, il fait d'abord quelques remarques sur les Ecrits de MM. Backer & Glafs, la description qu'ils font de la nouvelle méthode,

lui ayant paru différer, en quelques points, de ce qu'il a vu pratiquer à M. Péale; ce qui peut venir, dit-il, de ce que les nouveaux inoculateurs ont peut-être fait quelques changemens à leur méthode, ou de ce que les rapports qu'on en a faits à ces médecins, n'étoient pas exacts.

Par exemple, la préparation qui, selon le docteur Backer, duroit quinze jours, n'en dure plus que huit, pendant lesquels on fait prendre aux adultes trois prises d'une poudre & d'un sel purgatif, & de poudre seule aux enfans, à deux jours d'intervalle entre chaque prise. Il a même ouï dire qu'ils vouloient abréger cette préparation, en ne faisant prendre que deux prises de la poudre & du purgatif avant l'opération, & la troisième après. Il convient que la poudre est une préparation de mercure, puisqu'elle a quelquefois produit la salivation. Il dit qu'on a inoculé, par cette méthode, quelques personnes fiévreuses, & un grand nombre de sujets scrophuleux & scorbutiques. Il est persuadé que le sieur Sutton n'emploie plus la matiere des boutons, pour communiquer le virus, & qu'il préfère toujours l'humidité qui suinte du bras du sujet qui doit communiquer l'infection, avant l'éruption générale. (Voyez la distinction que M. Gatti fait de l'*éruption particuliere* qui se fait à l'endroit de l'inser-

tion , avec l'éruption générale , dans l'Extrait que nous avons donné de ses *Nouvelles Réflexions sur la Pratique de l'inoculation* , pag. 498 & suiv. de notre *Journal* pour le mois de *Juin* dernier.) M. Péale voyoit rarement les malades , depuis l'instant de l'inoculation jusqu'au cinquième jour ; & ce n'étoit guères que ce jour-là qu'il leur faisoit prendre une pilule : pour ce qui est des enfans , il ne leur donnoit qu'un sel purgatif , ou une infusion de séné ; il répétoit la pilule le 7 ; quelquefois il en donnoit encore le 8 ou le 9 ; il regardoit la maladie comme finie , dès que l'éruption étoit faite. Lorsque la fièvre éruptive commençoit , il donnoit à ses malades une espèce de julep dont ils buvoient à volonté : il étoit composé d'une petite quantité de liqueur de couleur de vin de Madere , mêlée à une pinte ou à une chopine d'eau de fontaine ; son goût est agréable , rafraîchissant , & un peu acide. Cette liqueur n'est pas destinée à procurer la sueur , comme l'a cru le docteur Backer , puisqu'on ne permettoit pas aux malades de rester dans leur lit , de se tenir auprès du feu , ni de garder la chambre , pour peu que le tems fût supportable , même pendant le période de la fièvre d'éruption : la seule boisson qu'on leur permettoit , étoit de l'eau panée. Voilà tous les remèdes que M. Chandler a vu administrer aux inoculés

de M. Péale : il n'a pas ouï dire qu'on donnât, le jour qui suivoit l'apparition d'une tache opaque dans les pustules, une prise de sel de Glauber, comme le rapporte le docteur Backer ; & lorsqu'on a demandé à M. Péale s'il étoit nécessaire de purger après la petite vérole, il a toujours répondu que c'étoit une chose assez indifférente.

Notre auteur n'est pas persuadé que les succès des inoculations du fleur Sutton & de ses associés soient dûs, comme le docteur Backer l'a cru, *à la liberté qu'il laisse à ses malades de respirer un air frais.* Il pense, à ce sujet, comme le docteur Glas, que ce n'est ni l'air frais, ni les autres remèdes qu'on administre aux malades après l'éruption, qui rendent cette méthode si constamment heureuse, mais quelque autre moyen secret qu'ils emploient, pour prévenir la production d'un trop grand nombre de pustules, & disposer le malade à recevoir l'infection si légèrement, qu'il n'a besoin d'aucun ménagement. Il ne doute point que ce secret ne consiste *dans le choix de la matière, & dans la préférence qu'on donne à l'humidité encore crue qui suinte, devant l'éruption générale, du bras du sujet qui doit communiquer l'infection.*

Les raisons qu'il a de douter de l'efficacité de l'air frais, & des autres remèdes secrets dont les nouveaux inoculateurs font usage,

c'est que leur méthode ne réussit point dans la petite vérole naturelle : il rapporte , à ce sujet , l'histoire d'un fermier qui étoit attaqué d'une petite vérole abondante , mais régulière. Le sixième jour , les pustules grossissoient bien ; le visage & la tête s'enflaient convenablement ; le pyalisme commençoit même à s'établir , lorsqu'on fit appeler M. Péale. Celui-ci fit prendre sept de ses pilules , ordonna au malade de se lever & de se placer en face d'une fenêtre ouverte , au mois de Février. Les pilules le firent vomir avec des convulsions si horribles , qu'on le crut mort ; & on ne put le rappeler à la vie qu'avec des cordiaux , remèdes aujourd'hui si décriés. Les pustules s'affaïssèrent ; il survint du délire ; il parut de grandes taches bleues ; l'enflure du visage , & le pyalisme disparurent ; & on ne put plus les rappeler : cependant , à force de soins , & à l'aide des cordiaux & des anti-septiques , on le tira de ce mauvais pas. Dans une autre occasion , M. Péale ayant préparé une jeune fille de seize ans pour l'inoculation , & l'ayant même inoculée le mardi , elle fut prise , le mercredi , de la petite vérole naturelle. M. Péale , qui fut chargé seul du traitement , n'eut point recours à ses pilules , sur lesquelles il ne comptoit , sans doute , pas assez ; il préféra d'employer une mixture amère , à laquelle il ajoutoit quelques gouttes très-acides , vraisemblablement

une décoction de quinquina avec l'élixir de vitriol ; ce qui n'empêcha pas que la malade ne mourût.

M. Chandler rapporte ensuite fort en détail le procédé qu'il a suivi dans ses inoculations, comme on peut aisément le déduire de ce que nous avons rapporté ci-dessus. Nous nous dispenserons de le transcrire ; nous nous contenterons d'observer qu'à la poudre employée par les inoculateurs qu'il ne connoît pas, il a substitué une dose de calomel, proportionnée à l'âge & au tempérament du sujet, & le lendemain, une prise de sel de Glauber ; & il a composé ses pilules qu'il commence à administrer le cinquième jour après l'inoculation ; il les a composées, dis-je, d'aloës, de kermès minéral, & de camphre.

Après avoir donné de justes éloges à tout le procédé du sieur Sutton, il fait voir qu'il n'y a que le choix de la matière qui lui appartienne en propre ; que presque tous les médecins, depuis Sydenham, avoient recommandé le libre usage de l'air frais dans le traitement de la petite vérole ; que le docteur Méad avoit observé les bons effets du mercure ; que Boerhaave avoit proposé de l'allier avec l'antimoine ; qu'enfin Timone & Pylarini avoient recommandé, dans les premiers tems de l'inoculation, la méthode de procéder à l'insertion, à laquelle il a donné avec raison la préférence.

Pour prouver les grands avantages qui résultent de l'emploi de cette lymphé encore cruë, pour communiquer l'infection de la petite vérole, ou plutôt que c'est la pratique constante du sieur Sutton, & que c'est ce qui en fait la sûreté, M. Chandler rapporte plusieurs passages d'un Appendix que M. Houlton a fait imprimer à la suite d'un Sermon qu'il a publié en faveur des nouveaux inoculateurs; Appendix dans lequel, en voulant tirer un voile sur leur méthode, il n'a fait que la mettre au jour.

En parlant d'une affaire qu'on avoit suscitée à M. Sutton à Chelmsford, il dit « que » ses adversaires assurèrent qu'ils avoient vu » des boutons de petite vérole sur le visage » d'une personne qui étoit avec lui dans sa » chaise, & que cette personne avoit été » amenée, pour en inoculer d'autres; mais » que tout cela n'étoit que des faussetés, » parce que *rien n'étoit plus opposé à sa pratique, que de prendre la matiere de l'infection de tels malades;* » c'est-à-dire, ajoûte M. Chandler, que M. Sutton n'inocule jamais qu'avec une matiere prise de personnes qui n'ont pas encore d'éruption. Peu après, M. Houlton continue: « Les » grands jurés ne reçurent pas l'accusation; » mais ils observerent que M. Sutton avoit » été indiscret, & qu'il méritoit d'être réprimandé. » Mais, ajoûte M. Houlton, « si

» les jurés avoient connu la pratique de
 » M. Sutton, ils ne l'auroient pas taxé d'in-
 » discrétion; » & un peu après : « Si on
 » avoit reçu l'accusation, M. Sutton auroit
 » mis ses ennemis en défaut, & auroit dé-
 » montré que le malade qu'il avoit introduit
 » dans Chelmsford, étoit incapable d'infec-
 » ter aucun assistant, quoiqu'il pût donner
 » l'infection par inoculation. Quelque pa-
 » radoxe que cela puisse paroître, cela n'en
 » est cependant pas moins vrai; & cela au-
 » roit été porté jusqu'à la démonstration. »
 Ce paradoxe cesse d'en être un dans les idées
 de M. Chandler qui pense qu'une personne
 inoculée qui n'a point eu encore la fièvre,
 ni, par conséquent, d'éruption, ne peut
 communiquer la petite vérole que par inocu-
 lation : *J'ai communiqué, dit-il, la petite*
vérole à une infinité de sujets, avec une ma-
tière prise sur des inoculés qui étoient dans ce
période : Cependant, ajoute-t-il, j'ai vu,
 avec la plus grande satisfaction, que M.
 Houlton avouoit que *les grands jurés avoient*
dispensé, avec justice, M. Sutton de dévoiler,
pour sa défense, la partie la plus essen-
tielle & la plus secrète de sa pratique ; ce
 qui est reconnoître, selon M. Chandler,
 que l'usage d'inoculer avec une lymphé en-
 core crue, étoit une des parties la plus
 essentielle & la plus secrète de la pratique
 de M. Sutton.

The present Method of inoculating for the small-pox to which are added some experiments, instituted with a view to discover the effects of a similar treatment in the natural small-pox. By Thomas Dimsdale, M. D. the second edition. La Méthode actuelle d'inoculer la petite vérole, à laquelle on a joint quelques expériences faites dans la vue de découvrir les effets d'une méthode semblable dans le traitement de la petite vérole naturelle. Par M. Thomas Dimsdale, D. en Méd. seconde édition. A Londres, chez Owen, 1767, in-8° de 160 pages.

M. Dimsdale, qui, depuis vingt ans, pratiquoit l'inoculation, selon l'ancienne méthode, avec assez de succès, pour n'avoir perdu qu'un seul de ses malades, mort d'une maladie qu'il croit étrangère à l'inoculation, avoue cependant que, dans quelques cas, les accidens qui étoient survenus, lui avoient donné de l'inquiétude pour l'événement. Il avoit donc toujours désiré de voir perfectionner cette pratique; il avoit même fait quelques tentatives à ce sujet, lorsqu'il entendit parler de la méthode des nouveaux inoculateurs : ce qu'on en rapportoit, lui parut si extraordinaire, qu'il crut devoir prendre tous les moyens honnêtes qu'il pourroit trouver, pour s'instruire de leurs procédés : c'est le fruit de ses découvertes confirmées par une pratique très-étendue qu'il publie dans la

brochure que nous annonçons, dans laquelle il donne un Traité complet de la pratique de l'inoculation.

Il traite donc d'abord de l'âge, de la constitution du sujet, & de la saison de l'année la plus propre à l'inoculation; & 1^o il croit qu'on peut inoculer des personnes de tout âge; il n'en excepte que les enfans au-dessous de deux ans, parce qu'ils sont alors exposés à une foule d'accidens qui, venant à concourir avec la petite vérole, peuvent les mettre en danger de perdre la vie. Ces accidens sont la dentition, les fièvres, les dévoiemens, les convulsions, &c. 2^o Il pense qu'on a été un peu trop sévère sur le choix des sujets; il ne croit pas que les maladies chroniques soient un obstacle au succès de cette opération: il n'en est pas de même des maladies aiguës ou critiques, non plus que de ceux qui portent des marques évidentes d'une grande acrimonie dans les humeurs, ni de ceux dont la constitution a été trop affoiblie par des évacuations excessives, &c. Il veut qu'on traite ces sortes de sujets, avant de les inoculer. 3^o Quant à la saison de l'année, il est encore persuadé qu'on a tort de préférer le printems & l'automne, ayant toujours observé que l'éruption étoit beaucoup plus abondante dans le printems, & l'automne étant la saison la plus exposée aux maladies épidémiques; d'où il conclut

qu'elles sont moins favorables à l'inoculation, que les autres saisons : il croit cependant qu'on peut inoculer dans toutes les saisons, pourvu qu'on mette les malades à l'abri des chaleurs de l'été, & qu'on les empêche de se tenir trop chaudement pendant l'hiver.

Sa préparation consiste à affoiblir les constitutions trop fortes, à fortifier celles qui sont trop foibles, à corriger ce qui est vicié, & à débarrasser l'estomac & les intestins des crudités & de leurs effets. C'est par la diète qu'il travaille à produire ces effets & cette préparation ; il ne la fait durer que huit à neuf jours, pendant lesquels il fait prendre, le soir, en se couchant, à deux jours d'intervalle l'une de l'autre, trois doses d'une poudre composée de huit grains de calomel, autant de poudre de pattes d'écrevisse composée, & un huitieme de grain de tartre émétique : c'est la dose qui convient aux constitutions fortes ; il la diminue pour les tempéramens plus foibles : le lendemain, il donne une dose de sel de Glauber dans l'eau de gruau. Il insiste moins sur les purgatifs, dans les constitutions foibles, il leur permet quelque peu de viande, & même un peu de vin. Quant aux enfans, il se contente de leur nettoyer les entrailles avec quelque préparation mercurielle qui a l'avantage de les débarrasser des vers. Lors-

qu'il en a le choix, il préfère d'inoculer les femmes immédiatement après leurs règles, afin que tout se passe dans l'intervalle d'une période à l'autre : cependant on peut, sans inconvénient, faire l'opération en tout tems. On a inoculé avec succès des femmes enceintes : malgré cela, à moins qu'il n'y ait des raisons bien urgentes, il ne croit pas qu'on doive inoculer les femmes dans cette situation.

Voici la maniere de pratiquer l'insertion, qui lui a le mieux réussi. Le sujet qui doit être inoculé, étant dans la même maison, ou plutôt dans la même chambre qu'une personne actuellement attaquée de la petite vérole, on prend, avec la pointe d'une lancette, un peu de matiere variolique dans l'endroit où a été faite l'insertion, si le malade a été inoculé, ou d'une pustule, s'il a la petite vérole naturelle. Avec cette même lancette, on fait au bras, dans l'endroit où l'on a coutume de placer les cauterés, une petite plaie qui divise l'épiderme, & pénètre jusqu'au corps de la peau, sans l'effleurer on fait cette plaie la plus petite qu'il est possible, ne lui donnant qu'un huitieme de pouce de longueur. On écarte les bords de la plaie entre l'index & le pouce, & on frotte le plat de la lancette sur l'incision, pour y faire pénétrer la matiere variolique dont elle est chargée. On fait cette opération aux deux

bras, & quelquefois en deux endroits différens sur le même bras. M. Dimsdale n'ayant pas observé qu'il y eût aucun inconvénient à multiplier ces piquûres, cet inoculateur a aussi fait usage de la méthode que nous avons rapportée dans notre Extrait de l'ouvrage de M. Backer, c'est-à-dire qu'il leve, avec la pointe de la lancette, la sur-peau, & frotte la matiere variolique sur la peau vive ; après quoi, il abbaisse, avec son pouce, la sur-peau qu'il a levée, & l'applique sur la peau. Quoique cette méthode lui ait très-bien réussi, cependant, comme il a ouï dire qu'elle avoit manqué quelquefois à d'autres inoculateurs, il préfère la première. Dans l'une & dans l'autre opération, il n'applique ni emplâtre ni bandage, ni rien pour couvrir la plaie.

Il assure que ces méthodes ne lui ont jamais manqué ; & l'expérience lui a démontré que le malade ne court aucun risque de prendre l'infection par la voie naturelle, dans ce moment ; ainsi il n'y a aucun danger d'approcher la personne qu'on veut inoculer du malade : cependant il sépare ensuite, par un excès de précaution, les inoculés de ceux qui ont déjà la maladie.

Il regarde comme une chose indifférente d'inoculer avec une matiere prise d'une personne attaquée d'une petite vérole naturelle, ou artificielle ; il a employé l'une &

l'autre avec le même succès. Il est également indifférent de prendre cette matière avant ou après la crise de la maladie. Lorsqu'il en a le choix, il préfère de la prendre dans le tems de la fièvre d'éruption, parce que c'est alors qu'il croit qu'elle a sa plus grande activité : dans tous les cas, lorsqu'il la prend d'une personne inoculée, c'est toujours de la partie où a été faite l'insertion, étant toujours sûr d'y trouver une matière propre à produire l'infection, si la maladie a pris. Si on n'a ni malade de la petite vérole ni inoculé sous la main, on peut se servir d'un fil, à la manière ordinaire, pourvu qu'il soit récemment imprégné.

Le second jour qui suit l'opération, si on regarde, avec une lentille, la petite piquûre qui a été faite, on apperçoit une tache couleur d'orange; & la peau d'alentour paroît se retirer. Ce jour, M. Dimsdale fait prendre, le soir, en se couchant, trois grains de calomel, autant de poudre de pattes d'écrevisse composée, & un dixième de grain de tartre émétique. Le 4 ou le 5, en appliquant le doigt sur la piquûre, on y apperçoit une petite dureté : le malade sent de la demangeaison dans la partie qui paroît légèrement enflammée; & on y apperçoit une petite vessie pleine d'une liqueur claire. Vers le 6, on sent le plus ordinairement un peu de douleur & d'embarras sous l'aisselle, qui

annonce que l'éruption ne tardera pas à se faire, & est d'un très-bon augure. Quelquefois le 7, le plus souvent le 8, la fièvre d'éruption paroît ; elle est accompagnée d'une legere douleur de tête & de reins, à laquelle succedent des alternatives de frissons & de chaleur, qui continuent plus ou moins vivement, jusqu'à ce que l'éruption soit complete. Dans le même tems, le malade se plaint d'un mauvais goût dans la bouche ; & son haleine a l'odeur de la petite vérole.

L'inflammation du bras s'étend rapidement ; &, en le regardant à la loupe, la piquûre paroît entourée d'un nombre infini de petites pustules confluentes qui augmentent de volume, & s'étendent de plus en plus, à mesure que la maladie avance. Le 10 ou le 11, on apperçoit une efflorescence circulaire ou ovale autour de la piquûre qui s'étend quelquefois près de la moitié du bras, mais qui le plus souvent n'excede pas la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sols ; comme cette efflorescence est au-dessous de l'épiderme, elle est unie au toucher, & n'est pas douloureuse : c'est encore un signe favorable ; il accompagne l'éruption ; tous les accidens cessent ; la douleur & l'embarras de l'aisselle se dissipent.

La fièvre est presque toujours si douce, qu'elle n'exige aucun secours, qu'une seconde prise du remede prescrit pour le second

jour, & le lendemain, une potion laxative, composée de deux onces d'infusion de féné, demi-once de manne, & deux gros de teinture de jalap; ce qu'on fait prendre, dès qu'on apperçoit les premiers symptomes de l'éruption, si l'on peut craindre qu'ils soient un peu forts.

Si on apperçoit tous ces signes de bonne heure, c'est une marque que l'événement sera favorable. Mais il arrive quelquefois que, quoique l'infection ait pris, la peau qui entoure la piquûre, reste pâle; ses bords ne s'élargissent point; ils demeurent aplatis; le malade ne sent ni demangeaison ni douleur. Quelquefois le 5^e, & même le 6^e jour, les changemens sont si peu sensibles, qu'on doute si l'infection a pris. Comme cela annonce que la maladie sera d'une plus mauvaise espece, M. Dimsdale répète, tous les soirs, la poudre ci-dessus; & si elle n'agit pas par les felles, il fait prendre, le lendemain, du sel de Glauber, ou la potion laxative, déjà décrite; ce qu'il répète plus ou moins, suivant l'exigence des cas. Cette pratique avance l'inflammation qui est toujours à desirer.

Au lieu de confiner le malade dans son lit, ou même dans sa chambre, lorsque les symptomes de la fièvre éruptive paroissent, notre inoculateur leur ordonne, dès que l'effet de la médecine est passé, de sortir en
plein

plein air, quelque froid qu'il fasse, & de boire de l'eau froide à sa soif, en recommandant seulement de ne pas demeurer en place, mais de se promener doucement. Dans les commencemens, cela paroît fort dur aux malades. Mais M. Dimsdale est si persuadé que c'est de-là que dépend tout le succès de l'opération, qu'il n'en dispense personne, pas même ceux qui ont peine à se soutenir, & qui ont besoin qu'on les aide à marcher, à moins que le tems ne fût trop mauvais, ou que le malade ne fût d'une constitution trop foible. A peine ont-ils respiré l'air frais, que le courage leur revient, ainsi que le goût pour les alimens : il survient une legere sueur accompagnée d'une éruption favorable ; & la fièvre se dissipe.

En général, l'éruption est très-legere ; quelquefois même elle se borne à la piquûre. Le malade a rarement besoin d'aucun secours : s'il sent quelque foiblesse, on lui donne un peu de bouillon, ou un verre de vin dans le jour, ou un peu de petit-lait fait avec le vin, le soir, en se couchant ; on permet aussi, de tems en tems, ces legers cordiaux aux personnes foibles ou âgées : à cela près, le malade observe, jusqu'à ce moment, le régime qu'on lui a d'abord prescrit. Mais, lorsque l'éruption est complete, si cela est nécessaire, on lui laisse manger un peu de quelque viande legere bouillie,

comme du poulet, du veau ou du mouton ; si l'éruption a été abondante, pour peu que le malade soit constipé, on prescrit quelques doux laxatifs qui accélèrent la maturation. Lorsque la dessiccation est faite, on permet au malade de reprendre peu-à-peu son premier régime de vie. On sent bien que, comme on n'a point fait de plaie, il n'y a point d'ulcère à panser : il arrive cependant quelquefois, quoique rarement, qu'il reste un peu de suintement à l'endroit de la piquûre ; on se contente d'y mettre du cérat ; ou, si cela étoit trop long-tems à se sécher, par la mauvaise disposition du sujet, on a recours à quelques doux purgatifs.

Les symptômes irréguliers qui peuvent survenir, sont, 1^o des maux de cœur, accompagnés de vomissement : ce symptôme est rare ; & un léger vomitif suffit pour le calmer : il disparoît toujours à la première apparition de l'éruption. 2^o Une efflorescence éréthipélateuse, plus ou moins étendue, qui paroît par plaques, & se dissipe aisément. 3^o Quelquefois tout le corps est couvert d'une éruption qui ressemble à la petite vérole confluente la plus maligne, mais qui n'est pas accompagnée, comme elle, de cette prostration de force qui décele la malignité. D'ailleurs, en y regardant de plus près, on distingue aisément quelques pustules distinctes, plus grandes que les autres, qui

sont les véritables taches de la petite vérole. Dans ce cas, on empêche les malades de boire froid, & on leur fait garder la chambre, sans cependant leur permettre de se tenir dans leur lit. S'ils se sentent foibles, on leur donne un peu de petit-lait au vin, ou quelqu'autre léger cordial; mais, au bout de deux ou trois jours, la peau se brunit; & il ne reste que quelques pustules distinctes. 4^o L'éruption se fait quelquefois plutôt ou plus tard que nous ne l'avons dit ci-dessus; & elle se borne, dans quelques sujets, au seul endroit où s'est fait l'inoculation; ou bien il survient un petit nombre de pustules qui n'ont point l'apparence de petite vérole, ne viennent point à maturité, & se séchent le troisième jour; ce qui a fait douter, pendant long-tems, à M. Dimsdale si les personnes à qui cela est arrivé, étoient à l'abri d'une nouvelle infection. Mais, en ayant inoculé plusieurs une seconde fois, & plusieurs autres s'étant exposés à l'infection, sans qu'aucun ait repris cette maladie, il croit pouvoir prononcer qu'ils en sont à l'abri.

Les avantages de cette nouvelle méthode sont d'être accompagnée de beaucoup moins d'accidens que l'ancienne, & de n'être jamais suivie de ces abscess des glandes, de ces ophthalmies ni de ces ulcères qui surviennent quelquefois aux plaies, & don-

noient beaucoup plus de peine que la maladie elle-même. Sur 1500 malades, M. Dimsdale n'a vu qu'un seul enfant qui ait eu un abcès sous l'aisselle, &, dans quelques autres, deux petits cloux à côté de la piquûre : il n'a jamais vu d'ophthalmie véritable ; dans deux cas seulement, il a été obligé de faire tirer un peu de sang aux malades, &c.

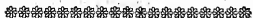
Les grands avantages que les personnes inoculées retirent de l'air frais, des boissons froides, & des purgatifs employés pendant la fièvre d'éruption, ont déterminé M. Dimsdale à essayer cette méthode dans la petite vérole naturelle. Il n'a pas perdu une seule personne sur quarante qu'il a traitées de cette manière, c'est-à-dire que, dès qu'il a été appelé pour un malade, & qu'il a pu juger qu'il alloit être attaqué de la petite vérole, il lui a prescrit le même régime & la même conduite qu'à ses inoculés. Si l'éruption commençoit à se faire, il le faisoit lever, le faisoit promener dehors, lui donnoit ses pilules mercurielles & antimoniales, lui faisoit prendre, quelques heures après, un doux purgatif, pour lui procurer deux ou trois selles ; il les répétoit plus ou moins, selon la violence de la fièvre & le plus ou moins de danger qu'il prévoyoit. Les effets sensibles de l'air frais étoient une très-grande diminution de la chaleur extérieure : le pouls

devenoit moins dur & moins plein, conservant néanmoins sa fréquence; le mal de tête se calmoit, &c. Les purgatifs faisoient cesser les envies de vomir, diminueoient la fièvre & la chaleur intérieure, &c. Il conseille de répéter les mêmes purgatifs mercuriels & antimoniaux, dans le période, entre l'éruption & la maturation, auquel tems, il faut les discontinuer.

M. Dimsdale termine son ouvrage par une conclusion où il indique les raisons qui l'ont engagé à ne pas suivre l'ancienne méthode, & à préférer la nouvelle; ensuite il donne vingt-neuf observations qui viennent à l'appui des règles qu'il a tracées dans le corps de son ouvrage.

Résumons. Il paroît par l'analyse que nous venons de faire de ces différens ouvrages, que la méthode d'inoculer, à laquelle on donne avec raison aujourd'hui la préférence en Angleterre, consiste à prescrire au malade un bon régime, à lui faire prendre quelques purgatifs mercuriels, avant & après l'infection; à prendre, pour la lui communiquer, une matiere récente; à préférer de le faire par des piquûres, au lieu d'incision; enfin à laisser jouir le malade de l'air le plus libre & le plus frais. Cette méthode, aux purgatifs près, est la même que celle que M. Gatti a proposée dans ses *Nouvelles Réflexions sur la Pratique de l'Inocu-*

lation ; comme on peut s'en convaincre ; en lisant l'Extrait que nous en avons donné dans notre Journal du mois de Juin dernier ; méthode qu'il avoit mise en usage depuis long-tems , & à la perfection de laquelle il a pour le moins autant de part que les inoculateurs Anglois.



L E T T R E

De M. DUFAU , docteur en médecine en l'université de Montpellier , & médecin résidant à la Bastide d'Armagnac , à M. PUJOL , au sujet de son Observation sur un Tetanos essentiel.

MONSIEUR,

J'ai lu l'observation intéressante que vous avez fait insérer dans le Journal de médecine du mois de Mars 1767 ; l'ordre & la clarté qui régissent dans vos détails , la rendent , à tous égards , précieuse. Ce n'est pas pour en obscurcir le mérite , que j'entreprends d'écrire , moins encore pour diminuer l'estime & la reconnaissance que le public doit à votre zèle & à vos talens. L'histoire raisonnée de cette terrible maladie , si rarement observée , m'a fourni le sujet de quelques réflexions que j'ose vous communiquer ,

plutôt pour éclaircir mes doutes , que pour m'ériger en censeur.

Vous faites très-judicieusement remarquer , monsieur , la difficulté de saisir un vrai point de division dans les régnes de la nature , à plus forte raison , d'assigner les limites qui distinguent les maladies aiguës d'avec les chroniques , & vous regardez l'exemple que vous citez comme une des preuves les plus frappantes des erreurs qui ne sont que trop communes en ce genre , & des conséquences funestes qu'elles peuvent présenter à l'esprit d'un médecin prévenu. Etayé d'une telle observation , vous jugez à propos d'exclure le *tetanos* du nombre des maladies aiguës , pour le ranger , contre le sentiment d'Hippocrate & de ceux qui ont écrit après lui , dans la classe des chroniques. Mais la confiance que les plus grands praticiens , que vous-même , & que ceux même qui se sont le plus écartés de ces sages préceptes , accordent tous unanimement à la fidélité des dogmes de ce grand maître , bien appréciés & réduits à leur juste valeur , me rendent , je vous l'avoue , très-circonspect , lorsqu'il s'agit de prononcer contre des sentences que l'expérience de plusieurs siècles rend de plus en plus respectables : sans être dominé par une servile vénération pour l'autorité d'Hippocrate , j'ai cru qu'il me seroit permis , peut-être même possible de dissiper les soupçons que vous

avez répandus sur la solidité de sa doctrine ; dans une question qui devient d'autant plus grave , qu'elle peut influer sur le procédé que le médecin doit tenir dans la cure de ces maladies.

Le tableau fidele que vous donnez du triste état de la fille d'Auch , semble moins présenter l'idée d'un *tetanos* , que celle de ce genre de convulsion tonique qu'un auteur célèbre , d'après Galien , nomme *catochus* ; maladie qu'il distingue parfaitement du vrai *tetanos*. Le lecteur pourra en juger par les textes mêmes que je vais rapporter.

Tetanos est morbus acutus totius trunci & corporis rigiditate insignis , cum respiratione laboriosa , & sensuum integritate.

Catochus in eo discrepat à tetano cujus rigiditatem imitatur , quod vel , 1^o chronicus sit catochus & diuturnus , tetanus verò acutus ; vel 2^o in catochu nulla pectoris vehemens agitatio , & respirandi difficultas observatur , quæ magna in tetano. Vid. Sauvag. Nosol. Method.

Comparez vous-même , monsieur , les symptomes qui caractérisent essentiellement le *catochus* avec les divers phénomènes dont vous avez si bien décrit l'enchaînement ; & vous serez aisément convaincu de l'exakte conformité qui rapproche ces deux tableaux , un peu différens , sans doute , de celui que les plus grands maîtres nous ont laissé du *tetanos*.

On comprend déjà combien il importe de saisir le point de partage entre ces deux genres de convulsion. Cette utile distinction bien approfondie, loin d'être regardée comme une recherche oiseuse & scolastique, deviendra la base d'une conduite sage & éclairée dans l'exercice de la médecine. Elle ne permettra pas aux praticiens attentifs de confondre une maladie aiguë avec une chronique ; elle leur apprendra à ne pas se tromper dans leur pronostic , & à ne pas perdre des instans précieux , dans l'espérance d'un mal chronique. Parmi les écrivains qui , par leurs travaux, ont le plus contribué aux progrès de l'art de guérir , ceux-là ne méritent-ils pas un des premiers rangs , qui ont eu la sagacité de démêler ces nuances imperceptibles aux yeux vulgaires , mais si propres à fixer les caractères des maux innombrables qui affligent l'humanité ? Qu'on lise , dans l'ouvrage de M. de Sauvage , les observations puisées dans les écrits de Sennert , de Bontius , de Célius Aurelianus , & de quelques autres , on verra la respiration laborieuse comprise dans toutes leurs descriptions du *tetanos* ; tandis que celle de Galien & celle de Storck, extraite du Journal de médecine, 1758, annoncent évidemment, dans le *catochus* , l'intégrité de la poitrine , & le libre exercice de ses fonctions.

Des préjugés si favorables méritent bien

toute notre attention ; mais ils ne doivent pas nous séduire ; & je n'ai garde d'insinuer que cette différence si formellement établie entre ces deux sortes de convulsion , par l'illustre Nosologiste , doive , sans autre examen , subjuguier despotiquement tous les suffrages , quelque fondé qu'il puisse être dans son opinion. J'avoue qu'il seroit à souhaiter que des médecins clairvoyans voulussent bien , par des observations réfléchies , en vérifier la solidité , & en prouver toute la valeur. (Le doute rationnel & méthodique est la route qui conduit à la vérité : le Pyrrhonisme & l'aveugle crédulité mènent toujours à l'erreur.) En attendant que le hazard fournisse les occasions de s'instruire & de décider , il est , je crois , de la saine philosophie de ne pas rejeter témérairement un rayon de lumière , foible encore , me direz-vous , mais qui pourroit bien être l'aurore d'un plus grand jour.

Voilà , monsieur , les notes qui regardent le préliminaire du Mémoire que vous avez rendu public ; permettez - moi d'y joindre celles dont votre conclusion m'a paru susceptible. Ce n'est pas sans fondement que vous êtes surpris de ce qu'après l'épuisement que devoit occasionner le concours de tant de circonstances , soutenues pendant si longtemps , le fluide vital ait été assez abondant pour exciter une fièvre des plus fortes , tan-

dis que la seule tension des muscles eût été capable d'épuiser l'homme le plus robuste dans moins de trois heures.

» On me permettra , (c'est ainsi que vous
 » vous exprimez ,) de remarquer , en passant , qu'on pourroit souvent méconnoître
 » la fièvre dans ces sortes de maladies , si on
 » la faisoit consister , comme bien des médecins modernes (a) , dans l'excès proportionnel des forces vitales , sur celles du
 » mouvement animal. »

Il n'y auroit pas autant d'inconvéniens à la méconnoître qu'on pourroit l'imaginer. Personne ne doit ignorer que la fièvre qui n'est pas essentielle , est de tous les accidens étrangers aux maladies de l'espece de celle que vous avez décrites , le moins alarmant ; qu'elle est , au contraire , l'événement le plus favorable , & celui qu'il est le moins permis de croiser (b) ; car ce n'est point la fièvre qui , dans ces conjonctures , est la maladie la plus dangereuse , ni qui présente les indications les plus pressantes à remplir , pour la sûreté ou le soulagement du malade. Il seroit peut-être même à souhaiter que les médecins , qui , toujours frappés de ses pernicieux effets , la regardent comme l'ennemi le plus redou-

(a) C'est à M. De Sauvage qu'appartient sans partage cette théorie.

(b) Il est inutile de citer ici les Aphorismes d'Hippocrate , qui confirment cette vérité.

table qu'ils ont à combattre, & en font leur principal objet, pussent quelquefois la méconnoître ; ils ne feroient pas tant d'efforts meurtriers pour éteindre le feu vital, sous le prétexte spécieux de terrasser ce prétendu tyran de la vie. La fièvre livrée à son propre mécanisme, se guériroit souvent par les seules opérations de l'œconomie animale ; elle dompteroit les principes morbifiques, assez communément inaccessibles aux remèdes, & triompheroit des maux qu'elle accompagne. Le praticien, loin de s'occuper toujours des moyens de l'opprimer, sans égard & sans ménagement, ne devoit-il pas s'attacher à la retenir dans des justes bornes ? Habilement maîtrisée, elle cesseroit d'être un fléau destructeur, & deviendroît l'instrument des plus brillantes cures. Imbu de cette vérité, il oseroit quelquefois, dans les affections convulsives, l'exciter, ou, à votre exemple, la ranimer, lorsqu'elle seroit trop languissante. Le succès suivroit constamment une manœuvre si régulière.

Mais rapprochons-nous de notre objet ; & examinons s'il ne seroit pas possible, malgré la circonstance d'une double dépense de forces dans les convulsions fébriles, de donner quelque poids au sentiment des modernes, relativement à l'essence de la fièvre qu'ils font consister dans l'excès respectif des forces vitales sur celles du mouvement volontaire.

Ces deux genres de force émanent de la même source ; l'une anime & met en jeu les organes de la vie ; l'autre est destiné au mouvement des parties soumises à l'empire de la volonté. La nature & la liberté , qui dirigent ces forces , sont deux facultés de l'ame , qui concourent à la même fin , tant que des désordres physiques ou moraux n'en troublent pas l'harmonie.

Ces principes posés, l'on ne doit, avec M. de Sauvage, considérer la fièvre que comme un effort de la nature , qui , pour se délivrer de quelque principe incompatible avec l'intégrité des fonctions , détermine les esprits à se porter en plus grande quantité aux organes de la circulation , qu'à ceux des mouvemens volontaires. Par cette sage économie , elle se ménage les avantages d'une attaque plus vigoureuse , dont les effets sont plus durables & mieux soutenus (a) ; tandis que , dans les convulsions fébri-

(a) Ce système métaphysique sera peut-être regardé comme le fruit d'une imagination vive & féconde , par ceux qui ne connoissent d'autre agent dans l'ordre de nos fonctions , que les loix mécaniques de la communication du mouvement. Mais , pour peu qu'on considère cet accord admirable des forces conspirantes des organes qui coopèrent ensemble , pour l'expulsion de quelque matière incommode ou nuisible , comme on l'observe journellement dans l'éternuement , dans la toux & dans les secousses violentes qu'excitent les corps étrangers ,

les, devenue plus prodigue, elle met en conspiration les forces vitales & musculaires qu'elle juge confusément (a) nécessaires à sa sûreté & à sa victoire.

Pour résoudre les difficultés que des observations pareilles à la vôtre semblent opposer à cette théorie, que je défends, il importe sur-tout de circonscrire l'idée de la fièvre, & d'en marquer avec précision les bornes; car une vérité dont on ne connoît pas les limites, ne peut être d'aucun usage, parce qu'on ne peut en faire aucune application sûre ni exacte. Notre auteur, en établissant cette inégale détermination du fluide nerveux dans les fièvres, a toujours supposé l'exécution libre & complète de leur mécanisme, ou n'y a du moins admis d'autre complication, capable de le déran-

introduits dans le larynx ou la trachée-artère, on ne sçaura nier l'existence d'un principe actif, continuellement occupé du soin de conserver la santé, & de corriger les vices qui pourroient l'altérer. C'est le système d'ailleurs, qui nous ramene le mieux à la doctrine des anciens, & nous fait clairement entrevoir les vues qui les dirigeoient si heureusement dans la pratique de leur art.

(a) Le principe vital, dans tous les mouvemens qu'il produit en nous, a toujours quelque fin utile; mais, n'étant capable que des perceptions vagues & confuses, il fait faire aux organes des efforts souvent plus dangereux que les maux qu'ils ont à vaincre.

ger , que celle qui peut fixer ses effets sur le système angiologique , mais nullement sur le genre musculaire , qui doit nécessairement rester soumis aux ordres de la volonté , & à l'abri de toute lésion d'action , pour que les rapports de comparaison puissent suivre l'ordre déterminé par la théorie ; circonstances essentielles , sans lesquelles les argumens les plus forts ne peuvent rien contr'elle. Mais il s'en faut de beaucoup que de telles conditions se trouvent réunies dans les cas énoncés. On ne peut méconnoître la lésion grave & constante de l'action musculaire ; lésion qui constitue une maladie distincte , & qui doit nécessairement faire varier les phénomènes que la fièvre présente dans son état de simplicité , ou dans toute autre occurrence. On voit , dans cette agitation , ou roideur musculaire , & dans l'accélération du mouvement organique des artères , une diversion des forces dirigées , dans leur distribution , par un principe qui met en œuvre toutes ses ressources , pour produire dans la machine des changemens avantageux.

Il est fort indifférent , m'objecterez-vous , que la fièvre jouisse ou non de tous ses droits , dès qu'il consiste que presque tous les médecins en ont reconnu l'existence dans les convulsions fébriles , où l'on ne peut certainement pas supposer que son mécanisme

s'exerçât aux dépens des forces musculaires; Il faudra convenir qu'il est des cas où elle peut exister, sans porter avec elle tous les caractères que l'hypothèse moderne lui assigne.

Elle existera, j'en conviens, si, avec les anciens, on la fait consister dans l'excès de chaleur, ou, avec Boerrhave, dans la vitesse du pouls; mais l'exemple des fièvres malignes ne dépose-t-il pas contre ces définitions vagues & incomplètes? Que de raisons n'aurions-nous pas de refuser le titre de fièvre à toute accélération du jeu des vaisseaux, accompagnée d'un degré de chaleur supérieur à celui de l'état sain, toutes les fois qu'elle se trouve jointe à l'action violente & immodérée des muscles? Nous laisserons cependant à ce genre d'affection morbifique, un nom consacré depuis si long-tems, pour ne pas introduire un nouveau jargon dans une science où des nomenclatures arbitraires portent ordinairement la confusion; mais on ne pourra disconvenir qu'il ne manque à cet état, déjà supposé, un caractère essentiel; je veux dire la prostration ou la diminution des forces musculaires, & ce sentiment de lassitude qui est inséparable des autres maladies fébriles qui ne sont pas accompagnées de stupeurs & d'insensibilité.

Telle est, monsieur, ma façon de penser
sur

sur les différens objets que je viens d'agiter. Quoi qu'il en soit, soyez, je vous prie, persuadé que ce n'est ni par humeur, ni par enthousiasme, que j'ai entrepris la défense d'une théorie qui m'a paru lumineuse, & dont je suis le partisan, sans en être l'esclave. Je me rendrai avec plaisir aux nouvelles connoissances qui pourroient dissiper mes erreurs.

Je suis, &c.

Je finissois cette Lettre, lorsque j'ai été à même de remarquer une espece assez singulière de convulsion. Quoique je ne connoisse pas d'auteur qui parle d'un cas semblable à celui qui fait le sujet de cette observation, je l'aurois cependant gardée pour moi seul, si elle n'eût réuni à sa singularité l'avantage d'ajouter une nouvelle preuve à la théorie des fièvres.

Le sieur Meyroux, apothicaire de cette ville, âgé d'environ soixante-seize ans, d'un tempéramment pituiteux, épuisé d'ailleurs par des maux chroniques, qui, depuis très-long-tems, sembloient ne lui laisser que le triste espoir d'en voir bientôt terminer le cours par une mort prochaine, tomba, le 26 Mai, vers les trois heures du soir, entre les bras de son épouse, privé de l'usage de tous ses sens. Un événement aussi imprévu jeta la consternation & l'alarme dans sa famille, qui s'empressa de réclamer, parmi les voisins,

des secours de toute espece. Appelé auprès de ce vieillard , je le trouvai sans connoissance & sans sentiment. Tous ses membres étoient tendus comme une barre de fer. Les muscles de la face , des yeux , des paupieres étoient , comme ceux du reste du corps , dans une convulsion tonique. Le pouls étoit si petit & si lent , qu'à peine on pouvoit le sentir. La respiration étoit , entrecoupée & stertoreuse.

Mais quelle fut ma surprise , lorsque je vis , presque dans le même instant , cette maladie , comme un nouveau Protée , changer tout-à-coup de face ! Des mouvemens convulsifs se déclarerent avec une violence dont on croiroit incapable un sujet aussi débilité. Les hommes les plus robustes ne pouvoient presque modérer ses efforts. La contorsion horrible des lèvres , des yeux ; la couleur cadavereuse & le gonflement du visage présenterent à tous les assistans une peinture si effrayante , que , parmi le grand nombre de ceux qui y étoient accourus , plusieurs n'osèrent soutenir les horreurs de ce spectacle hideux. Sa bouche ne fut cependant pas écumeuse , & sa langue ne fut pas exposée au tranchant des dents. La déglutition des liquides fut totalement interdite ; il rendit une quantité étonante d'urine. La respiration & le pouls se soutinrent dans l'état déjà décrit. A cette convulsion , qui ne dura pas

au-delà d'un quart d'heure, succéda une atonie universelle, mais qui me parut plus marquée aux parties latérales droites de toute la moitié du corps. Sa tête, lorsqu'on vouloit l'élever, retomboit brusquement, en suivant la direction que la force de sa propre gravité lui imprimoit. L'angle droit de la bouche étoit, comme dans l'hémiplégie, tirailé par les muscles antagonistes. La respiration, pendant tout le tems du relâchement, fut exactement libre. Le pouls, que je m'empressai d'examiner immédiatement après ces convulsions, me parut d'abord aussi foible qu'auparavant; mais dans moins d'une minute, il devint plein, dur & vraiment fébrile. Le malade étoit d'une insensibilité si grande que, quelques efforts que je fisse pour exciter en lui des sensations douloureuses, tout m'étoit assez inutile; il ne donnoit que de bien legeres indices de sentiment. Ses yeux étoient à demi-fermés; & sa situation imitoit assez bien un sommeil très-profond, que les cris, l'agitation & même la piquûre pouvoient à peine interrompre; cette privation de tous les sens, & des mouvemens volontaires, persista environ demi-heure, après laquelle reparurent encore, dans le même ordre, les mouvemens convulsifs. Cette scène variée s'offrit à mes yeux jusqu'à six fois, en moins de cinq heures, toujours avec les mêmes pheno-

menes & les mêmes alternatives. Ces orages convulsifs se dissipèrent enfin , pour ne plus reparoître , & firent place au relâchement , qui se représenta encore sous le même aspect. L'issue en fut cependant plus heureuse que je n'aurois osé l'espérer. La nature , aidée des vésicatoires , des lavemens stimulans , & des sternutatoires , rendit , mais par degrés , à tous les membres leurs forces antérieures. Il reprit , avant les onze heures du soir , l'usage de tous ses sens externes. Sa voix devint aussi forte & aussi distincte qu'à l'ordinaire. Revenu à lui , il ne se plaignit que d'une douleur de tête gravative , & d'un grand abbatement. Ces accidens lui laisserent encore un délire extrêmement enjoué ; mais toutes ces impressions se sont insensiblement affoiblies. Son jugement est aujourd'hui très-sain. Le pouls est rentré dans l'ordre naturel , & toutes ses fonctions se sont rétablies avec la régularité qu'on pouvoit attendre de son âge & de ses infirmités habituelles.

Je considère cette maladie sous deux points de vue ; je l'envisage dans l'état spasmodique , & dans celui de l'atonie. Le premier présente assez bien l'image d'un paroxysme épileptique ; l'autre , celle d'un assoupissement carotique. Les modifications qu'imprimoient au pouls ces deux états opposés , ne sont pas moins dignes de remarque. Dans les convulsions , les pulsations de

l'artere étoient à peine sensibles; elle reprenoit sa vigueur aussi-tôt que les muscles tomboient dans l'affaîssement. La nature prévenue de sa propre foiblesse, & frappée d'un danger très-préssant, sembloit diriger toutes ses forces, tantôt vers les organes du mouvement volontaire, tantôt vers ceux du mouvement vital, suivant que l'action des uns ou des autres lui paroissoit alternativement plus propre à dompter l'hétérogène morbifique, ou suivant que la nécessité de pourvoir à la sûreté de la vie devenoit plus urgente.

Il n'est point, je crois, de système auquel on puisse faire, de cet exemple, une application plus heureuse qu'à celui de M. de Sauvage. J'aurois cru m'éloigner du but que je m'étois proposé, si je l'eusse passé sous silence, étant bien persuadé que les circonstances & le détail le plus minucieux ne sont pas à négliger, dès-lors qu'ils peuvent fournir des matériaux destinés à poser les fondemens d'une saine doctrine dans cette partie essentielle de la pathologie, que les écrivains semblent plutôt avoir obscurcie qu'éclairée.



L E T T R E

A M. ROUX, auteur du Journal de Médecine, sur une Palpitation de Cœur, causée par la saburre; par M. ROZIERE DE LA CHASSAGNE, docteur de l'université de médecine de Montpellier, & médecin à Malzieu en Gévaudan.

M O N S I E U R ,

La place que vous avez accordée, dans votre Journal, à mon observation sur un vertige vermineux, m'est d'un augure favorable pour celle que j'ai l'honneur de vous envoyer. Elle contient une espèce de palpitation du cœur, qu'on chercheroit en vain dans l'ouvrage de M. Boissier de Sauvages. Sans avoir le danger de celles qui reconnoissent pour cause un anévrisme, un polype, &c. elle en avoit toutes les apparences. Le nombre & la véhémence des symptômes qui l'accompagnoient, étoient bien capables d'inspirer de l'effroi, au premier coup d'œil. Je ne dissimulerai point que le récit que m'en fit la malade, me frappa d'abord, & me fit appréhender des suites fâcheuses pour elle. Ce ne fut qu'après plusieurs questions que, commençant à entrevoir le principe du mal, je me déterminai à la laisser dans l'état de sécurité où elle me paroissoit.

être. Il y avoit déjà huit jours qu'elle se trouvoit dans la situation que je vais décrire , lorsque je fus consulté.

Les paroxysmes de cette palpitation s'annonçoient constamment par un grand serrement d'estomac , auquel succédoit une chaleur brûlante , entre les deux épaules , que cette femme comparoit à celle d'une bougie allumée. A ce symptôme se joignoit une forte palpitation du cœur , accompagnée d'une difficulté de respirer , qui alloit quelquefois jusqu'à la suffocation , & d'un violent mal de tête , avec éblouissemens. La durée de ces attaques varioit de quatre à huit minutes ; elles ne disparoissoient , ce semble , qu'afin de laisser prendre à la malade des forces pour résister à de nouveaux assauts. Dans demi-heure , elle pouvoit s'attendre à un retour quelquefois plus terrible que le précédent ; mais , ce qu'il y a de singulier , c'est que , la nuit , elle en étoit exempte , & dormoit tranquillement. Elle étoit tourmentée , soit pendant le paroxysme , soit dans le tems de l'intermission , par des rots , tantôt insipides , tantôt nidoreux. Depuis la première invasion du mal , elle avoit éprouvé une difficulté d'avaler les alimens solides. Dès qu'ils étoient parvenus à la hauteur du sternum , il falloit , pour les faire descendre , qu'elle se donnât un coup de poing sur cet os : ce sont ses propres termes.

Voilà, Monsieur, l'exposé fidele des symptomes. Je les couchai sur le papier aussi-tôt que je fus rendu chez moi. La méthode que je suivis, pour en découvrir la cause, est simple. Je l'interrogeai sur toutes les especes de palpitation dont parle M. de Sauvages ; & ne trouvant aucun des signes que cet illustre professeur donne pour les reconnoître, je compris qu'il falloit me tourner d'un autre côté. J'examinai derechef chaque symptome en particulier. Le serrement d'estomac fixa toute mon attention : c'étoit par lui que les attaques avoient toujours débuté. Je le regardai dès-lors comme le siège du mal, & la saburre, comme le principe. Les rots nidoreux, dont la malade se plaignoit, vinrent à l'appui de ma conjecture ; & quoique la langue fût naturelle, & que l'appétit se soutînt, je ne changeai point de façon de penser. Il y avoit cependant, dans la nosologie méthodique, une espece qui conservoit le plus grand rapport avec celle dont je viens de faire la description ; c'étoit la palpitation hystérique ; & il étoit d'autant plus dangereux de confondre ces deux especes, que les évacuans, qui seuls remplissoient les indications curatives de la première, sont, comme on sçait, très-nuisibles dans celle-ci. Les rots, les suffocations, la difficulté d'avaler, qu'on attribuera sans doute à une constriction spasmodique de quelques fibres

SUR UNE PALPITATION. 345
 circulaires de l'œsophage , pouvoient , avec assez de fondement , faire soupçonner un principe vaporeux ; mais , si on veut réfléchir que cette femme est âgée de trente ans , bien réglée , d'une constitution robuste , & que , jusqu'alors , elle n'avoit été sujette à aucun symptome hystrérique , on verra sans peine les raisons qui m'ont décidé en faveur de ma première opinion , que l'événement a couronné du succès le plus heureux. La purgation que je lui donnai , composée avec les tamarins , la crème de tartre & la manne , fit , dans le jour même , en procurant des selles fétides & copieuses , disparaître le mal , sans retour , puisqu'elle jouit , depuis plus de deux mois , d'une santé parfaite.

OBSERVATIONS

Sur les Effets de l'Eau froide , & de la Glace dans les Maladies chroniques & aiguës ; par M. RENARD , D. M. à la Fere.

Hippocrates convulsiones , frigidâ copiosè affusâ , levare & dolorem solvi , monuit.

VAN-SWIZTEN , tom. iij , pag. 181.

On a toujours regardé les corps froids , appliqués extérieurement , comme repercutifs ; & on emploie tous les jours l'eau froide ,

la glace & la neige dans les extensions, les entorses, les luxations fausses, &c. Ces différens topiques rétrécissent les pores, diminuent le calibre des vaisseaux, empêchent l'extravasation des suc, & préviennent par conséquent l'enflure ou œdème. Dès le tems d'Hippocrate, on se servoit déjà de ces différens moyens de guérir, même dans les maladies les plus aiguës. Ce n'est donc pas une route nouvelle, comme semble l'insinuer M. Pomme, dans sa Préface, seconde édition de Lyon, page 26; mais cette route étoit peu frayée avant lui. En effet, on doit à cet ami de l'humanité de l'avoir fait connoître à un grand nombre de médecins peu studieux. Il reste encore à persuader quelques esprits systématiques, ou prévenus contre la méthode salutaire de ce célèbre auteur. Les raisonnemens les plus solides détruisent rarement les préjugés; c'est l'ouvrage des faits: je n'en citerai que deux: un plus grand nombre pourroit être ou inutile, ou fastidieux; car, que n'aurois-je pas à dire, si je voulois m'étendre sur l'efficacité de tous les topiques froids, dont l'effet est merveilleux, & souvent subit dans les spasmes, les convulsions, les attaques d'épilepsie & les affections hystrériques, ou hypocondriaques? Tous ces accidens sont causés, le plus souvent, par la raréfaction des humeurs, quelque suppression, la sensibilité ou l'irri-

tation des nerfs , le trouble des esprits animaux , &c ; l'application subite d'un corps froid , sur la peau , & particulièrement sur la partie malade , rappelle à l'instant l'équilibre , & rétablit tout dans l'ordre. Un moment auparavant , le malade livré à toutes sortes de douleurs , d'agitations & de secousses violentes , paroissoit privé de toutes les facultés de l'ame ; le désordre étoit universel , continu , effrayant : on applique sur la peau nue un topique froid , ou à la glace , le patient cesse de se tourmenter , aussi tôt il reprend ses sens , voit , entend & raisonne. Il sembleroit que l'endroit touché par le corps froid deviendrait , dans ce moment , une espèce de *sensorium commune* , où se porteroit tout le sentiment. M. Whytt , dans son sçavant ouvrage sur les maladies des nerfs , ne s'éloigne pas beaucoup de cette façon de penser , quand il dit , à l'occasion des bains froids , « Rien ne fortifie plus sensiblement » le système nerveux , & ne donne plus de » ressort à tous les vaisseaux , que les bains » froids : car quoique l'eau n'agisse immédiatement que sur les nerfs & les vaisseaux » cutanés ; cependant sa vertu fortifiante se » communique , par *sympathie* , jusqu'aux » parties les plus intérieures. » D'ailleurs , on n'est pas trop d'accord sur le siège du *sensorium commune*. M. de Buffon , ce sçavant naturaliste , ce sublime observateur , le place,

avec M. de la Case, dans le diaphragme ; ou dans les nerfs des sens , & dans les membranes de la tête , tom. xxij, *in-12* , page 77. Pourquoi n'existeroit-il pas dans tout autre endroit , & particulièrement dans ceux où se porteroient , avec plus d'abondance & de célérité , les esprits animaux , & où la sensation seroit plus exquise , comme cela arrive au moment de l'application d'un corps froid sur un endroit quelconque ? Les esprits animaux , dont le cours étoit déréglé & impétueux , se portent subitement vers cet endroit , attirés par une impression vive & , pour ainsi dire , douloureuse ; & le calme reparoit.

Il n'est guère possible d'expliquer autrement la maniere d'agir des corps froids appliqués extérieurement. Je laisse à d'autres à établir des hypothèses , à expliquer des systèmes ; pour moi , je m'en tiens à cette théorie , à l'appui de laquelle l'expérience vient souvent. Je ne citerai que deux faits en sa faveur , d'autant plus que le livre précieux de M. Pomme & le Journal de médecine sont remplis d'un grand nombre d'événemens à-peu-près pareils , & de cures surprenantes.

La jeune épouse (de 25 ans environ) de Louis Clotin , de cette ville , ressentoit , depuis plus de huit mois , des douleurs très-aiguës à la tête , qui la privoient de tous les

mouvemens de cette partie & du col ; les yeux même ne pouvoient être mus sans des efforts considérables & des contorsions douloureuses. Elle marchoit courbée à-peu-près comme dans l'*emprosthotonos*. Le sommeil l'avoit absolument abandonnée. Sa maigreur étoit extrême, & les facultés de l'ame prodigieusement affoiblies. Je crus reconnoître, à travers tant d'accidens, une humeur rhumatismale, ou le clou hyftérique. La saignée du pied paroissoit assez indiquée, mais la malade étoit sans fièvre & déjà épuisée ; on ne la fit pas. J'ordonnai d'appliquer incessamment, sur toute la tête, de la jusquiame verte (a) pilée, ou des serviettes trempées dans de l'eau froide. On donnoit, pour boisson, une infusion céphalique froide. Les lavemens d'eau étoient aussi administrés froids, ou presque froids. L'eau chaude n'étoit d'usage que pour les bains des pieds seulement. J'y faisois aussi appliquer des cataplasmes de mie de pain & de moutarde.

A peine la malade eut-elle fait usage, pendant environ dix jours, de ces différens moyens curatifs, qu'elle fut entièrement délivrée de toutes ses douleurs ; elle recouvrit aussi-tôt toutes ses facultés, & reprit,

(a) Je me propose de donner, dans peu, quelques remarques sur les vertus singulieres de cette plante dont je fais un fréquent usage, sur-tout extérieurement.

en fort peu de tems , un embonpoint considérable. Il y a déjà un an que cette malade jouit de la santé la plus parfaite , quoiqu'ac-couchée depuis environ trois semaines.

Madame Rillart , de la ville de Laon, âgée d'environ 28 ans , a éprouvé , dans le mois de Septembre dernier , toutes sortes d'accidens. Jusques-là , son chirurgien ordinaire, homme prudent & estimé (a), qui la voyoit seul , n'avoit conseillé aucun remede , parce qu'il n'y avoit aucune indication à remplir. Le régime avoit sûrement été observé pendant tout ce tems , & avoit suffi. En effet , tout étoit dans l'ordre. Les lochies continuoient de couler , & les seins de se désemplir. La malade sembloit aussi recouvrer ses forces , de jour en jour ; elle pouvoit même marcher dans les appartemens , faire les honneurs de la maison & les délices de la bonne compagnie. Tout le monde la félicitoit sur son heureuse convalescence ; les plus expérimentés même la croyoient à l'abri de tout accident , lorsque , comme on me l'a assuré , il survint suppression subite des vuidanges ; & delà , tous les accidens

(a) Il vient de faire imprimer dans le Journal de Médecine du mois de Mai dernier , une Observation sur des accidens causés par la vapeur du charbon , où il a employé , avec un grand succès , l'eau à la glace en topique. M. Gaigniere , son confrere , a partagé la cure.

que je vais décrire. J'avertis qu'ils sont surprenans , inouïs , & qu'ils paroîtront peu vraisemblables ; mais j'ai pour garant de mon assertion toute la ville de Laon ; je dirois même toute la province.

J'arrivai auprès de la malade , environ vingt-quatre heures après l'attaque d'une hémiplegie du côté gauche. Je voulus m'assurer de l'état du pouls ; mais les fréquens & terribles mouvemens convulsifs , qui devinrent peu après épileptiques , me le permirent à peine. Le médecin ordinaire , (M. la Brusse , qui réunit à beaucoup de prudence & de zèle , beaucoup de lumière & de sagacité ,) qui la traitoit depuis ces derniers accidens , avoit fait pratiquer , quelques heures auparavant , une saignée du pied. Il avoit aussi conseillé des lavemens & d'autres remèdes appropriés & utiles ; mais la malade n'en avoit retiré aucun soulagement marqué. On va voir que nous en avons fait encore administrer beaucoup d'autres aussi infructueusement.

Le cas étoit urgent ; la malade ne pouvoit déjà plus avaler ; à peine même pouvoit-elle articuler quelques mots , tant les mouvemens convulsifs de la langue & des levres étoient violens & précipités. Les remèdes internes, par conséquent, devenoient inutiles : il fallut donc y renoncer pendant quelque tems. Nous convînmes alors , M. la Brusse

& moi , de faire usage des bains & autres topiques convenables. On disposa aussi-tôt un bain tiède , peut-être même un peu trop chaud ; au moins croyons-nous avoir à nous le reprocher. La malade y entra environ trente-fix heures après l'attaque de paralysie ; mais elle n'y resta pas un demi-quart d'heure tranquille ; les agitations, les secousses & les mouvemens convulsifs devinrent encore plus violens, & , pour ainsi dire, continus. Il falloit la soutenir à force de bras, pour l'empêcher de s'enfoncer dans la baignoire & de se perdre sous l'eau. Ce fut dans ce moment que nous-reconnûmes que les mouvemens convulsifs étoient dégénérés en véritables accès d'épilepsie.

La cause de tant de désordres étoit connue ; les lochies avoient cessé de couler. Il y avoit donc une matiere laiteuse retenue dans la masse des humeurs , & qui s'étoit sur-tout portée à la tête. Les bains , quoique salutaires dans cette circonstance , nous parurent insuffisans. Nous cherchâmes donc d'autres moyens , & plus spécifiques , pour déloger l'humeur délétère de la tête. Dans cette vue , nous fîmes pratiquer un cautere au sinciput , à l'endroit de la fontanelle. On donna la préférence à la pierre infernale , comme plus active , & elle fut effectivement appliquée dans le tems que la malade étoit encore dans le bain ; mais les accidens
étant

étant beaucoup augmentés dans ce moment-là même, on fut forcé de sortir la malade du bain. Si nous avons jamais désespéré de ses jours, ce fut dans cet instant, où elle essuya une attaque d'apoplexie des plus terribles. Les lavemens drastiques ou irritans, les frictions sèches & spiritueuses, les huiles ou sels volatils, tout fut employé inutilement ; il n'y eut qu'une saignée faite à l'artere temporale qui parut diminuer un peu les accidens, sans cependant nous donner plus d'espérance de sauver la malade. En effet, on voyoit à chaque instant toutes sortes de maux se succéder les uns aux autres. Outre ceux décrits ci-dessus, on remarquoit encore tous les symptomes, tantôt de la phrénésie la plus violente, tantôt d'un assoupissement léthargique. . . . Enfin je serois trop long, si je voulois circonstancier tous les accidens graves que cette dame a essuyés coup-sur-coup pendant cinq ou six jours.

Quoi qu'il en soit, nous ne perdîmes pas courage ; au contraire, nous nous occupâmes entièrement des moyens qui pouvoient soulager promptement la malade. Les longs raisonnemens, dans un danger si pressant, devenoient superflus, & même nuisibles. Aussi M. la Brusse & moi convînmes unanimement d'avoir recours, sur le champ, aux anti-phlogistiques, aux humectans & à l'eau froide, en at-

tendant que nous puissions employer les apéritifs, les diurétiques & les doux purgatifs. Nous conseillâmes aussi d'attirer, par la suction, le lait aux seins, le plutôt possible. On employa, à cet effet, une jeune femme pendant quelques jours, mais presque sans aucun succès. Les topiques froids alloient aussi être mis en usage, lorsqu'on nous pria de vouloir bien consulter avec un troisième médecin de Laon. Ce dernier étoit absent, & se fit attendre assez long-tems; & lorsqu'il fut arrivé, il disputa beaucoup en faveur des remèdes nervins, toniques & spiritueux, qui nous avoient déjà si mal réussi, quoiqu'employés en lavemens & en topiques seulement. Il ne connoissoit vraisemblablement pas encore l'excellent ouvrage & la pratique heureuse de M. Pomme, & tant d'autres observations utiles sur l'usage des humectans & des topiques froids dans les convulsions & les vapeurs hystrériques ou hypocondriaques. Les faits les mieux attestés, les raisonnemens les plus solides ne purent le persuader. Seul contre tous (a),

(a) MM. Nacher, chirurgien, & Jennesson, apothicaire, dont je ne sçauois trop louer le zèle, la prudence & l'exactitude, ont senti, comme nous, le danger des remèdes chauds, & ont travaillé, sans relâche, à l'administration des remèdes indiqués. La malade leur doit peut-être autant qu'à nous.

il tenta , à plusieurs reprises , de faire avaler à la malade quelques gouttes d'æther vitriolique , qu'il donnoit pour un remede nouveau , & auquel il attribuoit des vertus sans nombre. Il fit aussi appliquer sur l'estomac une espece d'écuffon , composé de plusieurs sortes de drogues chaudes ; il conseilla encore de frotter quelquefois la tête avec le baume de Fioraventi. Enfin il n'auroit pas tenu à lui que la malade n'avalât , à notre insçu , une dose considérable de médicamens spiritueux ou volatils ; mais la famille attentive sur les moindres choses , reconnut bientôt les mauvais effets de tous ces différens remedes , par l'augmentation des symptomes , & les rejetta absolument.

En effet , les accès épileptiques devinrent , pour ainsi dire , continus vers le troisieme jour de notre traitement. J'étois absent alors. M. la Brusse , dès qu'il ne fut plus contredit , fit appliquer sur le sommet de la tête , qui avoit été rasée pour y appliquer un caustere , comme nous l'avons dit ci-dessus , une vessie remplie d'eau froide , qu'on renouvelloit souvent. Cela parut calmer un peu les accidens , mais sans rassurer encore sur le danger. On craignoit même de voir périr de moment à autre , dans un accès convulsif , cette jeune dame , si chérie.

Je fus appelé , sur ces entrefaites , une

seconde fois auprès de la malade. J'y arrivai dans la nuit, environ le vingt-deuxieme jour de ses couches. J'applaudis beaucoup à l'application de l'eau froide, que je fis continuer. Cependant l'effet de ce topique, quoique les accidens fussent déjà moins formidables & moins dangereux, me paroissoit encore trop foible & trop lent; j'aurois bien voulu consulter, dans ce moment-là même, avec M. la Brusse qui étoit allé se reposer, avant d'administrer aucun autre remede; mais comme le moindre retard pouvoit nuire essentiellement à la malade, j'envoyai, sur le champ, chercher de la glace, & je me hâtai de lui en introduire, non sans peine, un morceau dans la bouche, dans le tems d'un fort accès épileptique. Chose singulière! j'ai quasi dit, *ô prodige!* l'accès cessa subitement; la malade reprit ses esprits aussitôt, & demanda à boire. Depuis ce moment, le mieux a toujours été en augmentant. Néanmoins les convulsions reparoissoient encore très-fréquemment; mais elles étoient toujours de peu de durée, par le moyen de la glace. Notre accouchée y avoit une si grande confiance, qu'aux moindres apparences de douleurs ou de convulsion, elle l'appelloit à son secours. Je conseillai cependant de ne pas l'employer trop souvent, afin que l'impression du froid fût

toujours assez sensible , & opérât également.

Ne pourroit-on pas regarder la langue , chez cette dame , comme un *sensorium commune* où se portoient avec affluence les esprits animaux , au moment de l'impression du froid glacial sur cette partie ?

Quoi qu'il en soit , on profita des bons intervalles , entre chaque attaque , pour administrer les remedes convenables & spécifiques. Le docteur la Brusse fut chargé seul de ce soin , & s'en acquitta avec un grand succès. La malade cependant a encore été assez long-tems à guérir. Elle a éprouvé , pendant sa convalescence , différentes indispositions ; elle ressent même encore , de tems en tems , quelques legers mouvemens convulsifs , sur-tout du côté paralysé. L'usage des bains achevera bientôt de dissiper ces legers accidens. Au reste , la malade , qui a recouvré son premier embonpoint & toutes ses forces , jouit aujourd'hui d'une très-bonne santé , qu'elle doit certainement aux saignées , à l'eau froide , à la glace , aux humectans & aux legers fondans & purgatifs.



OBSERVATIONS
GÉNÉRALES

Sur quelques Maladies des Enfans de la campagne ; par M. MARESCHAL DE ROUGERES , maître en chirurgie à Plancoët en Bretagne.

Infantes , tot morbis eorum teneræ ætati propriis , præter alios qui illis cum provectioribus ætate communes sunt , vexantur ; ut mirum certè videri possit , morbos hosce tantùm negligi ab illis qui de re medicâ scripserunt.

Forbes. Disp. ad Motb. Haller. tom. ij.

De tous les maux qui affligent l'homme pendant le cours de sa vie , je crois que l'on peut regarder l'enfance comme le pire de tous. L'homme , dans cet état , a non-seulement à lutter contre sa propre foiblesse , qui le rend dépendant de tout , à supporter les maladies qui lui sont communes avec les autres âges ; mais , par la délicatesse de sa constitution , il se trouve encore en proie à une multitude d'accidens qui s'acharnent contre lui , & l'entraînent au tombeau avant même qu'il sçache ce que c'est que la vie.

La vie des enfans est cependant bien précieuse ; il la leur faut conserver , si l'on veut avoir des hommes , dit le célèbre M. Tissot. Mais quels sont ces hommes dont l'exis-

tence doit nous être chère ? Ce sont les habitans des campagnes ; ce sont ces malheureux qui, pour fournir à notre superflu, manquent du nécessaire ; qui consomment leur jeunesse & leur force pour nous entretenir dans l'oïveté. Voilà les hommes dont nous devons ménager & protéger l'enfance. Si ce sont ces mêmes hommes qui sont les plus négligés ; si . . . Mais je m'éloigne du but : rapprochons-nous , & parlons des enfans.

A peine l'enfant a-t-il brisé les entraves qui le retenoient dans le sein de sa mere, qu'il en éprouve d'autres en entrant dans le monde : ses tendres organes entrent en action, & le premier sentiment est un sentiment de douleur ; mais il n'est que passager & indispensable. Heureux , si la main des hommes ne lui en suscitoit point d'autres ! Son existence est encore douteuse , qu'un soin dangereux veut pourvoir à un besoin imaginaire : une nourrice lui présente la mamelle ; & ce premier acte de bienfaisance , mal-entendu , sera pour l'enfant la source de tous les maux.

Un abus entraîne toujours d'autres. Le lait que l'enfant vient de prendre , & qu'il vomit , est remplacé sur le champ par de la bouillie (a).

(a) On se doute bien que cette bouillie est faite avec de la farine crue qui est souvent de bled noir ou sarasin , & qu'on ne fait jamais bien cuire.

S'il la vomit , on lui en redonne de nouveau. L'enfant suffoque, bientôt après , les cris viennent à percer ; & pour l'appaiser , on a recours au tetton ; on le barbouille de bouillie , & il ne s'appaise point. On le met alors dans un maillot , où , bien lié & bien garrotté, il ne peut, dans le moment, donner aucun signe de douleur. L'enfant n'ayant plus la liberté de crier , gémit. On le met dans un berceau , qui , agité avec une certaine violence , l'étourdit tout-à-fait. On croit l'enfant tranquille , & l'on est content de ses soins.

Sans m'arrêter davantage sur ces abus condamnables , je demande si l'on ne voit pas naître de-là le germe de toutes les maladies des enfans ? Mais je ne m'attache ici qu'à quelques-unes de celles qu'ils ont dans le premier âge ; & si l'on veut considérer un moment les ravages que peut causer une administration si singulière , sur des organes si délicats , on pourra revenir d'un usage si répandu & si meurtrier.

Tous les enfans sont sujets aux tranchées. La cause des tranchées intestinales des petits enfans leur est, de tout tems, & en tout lieu, individuellement propre , dit M. Levret (a), mon illustre maître , dans l'Art des accouchemens. Sans nier absolument cette asser-

(a) *Essai sur l'Abus des Régles générales, &c.*
chap. 3, art. ix.

tion que je crois très-vraie dans le lieu où elle est posée, je dirai cependant que je ne regarde pas les tranchées des enfans comme propres à leur petit individu, mais bien comme la suite de leur première nourriture & de la manière qu'elle est administrée. En effet, le lait pris avant la sortie des glaires, la bouillie avant que le méconium soit vuide, sont, je crois, suffisans pour occasionner la toux & les tranchées; car j'ai vu des nouveaux-nés en être parfaitement exempts par la privation du lait & de la bouillie. Mais la toux & les tranchées ne sont pas les seuls accidens qui suivent un tel abus: viennent les obstructions de toute espece; l'engorgement des glandes, les gales, les aigres, la saburre, les vers, &c. se mettront de la partie, & la mort en fera le terme.

La toux des enfans est presque toujours convulsive, & cela doit être. L'ampleur du cerveau, la grosseur des nerfs doivent leur donner beaucoup plus de sensibilité qu'à un adulte. La moindre secousse continue est capable de leur occasionner les plus violentes convulsions. J'en ai vu périr par cette seule cause, sans qu'on ait pu leur procurer le moindre soulagement. Comme cette toux convulsive ne dépend souvent que des glaires retenues dans la trachée-artère, & qu'on ne peut trop tôt y apporter remède, le premier, comme je viens de le dire, & qui

en épargneroit bien d'autres, seroit de ne rien donner à l'enfant avant la sortie des glaires & l'évacuation du méconium, & sur lequel j'insiste le plus; car de tous ceux que j'ai vu traiter ainsi, aucun n'a eu besoin d'autre traitement, & ont fait, comme disent nos bonnes gens, meilleure fin.

Dès que les enfans seront cependant atteints de cette toux convulsive, on fera bien de leur donner un peu de vin miellé. Le miel est un savon naturel, qui procure une douce titillation, aide la sortie des matieres retenues dans la tranchée-artère, & fond, pour ainsi dire, les humeurs. Rien n'est donc plus propre pour les débarrasser de ces glaires.

Une autre cause des convulsions, & qui est peut-être la plus générale dans les campagnes, c'est les vers. Plusieurs animaux en ont naturellement l'estomac tout farci, tels que le cheval, l'âne, &c; mais, comme l'ont remarqué plusieurs célèbres & sçavans naturalistes, ces vers ne paroissent pas les incommoder; & nous voyons, au contraire, tous les jours, qu'ils font un grand ravage dans le corps de l'homme. D'où peut provenir cette différence? Je ne prétends point l'assigner; car je remarque que la nourriture des hommes & des animaux est à-peu-près la même dans nos campagnes; & je ne vois que les hommes devenir la proie vi-

vante de ces insectes. On a vu des enfans rendre des vers en venant au monde : autre embarras dans l'explication de la cause productrice, & que je n'examinerai point. Je me contenterai seulement de cette réflexion générale. La constitution des animaux étant plus robuste que celle de l'homme, & suivant de plus près la nature que l'homme, il y a une espece de justice que celle-ci leur soit plus favorable.

Il est étonnant combien les maladies vermineuses tuent d'enfans dans les campagnes. Il est certain que sur deux cens enfans qui naissent, il en périt cent par cette seule maladie ; cause surprenante & trop réelle de dépopulation, à laquelle on ne peut trop donner d'attention.

J'ai eu souvent occasion d'observer une particularité dont aucun auteur, que je sçache, n'a fait mention : c'est le *coma somnolentum*, produit par la présence des vers ; avec cette différence que, dès que l'on touche l'enfant, il se plaint, reste dans la même position où vous l'avez mis, & se tient coi jusqu'à ce que vous ne lui en donniez un autre, qui lui fait éprouver le même sentiment de douleur, & qu'il annonce toujours par ses cris.

Quels remedes faut-il apporter ? Il y en a mille qui peuvent tous être très-bons. Voici ceux qui m'ont le mieux réussi, & avec les-

quels je puis affurer avoir retiré du tombeau un grand nombre d'enfans.

R [℞] . Pruneaux de damas ,	℥ iv.
Séné ,	
Semen-contrā ,	āā ℥ v.
Sucre ,	℔ ij.
Eau de riviero ou de font.	℔ viiij.

Faites bouillir , pendant un quart d'heure , les pruneaux dans les deux pots d'eau : retirez du feu & mettez le séné & le *semen-contrā* : bouchez votre cruche , & laissez infuser sur les cendres chaudes pendant vingt-quatre heures : passez alors avec expression : ajoutez le sucre que vous ferez fondre à une douce chaleur.

Tel est le remede , en forme de syrop , que je fais prendre aux enfans , de la maniere qui suit. Je leur en donne une cuillerée le matin à jeun ; ce que je continue pendant trois jours consécutifs , observant de ne rien prendre que deux ou trois heures après. Le quatrieme jour , je fais mettre dans une pomme cuite , ou autre chose convenable , un scrupule de poudre à vers en poudre. Il est rare qu'il faille recommencer le traitement , qui est toujours le même. Je fais observer le régime , autant qu'il peut l'être par des enfans de ce premier âge , en leur interdisant l'usage de la bouillie , pour lui substi-

tuer les panades , le pain trempé dans du bouillon de viande fraîche , quand faire se peut , &c. Je défends absolument les aromatiques , les huileux , qui sont toujours nuisibles dans ce cas , quoique l'huile ait été vantée pour la destruction des vers.

L'espece de syrop , que je viens de décrire , remplit , selon moi , toutes les indications. L'huile , à la vérité , fait quelquefois mourir les vers ; mais elle ne les chasse pas toujours. Elle a l'inconvénient de se rancir aisément ; & personne n'ignore les mauvais effets que peut produire la rancité. Le *semen-contra* , qui est le meilleur vermifuge connu , aidé de l'action purgative du séné , tue & chasse les vers , avec la matiere même des vers , si l'on peut parler ainsi , fortifie l'estomac & les intestins.

Je ne donne pas à ce remede la consistence vraiment syrupeuse , parce que l'action en seroit moindre. Toute drogue purgative est émouffée par les substances sacchariformes. Ce syrop n'est pas absolument désagréable. On peut , si l'on veut , diminuer de beaucoup le mauvais goût du séné , en ajoûtant à l'infusion une petite poignée de grande scrophulaire (a).

(a) Voyez la pharmacopée du Col. R. des médecins de Londres. *Exposition du Comité*, Note de l'éditeur , pag. 88 , ouvrage dont le public attend avec impatience la seconde partie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matière. Je n'y ajouterai aucune observation particulière : je le crois très-inutile. Je ne parlerai donc point ici de la petite-vérole, qui, quoique très-fréquente dans nos campagnes, n'est pas bien meurtrière, malgré le peu de soin qu'on y apporte. Si elle étoit par-tout aussi bénigne, les villes n'auroient pas besoin du grand secours de l'inoculation ; mais telle est la triste condition de l'homme, qu'il faut que l'art redresse la nature qu'il défigure tous les jours !

P. S. Depuis que ceci est écrit, j'ai eu occasion d'être convaincu de plus en plus du peu de danger que les enfans ont à courir de la petite-vérole, dans nos campagnes. Sur plus de cent que j'ai traités, il n'en est mort que trois, qui n'eussent peut-être pas succombé, si j'avois été appelé à tems ; mais l'humeur morbifique se portoit déjà aux poumons. L'inoculation eût été sans doute d'un grand secours, pour détourner cette funeste métastase ; mais le préjugé l'emportera long-tems.

La méthode que j'ai suivie dans le traitement de ces petites véroles, est bien simple. J'ai toujours commencé par faire vomir avant l'éruption, & même après, quand je n'ai été appelé que dans ce tems. Une tisane simple d'orge & de chiendent, pendant le cours de la maladie, & une purga-

tion vermifuge sur le déclin, ont été tout le traitement. J'ai eu soin de faire renouveler l'air, autant qu'il a été possible, un air trop raréfié étant bien plus dangereux que le froid poussé même jusqu'à un certain degré.

A N A L Y S E

De l'Eau d'une Source qui se trouve, à Vaugirard, dans le Jardin de M. LE MEUNIER, à dix-huit pieds de profondeur; & rapport fait, en conséquence, à la Faculté de médecine, le 10 Avril 1765, par les commissaires qu'elle avoit nommés à cet effet, (MM. HÉRISSANT & D'ARCET, docteurs-régens de ladite Faculté.)

Cette analyse a été faite sur l'eau puisée à la source, en trois différens temps, sçavoir au mois de Novembre 1764, en Janvier, & le 1^{er} Mars 1765 : on l'a aussi comparée avec l'eau d'un puits qui n'est éloigné que de huit ou dix toises de la même source.

1^o L'eau de cette source pèse vingt-six grains par livre, de plus que l'eau distillée; & l'eau du puits n'excede pas de beaucoup celle de la source; l'une & l'autre sont plus dures au goût, que celle de la riviere.

2° Ces deux eaux étant filtrées, celle de la source a resté claire ; tandis que celle du puits est devenue louche, au bout de trois mois, & a fait un léger dépôt.

3° Ces deux eaux prennent une couleur verte, par l'addition du syrop de violettes ; & celle du puits paroît se colorer davantage.

4° L'infusion de noix de galles n'a causé aucun changement dans l'une ni dans l'autre ; ce qui indique qu'elles ne contiennent rien de martial.

5° L'huile de tartre par défaillance les trouble fortement : il s'en précipite une matière très-blanche, & d'une finesse singulière : celle du puits en donne plus que l'autre, & s'éclaircit plus promptement : cela vient de ce que la matière saline y étant plus abondante, la terre qui s'en sépare, se trouve plus rapprochée, forme de plus grandes masses, & reste moins suspendue dans la liqueur : ce dépôt n'est que de la terre calcaire pure.

6° La dissolution d'argent par l'acide nitreux, les trouble sur le champ toutes deux ; elles deviennent laiteuses, & déposent une matière blanchâtre : l'eau du puits en fournit plus que l'eau de la source ; & le dépôt est encore plutôt précipité : cette matière, de blanche qu'elle est d'abord, prend, en peu de jours, une couleur d'un brun violet,

let, comme la lune cornée; & est fusible comme elle. La dissolution de mercure par l'acide nitreux; précipite de celle du puits un dépôt léger & blanc; l'eau de la source; au contraire, n'a déposé que quelques flocons. Mais, si l'on verse de cette dissolution sur ces mêmes eaux un peu chauffées; elles se troublent davantage; & le précipité est plus abondant: ces deux précipités ont un peu jauni, au bout de quelques jours; c'est le mercure doux; mêlé de quelques atomes de turbith minéral.

ANALYSE des mêmes Eaux évaporées au bain-marie.

Une livre d'eau de la source, puisée sous nos yeux, dans le mois de Novembre, évaporée à siccité, a donné un résidu salin, blanchâtre & déliquescant, pesant trente-six grains: nous avons répété encore l'évaporation d'une pareille quantité de la même eau; & nous avons eu un résidu semblable au premier, & pesant aussi trente-six grains. On a fait bouillir à-peu-près huit onces d'eau distillée sur le résidu de ces deux livres d'eau tout ensemble; cette lessive étant filtrée & évaporée, nous avons obtenu une masse saline, dans laquelle on apperçoit quelques cristaux de nître très-fins, & qui furent

sur les charbons embrasés : cette masse saline attire facilement l'humidité de l'air, & est presque entièrement composée de sel nîtreux & marin à base terreuse ; elle pesoit trentetrois grains.

Le résidu de cette lessive, qui a resté sur le filtre, étant bien édulcoré & séché, pesoit vingt-huit grains : il se trouve ici onze grains de déchet ; mais, comme ces sels sont déliquescents, il faut compter pour quelque chose l'eau qu'ils retiennent, & la portion qui reste dans les filtres.

On a fait digérer du vinaigre distillé sur ce résidu de vingt-huit grains ; & il n'a plus pesé, étant bien sec, que vingt-un grains ; c'est une véritable selenite ; & les sept grains qui manquent, sont de la terre calcaire que l'acide du vinaigre vient de dissoudre.

Sept pintes d'eau de la même source, puisées au mois de Janvier, évaporées au bain-marie à siccité, ont donné un résidu pesant quatre gros vingt-huit grains ; ce qui revient à-peu-près à $22\frac{1}{2}$ grains par livre.

On a fait bouillir, par trois fois, de l'eau distillée sur ce résidu ; la matière qui n'a pu être dissoute, & qui a resté sur le filtre, étant bien séchée, pesoit 1 gros & $\frac{1}{2}$; ce qui fait à-peu-près $7\frac{1}{2}$ grains par livre.

La lessive de ce résidu, filtrée & évaporée jusqu'à pellicule, a donné une masse saline qui ne cristallise pas, & qui pèse environ

3 gros, c'est-à-dire à-peu-près 15 $\frac{1}{2}$ par livre. Il est bien difficile de donner des poids exacts, attendu que ces sels retiennent toujours plus ou moins d'humidité. On trouve parmi cette masse saline quelques cristaux bien formés de véritable nître qui fusent sur les charbons embrasés, comme nous l'avons déjà observé; on y découvre aussi quelques petits cristaux de sel marin, formés en cubes, & qui décrépitent au feu; mais ces derniers y sont en très-petite quantité, comme M. Rouelle l'a remarqué (a).

L'eau-mère de cette cristallisation ayant été étendue, filtrée & précipitée par l'huile de tartre par défaut, la liqueur s'est fortement troublée, & est devenue laiteuse, & très-épaisse; le dépôt étant fait, on a filtré & évaporé la liqueur; elle a cristallisé assez irrégulièrement: cependant on y voit distinctement beaucoup de cristaux de nître, adossés les uns aux autres, & disposés en aiguilles; en-dessous, on en découvre une quantité considérable de sel marin isolé, ayant la forme cubique, mais hérissée de toutes parts, comme le sel fébrifuge de Sylvius.

Cette masse saline, prise indistinctement, & mise sur les charbons embrasés, semble

(a) M. Rouelle avoit déjà fait l'analyse de cette eau; & ses produits & les nôtres sont à-peu-près les mêmes.

y fuſer en entier : c'eſt que le nître, en détonnant, entraîne le ſel marin dans la fuſion ; mais les cryſtaux de ce dernier, pris ſéparément, ne ſont que décrépiter, ainſi que le véritable ſel marin. Si ſur cette maſſe ſaline on verſe de l'acide vitriolique, il ſ'en élève de fortes vapeurs blanches qui prennent à la gorge, & font touſſer ; cette vapeur eſt dans l'état de l'eau régale, & eſt plus ſuffocante que celle de l'eſprit de ſel pur.

La matière qui a reſté ſur le filtre après la précipitation qu'on a faite de l'eau-mère par l'huile de tartre par défaut, eſt très-blanche, & ſi tenue & ſi fine, qu'elle eſt dans l'état d'une pulpe ou d'une gelée ; elle n'eſt pas différente de la magnéſie qu'on obtient par la précipitation de l'eau-mère du nître ; cette terre qui, étant bien ſéchée, peſoit 57 grains, eſt entièrement ſoluble par les acides.

La matière, que nous avons dite, qui a reſté ſur le filtre après la leſſive du réſidu entier de l'évaporation des ſept pintes d'eau, & qui peſoit 1 gros & $\frac{1}{2}$, ayant été miſe à bouillir & à digérer, pendant vingt-quatre heures, avec du vinaigre diſtillé, & enſuite bien lavée, édulcorée & ſéchée, ne peſe plus que 1 gros & 12 grains ; cette matière eſt une ſélénite toute cryſtalliſée par petits cryſtaux iſolés, très-fins, & luiſans comme

du talc ; & les 24 grains de surplus, qui ont été dissous par le vinaigre distillé, étoient une véritable terre calcaire.

Si l'on traite cette sélénite avec de l'alkali fixe & la poudre de charbon, ou, par exemple, avec le flux noir, & qu'on applique un feu de fusion, on obtient une masse fondue rougeâtre : c'est un vrai *hepar sulphuris*, formé par la décomposition de la sélénite, dont l'acide vitriolique s'unit au phlogistique, & fait du soufre. L'alkali fixe seul peut aussi, soit par la voie humide, soit par la voie sèche, décomposer la sélénite ; & de cette décomposition il se forme du tartre vitriolé.

La dissolution faite par le vinaigre distillé, filtrée & évaporée, a donné une espèce de sel qui cristallise très-difficilement, & n'attire pas l'humidité de l'air : étant mis sur la langue, il y imprime une saveur âcre & brûlante, la même, mais moins forte que celle qu'y cause la véritable terre foliée. Ce sel pèse 58 grains ; d'où il résulte que 24 grains de terre calcaire ont absorbé ici à-peu-près 34 grains d'acide du vinaigre.

Nous avons évaporé, pour la troisième fois, deux livres d'eau de la même source, puisée le 1^{er} Mars ; nous avons un peu plus desséché le résidu ; & il a pesé 68 grains.

Ce résidu a été dissous dans de l'eau distillée, qu'on a fait bouillir : la dissolution

filtrée, on a trouvé sur le filtre une matière blanchâtre, laquelle, étant bien séchée, a pesé 32 grains.

On a fait digérer un peu de vinaigre sur cette matière; on a filtré & bien édulcoré; & le résidu, étant bien sec, a pesé 25 grains: c'est une sélénite pure.

Enfin nous avons évaporé une livre d'eau du puits, dont on a parlé; l'évaporation poussée à siccité, nous avons obtenu une matière saline, déliquescence, du poids de 42 grains.

Le résidu de cette évaporation, mis à bouillir & à digérer par trois fois, avec environ deux onces d'eau distillée; & la liqueur étant bien filtrée, il n'a resté qu'une matière séléniteuse, laquelle, bien séchée, ne pesoit plus que 9 grains & $\frac{1}{2}$.

On a dû remarquer une disproportion considérable entre les produits des expériences en petit, & celle qui a été faite en grand: dans celle-ci, il est moindre de près de 11 grains par livre d'eau, puisqu'au lieu de 4 gros & 28 grains que nous avons obtenus, nous aurions dû avoir, même au terme moyen, 6 gros & 36 grains; mais nous allons rendre compte de cette différence.

Nos quatorze livres d'eau ont été évaporées, faute d'autre vase, dans une terrine de grès, à laquelle la sélénite & la

terre calcaire s'attachent si fort, à mesure qu'elles se déposent, à cause de l'irrégularité & de la rudesse de sa surface, qu'il n'est plus possible de les en détacher, comme on le fait du verre. Mais ce qui prouve encore invinciblement que ce déchet vient de la félénite & de la terre calcaire, ce sont les trois gros que nous avons obtenus de matière saline soluble qui ne cristallise que quand il n'y a plus d'eau, ou, pour parler plus net, de sels déliquescens : or ces trois gros, ainsi qu'on peut le voir, sont ici, comme dans les expériences en petit, la moitié du poids total à-peu-près qu'on auroit dû avoir.

Il faut observer aussi qu'ayant toujours appliqué l'eau bouillante en quantité dans toutes nos opérations, & pour les lavages, il y a toujours eu un peu de félénite qui a passé avec les sels qui ont été dissous ; & il est aisé de la retrouver. C'est donc la félénite qui a souffert presque toute la perte dans nos essais : nous avons cru devoir en sacrifier une partie à notre principal objet qui étoit de ne pas perdre les autres sels, desquels doit dépendre l'effet purgatif qu'on attribue à cette eau ; aussi avons-nous obtenu ceux-ci constamment avec un poids au-dessus réellement de celui qu'ils doivent avoir.

Il résulte donc de nos expériences, que

les eaux de la source du fleur Le Meunier contiennent différentes matieres salines, & une terre absorbante; le tout, à la proportion d'environ 34 grains par livre, & que cette quantité y est à peu-près égale, dans les différentes saisons de l'année.

On y trouve donc, 1.^o la sélénite pour la moitié, comme M. Rouelle l'a déjà remarqué dans l'analyse qu'il en a faite, 2.^o La terre calcaire, dont le poids y varie depuis 3 jusqu'à 4 grains, 3.^o Un peu de véritable nître. 4.^o Une très-petite portion de vrai sel marin, 5.^o Deux sels très-déliquescents, formés par les acides nitreux & marin, unis à une terre absorbante. La précipitation que nous avons faite de la dissolution de ces sels dans l'état d'eau-mère, après l'avoir étendue, nous prouve qu'ils y sont l'un & l'autre, en des proportions assez égales, quoique le nître y soit le dominant, & qu'ils sont, après la sélénite, la matiere la plus abondante qu'on trouve contenue dans ces eaux.

Il en résulte encore que cette source ne contient aucun esprit minéral, ni soufre, ni principe martial, & qu'elle est exactement dans le même état que l'eau du puits qui est au bout du jardin; celle-ci est même plus chargée que l'eau de la source, de près de 8 grains par livre.

D'après cet examen, nous, soussignés,

ne croyons pas que l'eau de cette source mérite le nom d'eau *minérale* : une eau qui porte, à juste titre, ce nom, doit contenir quelque principe volatil, sulfureux ou métallique, ou enfin quelque sel particulier en plus grande proportion que chacun de ceux qui se trouvent dans celle-ci. L'eau du fleur Le Meunier n'a donc aucun caractère qui lui soit propre : on nous a dit que plusieurs personnes en ont été bien purgées ; mais l'eau du puits ne purgeroit-elle pas aussi bien ? Et qui ne sçait que l'eau de la rivière, beaucoup plus pure, l'eau même distillée, prises à forte dose, sont cependant très-capables de produire le même effet ? Rappeliez-vous, MESSIEURS, ce que vous devez avoir observé vous-mêmes plusieurs fois dans le cours de votre pratique, & ce que plusieurs auteurs, & Hôffman, entr'autres, nous ont dit de l'efficacité singulière de l'eau considérée comme telle, & abstraction faite de tous autres principes salins ou terreux qui lui sont toujours étrangers. EN CONSÉQUENCE, nous sommes d'avis qu'il n'est ni décent ni honorable pour la Faculté, de donner son attache à l'eau de cette source ; son approbation induiroit le public en erreur, & finiroit par devenir fatale & ruineuse au fleur Le Meunier qui en est le possesseur.

Signé à l'original ; HÉRISANT & D'ARCET.

OBSERVATIONS

Sur quelques Réductions de la Cuisse, opérées sans machines ; par M. GAUTHIER, chirurgien-major de la compagnie des Chevaux-Legers de la garde du roi, chirurgien-major en chef des département, guerre, marine & affaires étrangères.

J'ai vu, Monsieur, dans votre Recueil de Février dernier, page 170 & suivantes ; j'ai vu, dis-je, avec bien de la satisfaction, la simplicité avec laquelle M. Dupouy, maître en chirurgie de Paris, réduisoit la cuisse dans sa cavité cotyloïde ; sa méthode est, à mon avis, préférable à toutes les autres, & d'autant meilleure, qu'elle n'oblige pas à des extensions & contre-extensions forcées, le plus souvent infructueuses, comme on l'a éprouvé dans l'usage des différentes machines dont on se sert encore assez communément.

Je ne prétends rien exposer ici, qui soit capable de diminuer le mérite de l'ancienne méthode ; je dirai seulement que j'ai vu de grands maîtres, que j'avois l'honneur de suivre, n'y pas toujours réussir ; il en est même résulté plus d'une fois, que les malades sont restés abandonnés à leur malheu-

reux sort , faute d'avoir pu réduire le genre de luxation dont il s'agit.

J'aurois , sur ce sujet , plusieurs exemples à citer ; je me contenterai de rapporter ce que je sçais être arrivé ici à un négociant de Rouen.

Ce particulier , que des affaires avoient amené à Versailles , sortoit un jour de chez feu M. Boulet , marchand de fer , demeurant dans la même ville , rue de la Paroisse , & avec lequel il avoit des relations : il eut le malheur de tomber dans l'escalier ; accident qui , lui causa une luxation de la cuisse en dedans : l'élite de la bonne chirurgie de la cour & de la ville y fut appelée ; mais tout l'effort des machines mises en œuvre , même à diverses reprises , n'eut pas le succès désiré ; il fallut y renoncer , & se résumer à conseiller au malade d'aller aux eaux ; il y fut en effet : à son retour , n'étant ni guéri ni foulagé , il prit la résolution de retourner à la suite de son commerce.

Une circonstance remarquable , relativement à l'objet que nous agitions , c'est que l'homme dont je vous parle , passant par Paris , & voulant monter dans un fiacre , à l'aide d'un marche-pied élevé , porta d'abord le pied sain , pour soutenir la cuisse affectée : cette position & l'action mesurée de lever l'autre jambe , pour entrer dans la voiture , occasionnerent un mouvement na-

turel, & assez heureux, pour que tout-à-coup il entendit un bruit sourd qui provenoit précisément de ce que la tête de l'os étoit rentrée dans sa cavité : nombre de personnes de l'art ont été, ainsi que moi, témoins oculaires que, depuis ce tems, la personne a marché avec facilité, sans le secours d'aucun appui, & de la même manière qu'elle le faisoit avant sa blessure.

Mes réflexions sur cet événement, celles que présente la méthode indiquée par M. Dupouy, & la netteté de l'explication qu'il en donne, m'ont excité à l'envisager comme une chose essentielle & utile, au point que je m'étois proposé de la mettre en pratique à la première occasion ; & tout récemment, il vient de s'en offrir une très-favorable que je vais vous détailler.

Vers le 20 du mois de Juin dernier, je fus appelé à Bailly, (lieu situé dans l'étendue du grand parc de Versailles,) chez M. De Caterby, huissier du cabinet du roi, pour y voir mademoiselle Berthaut, femme de charge de sa maison ; je trouvai que cette femme, âgée de soixante-quinze à soixante-seize ans, encore grasse & musculeuse, avoit en dedans de la cuisse une luxation si considérable, que cette cuisse étoit plus courte que l'autre de quatre travers de doigt, & que de plus le mal datoit déjà depuis quinze jours ; j'avois avec

moi mon aide-major, par qui je fis appliquer les deux mains dessus, & au pourtour du genou, afin d'affujettir cette partie, & en même tems, pour l'étendre autant qu'il étoit nécessaire; je suivis, en un mot, exactement de point en point la route tracée par M. Dupouy, & je fus; on ne peut pas plus, satisfait, de même que plusieurs spectateurs, de voir la conformation parfaitement rendue; ensuite faisant faire à la cuisse un mouvement vers le ventre, je lui fis faire, avec toute l'aisance possible, le mouvement d'extension, de même que tous les autres mouvemens de circonduction: Enfin cette femme marche actuellement, agit & se promene journellement dans le parc de M. De Carterby: il n'y a que son grand âge & la foiblesse qui y est attachée, qui la mettent dans le cas d'avoir besoin d'un peu de soutien.

J'ajouterais encore que je me suis entretenu de cette réduction subite avec M. Marigues, lieutenant de M. le premier chirurgien du roi, & qu'il m'a confirmé d'avoir eu le même succès dans deux opérations semblables, en employant les moyens qu'enseigne M. Dupouy.

Vis-à-vis d'un principe, dont la justesse se vérifie par l'expérience, tout semble devoir concourir à le faire adopter; quant à moi, l'amour de mon état, & singulière-

ment celui de l'humanité, m'engageront toujours de saisir & de préconiser une découverte précieuse & intéressante pour le public; je me persuade que mes confreres, également animés de ces sentimens, ne pourront que sçavoir gré à l'auteur d'une aussi excellente méthode, des motifs généreux & louables qui l'ont déterminé à la mettre au jour.

R É F L É X I O N S

Sur l'Extrait d'un Mémoire inséré dans le Journal de Juin, sur le Danger des machines dans la réduction des luxations; par M. AUBRAY, aspirant à la maîtrise en chirurgie.

Si sufficerit extensio quæ per viros fit, nil aliud laboris frustra insumere oportet; imperitiam enim arguit machinas adhibere, ubi ipsis non est opus; si verò non sufficiens fuerit extensio quæ per viros fit, etiam ex aliis necessaria quædam adhibere oportet, si quæ commoda fuerint. HIPPOCRATE, *L. de Fracturis.* Tel étoit, dès l'enfance de l'art, le langage d'Hippocrate, & tel est encore aujourd'hui celui de la raison & de l'expérience. Toute la question se réduit donc à sçavoir s'il est des luxations irréductibles à l'aide des

seules mains. Nous n'exagérerons point le peu de confiance que méritent des aides, le plus souvent gens grossiers qu'on ne peut diriger à volonté, soit pour la gradation, soit pour l'intensité ou la direction des forces. Nous ne disconviençons point encore du danger des machines en général; car enfin il faudroit les spécifier: d'ailleurs on les proscriit; & cela à cause de leur mauvaise application; mais doit-on rejeter sur l'art les fautes de l'artiste, & proscrire la saignée, par exemple, à cause des malheurs auxquels elle expose quelquefois? Nous ne prétendons pourtant pas disculper ceux qui se servent toujours de machines: *Est modus in rebus*, &c. & nous adhérons complètement à l'épigraphe de ce Mémoire: on doit, au reste, sçavoir gré à quiconque sacrifie son amour-propre à l'intérêt de la vérité; & l'exemple mérite d'autant plus de reconnaissance, qu'il est plus rare.

On oppose aux partisans des machines,
 » 1^o qu'il faut un plus grand degré de force
 » de la part des machines, que de la part
 » des mains, pour produire le même effet;
 » & cela à cause de leur mauvaise applica-
 » tion. 2^o. Que les machines font sur les
 » membres de plus grandes contusions,
 » souvent même des ruptures de muscles.
 » 3^o. Que les rhabilleurs & charlatans ré-

» duisent un plus grand nombre de luxations
 » que les chirurgiens en général. »

Et, pour prouver la première objection,
 on dit qu'en « appliquant les bandes dont on
 » fait l'extension & la contre-extension dans
 » le pli de l'aîne ou de l'aisselle d'un côté &
 » d'autre, *sous les condyles des os luxés*,
 » on partage les muscles en deux parties,
 » dont l'une, comprise entre les ligatures,
 » est exposée au tiraillement; tandis que
 » l'autre est à l'abri de l'extension: les liga-
 » tures destinées à cet usage, comprimant
 » avec force les muscles contre les os, pro-
 » duisent cet effet. »

Quels sont les muscles qu'étrangle une
 serviette, ou toute autre pièce de linge;
 bien matelassée, placée dans l'aîne; & quel
 autre moyen plus simple & moins dangereux
 M. Portal voudroit-il y substituer? Les ma-
 chines les plus usitées pour la réduction du
 bras, sont l'ambi d'Hippocrate, & la mouffle
 de M. Petit; mais ni l'un ni l'autre de ces
 instrumens n'intéresse le jeu des tendons du
 dorsal, pectoral ou autres: la chose est évi-
 dente pour le premier; les branches anté-
 rieures du second, archoutant contre la cla-
 vicule, l'acromion & la côte inférieure de
 l'omoplate laissent, par conséquent, les
 muscles libres. La porte, l'échelle, le ta-
 lon, &c. méritent, sans doute, la critique
 de

de M. Portal; mais il n'est personne qui s'en ferve, excepté peut-être les rehoueurs, dont il prône les succès prétendus avec tant de complaisance. Il ne reste plus que les lacs & les bandes. Mais, en admettant même cet étrangement que suppose M. Portal, n'y a-t-il point à rabattre de son calcul ? Toutes ses objections portent sur le lac supérieur ; & vraiment je ne vois pas ce qu'on pourroit raisonnablement objecter contre l'inférieur, qu'on ne pût rétorquer, & plus fortement contre les mains. A l'égard du lac supérieur même, M. Portal n'ignore pas avec quel ménagement l'on doit graduer l'extension ; que la résistance ou contre-extension doit équilibrer avec elle, & que leur produit doit être réciproque : si donc on divise l'extension en dix parties égales, par exemple, l'on avouera, sans doute que la compression doit être relative à la traction, & croître successivement comme elle ; avant donc que la compression ait intercepté toute communication entre les parties musculieuses, celles-ci ne doivent-elles pas se prêter, sans danger, d'une moitié ou plus à l'élongation ? Les chirurgiens éclairés savent d'ailleurs que les muscles tirillés, en se gonflant, deviennent presque incompressibles, & qu'il n'en faut pas juger par des expériences sur le cadavre, & *appliquer au corps humain des expériences sur*

la peau, qui ne prouvent pas davantage. C'est donc faute d'observer cette extension graduée, que M. Portal a vu si souvent des ruptures de muscles; ruptures qu'il faut attribuer aux extensions mal dirigées, souvent interrompues, & toujours répétées par saccades, telles que les peuvent faire des aides peu intelligens qu'on ne peut gouverner à son gré.

Nous avons supposé jusqu'ici, avec l'auteur, l'étranglement de la portion mitoyenne des muscles : mais le fait est-il bien sûr ? & n'exagère-t-on rien ? On peut au moins opposer l'expérience & l'autorité de M. Petit, conforme à la pratique de tous les temps & de tous les lieux, aux allégations de M. Portal. D'ailleurs, en admettant cette preuve, que devient celle de la seconde objection ? ces contusions énormes qu'essuie le tendon du grand dorsal, en glissant sur les ligatures comme une corde sur une poulie.

» Ce fait reçu, continue-t-on, je dis qu'il
» faut un plus grand degré de force de la
» part des machines, que de la part des
» mains, parce qu'il faut une plus grande
» force pour tendre une corde longue,
» qu'une courte » Tout cela n'est pas trop
clair ; mais passons à la seconde preuve.

C'est le tendon du grand dorsal qui glisse sur la bande qui fait l'extension, comme une corde sur une poulie ; ce sont des contusions

énormes, ordinairement peu connues, dit-on, & apparemment peu senties; autrement les malades s'en plaindroient; ce sont des ruptures de muscles: on a soin de faire observer que tout cela n'arrive qu'en agissant suivant les principes de l'art. J'invite l'auteur, pour toute réponse, à relire seulement l'*Officina Chirurgiæ* d'Hippocrate, & les *Préliminaires de M. Petit sur les Luxations en général*. Quant au reste, ne croiroit-on pas, à l'entendre, que les tendons glissent à nud sur des corps raboteux, & qu'on ne réduit les luxations, qu'en garrottant le contour des articulations avec du fil de fouet. J'ai réduit quelques luxations; j'en ai vu réduire un plus grand nombre; j'ai consulté quelques anciens chirurgiens qui en avoient réduit quantité; &, suivant les principes de l'art, ils m'ont tous assuré que ce malheur, la rupture des muscles, ne leur étoit jamais arrivé.

» Il est étonnant, ajoûte-t-on pour troi-
 » sième preuve, que les rhabilleurs aient
 » presque toujours un succès plus heureux
 » que les personnes de l'art, dans le traite-
 » ment des luxations, & qu'ils remettent
 » dans leur place naturelle des os dont ils
 » ne connoissent ni la structure ni la posi-
 » tion.

C'est ici que se décele le but de l'auteur: c'est moins aux moyens que l'art emploie,

qu'à l'art même , qu'il déclare la guerre. Quoi qu'il en soit , on ne peut qu'être étonné que M. Portal ait été la dupe de la forfanterie de ces sortes de gens ; on l'invite encore à lire l'excellent *Traité de M. Petit*, chapitre de la *Luxation des Côtes*. Quant à son *Explication mécanique de la Réduction charlatane*, pag. 546 du Journal , nous en concluons seulement que l'auteur n'a point fait de la chirurgie des os son objet capital.

Il me resteroit à déterminer les cas où l'on ne peut se dispenser de recourir aux lacs, & quelquefois aux machines ; mais les chirurgiens éclairés, qui *suivent les principes de l'art* dans la réduction des luxations, sçauront assez les apprécier. L'on oublie toujours au lit d'un malade les disputes de l'école ; & l'on est obligé , par humanité , par intérêt même , de préférer à des tentatives au moins infructueuses le secours efficace des lacs & des machines qui multiplient les forces au gré du chirurgien , & sans danger pour le malade , lorsqu'elles sont dirigées par gens qui *connoissent la structure & la position des parties*. Un homme fort, musculeux , dans la force de l'âge , eut le malheur de se luxer la cuisse par une chute : une serviette passée dans l'aîne , & fixée solidement au chevet du lit , soutenoit le corps du malade contre l'extension que

faisoient deux hommes vigoureux : après avoir lutté quelque tems vainement , on essaya la moufle de Ravaton ; & , dans le clin d'œil , la luxation fut réduite , *sans contusion , sans rupture de muscles*. On en citeroit mille exemples ; j'en appelle à tous les chirurgiens. Je finirai , en appliquant aux machines en général , cette réflexion de M. Louis sur le lithotome caché , « La sûreté » d'une opération ne dépend pas de l'instrument , mais des lumieres & de la dextérité » de celui qui le conduit. » *Mém. de l'Acad. de Chirurgie* , tome ix.

D É C L A R A T I O N

De MM. L'EPI , BERCHER , doyen ; A. PETIT , GAUTHIER , QUERENET , médecins de la Faculté de Paris , au sujet du Remede anti-vénérien du sieur VELNOS.

Le sieur Velnos , qui prétend avoir une méthode particuliere de traiter les maladies vénériennes , *sans employer aucune préparation mercurielle* , a fait distribuer , dans Paris , un Avis dans lequel il cite avec une confiance singuliere , le témoignage de plusieurs médecins de la Faculté de Paris , qu'il a nommés. Comme il est très-important que le

390 DÉCLARATION AU SUJET, &c.

public connoisse le mérite de ces citations si capables de l'induire en erreur, les médecins souffignés se croient dans l'obligation de l'informer qu'ils n'ont aucune connoissance de la méthode du sieur Velnos; qu'ils ignorent absolument quels sont les remèdes qu'il emploie, pour traiter les malades qui se mettent entre ses mains; & sur-tout, s'il est vrai qu'il ne se serve point de mercure sous quelque forme que ce puisse être, comme il l'affure & prétend le faire croire.

Que, si, parmi les malades que le sieur Velnos a traités, il y en a qui se soient fait voir à quelques-uns des médecins qu'il a nommés, les souffignés n'en ignorent pas moins comment & par qui ces malades ont été traités; & ils ne peuvent, par conséquent, rendre à la méthode du sieur Velnos un témoignage qui donneroit à penser qu'ils sçavent & sont persuadés qu'il ne se sert, en effet, que de remèdes tirés des végétaux, sans employer le mercure; ce qu'ils ne croiront jamais, qu'après que le sieur Velnos les en aura convaincus par des preuves incontestables.

*A Paris, ce 22 Août, 1767. Signé L'ÉPI-
BERCHER, doyen; A. PETIT, D. M. P.
GAUTHIER, QUERENET, D. M.*



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U S T 1767.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	13	18	12 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
2	10 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
3	14 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	17	28	28	27 $\frac{11}{16}$
4	14 $\frac{1}{2}$	25	19 $\frac{1}{2}$	28	28	28
5	17	26 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{4}$
6	17 $\frac{1}{4}$	26 $\frac{1}{4}$	18	28	28	28
7	16 $\frac{1}{4}$	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	28
8	15 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	17	28	28	28 $\frac{1}{2}$
9	15 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
10	16 $\frac{1}{2}$	23	17	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
11	15 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{2}{4}$	28 $\frac{2}{4}$	28 $\frac{2}{4}$
12	16	22 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$
13	15	21	17 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
14	16 $\frac{1}{4}$	22	17	28	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{9}{16}$
15	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	13	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	28
16	12	19 $\frac{1}{2}$	14	28	28	28
17	14 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{3}{4}$	28	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$
18	12	18 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{10}{16}$
19	11	17	11	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{10}{16}$
20	10 $\frac{1}{2}$	16	11	27 $\frac{9}{16}$	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{9}{16}$
21	11	15 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{11}{16}$	28	28 $\frac{1}{16}$
22	10	18	14	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$
23	14 $\frac{1}{2}$	18	14	28 $\frac{1}{16}$	28	28 $\frac{1}{16}$
24	12 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	14	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{2}{16}$
25	12	18 $\frac{1}{2}$	14	28 $\frac{3}{16}$	28 $\frac{3}{16}$	28 $\frac{3}{16}$
26	10 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{4}{16}$	28 $\frac{4}{16}$	28 $\frac{4}{16}$
27	11	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{4}{16}$	28 $\frac{3}{16}$	28 $\frac{3}{16}$
28	12 $\frac{1}{4}$	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$
29	14 $\frac{1}{4}$	22 $\frac{1}{4}$	17	28	28	28
30	14 $\frac{1}{4}$	22	16	27 $\frac{11}{16}$	28	28
31	14	15	13	28	28	28

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N - N - O. c. nuages.	N. nuages.	Beau.
2	N. fer. nuag.	N - E. beau.	Serein.
3	E - N - E. beau.	E. ferein.	Serein.
4	E - N - E ferein. nuages.	E - O. nuag.	Nuages.
5	O. b. nuag.	S. nuag. écl.	Nuages.
6	O. nuages.	N - N - E. n. écl. tonn. pl.	Pl. écl. tonn.
7	S - O. pluie. couvert.	S. nuages. tonnerre.	Nuages.
8	O. nuages.	O. couv. n.	Serein.
9	S - O. nuages.	S - O. nuages.	Beau.
10	O. beau.	O. nuages.	Nuages.
11	N. nuages.	N - N - O. b. nuages.	Beau.
12	N. beau.	N. beau. n.	Nuages.
13	N. n. beau.	N. beau. n.	Nuages.
14	E - N - E. pet. pl. nuages.	O. nuag. pl.	Couvert.
15	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
16	O. nuages. vent.	S - O. nuages. pluie.	Couv. vent.
17	S - O. couv. vent.	S - O. couv. gr. pluie. écl.	Pluie.
18	O - S - O. n.	O. nuag. pl.	Nuages.
19	O. nuages.	O. pet. pluie. nuages.	Couvert.
20	S. nuages.	S. couv. pl.	Beau.
21	S - O. nuages.	S - S - O. nuag.	Nuages.
22	S - S - O. beau. nuages.	S - S - O. nuag. couv.	Couvert.
23	S. nuages.	S - S - O. nuag. couv. pluie.	Pluie.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
24	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
25	N-O. nuag.	N-O. nuag.	Nuages.
26	N. nuages.	N-O. nuag. beau,	Beau.
27	N. beau.	E. beau.	Serein.
28	E-N-E. fer.	E. ferein.	Serein.
29	E. ferein.	E. ferein. écl.	Beau.
30	E. nuages.	O-N-O. n. pet. pl. écl.	Nuages.
31	N-N-O. pl. contin.	N-N-O. pl. couv. nuag.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $26\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 10 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de $16\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $8\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $7\frac{3}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
2 fois du N-N-E.
1 fois du N-E.
4 fois de l'E-N-E.
6 fois de l'Est.
4 fois du S.
3 fois du S-S-O.
5 fois du S-O.
1 fois de l'O-S-O.

394 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 11 fois de l'O.
 1 fois de l'O-N-O.
 2 fois du N-O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 7 jours serein.
 14 jours beau.
 26 jours des nuages.
 11 jours couvert.
 11 jours de la pluie.
 6 jours des éclairs.
 2 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1767.

Les affections catarrhales ont continué pendant tout ce mois; elles se sont multipliées vers la fin, & sont devenues véritablement épidémiques : elles ont été accompagnées, dans la plûpart, d'une fièvre précédée de frissons vagues, qui se terminoit le 3, le 4, le 5, le 6 ou le 7. Elle étoit accompagnée, dans quelques personnes, de sueurs abondantes; dans d'autres, elle s'est terminée par un dévoiement bilieux, ou par une éruption qui causoit des demangeaisons plus ou moins fortes. Le plus grand nombre a été affecté d'une toux qui, lorsqu'elle a été suivie d'une expectoration abondante, s'est terminée en peu de jours. Quelques personnes ont eu cette toux sans fièvre & sans expectoration : pour lors elle a été beaucoup plus opiniâtre. Quelques béchi-

ques incisifs & adoucissans , un ou deux légers purgatifs à la fin , ont suffi pour terminer la maladie qui a rarement exigé qu'on eût recours à la saignée.

Il y a eu encore , pendant tout ce mois , beaucoup de petites véroles , dont quelques-unes de mauvaise espèce.

*Observations météorologiques faites à Lille ,
au mois de Juillet 1767 ; par
M. BOUCHER , médecin.*

Il y a eu , ce mois , des variations assez considérables dans le thermometre , dont la liqueur ne s'est portée que deux jours au-dessus du terme de 20 degrés , à sçavoir , le 8 , à $20\frac{1}{2}$; & le 20 , à 23 degrés. Du 16 au 31 , elle ne s'est élevée , pendant huit jours , que jusques vers le 15^e degré ; & , le 31 , elle ne s'est pas portée au-dessus du terme de $12\frac{1}{2}$ degrés.

Le temps a été pluvieux tout le mois : la pluie a été forte le 9 , le 12 , & plusieurs jours à la fin du mois ; aussi le mercure a-t-il été observé constamment plusieurs lignes au-dessous du terme de 28 pouces : le 3 , il est descendu à celui de 27 pouces 4 lignes ; & , le 5 , à celui de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a été *sud* presque tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 23 de-

396 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

grés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce même terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 27 pouces 10 lignes ; & son plus grand abaiffement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence , entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N. vers l'Est.

1 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

24 fois du Sud vers l'Ou.

7 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

23 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

2 jours de tempête.

1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de Juillet 1767.

La fièvre continuë-putride a été la maladie aiguë dominante de ce mois ; mais elle n'a guères eu d'étendue , & a fait peu de ravage.

Il avoit paru, dès le mois précédent, des quintes de toux qui n'étoient pas bornées aux enfans, mais dont nombre d'adultes se trouvoient atteints. Cette maladie a encore été commune, ce mois, parmi les uns & les autres. Un plus grand nombre de personnes de tout âge, parmi les adultes sur-tout, a été attaqué, vers la fin du mois, d'une fièvre catarrheuse, compliquée de mal de gorge & de tête, & d'oppression de poitrine. Les sueurs, soit qu'elles s'établissent par le seul secours de la nature, soit qu'elles fussent provoquées par l'art, ont emporté la maladie dans quelques sujets pituiteux ou chargés d'embonpoint; mais il a fallu, à l'égard du plus grand nombre des malades, se mettre en garde contre les suites de la maladie, par quelques saignées faites dans son commencement, & brusquement, plus ou moins, selon la texture & la solidité du sang tiré de la veine. Les décoctions de son, miellées, les décoctions d'avoine ou d'orge avec de l'oxymel, auxquelles on ajoûtoit en infusion des fleurs de sureau & de coquelicot, les bouillons de veau avec des navets, ont paru être les boissons les plus appropriées à cette maladie qui s'est terminée, dans la plûpart, par une expectoration purulente. Lorsqu'elle persistoit, sans apparence de coction ni de détermination d'aucune espece d'évacuation, on avoit recours à la manne, soit en

398 LIVRES NOUVEAUX.

looch, soit en guise d'apozème, ou à nos bols pectoraux incisifs. Cette maladie a été légère, & sans fièvre, dans nombre de personnes, & a exigé un moindre appareil de remèdes.

Enfin nous avons eu encore, ce mois, des pleurésies vraies & fausses, des diarrhées avec des épreintes dyssentériques, & des atteintes d'apoplexie.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité des Sensations & des Passions en général, & des Sens en particulier; ouvrage divisé en deux parties; par M. *Lecat*, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. A Paris, chez *Vallet-La-Chapelle*, 1767, in-8°, deux volumes.

Essai sur les Effets salutaires du Séjour des étables dans la phthisie; par M. *Réad*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, ci-devant médecin des armées du roi en Allemagne, avec cette épigraphe :

In desperatis, satius est anceps experiri remedium, quam nullum. CELSE.

A Londres; & se trouve, à Paris, chez *Riviere*, 1767, in-8° de 32 pages.

Dei Moti del l'Iride. C'est-à-dire : Des Mouvements de l'Iris; (par M. *Felice Fontana*.) Luques, 1765, in-8° d'environ 100 pages.

Nuove Osservazioni sopra i Globetti rossi del Sangue. C'est-à-dire : Nouvelles Observations sur les Globules rouges du Sang ; (par le même.) Luques, 1766, in-8° de 45 pages.

E R R A T A.

Journal de Septembre, page 230, lignes 15 & 16, au lieu de aussi scélérates, lisez semblables. A la Note de la même page, au lieu de fleur, lisez M. Ces deux corrections, faites par M. Poissonnier Desperrières, nous avoient échappé.



T A B L E.

E XTRAIT de divers Ouvrages sur une nouvelle Méthode d'inoculer la petite Vérole.	Page 291
Recherches sur les Avantages de la Méthode d'inoculer la petite Vérole, qui est en usage aujourd'hui dans différentes provinces d'Angleterre. Par M. Backer, méd.	293
Essai sur la nouvelle Méthode d'inoculer la petite Vérole. Par M. Chandler, chirurgien.	305
La Méthode actuelle d'inoculer la petite Vérole. Par M. Dimsdale, médecin.	313
Lettre de M. Dufau, médecin, à M. Pujol, au sujet de son Observation sur un Tetanos.	316
— sur une Palpitation de Cœur, causée par la saburree. Par M. Roziere de la Chastagne, médecin.	342
Observations sur les Effets de l'Eau froide. Par M. Renard, médecin.	345
Observations générales sur quelques Maladies des Enfans de la campagne. Par M. Mareschal de Rougeres, chirurgien.	358
Analyse d'une Eau de Vaugirard. Par M. D'Arcet, médecin.	367
Observations sur quelques Réductions de la Cuisse, opérées sans machines. Par M. Gauthier, chirurgien.	378
Réflexions sur l'Extrait d'un Mémoire sur le Danger des Machines dans la Réduction des Luxations. Par M. Aubrai, chirurgien.	382
Déclaration de MM. L'Épi, Berchet, médecins; A. Petit, Gauthier, Querenet; médecins, au sujet du Remède anti-vénérien du sieur Velnos.	389
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Août 1767.	391
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1767.	394
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1767. Par M. Boucher, médecin.	395
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juillet 1767. Par le même.	396
Livres nouveaux.	398

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1767. A Paris, ce 23 Septembre 1767.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

NOVEMBRE 1767.

TOME XXVII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1767.

EXTRAIT.

Tables nosologiques & météorologiques très-étendues, dressées, à l'Hôtel-Dieu de Nîmes, depuis le 1^{er} Juin 1757, jusqu'au 1^{er} Janvier 1762; par M. RAZOUX, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin de l'Hôtel-Dieu de Nîmes, de l'Académie royale de la même ville, &c. A Basle, chez Im-Hof & fils; & se trouve, à Paris, chez Vallat-La-Chapelle, 1767, in-4^o.

L'ESPRIT philosophique, qui paroît s'introduire de plus en plus dans la médecine, commence enfin à ramener le goût

de l'observation , & à faire sentir le vuide de ces théories plus brillantes que solides , qui n'ont servi jusqu'ici qu'à retarder les progrès de l'art le plus utile & le plus précieux à l'humanité. Que ne doit-on pas attendre de la correspondance qu'a établie entre les hôpitaux militaires du royaume , un ministre non moins zélé pour remplir les vues bienfaisantes du monarque qui régit sur la France , qu'éclairé sur les moyens d'en assurer le succès ? correspondance dont on peut déjà entrevoir les avantages dans le *Recueil d'Observations de médecine des hôpitaux militaires* , rédigé & publié par M. RICHARD DE HAUTESIERCK. Si l'observation est , en effet , le seul moyen de perfectionner un art dont elle seule a pu poser les fondemens , qui peut mieux s'y livrer que les médecins des hôpitaux , toujours à portée de suivre la marche de la nature dans les différens genres de maladies , & de juger sainement des influences des causes générales , tels que le climat , les saisons , les alimens , les différentes occupations des hommes , &c ? Long-tems avant une institution aussi sage , M. Razoux avoit commencé à faire , dans l'hôpital de Nîmes , des observations , dont il publie aujourd'hui une partie. Le plan qu'il s'étoit prescrit , est , à peu de chose près , le même que celui qui a été adopté par le ministre , & proposé

pour modele aux medecins des hôpitaux militaires du royaume. Nous allons tâcher de donner à nos lecteurs une idée de son ouvrage.

Après avoir exposé, dans sa Préface, le plan de son travail; les motifs qui l'ont engagé à l'entreprendre, & les raisons qui l'ont déterminé à le rendre public, il décrit, dans un discours préliminaire, la situation de Nîmes, la nature de son sol & de son climat, celle des eaux, la température de l'atmosphère, les mœurs, la maniere de vivre, & les professions qu'exercent les différentes classes de citoyens qui habitent cette ville. Il indique ensuite le régime qu'on fait observer aux malades dans l'hôpital, & les principaux remedes qui y sont en usage. On trouve, à la suite de ce discours préliminaire, un Extrait de la *Nosologie méthodique de M. Sauvages*. Enfin viennent les *Tables météorologiques* & les *Tables nosologiques*. Ces dernières sont distribuées dans l'ordre des classes proposées dans la *Nosologie*. On y indique le nombre de malades attaqués de chaque genre de maladie, le nombre de ceux qui en sont guéris, ceux qui en sont morts. On y trouve décrit ce que chaque genre de maladie a eu de particulier, les remedes qui ont paru réussir le plus généralement, ce que l'ouverture des cadavres a appris de leur cause. Enfin

chaque Table est terminée par une récapitulation générale des malades, hommes, femmes ou soldats, qui sont entrés dans l'hôpital; de ceux qui en sont sortis guéris, & de ceux qui y sont morts. Dans une Table particulière, on trouve un résumé plus détaillé du nombre des malades attaqués de chaque maladie, du nombre des guéris, & de celui des morts. Le volume est terminé par les Lettres, Mémoires & Observations que l'auteur avoit déjà publiés sur différens sujets de médecine. Ces pièces sont au nombre de douze, dont six ont été insérées dans notre Journal. Quoiqu'un ouvrage, tel que celui dont nous venons de donner la notice, paroisse peu susceptible d'Extrait, nous allons cependant tâcher de faire connoître la manière dont il est exécuté.

La ville de Nîmes est située au 43^e degré 50 minutes 35 secondes de latitude septentrionale, & à 2 degrés 2 minutes 11 secondes à l'orient de l'observatoire royal de Paris. Elle est bâtie au pied de collines qui dominant sur une plaine vaste & fertile. Ces collines sont de deux espèces. Les premières, qui s'étendent du nord-est au sud-ouest, sont de pierre calcaire; les secondes, qui sont du côté du Rhône, conservent la même élévation, & sont de même nature que les premières, dans l'endroit où elles s'unissent

à celles qui bordent le Gardon. A celles-ci succèdent les collines de cailloutage, qui s'étendent dans la même direction. La partie la plus élevée de ces collines forme des plaines assez étendues, & qui sont cultivées : une grande partie du terrain des premières est stérile ; on a planté des vignes & des oliviers dans tous les endroits où il y a assez de terre végétale pour les élever. Il y a quelques bois taillis de chêne verd, & des friches fort vastes, qui ne produisent que des broussailles, des bouis, de la bruyère & un petit arbrisseau qui produit la graine d'écarlate. La plaine, renfermée par les collines, a environ huit lieues de long, & deux de large : la petite rivière du Vistre la traverse & la fertilise.

Cette plaine, dont la direction est du nord au sud, continue jusqu'à la mer Méditerranée, & se borne aux étangs voisins de l'embouchure du Rhône ; de sorte que rien ne s'oppose aux vents du midi, lorsqu'ils soufflent avec impétuosité : la chaîne des collines qui bornent la ville du côté du nord, n'est pas assez élevée pour la défendre des vents qui soufflent de ce côté-là, & sur-tout du nord-nord-est, vent impétueux, très-froid, même pendant l'été.

Au couchant de la ville, & du pied d'un rocher qui s'élève en amphithéâtre, sort une source abondante qui, dans tous les

tems de l'année, fournit de l'eau très-limpide pour l'usage des habitans. Elle est perpétuelle, & donne quatre-vingt pouces d'eau. Elle a des crues plus ou moins abondantes, qui ne dépendent pas toujours des pluies qui tombent sur le terroir de Nîmes : pour lors on ne reconnoît plus cette fontaine ; elle ressemble à un torrent impétueux qui roule des eaux limoneuses, jaunâtres, rougeâtres, même quelquefois avec une rapidité & un bouillonnement extraordinaires. Les eaux de cette fontaine forment une petite rivière qui va se joindre à celle du Vistre dont elle prend le nom au sortir de la ville ; le peu de pente de ce dernier canal & de celui qui traverse la ville, fait que l'eau y croupit, devient sale, & infecte, fournit des exhalaisons qui corrompent l'air, & produisent des maladies. Les travaux qu'on a faits, depuis quelque tems, à la fontaine, & les embellissemens dont on a décoré les avenues, en ont fait un lieu fort agréable, mais ont ralenti le cours des eaux qu'on a retenues dans de grands bassins & des canaux. « Nous n'avons pas tardé » à nous appercevoir, dit M. Razoux, que » les habitans des maisons qui bordent les » quais & les canaux, sont plus sujets, proportion gardée, que les autres citoyens, » aux fièvres intermittentes ; ce qui doit nécessairement être attribué à la stagnation

» des eaux. On observe encore que les accès
 » de fièvre sont plus communs dans cette
 » ville depuis cette époque ; qu'ils sont de-
 » venus une maladie épidémique, & qu'il
 » n'y a point de tems de l'année où l'on ne
 » trouve de malades qui en soient attaqués.
 » Enfin, dans les mois de Juillet & d'Août,
 » quand on nettoie les bassins & les canaux,
 » on s'apperçoit sensiblement d'une odeur fé-
 » tide qui régné aux environs de la fontaine,
 » & qui infecte l'air de cette promenade.» Il
 ajoute que, lorsque les pluies ne sont pas
 fréquentes, & qu'elles ne renouvellent pas
 les eaux de la source, tous les puits de la
 ville se ressentent de cette sécheresse ; la
 plupart tarissent ; & le plus grand nombre
 de ceux qui ne tarissent point, fournissent
 une eau trouble, blanchâtre ; & ce n'est
 qu'à leur détriment que les habitans de
 Nîmes usent d'une pareille boisson ; plu-
 sieurs s'en ressentent pendant toute leur vie.

Le ciel de cette ville est très-beau & très-
 serein ; mais on y éprouve une vicissitude
 surprenante de froid & de chaud souvent
 dans le même jour. On observe, en effet,
 dans les *Tables météorologiques*, qu'il y a
 quelquefois une différence de 10 à 12 degrés
 du matin à l'après-midi.

Dans certains tems de l'année, les orages
 sont très-fréquens à Nîmes ; il pleut à verse ;
 il fait des tonnerres, des éclairs, &c. Dans

d'autres tems , l'air conserve sa sérénité pendant un tems très-considérable. Le froid le plus cuisant qu'on y éprouve en hyver , est toujours l'effet du vent de nord-nord-est. Le climat est très-exposé à des vents forts & violens qui désolent les campagnes , & privent les habitans d'une partie de leurs revenus. On y éprouve quelquefois des ouragans terribles qui déracinent les arbres les plus élevés , enlèvent les toits des maisons , renversent tout ce qui s'oppose à leur passage , & se font sentir en plusieurs endroits. Les gros vents , quoique très-forts , beaucoup moins violens que les ouragans , paroissent avoir un cours assez réglé ; ils soufflent du nord au midi , & du midi au nord. Il y a , outre cela , un vent particulier dans l'été , qui ne régné que le long des côtes de la Méditerranée , & qui se fait sentir jusqu'à Nîmes ; il ne souffle que dans les jours les plus chauds , ne commence ordinairement que vers les dix à onze heures du matin , & cesse sur les trois ou quatre heures après midi : sa direction est du sud au nord , ou du sud-sud ouest au nord-nord-est. On l'appelle , dans le pays , *le garbin*.

Quoiqu'en général , il pleuve assez rarement dans le climat de Nîmes , les pluies qu'il y fait , sont si abondantes , que , tout calcul fait , il tombe , année commune , plus d'eau dans cette ville , qu'il n'en tombe à

Paris, où il pleut plus fréquemment. On n'y voit que rarement de la neige ; & lors même qu'il en tombe, ce n'est qu'en petite quantité. La grêle y est encore assez rare. Les brouillards n'y sont pas ordinaires : on en voit cependant quelquefois, en été, qui ont une odeur désagréable, sont fort malsains, & très-nuifibles aux récoltes : il n'en est pas de même de ceux qui paroissent en hyver ; ils annoncent presque toujours le beau tems.

L'air de Nîmes est vif, piquant, subtil & pénétrant. Les habitans y sont fort sujets aux rhumes, aux douleurs de tête, aux fluxions, aux rhumatismes, &c. Ceux qui, pendant l'hyver, s'exposent au froid, la tête découverte, risquent de perdre leurs dents & leurs yeux par les fluxions continuelles qu'ils esluent, par les ophthalmies qu'ils éprouvent. Ils risquent encore de souffrir, pendant presque toute leur vie, de vives douleurs à la tête, au col, aux oreilles, & dans plusieurs autres parties du corps. Ce n'est pas seulement en hyver qu'on risque de contracter ces indispositions ; l'été même, sur-tout lorsqu'on s'expose imprudemment au serain, on éprouve des effets tout aussi dangereux, jusques-là que les personnes les plus accoutumées à souffrir le froid, tête nue, dans des pays beaucoup plus septentrionaux, ne peuvent impunément le sup-

porter dans cette ville, & se plaignent bientôt des maux dont nous venons de parler.

M. Razoux divise les quarante-cinq mille habitans qui sont renfermés dans l'enceinte de Nîmes ou de ses faubourgs, en trois différentes classes; les gens riches ou aisés, les artisans & les pauvres. Les citoyens des deux premières classes font fort peu d'exercice. Les gens aisés se nourrissent d'alimens succulens, & sortent du repas, pour aller presque toujours se renfermer dans une maison où la compagnie se rend; dès que tout le monde est assemblé, les parties de jeu commencent; on les prolonge ordinairement jusqu'à l'heure du souper. On reprend encore les cartes après le repas; & , continuant bien avant dans la nuit, on se retire enfin, pour se délasser, dans les bras du sommeil, d'une vie si fatigante. Quelques-uns d'entr'eux, très-occupés dans leur cabinet, passent toute la matinée à écrire ou à calculer; ils dînent peu, parce qu'en se levant ils ont pris du café ou du chocolat: après ce repas, ils travaillent encore jusqu'au moment d'aller à l'assemblée; ils jouent comme les autres, & terminent leur journée par un splendide souper. La vie des femmes est encore plus molle & plus sédentaire; aussi sont-elles plus exposées aux accidens & aux maladies que la vie molle & oisive a coutume de produire.

La plûpart des artisans ne font pas plus d'exercice que les gens riches & aisés. Les manufactures & les fabriques en occupent un très-grand nombre , qui, par la nature de leur travail , sont toujours assis ; ce n'est pas que les mouvemens qu'ils se donnent , en remuant les pieds & les mains , ne les agitent ; mais , d'un autre côté , ils les disposent à certaines infirmités qui leur sont presque inévitables.

Rien n'est plus sale & plus infect que les filages de soie , appelés *tirages*. Les femmes , qui presque seules sont occupées à ce travail , vivent dans un air chargé de mauvaises exhalaisons , dont les parties sont rendues plus actives par l'action du feu ; ce qui les rend sujettes aux fièvres malignes , pourprées , exanthémateuses , &c. Leurs mains sont souvent attaquées par des panaris , des charbons , &c. Ceux qui battent les restes de ces cocons , qui les cardent , qui les filent , éprouvent tous les inconvéniens que doit nécessairement entraîner après soi la fétidité de ces petits insectes à demi-pourris , qui s'y trouvent attachés. Aussi voit-on les jeunes filles qui viennent des Cévenes , pour être employées à de pareils travaux , perdre , dans peu de jours , la fraîcheur de leur teint , l'éclat de leur coloris , la vigueur de leur tempérament ; être attaquées d'une toux sèche presque continuelle , se plaindre de

douleurs sur le *sternum*, & le long des côtes ; être vivement oppressées, souvent avec fièvre, inappétence, cardialgies, &c. Si les humectans, les adoucissans, les balsamiques ne portent pas un secours prompt, elles périssent d'une phthisie qui leur est particulière. M. Razoux a conseillé, en pareil cas, à plusieurs d'entr'elles de quitter une si dangereuse profession, & d'aller respirer leur air natal qui les a souvent rétablies.

On observe que ceux qui tournent les moulins, & qui ourdissent la soie, étant environnés de roues, de dévidoirs, de rouets toujours en mouvement, sont souvent attaqués de vertiges, de défaillances, d'étourdissemens occasionnés par la rotation continuelle des objets qui les entourent. On en a vu perdre la raison, & devenir imbécilles, & comme hébétés. D'autres, étant obligés de faire effort contre l'estomac, pour mouvoir de grandes roues, ont des douleurs fréquentes dans cette partie, des vomissemens, des inappétences, &c. Quelques-uns de ces ouvriers ont les jambes œdémateuses : une est ordinairement plus gorgée que l'autre ; c'est celle qui fatigue le moins. Le mouvement de l'autre jambe qui fait hausser & baisser de lourds contre-poids, fortifie cette partie, & la défend contre ces incommodités.

Les jardiniers, qui sont très-nombreux à Nîmes, sont extrêmement sujets aux fié-

vres intermittentes, tierces & quartes ; aux différentes especes de cachexies, à l'hydropisie ; ce qui est dû au mauvais air qu'ils respirent, aux eaux fétides qui environnent leurs habitations, aux fumiers qui les entourent, aux alimens dont ils usent, à leur travail journalier qui les force d'avoir continuellement les pieds dans l'eau, à l'humidité & à la fraîcheur du matin & du soir.

En général, les alimens dont usent les habitans de Nîmes, sont très-salubres : le pain, la viande de boucherie, la volaille, le gibier, les légumes, les fruits, l'eau qu'on y boit, sont de la meilleure qualité ; M. Razoux soupçonne seulement que l'eau de puits, lorsqu'elle est altérée, comme nous l'avons dit, par de longues sécheresses, dispose aux hydropisies, aux obstructions des viscères & à quelques autres indispositions.

Quelques abus introduits, depuis un petit nombre d'années, parmi les habitans de Nîmes, on pourroit dire parmi presque tous ceux de l'Europe, ont attiré l'animadversion de l'auteur que nous analysons. Ces abus sont, celui du café auquel il attribue les morts subites plus fréquentes, depuis quelque tems ; celui des vins étrangers, & sur-tout de l'eau-de-vie, dont il prétend que la consommation a quadruplé, depuis quelques années ; abus qu'il regarde comme la cause d'un grand nombre d'hydropisies &

de phthifies ; enfin celui du tabac « qui ;
 » dit-il, lorsqu'on le prend en poudre, nuit
 » aux tempéramens secs, bilieux & chauds :
 » il enivre, dérangé les fonctions du cer-
 » veau, procure le vomissement, énerve
 » l'estomac, irrite les nerfs, diminue les
 » facultés de l'esprit, détruit la mémoire ;
 » gâte l'odorat, échauffe, trouble le som-
 » meil, cause des vapeurs, des vertiges ;
 » des éblouissémens, & conduit à l'apo-
 » plexie & à la léthargie. Ce n'est pas tout :
 » le tabac ; sur-tout lorsqu'on le fume, fait
 » perdre l'appétit, cause des gonflemens
 » d'estomac, des tremblemens de membres ;
 » des palpitations, des douleurs de tête ;
 » rend le teint blême, ruine & mine le
 » corps, dessèche le cerveau, rend les
 » poumons flasques, raccornis, inhabiles à
 » chasser l'air, & conduit insensiblement au
 » marasme. » Notre auteur ne dissimule pas
 les avantages que l'usage de ces substances
 peut avoir ; mais il prouve qu'il s'en faut
 de beaucoup qu'ils compensent les inconvé-
 niens qui résultent de leurs abus.

Si M. Razoux a cru devoir s'élever con-
 tre ces nouveaux usages, il en regrette un
 dont il prétend que les anciens recueilloient
 les plus grands avantages, celui des bains ;
 ce qui l'engage à rapporter quatre observa-
 tions, pour démontrer leur utilité dans l'éta-
 de maladie. Il termine son discours prélimi-
 naire

naire par quelques remarques sur les malades en particulier, qui peuplent l'Hôtel-Dieu de Nîmes. Deux sortes de personnes se rendent à cet hôpital, des soldats & des bourgeois : sous cette dernière dénomination, il comprend les pauvres, les mendiants, les artisans, les domestiques, &c. Ce que nous avons dit plus haut de la vie des artisans, convient, en grande partie, à cette dernière classe. On doit seulement observer que les plus mauvais alimens & les boissons de la qualité la plus inférieure sont leur partage. Ils usent de poissons à demi-pourris, salés ou non, qu'on va prendre, en été, dans les basses eaux des marais des environs. Ils usent encore de fruits que les grands vents font tomber, sans qu'ils aient atteint leur point de maturité; de légumes piqués de vers, de choux & autres herbages à demi-cruds, de salades, &c; le tout arrosé d'une grande quantité de vin pur qui quelquefois leur sert d'aliment & de boisson.

Tel est le tableau que M. Razoux fait des habitans de la ville de Nîmes, de leur manière de vivre & des causes qui influent sur leur santé. Nous voudrions pouvoir présenter de même un précis de ses *Observations nosologiques*; mais cette partie de son ouvrage n'est pas susceptible d'Extrait : ce que nous avons dit jusqu'ici, suffira, sans doute, pour engager nos lecteurs à recourir

à l'ouvrage même : nous croyons pouvoir les assurer qu'ils ne perdront pas le tems qu'ils employeront à le lire ; ils y trouveront partout un observateur attentif, & un praticien sage & éclairé ; & nous sommes persuadés qu'ils desireront de voir continuer un travail aussi utile ; travail qu'il seroit à souhaiter que tous les médecins des hôpitaux voulussent s'imposer.

E X T R A I T.

An Essay concerning the Cause of the endemical Colic of Devonshire, which was read in the theatre of the college of physicians in London, on the twenty-nine day of June 1767 ; by George Backer, fellow of the college of physicians, and of the royal society, and physician to her majesty's household. Essai sur la Cause de la Colique endémique du Devonshire, lu, dans le théâtre du collège des médecins de Londres, le 29 Juin 1767 ; par M. *George Backer*, membre du collège des médecins, & de la société royale, & médecin de la maison de la reine, avec cette épigraphe :

Εκ τούτων νοσούμεν, οἷς καὶ σῴμεν. *PLUTARCH.*

A Londres, chez *Hughs*, 1767, in-8^o de 60 pages.

Cet Essai est destiné à entrer dans un Recueil de Dissertations lues, dans les assem-

blées du collège des médecins de Londres, par les membres qui le composent; Recueil que cet illustre corps se propose de mettre au jour; mais l'importance de la matiere & l'utilité dont pouvoit être aux habitans de la province de Dévon la découverte qui en fait le sujet, a engagé l'auteur à en faire imprimer séparément un petit nombre d'exemplaires, afin de les distribuer dans cette province. Il s'y est proposé de démontrer que la colique qui y régné, & que Musgrave, & après lui, le docteur Huxham, ont attribuée à l'acidité du cidre qu'on y boit, étoit l'effet du plomb dont on se sert dans ce pays, pour doubler ou sceller les moulins & les presses dans lesquels on écrase les pommes, & qui, étant dissous par l'acide de ces mêmes pommes, passe jusques dans le cidre qui en est le produit.

Quoique pénétré de respect pour les décisions d'un aussi célèbre medecin qu'Huxham, M. Backer ne put cependant se défendre de concevoir quelques doutes sur la cause qu'il avoit assignée à cette colique, fondé sur le peu d'analogie qu'il y a entre le suc des pommes & la qualité vénéneuse du plomb, & sur la parfaite identité de la maladie qui régné dans le Dévonshire, avec celle qui est l'effet des différentes préparations de ce métal; il ne pouvoit pas se persuader que deux causes si différentes pussent

produire des effets si semblables. Il s'est confirmé dans ces doutes, en observant que, dans un grand nombre de pays, on fait usage de liqueurs aussi acides que le cidre, sans que les habitans y soient exposés à cette colique; que les habitans des provinces de Worcester, Gloucester & Herfort, qui ne boivent presque que du cidre foible & acide, ne sont pas sujets à cette colique; que les mineurs même du Derbyshire n'ignorent pas que les malades affligés de cette colique, n'ont pas de remède plus efficace ni plus prompt que des doses fortes & répétées de crème de tartre; enfin que Zeller, dans sa *Docimasia, signa, causæ & noxa vini lithargyrio mangonifati*, assure que, quoique les vins des environs de Tubingen soient aussi acides que du vinaigre, les habitans n'en avoient pas été incommodés, jusqu'à ce qu'on s'avisât de vouloir les adoucir avec de la litharge. Il se crut donc fondé à soupçonner qu'on ne devoit pas chercher la cause de cette colique dans le cidre pur, mais dans quelque adulation frauduleuse ou accidentelle qu'il avoit soufferte.

Ayant fait des recherches en conséquence, il apprit que cette maladie régnoit dans tout le comté de Dévon; mais qu'elle infestoit plus particulièrement les endroits où l'on fait le plus de cidre; que non seulement elle étoit commune dans la dernière classe

des habitans , mais encore qu'elle y étoit plus fréquente dans les autres classes , que dans tout le reste de l'Angleterre , & qu'elle ne se borroit pas à l'automne seulement. Le docteur Andrew d'Exeter , lui envoya les états des personnes attaquées de cette maladie , qui avoient été reçues à l'hôpital d'Exeter. Depuis le mois de Septembre 1762 , jusqu'au mois de Juillet 1767 ; le nombre alloit à deux cent quatre-vingt-cinq , dont deux cent neuf avoient été guéries. Il lui mandoit que les malades de toute la province se rendoient à cet hôpital , mais surtout des cantons où l'on fait le plus de cidre ; qu'ils n'y venoient guères que lorsque les premiers accidens , tels que les douleurs & la constipation , étoient passés , & qu'il ne leur restoit communément que de la foiblesse dans les membres ; que le plus grand nombre de ces malades étoient guéris , & que ceux dont la maladie résistoit , étoient envoyés à Bath. Par les informations qu'il avoit prises à Bath , il a appris que , dans le courant de l'année dernière , il étoit entré dans l'hôpital de cette ville , quatre-vingt malades , pour des suites de la colique de Devonshire , dont quarante avoient , dit-on , été guéris , & trente-fix fort soulagés. Il a appris aussi qu'il venoit huit fois plus de malades attaqués de cette colique , du comté de

Dévon, que des comtés d'Herford, Gloucester & Worcester.

Le docteur Wall de Worcester, lui écrivoit que les habitans de ces trois derniers comtés n'étoient guères exposés à la colique de Poitou ; qu'on n'employoit, dans aucun des ustensiles dont on se servoit pour faire le cidre, de plomb qui pût la produire. Il ajoute qu'à la vérité, une année très-abondante en pommes, il avoit connu un fermier qui, n'ayant pas assez de vaisseaux pour serrer son cidre, en remplit une grande citerne doublée de plomb, & l'y laissa jusqu'à ce qu'il se fût procuré des tonneaux. Toutes les personnes qui burent de ce cidre, furent atteintes de la colique ; & le docteur Wall en eut onze à la fois dans son hôpital. Il avoit aussi traité, depuis peu, trois personnes de la même maladie occasionnée par du cidre fait dans une presse couverte de plomb,

Quelle est donc la cause pour laquelle les habitans du comté de Dévon sont exposés à cette cruelle maladie, tandis que leurs voisins, qui font, comme eux, usage du cidre, en paroissent exempts ? M. Backer l'a trouvée dans la méthode qu'ils suivent, pour faire cette boisson. Ils ont de grandes auges circulaires, dans lesquelles ils écrasent leurs pommes ; ces auges sont faites de plu-

fiEURS morceaux de pierre , liés ensemble par des crampons de fer , scellés avec du plomb dont on remplit aussi les joints ; quelquefois ces pierres , qui ne sont pas toujours bien régulières , laissent entr'elles des vuides considérables qu'on remplit aussi avec du plomb fondu. Il est encore assez ordinaire , dans cette province , qu'on double les presses de plomb , pour les empêcher de fuir , ou qu'on y fasse une bordure du même métal , pour recevoir le suc des pommes , & pour le conduire jusques dans le vaisseau destiné à le recevoir. Dans d'autres endroits , on se contente de clouer sur toutes les fentes ou gerçures de la presse des plaques de plomb , & de conduire le suc des pommes dans des tuyaux de plomb. « J'ai » appris aussi , ajoute M. Backer , que » quelques fermiers , pour conserver leur » petit cidre , & empêcher qu'il ne tourne à » l'aigre , mettent au fond du tonneau un » poids de plomb ; ce cidre fait la boisson » ordinaire des domestiques. »

Dans les provinces de Gloucester , Worcester & Herford , les moulins à cidre , qui ont jusqu'à vingt pieds de diamètre , sont faits également de pierre ou de bois liés par des crampons de fer , scellés avec du plomb ; mais ces crampons ne se trouvent qu'au-dehors , & jamais dans la partie de l'auge où l'on écrase les pommes : il s'en trouve un

peu sur la couche où on tient les pommes, en attendant qu'on les fasse passer sous la meule : il se peut que le suc qui découle de celles qui ont été froissées, en les cueillant, dissolvé un peu de plomb ; mais, s'il en passe dans le cidre, il doit être en bien petite quantité.

Instruit de ces faits, M. Backer crut devoir s'assurer par des expériences, s'il y avoit véritablement du plomb en dissolution dans le cidre de Devonshire ; en conséquence, s'étant trouvé à Exeter, au mois d'Octobre 1766, il prit du suc de pommes, qui avoit été exprimé par une presse doublée de plomb, dans la paroisse d'Alfington, & s'en servit pour faire plusieurs expériences avec l'encre de sympathie, & la teinture volatile de soufre. Elles le convinquirent que ce moût contenoit, en effet, du plomb en dissolution. Les mêmes expériences répétées sur du cidre de l'année précédente, lui démontrèrent qu'il en contenoit également, quoiqu'en moindre quantité que le moût.

N'osant pas s'en rapporter à ces premiers essais, craignant sur-tout qu'on ne soupçonnât que l'opinion qu'il avoit embrassée, ne lui eût fait illusion, il emporta, à Londres, une certaine quantité du même suc de pommes, qu'il avoit examiné à Exeter ; & du cidre qu'il avoit acheté d'un homme qui lui assura

qu'il n'y avoit, dans tous les ustensiles dont il s'étoit servi pour le faire, que le plomb qui avoit été employé pour la construction du moulin. Il fit, conjointement avec le docteur Saunders qui enseigne la chymie à Londres, plusieurs expériences sur l'un & sur l'autre.

Avant de rendre compte de ces expériences, notre auteur a cru devoir expliquer d'abord comment se fait cette union du plomb & du vin ou du cidre. « Le suc ex-
 » primé du raisin ou des pommes, contient,
 » dit-il, une quantité considérable d'acide
 » uni à la matière saccharine. Dans le pro-
 » grès de la fermentation, cet acide s'affi-
 » mile & se convertit en alkool ou en esprit
 » inflammable. Mais, si ce suc ou ce moût
 » est crud ou acide, & qu'il contienne peu
 » de matière saccharine, son acide s'affimile
 » avec peine; ou bien, lorsqu'il est parvenu
 » à un certain degré d'affimilation, il ne
 » s'arrête pas, mais passe à la fermentation
 » acéteuse. Si on ajoute du plomb à ces
 » vins, il masque leur acidité, leur com-
 » munique un certain degré de douceur, &
 » arrête leur fermentation acéteuse. Les
 » vins généreux, faits avec un moût très-
 » chargé de cette matière saccharine, sont
 » moins exposés à cette espèce d'adultéra-
 » tion, que les vins des climats septentrio-
 » naux; tels que les vins du Rhin & de la

» Moselle, & les cidres d'Angleterre. Il est
 » bon d'observer que l'acide végétal, con-
 » tenu dans le moût ou dans le vinaigre, ou
 » même dans le cidre, s'imprégne facile-
 » ment de plomb, soit qu'on l'y expose sous
 » sa forme métallique, ou calciné. On doit
 » considérer le plomb, lorsqu'il est uni à
 » ces liqueurs, comme une espèce de *sucré*
 » de Saturne. » Passons aux expériences.

EXP. I. Une petite quantité de cidre de
 Devonshire, étant exposé, sur un papier
 bien propre, à la vapeur de la teinture vo-
 latile de soufre, prit sur le champ une cou-
 leur foncée, tirant sur le noir : on ne par-
 vint à imiter cette couleur, qu'en exposant
 à la même vapeur une dissolution étendue
 de sucre de Saturne. Une petite quantité de
 cidre d'Herford, exposé de la même ma-
 nière, ne changea de couleur, que lorsqu'on
 y eut ajouté quelques gouttes de solution de
 sucre de Saturne. Dans cette expérience,
 l'alkali volatil de la teinture s'unit à l'acide
 qui tenoit le plomb en dissolution ; celui-ci
 se précipite avec le soufre qui lui donne la
 couleur noire.

EXP. II. Quelques gouttes de solution de
 foie de soufre arsenical, ou d'encre de sym-
 pathie, versées dans du cidre de Devons-
 hire, lui firent prendre, au bout de quel-
 ques minutes, une couleur noirâtre, & le
 rendirent opaque ; celui d'Herford n'é-

prouva rien de semblable, jusqu'à ce qu'on y eût joint quelques gouttes de solution de sucre de Saturne. Cette expérience est fondée sur la même étiologie que la précédente.

EXP. III. Quelques gouttes de solution de foie de soufre ordinaire, étant versées dans du cidre de Devonshire, il se fit un précipité très-noir; dans le cidre d'Herford, le précipité fut d'un blanc de lait; & ce ne fut qu'en y ajoutant de la solution de sucre de Saturne, qu'on parvint à obtenir un précipité noir, comme celui du cidre de Devonshire.

M. Backer remarque que, pour faire cette expérience, il faut avoir l'attention de ne verser qu'une petite quantité de cette solution de foie de soufre; sans quoi, le soufre qui se dégage & qui se confond avec le précipité, en masque la couleur.

EXP. IV. La même expérience, répétée avec la teinture volatile de soufre, donna un précipité noir avec le cidre de Devonshire; mais celui que donna le cidre d'Herfordshire, ne prit cette couleur, que lorsqu'on y eut ajouté de la solution de sucre de Saturne.

Ces expériences, faites avec le moût d'Alfington, donnerent des précipités beaucoup plus noirs; ce qui suffit pour démontrer qu'il contenoit beaucoup plus de plomb.

On les répéta avec d'autres cidres des mêmes provinces ; & les résultats furent constamment les mêmes , c'est-à-dire que ceux de Dévonshire donnerent des précipités noirs ; & ceux d'Herfordshire en donnerent de blancs , lorsqu'on ne leur ajouta pas de solution de sucre de Saturne.

EXP. V. Enfin , pour ne laisser aucun doute , on évapora dix-huit bouteilles de cidre de Dévonshire , gardé dans une cave , depuis trois mois , & passé par un blanchet. On traita l'extrait avec du flux noir , (sans doute après l'avoir calciné ;) on trouva dans le creuset un bouton de plomb pesant quatre grains & demi.

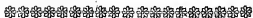
Après avoir ainsi démontré l'existence du plomb dans le cidre , M. Backer ne présume pas que personne persiste à regarder l'acide comme la cause de la colique de Dévonshire , ni qu'on lui oppose les vertus que quelques auteurs ont attribuées aux préparations de plomb : il y a long-tems que le danger qui accompagne leur usage intérieur , les a fait abandonner par tous les médecins sages. Les seuls empiriques osent encore l'administrer.

Le docteur Huxham avoit de la peine à expliquer pourquoi le suc des pommes produisoit , certaines années , des constipations accompagnées de douleurs de colique , tandis que , dans d'autres , il causoit des

diarrhées sans presque aucune douleur. M. Backer a ouï dire à plusieurs personnes, que le cidre nouveau produisoit, presque toutes les années, des diarrhées. Citois & plusieurs autres observateurs assurent qu'il arrive quelquefois, dans la colique de Poitou, que le ventre, au lieu d'être resserré, est lâche, & que les malades vont assez fréquemment à la selle, quoiqu'en petite quantité à chaque fois.

On demandera peut-être, dit M. Backer, si les accidens occasionnés par le cidre, sont dûs au plomb qu'il tient en dissolution, pourquoy tous ceux qui en boivent, n'en sont-ils pas également affectés ? & pourquoy certaines personnes qui y sont accoutumées depuis long-tems, n'en éprouvent-elles aucun mauvais effet ? Cette difficulté qu'on peut toujours faire, quelque cause qu'on assigne à ces accidens, ne peut être résolue qu'en recourant à cette idiosyncrasic inexplicable qui met une si grande différence entre les hommes. Notre auteur termine son Essai, en observant qu'il n'est pas aisé de déterminer avec précision la quantité de plomb qui est tenu en dissolution dans une quantité donnée de cidre, à moins qu'on n'évapore & qu'on ne fasse l'essai du suc de pomme immédiatement après qu'il est exprimé ; car il y a bien de l'apparence qu'il lui arrive la même chose qu'au vin adultéré par les pré-

parations de plomb, qui le déposent au bout de quelque tems ; mais il faut une bien petite quantité de ce poison , pour faire de très-grands ravages.



OBSERVATION

Sur une Maladie singulière ; par M. J. F. BARAILLON , docteur en médecine de l'université de Montpellier , & médecin à Chambon en Combrailles.

Le nommé *Arnaud Couturier* fut attaqué , au mois de Mars 1766 , d'une fièvre aiguë , & d'une douleur de tête assez violente. Un chirurgien , qui le vit les huit premiers jours , le saigna & le purgea , puis lui administra vingt grains d'ipécacuanha , dans la vue de faire cesser , disoit-il , une diarrhée que le malade éprouvoit depuis peu ; diarrhée bénigne , par laquelle la nature sembloit vouloir chasser son ennemi. Le succès ne répondit que trop à ses vues : le dévoiement fut arrêté ; mais le ventre se météorisa ; le pouls devint petit & dur ; enfin tout annonçoit l'inflammation du bas-ventre. Je fus alors appelé : je fis ouvrir deux fois la veine ; & j'employai les anti-phlogistiques. Au sortir d'un pédiluve tiède , auquel j'avois eu recours , principalement dans la vue de

calmer la douleur de tête , il survint au malade une fièvre générale que je n'eus garde d'interrompre. Ce fut , en effet , une crise salutaire qui dissipa l'inflammation : dès-lors tous les symptômes cessèrent ; le ventre redevint mou , reprit sa liberté , & s'acquitta de ses fonctions. A cette époque , je crus la maladie guérie. L'espoir commença à renaître au milieu de la famille désolée. Le malade observa encore , pendant quelques jours , une diète assez sévère ; il fut ensuite purgé avec le *dilutum* de casse , & mis au régime des convalescens.

Jamais surprise ne fut égale à la mienne , lorsqu'on vint m'annoncer , six jours environ après l'entière cessation de l'inflammation du bas-ventre , que le malade étoit à toute extrémité. J'y volai avec impatience , & je le trouvai travaillé d'une violente douleur du côté gauche qui répond au rein. Il n'avoit aucun de ces symptômes qui caractérisent la néphrétique , ou qui annoncent des pierres dans le rein , aucuns signes d'inflammation topique ou générale des viscères ; le pouls me parut tel que dans l'état sain. Les *injections* émolliens , les fomentations , les lavemens , les tisanes de même nature , furent mis en usage : je tentai même les remèdes auxquels on a recours dans les inflammations ; mais tout fut inutile. Les douleurs devenoient insupportables ; le malade per-

doit courage ; & les forces s'abbatoient : dans cette calamité , j'eus recours à la potion suivante :

R[℞]. *De Camphre* , gr. xij.
De Sucre commun , gr. xxxvj.

On pulvérisera le tout ensemble , & on dissoudra dans six onces de liquide , moitié eau , moitié vin ; & on ajoutera ,

Laudanum liquide de Sydenham , goutt. vj.

On donnera aussi-tôt.

L'effet en fut tel , que , dès que le malade l'eût avalée , la douleur disparut totalement. Je revis le malade douze heures après ; il étoit tranquille ; & donnoit des signes de satisfaction de son état présent. Je me félicitai de ce bon succès : pour la seconde fois , je lui promis assez témérairement la guérison ; (pronostic malheureux , dont les médecins sont si souvent les victimes.) Mais ma joie fut de courte durée : la douleur survint aussi vive que la première fois ; elle avoit un peu changé de place ; ce qu'elle fit aussi plusieurs fois dans les suites : tantôt elle étoit fixée à deux doigts au-dessous de l'ombilic , tantôt à l'aîne , quelquefois au milieu de l'espace qui est entre deux , toujours du côté gauche. La douleur avoit à peine l'étendue d'un petit écu , & ressembloit en cela assez au clou hystérique
que

que les vaporeux éprouvent à la tête. Je n'osai plus tenter les autres remèdes qui m'avoient si peu réussi ; je lui fis administrer la potion camphrée ci-dessus ; & l'issue en fut la même. Le mal survint , à son ordinaire , vingt-quatre heures après ; & j'employai encore heureusement le même secours : quinze jours s'écoulerent dans cette alternative. Ennuyé de la longueur de cette maladie , je tentai différens moyens de guérison ; tout fut infructueux : les vésicatoires ne produisirent aucun bien ; la douleur ne cédoit qu'au remède ci-dessus ; c'étoit-là l'ancre sacrée de toutes mes inutiles tentatives. Je voulois faire ouvrir un cautere à la jambe ; mais le chirurgien se refusa à l'exécution.

Couturier souffrit de cette cruelle maniere environ un mois & demi ; ses jambes devinrent , sur la fin , cedémateuses , & fort gonflées ; la fièvre ne parut presque jamais , ou du moins sensiblement ; l'esprit fut toujours sain ; il survint un saignement de nez ; il sortit avec le sang une certaine quantité de matiere blanchâtre , de forme cylindrique , que les assistans crurent venir du cerveau , & en rapporterent l'origine à un coup que le malade avoit reçu sur l'os frontal dix ans auparavant : ce fut le terme de la vie de cet infortuné.

L'ouverture du cadavre auroit été , de
Tome XXVII. E e

même que dans tous les cas bizarres & douteux , le seul moyen de s'affurer de la nature , & peut-être des causes de cette maladie bizarre ; mais la sôte répugnance qu'affecte , à cet égard , le plus grand nombre des hommes , y met obstacle. Il est de la sagesse du ministère de détruire de si misérables & si nuisibles préjugés.

OBSERVATION

Sur une Angine épidémique dans une seule Famille ; par le même.

Je fus appelé , au mois de Juin 1766 , pour mademoiselle de Elle avoit une angine inflammatoire qui n'avoit rien de particulier ; aussi la traitai-je à l'ordinaire. Les saignées ne purent la garantir de la suppuration. A peine commençoit-elle à entrer en convalescence , que sa mere & trois de ses sœurs essuyèrent le même sort. La nouvelle m'en surprit d'autant plus , qu'il n'y avoit alors , ni dans le lieu ni dans les environs , aucune maladie de cette espee. Je craignis la contagion ; je dictai des règles au reste de la famille , pour s'en préserver : toutes les précautions furent inutiles ; cinq autres en furent atteints. Le sort de quelques-uns de ces derniers fut plus malheureux que celui des précédens. Deux qui ne furent pas fai-

gnés ; l'un , (il étoit si jeune & si gras , qu'il fut impossible de lui ouvrir la veine ,) fut couvert d'une éréfipele universelle , & mourut ; l'autre , (c'étoit une fille de dix ans , qui avoit caché son mal , elle étoit sans ressource , lorsqu'on s'en aperçut ,) fut affligée de taches gangreneuses sur tout le corps : un délire obscur se mit de la partie ; & elle finit ainsi ses jours. Le troisieme fut très-malade : il se fit chez lui une éruption de petites pustules blanches fort pointues ; & cette crise le sauva. La maladie des deux derniers se termina par la résolution. De cette famille composée de douze personnes , dix éprouverent la contagion. Le pere en fut exempt ; & je crois qu'on peut l'imputer à son état qui l'empêchoit de rester long-tems chez lui ; & une fille qui avoit une éruption assez nombreuse de boutons qui suppurôient : ces petits cauterres naturels l'ont pu garantir. Il est à remarquer qu'aucun des voisins , malgré leurs fréquentes visites , ni aucun des domestiques employés à servir les malades , n'en ont reçu la plus legere incommodité. La cause de cette contagion me paroît très-inexplicable ; je laisse aux théoriciens tout le plaisir de s'y exercer : il me suffit de sçavoir que le fait est vrai , & que je ne serai plus désormais surpris de voir pareille chose.



OBSERVATIONS

*Sur quelques Crises annoncées par le Pouls ;
par M. ROGER , conseiller-médecin
du roi , aggrégé au collège des médecins
de Moulins.*

Les observations sur les crises annoncées par le pouls , peuvent jeter un si grand jour dans la pratique de la médecine , que je crois qu'on ne sçauroit trop insister sur cette recherche , ni être trop exact à publier les découvertes qu'on peut avoir faites en ce genre. La multiplicité de ces remarques attestées par des observateurs exacts , est un aiguillon bien propre à entretenir l'émulation de ceux qui font déjà une étude particulière de cette branche de la médecine ; convaincra , sans doute , les incrédules qui se refusent à l'évidence sur une matiere aussi importante , qui , bien éclaircie , peut , en simplifiant la pratique de la médecine , la rendre infiniment plus sûre.

En effet , cette connoissance entraîneroit nécessairement la circonspection dans l'application des différens moyens proposés pour guérir , & dans le choix qu'on en doit faire ; & , d'après cela , on ne courroit plus les risques , lorsque la nature se dispose à se débarrasser par une crise quelconque , de l'en détourner par un remède qui , souvent em-

ployé sans une connoissance exacte de cause , détourne son action , & la force à perdre de vue son objet principal ; de-là , que d'inconvéniens ! En outre , elle mettroit le médecin dans le cas de remplir sa vraie mission , qui ne le constitue ordinairement que le ministre de la nature , & son coadjuteur , lorsqu'elle seule ne suffit pas à la perfection de son ouvrage.

C'est d'après ces réflexions , que je me suis déterminé , Monsieur , à vous adresser l'observation suivante qui est celle , d'entre plusieurs que j'ai déjà faites en ce genre , qui m'a paru mériter le plus d'attention. Je me propose cependant , si vous le trouvez bon , de vous faire passer , dans la suite , celles que je serai à portée de faire , & qui seront relatives à cet objet.

Je fus appelé , le 28 Mars dernier , auprès de François Guillard , marchand à Pierrefitte , près Moulins en Bourbonnois , âgé d'environ cinquante ans. Je trouvai cet homme travaillé d'une péripneumonie bilieuse , assez relative à son tempérament qui , en effet , est sec & bilieux : il ressentait beaucoup de chaleur & d'anxiétés ; la toux étoit fréquente , l'altération considérable , la fièvre très-forte , le pouls fort élevé , les crachats rouillés. Je fis faire , dans les trois premiers jours , quatre saignées du bras ; mais , le quatrième , le délire étant survenu , & le

pouls se soutenant toujours le même, j'ordonnai une saignée du pied. J'avois d'ailleurs mis jusques-là en usage tous les moyens usités en pareils cas. Le lendemain de la saignée du pied, qui dissipa entièrement l'embarras de la tête, je remarquai avec surprise un changement prodigieux dans le pouls de mon malade : il avoit été grand jusques-là ; & ses pulsations avoient été fort égales : il étoit alors petit & intermittent. Je trouvai le ventre élevé & dur : au reste, les forces du malade, & les accidens qui s'étoient manifestés dès le commencement, étoient à-peu-près les mêmes. Ce changement, qui, avant les différentes remarques que j'avois eu occasion de faire, m'auroit inquiété, sur-tout d'après le pronostic des anciens sur cette espece de pouls, me décida à prédire une crise par les selles, dans la nuit suivante. Elle arriva effectivement, mais sans procurer un grand soulagement au malade. Le pouls se soutenant, pendant plusieurs jours, le même, je continuai les mêmes prédictions qui furent suivies des mêmes succès. Enfin, après avoir laissé agir la nature pendant six jours, voyant mon malade faire, à mon gré, trop peu de progrès vers la convalescence, & le pouls étant toujours intestinal, je crus convenable d'aider la nature dans les efforts que j'étois assuré qu'elle faisoit pour se débarrasser par la voie des selles,

mais de façon cependant à ne la troubler ni la forcer. J'ordonnai donc quelques lavemens simples, ensuite deux onces de manne, & deux onces d'huiles d'amandes-douces dans un bouillon. Ce léger purgatif produisit un effet surprenant ; & , d'après les mêmes indications , je le répétai , tous les deux jours , jusqu'à trois fois , & toujours avec le même succès. Pendant ce tems , le malade rendit quelques vers.

L'effet du dernier fini , je crus reconnoître , vers le soir , le *pulsus inciduus* de Solano de Lucques , médecin Espagnol , que je n'avois encore remarqué dans aucun malade ; je m'attendois , en conséquence , à une sueur qui parut effectivement dans la nuit , & se soutint jusqu'au lendemain que le pouls reprit son caractère intestinal ; mais la crise qu'il annonçoit , & que j'attendois , n'eut pas lieu ; le malade ressentit seulement beaucoup de borborygmes , & rendit quantité de vents : le pouls ne changea pas. Enfin , après vingt-quatre heures , l'examinant encore plus attentivement que je n'avois fait , je reconnus avec satisfaction le *pulsus inciduus* joint à l'intestinal ; je crus d'abord que les deux crises annoncées paroîtroient , chacune dans son tems , & termineroient la maladie ; mais la sueur vint seule , ne changea rien dans le pouls : il ne fut plus question de diarrhée. L'atonie , que l'une des crises an-

nonçoit , se soutenant toujours , mon malade n'en éprouva aucun soulagement : je crus ne devoir en attendre que de quelqu'autre que la nature se ménageoit , ou de l'application de quelques remèdes. Mais , me rappelant , en ce moment , & fort à propos , d'avoir lu , dans la *Traduction françoise de Solano* , par M. La Virotte , que le *pulsus inciduus* annonçoit aussi quelquefois une éruption cutanée , car je n'avois plus égard à l'intestinal : je me rassurai , & ne craignis pas d'en prédire une ; & d'ailleurs , guidé par les anxiétés , une respiration difficile , des soupirs profonds , & souvent répétés , qui fatiguoient le malade , je la déterminai précisément *miliaire* , en présence de M. Segaud , docteur de la maison & société de Sorbonne , curé dudit Pierrefite , homme d'un vrai mérite , plein d'esprit & de connoissances , qui a suivi exactement , avec moi , la maladie jusqu'à la fin , & a été témoin de tout ce que j'ai déjà avancé.

Je confiai , pendant trois jours , cette opération à la nature : dans la crainte de la troubler , je me contentai d'humecter mon malade par d'abondantes boissons ; mais , après ce tems , voyant qu'il s'affoiblissoit , sans que l'éruption parût , & le pouls l'annonçant toujours , je jugeai que , si elle n'avoit pas lieu , ce ne pouvoit être que relativement à l'épuisement du malade , & , conséquem-

ment, au défaut de force de la part de la nature, pour perfectionner son ouvrage. Plein de cette idée, j'eus recours aux legers diapnoïques & aux potions huileuses, avec le kermès, prises, de loin en loin, par cuillerée, qui produisirent l'effet que j'en attendois. La miliaire parut effectivement; &, en moins de trois jours, tout le corps en fut couvert: malgré cela, le pouls se soutint toujours le même, & n'a presque pas changé pendant quinze jours, à compter du moment où l'*inciduus* & l'intestinal se joignirent, jusqu'à celui où la fièvre a cessé, & où la miliaire a commencé à sécher. Il est à remarquer que, pendant tout ce tems, quelque espoir qu'on dût avoir de voir paroître la diarrhée annoncée par le caractère intestinal que le pouls avoit conservé, ainsi que je l'ai déjà dit, le malade n'a eu que très-peu d'évacuations par les selles; & encore ce n'a été que les sept à huit premiers jours; car, les derniers, le ventre a été extrêmement reserré; mais, en revanche, il avoit beaucoup de borborygmes, & rendoit une quantité prodigieuse de vents; ce qui, si on veut se donner la peine de lire la Traduction que j'ai citée, ne confirme pas moins la certitude des observations, & doit encourager à ne pas perdre de vue des règles aussi importantes au bien de l'humanité.

Je ne crois pas hors de propos d'ajouter

ici que, quelque tems après la maladie qui fait le sujet de l'observation ci-dessus, je fus appelé, dans une paroisse du Bourbonnois, nommée *Cyndré*, pour y voir un malade auprès duquel j'étois avec M. Deschommes, curé dudit endroit, lorsqu'on vint le chercher à la hâte, pour aller en administrer un autre au village de Manffon, même paroisse : au bout de quelques heures, il revint, & me dit qu'il l'avoit trouvé si mal, qu'il lui avoit été impossible d'en rien tirer, & , par conséquent, de lui donner les Sacremens ; & me pria d'y aller avec lui. Je le trouvai effectivement en aussi mauvais état qu'il m'avoit dit : il ne parloit qu'à force d'être secoué, & sans aucune suite, & tomboit aussi-tôt dans un assoupissement profond. C'étoit un homme d'environ 45 ans, très-robuste ; & , d'après les interrogations que je fis aux assistans, je jugeai que, depuis dix à douze jours, il étoit travaillé d'une fièvre double-tierce-continuë, dont le traitement avoit été abandonné à la seule nature. Je lui tâtai le poulx qui annonçoit encore de la force, & dans lequel je remarquai avec plaisir une intermittence marquée, & de nature à laisser espérer une prompte & abondante évacuation par les selles ; j'examinai le ventre que je trouvai un peu tendu ; & les assistans me dirent que le malade rendoit, depuis quelques heures, beaucoup de vents.

D'après ces inductions, je rassurai tous ceux qui s'intéressoient à son sort, & annonçai hardiment une diarrhée pour la nuit suivante, & ne prescrivis aucun remède; j'ordonnai seulement que, le lendemain, on me donnât des nouvelles du malade; qu'on ne le perdît pas de vue jusques-là, & qu'on sçût me rendre compte de tout ce qui se passeroit. On n'y manqua pas; & j'étois avec le curé qui fut témoin du rapport, ainsi qu'il l'avoit été de la prédiction. Il se réduisoit à m'assurer que la diarrhée avoit eu lieu en effet; que les selles avoient été fréquentes & copieuses; que, depuis les premières, le malade avoit été de mieux en mieux; qu'enfin son assoupissement étoit fini; qu'il se sentoit, dans le moment, très-bien, & n'avoit plus besoin de moi. Je n'y allai plus en effet; & j'appris qu'il n'avoit pas eu, depuis cette époque, le moindre retour de fièvre, & qu'il jouissoit de la meilleure santé.

L E T T R E

De M. ROBIN, médecin en l'université de Montpellier, à M. DE LA MAZIERE, docteur-régent à Poitiers; contenant plusieurs Observations sur le Poulx.

Je vous ai promis, Monsieur & cher confrere, de vous faire part des observations

que je fais sur le pouls , dans le courant de ma pratique. Je ne vous communique que celles qui portent un caractère d'évidence , & auxquelles l'homme le plus prévenu contre la doctrine de M. De Bordeu , ne pourroit se refuser. J'attends avec la dernière impatience celles que vous m'annoncez par votre lettre du 15 Janvier dernier. Je pense , comme M. Roux , auteur du Journal de Médecine , qu'on ne peut trop étayer une doctrine si lumineuse pour la pratique.

I^{re} OBS. Je fus appelé , le 19 Novembre 1766 , à Mézilles , pour M. Brigaud , notaire. Il étoit tourmenté d'une toux violente & sèche , depuis plus de quatre mois. Je lui tâtai le pouls à différentes reprises , & à longs intervalles ; j'y remarquai une si grande complication , que je ne pus lui donner aucun caractère : un tact plus fin , plus exercé que le mien , & peut-être plus prévenu , y auroit infailliblement trouvé quelque caractère décidé. Madame Brigaud , qui , sur ce que je disois du pouls , me crut quelque connoissance particulière sur ses signes , me pria de lui tâter le pouls. Je trouvai le sien constamment rebondissant , & d'irritation ; je lui dis que , si elle n'étoit pas si âgée , (cette dame a plus de soixante ans ,) je croirois pouvoir lui annoncer un saignement de nez. Elle me répondit que cela ne la surprendroit point , puisque'étant jeune , elle y étoit très-

fuette, même malgré les évacuations lunaires.

II. OBS. Le 28 Décembre de la même année, j'allai à Saint-Amand en Puyfais, pour voir madame Bureau, femme du procureur d'office de cette ville. Cette dame d'environ 26 à 27 ans, éprouvoit, depuis deux mois & demi, des règles immodérées qui tenoient presque d'une perte habituelle. Lorsque j'arrivai, il y avoit déjà quatre à cinq jours que cet écoulement avoit cessé en entier; ce qui avoit occasionné un gonflement à l'hypocondre gauche, & une grande difficulté de respirer. Je lui tâtai le pouls à plusieurs reprises, & pendant longtemps; je remarquai qu'il étoit très-irrégulier, tant dans la force, que dans la distance des pulsations, sans néanmoins d'intermittence; il joignoit à une plénitude un grand degré d'irritation. Vous noterez que cette dame est vaporeuse. Elle me demanda instamment à être saignée, à cause de l'oppression qu'elle éprouvoit. Je la priai de différer jusqu'au lendemain à huit heures du matin, parce que j'imaginai qu'elle pourroit bien éprouver un retour de perte incessamment. Je lui trouvai la respiration libre, plus de gonflement à l'hypocondre gauche ni au droit; le pouls avoit perdu son irritation: je lui demandai si ses règles avoient repris. Elle me dit que non, mais qu'elle

éprouvoit une grande pesanteur aux parties basses. Un quart d'heure fut à peine écoulé, qu'elle me fit appeller, pour me dire que les écoulemens s'étoient rétablis.

III. OBS. M. Frottier, négociant à Saint-Fargeau, m'envoya querir le 6 Mars 1767. Il étoit malade d'une fièvre putride-bilieuse. Cette maladie avoit commencé par un dévoiement très-abondant, très-bilieux & très-fétide : *Dejectiones erant sinceræ*. Il y avoit quatorze jours que ce dévoiement duroit. Je trouvai son poulx d'une irrégularité, d'une intermittence si marquée à chaque seconde pulsation, qu'un novice y auroit fait attention, & que l'homme du monde le plus buté contre le caractère du poulx intestinal, n'auroit pu s'empêcher de le reconnoître. Ce dévoiement ne l'a point abandonné jusqu'à la mort.

IV. OBS. Le 27 Avril dernier, le nommé Chocat, meunier au Pont-de-Sauroi, près Saint-Sauveur, me manda pour sa fille aînée. Cette femme avoit eu une espece de perte, il y avoit quinze jours : cette perte s'étoit supprimée très-promptement ; & il en étoit survenu une inflammation à la matrice. Son poulx étoit d'une irrégularité singuliere, vif, serré, roide, convulsif, en un mot. J'ai observé que les saignées, les fomentations émollientes, & les injections de même nature, procuroient une détente aux tuniques

de l'artere, qui se faisoit remarquer peu de tems après le remede administré. Je lui fis tirer quelques caillots de sang, qui étoient dans la matrice; & j'apperçus un changement en mieux dans le pouls.

V. OBS. Le 2 Mai, j'ai cessé de voir madame Brideau à Touffi. Cette dame avoit eu du mal au sein à la suite d'une couche assez heureuse : ce sein avoit été en suppuration assez louable pendant trois semaines; & il s'étoit fermé tout-à-coup, à ce que me dit son chirurgien qui l'avoit traitée. Quelques jours après cet événement, elle fut surprise d'un dévoiement purement bilieux : ce dévoiement dura plusieurs jours; il sembla s'apaiser; & il s'ensuivit une fièvre putride, toux, envies de vomir, vomissement bilieux, dévoiement bilieux, douleurs de tête insupportables, &c. Cette maladie fut traitée, jusqu'au 9, avec les remedes appropriés : son pouls, jusqu'à ce jour, fut constamment dur, ferré, convulsif, vaporeux. Le mari de la malade me pria de permettre qu'on m'assistât de conseil : je témoignai combien on me faisoit de plaisir. On appella un médecin des environs, qui ordonna cinq saignées consécutives, à deux par jour, tant du bras, que du pied. Elle fut saignée; & le sang qu'on lui tira, étoit exactement semblable à un pus bien conditionné; il en avoit & la couleur & la consistance. Le pouls,

loin de se détendre , de s'affouplir , se roidît davantage ; les selles se supprimèrent ; & le ventre commença à se météoriser. Le médecin-consultant étoit parti lors de ces événemens : il fut question de rappeler ces évacuations : on ne put mettre en œuvre les lavemens , à cause des hémorrhoides qui étoient très-gonflées ; la malade ne vouloit plus entendre parler de remèdes par le haut. Je fis noyer dans une grande quantité de tisane , d'eau panée , de petit-lait , un grain de tartre stibié : le dévoiement reparut ; & le danger s'éloigna. J'avois employé les vésicatoires aux deux jambes ; ils ont attiré prodigieusement , sur-tout d'une matiere laiteuse : ses urines n'ont jamais donné aucun signe de coction ; elles ont toujours été , depuis le commencement jusqu'à la fin , claires , aqueuses & telles que Sydenham nous les dépeint : *Ægræ urinam subinde reddant planè limpidam* , &c. Le poulx a toujours conservé son caractère d'irritation ; il a toujours été convulsif ; aussi cette femme est-elle , en tout tems , sujette aux vapeurs ; enforte que ces vapeurs ont toujours bridé les efforts de la nature. Je suis entré dans un long détail sur cette maladie , pour vous prouver combien la nature a de ressources , malgré les complications , & combien ces mêmes complications s'opposent à ses efforts salutaires. Heureux les malades qui trouvent
des

des médecins assez timides pour s'en tenir à la médecine d'expectation, & pour ne point les accabler par la multitude & la violence des remèdes !

VI. OBS. M. Vignon, chirurgien à Poilli, près d'Auxerre, vint me consulter, ces jours derniers, sur une maladie à laquelle, dit-il, on ne connoissoit rien : son pouls, les pleurs qu'il versa involontairement, &c. me la firent regarder comme un hypocondriaque : son pouls étoit petit, serré, vif, convulsif. Il avoit été traité, jusqu'à ce jour, avec des remèdes chauds & irritans, entr'autres, la térébenthine qui avoit aggravé son état considérablement. Je l'ai entrepris suivant la méthode de M. Pommé ; je vous instruirai, par la suite, de la réussite bonne ou mauvaise de ce traitement.

J'ai oublié de vous dire, à la suite de la quatrième observation, que les parens de la malade la traitoient, suivant l'usage meurtrier de la campagne, avec du vin, la plupart du tems pur : à peine, pour ainsi dire, en avoit-elle avalé, qu'on remarquoit un spasme furieux dans l'artere. Je fis substituer l'eau de pœuler à cette boisson, qui rendit le pouls moins mauvais.

Je suis, &c.



OBSERVATION

Sur une Affection vaporeuse ; par M. GUINDANT, docteur de l'université de médecine de Montpellier, agrégé au collège de médecine d'Orléans, médecin en survivance de l'Hôtel-Dieu de cette ville.

M^{lle} Enault, marchande à Orléans, rue du Cheval-Rouge, paroisse S. Paul, âgée de 28 ans, d'un tempérament bilieux sanguin, & d'une figure des plus heureuses, me fit appeller le 14 Février dernier. Cette demoiselle éprouvoit les rigueurs d'un spasme si général, qu'aucune partie du corps ne sembloit en être exempte : l'estomac, entr'autres, étoit si affecté & si douloureux, qu'il permettoit à peine l'entrée des alimens liquides ; & , si quelque chose entroit, c'étoit pour entretenir un vomissement dont elle enduroit les tristes secousses depuis trois semaines entieres. Les muscles du col & de la gorge étoient si tendus, qu'il étoit presque impossible à la malade de fléchir la tête. La respiration étoit extrêmement gênée ; l'*abdomen* étoit dans un état de contraction aussi violent que la gorge ; le diaphragme, dans ses deux mouvemens, souffroit des tiraillemens, dont la malade sentoit les effets dans toute la région épigastrique ;

effets qui lui faisoient jetter continuellement des cris horribles. Les coliques, les borborrygmes étoient de la partie; tout, en un mot, étoit si éréfisé, que la malade ne pouvoit ni cracher, ni moucher, ni aller à la selle; les urines même étoient fort modiques; & le poulx étoit petit, inégal & fréquent.

Après avoir fait les informations nécessaires en pareil cas, je sçus que cette demoiselle éprouvoit, depuis douze années entières, des douleurs d'estomac; que ces douleurs la jettoient, de tems en tems, dans des états de rigidité & de spasme surprenans; je sçus que l'écoulement périodique des mois n'avoit jamais eu chez elle la moindre interruption, & que, si elle en avoit éprouvé quelquefois le dérangement, ç'avoit toujours été par trop d'abondance, plutôt que par diminution; je sçus enfin que le traitement qu'on avoit employé, pour combattre cette affection spasmodique, consistoit en saignées du bras & du pied, en purgatifs, en sudorifiques & en remèdes chauds & volatils: le quinquina sur-tout & la tisane des bois lui avoient été conseillés par beaucoup de médecins. Les saignées furent répétées à outrance; même dans cette dernière attaque, on l'avoit saignée deux fois du bras & autant du pied; & les cordiaux étoient les autres remèdes qu'on vouloit opposer à sa maladie; mais la nature ne

demandoit pas cette sorte de remèdes ; aussi n'en fut-elle nullement soulagée : *Naturâ repugnante, irrita sunt omnia.* Hippocr.

J'ignorois jusques-là quelle pouvoit être la cause éloignée de cette cardialgie hystrérique , & je desirois ardemment d'en être informé , avant de procéder à la curation : cependant je fus instruit , car on me dit que cette demoiselle , après avoir perdu son pere & sa mere , fut obligée de renoncer à la ville , pour se retirer , à la campagne , chez un oncle qui étoit prêtre , & que cela n'avoit pu se faire sans une certaine répugnance de sa part. Il ne m'en fallut pas davantage pour m'éclairer dans la conduite que je devois tenir auprès de cette belle malade. Je commençai d'abord par faire éloigner tous les remèdes avec lesquels on prétendoit la secourir ; je défendis même l'usage des bouillons ordinaires ; je prescrivis l'eau de poulet à la place , & la limonade. Jusques-là je ne trouvai nulle résistance à mes propositions ; mais tout changea bien de face , dès que je proposai les bains entiers presque froids , dans lesquels il faudroit rester au moins deux heures. Ce remède effraya moins la malade , que le tems que je lui prescrivois : cependant elle se rendit à mes avis , & les exécuta ponctuellement. Les lavemens à l'eau tiède , & les fomentations émollientes ne furent point omis. Je défendis qu'on bassinât

le lit à la sortie du bain , & qu'on couvrit beaucoup la malade , ainfi que cela se pratique affez ordinairement ; je ne voulois , en un mot , rien qui pût augmenter & entretenir l'évaporation du fluide nerveux , ni qui pût causer de la chaleur , à cause du defféchement & du raccorniffement qui en font le produit indifpenfable ; je ne voulois , au contraire , que quelque chofe qui pût entretenir les pores de la peau ouverts , & qui pût procurer cette douce fraîcheur qui eft fi néceffaire aux corps irrités & tendus. Pouvois-je mieux y réuffir qu'en prefcrivant des linges blancs & froids , & qu'en faisant peu couvrir la malade ? Tous ces remedes innocens ne procurerent pas d'abord un effet fenfible : la malade vomiffoit également ; les douleurs n'étoient pas moins aiguës : cependant , trois heures après le bain , elle reposa pendant quelque tems ; mais les fuffrances fuccéderent bien vîte à ce calme.

Le lendemain au matin , cette demoifelle rentra dans le bain ; elle y refta trois heures ; & elle n'y fouffrit aucunement ; on la mit enfuite au lit avec les précautions que j'avois indiquées. Le vomiffement fubfiftoit toujours ; le ventre n'étoit pas moins douloureux & pareffeux ; les urines paroiffoient avec la même médiocrité ; les douleurs fe mon- troient , par intervalle , intolérables : il n'y avoit que le pouls qui eût changé de carac-

tere ; il étoit bien plus mou & bien moins fréquent qu'auparavant. Le soir , elle prit un autre bain , dans lequel elle resta autant de tems que le matin. Malgré cela , les mêmes accidens subsisterent , mais plutôt avec de la diminution , qu'avec de l'augmentation.

Le 16 Février , la malade prit deux bains : la tension du ventre & de la gorge diminua considérablement ; les muscles fléchisseurs remplirent leurs fonctions ; les douleurs ne furent pas si universelles : il n'y eut même que celle de la région épigastrique & diaphragmatique , qui subsista. La déglutition étoit bien plus aisée ; mais l'estomac étoit toujours tendu au point de ne garder aucune boisson. Ennuyé presque autant que la malade , de ce que le vomissement continuoît , je pris le parti de faire appliquer des serviettes trempées dans de l'eau exactement froide , sur toute la région épigastrique : ce remede parut dur à la malade ; mais , quand on veut guérir , qu'est-ce qu'on ne souffre pas ?

Le 17 , je vis la malade bien plus contente ; sa douleur s'étoit dissipée , & son vomissement avoit disparu : il n'y avoit plus que deux choses qui l'inquiétoient , elle & moi ; c'étoit la paresse du ventre & celle des voies urinaires ; ainsi j'insistai toujours sur le bain ; & je persuadai à la malade d'y

rester cinq à six heures , si elle le pouvoit. Le soir, elle se mit dans la baignoire ; & elle y resta , en effet , cinq heures entieres (a). Ce bain procura une détente si considérable du genre nerveux , que presque aucuns *sphincters* ne purent résister à son effet. Les urines & les excréments sortirent involontairement ; la salive vint en abondance lubrifier les contours du gosier , & tout l'intérieur du palais. Ces excréments durèrent si long-tems , qu'elles causerent une lypothimie dont la garde s'aperçut heureusement , & qu'elle dissipa , en faisant prendre un peu de biscuit trempé dans du vin & de l'eau. La malade se coucha, & passa fort tranquillement la nuit.

Le 18 au matin, tous les accidens nous parurent éclipés ; le corps n'étoit plus douloureux ; le côté gauche de l'estomac étoit la seule partie qui nous arrêtoit , parce que c'étoit la seule qui fût douloureuse. Je fis continuer l'eau de poulet & la limonade ; je prescrivis pour nourriture la crème de riz à l'eau : les lavemens & les fomentations ne furent point négligés. La malade ne prit plus qu'un bain par jour ; elle les continua jus-

(a) Je crois que cette demoiselle est la seule jusqu'ici , qui ait eu la patience de rester dans le bain pendant cinq heures entieres ; du moins je ne me rappelle pas d'en avoir vu l'exemple dans tout le cours du *Traité des Affections vaporeuses de M. Ponne.*

qu'au 21 ; en y restant quatre heures au moins chaque fois. Voyant ensuite que toutes les fonctions du corps se faisoient exactement , & qu'il ne restoit aucun vestige des accidens passés , je purgeai cette demoiselle avec un gros de crème de tartre incorporé dans deux onces de pulpe de casse ; ce minoratif , qui n'a rien absolument de désagréable au goût , & qu'elle prit avec la pointe d'un couteau , la débarrassa de beaucoup de bile noire & fétide. Depuis ce tems , elle se porte très-bien ; & rien ne s'oppose à la blancheur de son teint , ni à la régularité de ses traits.

J'aurois encore quelques observations de cette force à présenter aux adversaires de M. Pomme ; mais je les réserve pour une autre occasion.

L E T T R E

A M. DELABROUSSE , docteur en médecine de la Faculté de Montpellier , de la Société royale de la même ville , &c ; sur une Affection hypocondriaque , guérie par l'usage des humectans ; par M. SALOMON , maître en chirurgie à Domazan , diocèse d'Uzès , en bas Languedoc.

M O N S I E U R ,

Vous me faites l'honneur de me demander la relation de ma dernière maladie ,

& du traitement que j'ai employé : comme votre volonté me sera toujours respectable , je le ferai avec d'autant plus de plaisir , que , de toutes les raisons qui m'y obligent , celle de me trouver guéri pour l'avoir suivi , est la plus forte & la plus avantageuse.

Ce fut le 14 Novembre dernier que je fus attaqué des accès de fièvres tierces. J'en essayai d'abord deux des plus violens , à la suite desquels j'eus , pendant quatre jours , une fièvre continue avec des sueurs des plus abondantes ; je me saignai , me purgeai tout de suite ; & je pris une once de quinquina en plusieurs prises ; je guéris parfaitement. Au bout de vingt-un jours , je fus encore attaqué par deux accès de fièvre , suivis aussi de quatre jours d'une fièvre continuë avec de grandes vapeurs ; je répétau , dans cette seconde rechute , les mêmes remèdes que dans la première ; & je me trouvai parfaitement guéri. Enfin je rechutai de nouveau trois semaines après ; mais ennuyé de faire des remèdes , j'essayai , dans cette occasion , deux nouveaux accès avec quatre jours de fièvre continuë , même très-violente , sans en tenter aucun ; & je guéris effectivement sans autre secours que celui de la nature. L'affoiblissement où m'avoient réduit alors les grandes sueurs , la diète exacte que j'avois observée depuis le 14 Novembre jusqu'au 1^{er} de Janvier , date de

cette dernière rechute ; ne mangeant que deux soupes légères par jour , une le matin , & une le soir , avec un petit morceau de bouilli à midi ; le froid rigoureux du mois de Janvier , mais plus encore la crainte de retomber encore , me retinrent dans mon lit , sans en bouger , jusqu'au milieu dudit mois. Ce fut à-peu-près vers le 16^e , qu'en mangeant , selon mon usage , à dîner , je fus attaqué d'une défaillance très-considérable , qui m' alarma. Mais je le fus bien davantage , quand cette défaillance m'ayant repris le lendemain , une personne assez entendue dans ma profession , me fit comprendre que ces défaillances , qui , dans le fond , n'étoient que des accès de fièvre , étoient mortelles. Je me préparai alors tout de bon à sortir de cette vie par la bonne porte : les sueurs , qui me reprirent à la fin de cette première défaillance , me continuèrent , tantôt plus , tantôt moins , pendant près d'un mois ; elles me prenoient sans aucun période réglé.

Je pris , pendant ce tems-là , une médecine & plusieurs prises de quinquina que j'évalue à trois onces pendant tout le tems de ma maladie. Ce fut dans l'intervalle de mes abondantes sueurs & de mes défaillances , que j'observai un régime rigoureux ; que j'eus des insomnies de huit jours de suite ; que je me couvris dans mon lit le double au

moins de ma coutume ; que je devins sec comme du bois , & que mes idées devinrent si confuses , si fâcheuses , & , si je puis encore le dire , si terribles , que tout étoit péché pour moi ; de sorte qu'il me falloit un confesseur deux fois le jour , & que la moindre chose qui se présentoit de travers à mon imagination , me caufoit de si grandes vibrations dans les nerfs , que la fièvre alors me prenoit avec la sueur ; & mon sommeil étoit entièrement perdu.

J'étois, pendant ce tems-là, si persuadé que j'allois mourir, que, suivant mes scrupules, je regardois comme contraire à mon devoir de tenter aucun remède. Je voyois le diable de tems en tems, & son séjour infernal ; je croyois à la Métempsycose, pour éviter d'être sa proie ; & cette dernière idée me tranquillisoit un peu : combien de fois ne me suis-je pas cru lapin, mouton, &c ? Mais ce qui me chagrinoit le plus, étoit que mes confreres, personnes d'ailleurs assez entendues, ne cessioient de me dire de combattre mon imagination, & de me guérir par le raisonnement.

Enfin, dans cet état, n'osant & ne croyant plus me lever de mon lit, où j'étois depuis environ deux mois, sur la fin de Février, mon confesseur me força à me lever. Mais, comme je craignois extraordinairement le froid, outre le grand feu qui étoit dans la

chambre , j'étois avec une double paire de culottes , deux grosses paires de bas , deux chemises , un molleton , une veste , un habit , un manteau , & par-dessus une couverture de laine ; six bonnets à la tête , mon chapeau avec une capote , & sous mes pieds une chaufferette ; & tout cela me faisoit besoin.

Ce fut dans cette triste situation , que , le second jour que je me levai de mon lit , la Providence , qui avoit mis en jeu toute votre charité , vous conduisit chez moi , & que vous me vîtes , si vous vous en rappelez , pour la première fois : je dois vous avouer , Monsieur , que rien au monde ne m'a tant causé de joie & de surprise , que lorsque vous m'assurâtes , dans cette première conversation , qu'il ne dépendoit que de ma seule volonté de guérir mon imagination , (ainsi que l'on me l'avoit dit ;) que d'ailleurs ma maladie n'étoit rien moins que mortelle ; que ces idées fâcheuses , qui me désoloient , s'effaceroient insensiblement , en me dissipant par différentes conversations , en montant à cheval , mais sur-tout en prenant des bains : cette nouvelle fit une telle sensation sur ma pauvre imagination , que la grande joie m'empêcha de dormir la nuit d'après. Mais ma confiance pour les bains fut grandement diminuée , lorsque des personnes habiles dans ma profession , m'assuroient unanimement

que , vu l'état de foiblesse où je me trouvois alors , ma maigreur & le froid de l'hyver , les bains m'étoient absolument contraires.

La Providence , qui avoit mis mon sort entre vos mains , voulut bien que , faisant diversion aux horreurs que l'on m'avoit données des bains , je prisse la généreuse résolution de quitter mon village , pour me rendre auprès de vous à Aramon , environ au milieu de Mars dernier , quoique persuadé cependant que je ne pouvois guérir ; & ce fut sur la fin , (si vous vous en rappelez ,) que je commençai leur usage.

Jamais homme ne fut plus surpris que moi , de me trouver en vie , & d'avoir trouvé le sommeil après les premiers bains ; je les ai continués , comme vous sçavez , pendant trente jours , à Aramon ; & je m'en suis trouvé toujours mieux , de même que de l'eau froide que vous me faisiez mettre sur ma tête rasée : ma vue & mon ouïe augmentoient par ces applications ; & je trouvais merveilleux que , dans le tems que mon corps étoit noyé dans un bain tiède , mon crâne avoit besoin de l'eau bien froide , pour augmenter mes sensations & pour les soutenir.

Ce fut vers le 12 du mois dernier , (ainsi que vous me l'aviez promis ,) que commença de s'effacer de ma peau cette couleur

jaunâtre , & que mes os commencerent de se couvrir de chair : quelques jours après , je partis d'Aramon , pour reprendre mes fonctions dans mon village , sur la parole que vous m'aviez donnée que j'étois assez fort pour les remplir ; qu'elles m'étoient nécessaires pour mon parfait rétablissement , si j'y joignois encore deux bains par semaine. La chose est heureusement arrivée comme vous me l'aviez prédite : mes occupations , qui d'abord fatiguerent mon corps & mon esprit , me récréent à présent l'un & l'autre : un seul bain , dont je fais rarement usage , me fait plus de bien que six de ceux que je prenois à Aramon. Tout le monde m'assure que mon embonpoint & la couleur de mes chairs sont comme ils étoient avant ma maladie : je me sens autant de force que j'en avois par le passé : il me reste bien , à la vérité , quelques petites peines d'esprit ; mais ce n'est que momentanément : elles ne m'empêchent pas de dormir , de faire mes affaires , encore moins de voyager.

Les obligations que je vous ai , sont , comme vous voyez , des plus grandes ; & je ne pourrai jamais les reconnoître : je vous dois la vie après Dieu. Tout ce que vous avez pronostiqué de ma maladie , est exactement arrivé ; & c'est à cette dernière circonstance que je dois le rétablissement de

ma santé, attendu que ce motif a excité toute ma confiance pour vous, & m'a fait suivre vos ordonnances.

La pratique de M. Pomme, dont vous m'avez souvent parlé, est excellente; & vous m'en avez fait ressentir les heureux effets : comme je suis à même de traiter & de voir des vaporeux, je vous prie de vouloir bien m'envoyer sa troisième édition que vous m'avez fait voir; je tâcherai de m'y conformer & d'en suivre les règles. En attendant, je vous prie d'être persuadé des sentimens de reconnoissance dont je suis rempli, comme de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

EXPÉRIENCES

Sur l'Ouverture de la Vésicule du Fiel, & sur son Extirpation dans le Chien & le Chat; par M. HERLIN, chirurgien de la marine.

Experientia docet.

Les blessures de la vésicule du fiel, toujours mortelles par l'effet de la bile épanchée sur les viscères de bas-ventre; les pierres qui naissent dans cette partie, qui s'engagent dans les conduits bilieux, & qui, en s'y accumulant, donnent lieu de trembler pour

la vie de ceux qui en sont atteints , auroient dû engager à faire des tentatives , pour remédier à ces cas désespérés ; on y a peu songé : conduit par les préceptes , on s'est contenté de regarder , avec tous les auteurs , les plaies de la vésicule du fiel comme sans ressources ; le seul point de vue s'est tourné du côté des accidens qui annoncent la lésion de cette partie ; l'art ne s'est enrichi que du pronostic ; le grand objet n'a pas été rempli. Frappé de la fatale nécessité de voir périr tous ceux chez qui la vésicule du fiel avoit été ouverte ; & trouvant dans les observateurs grand nombre d'exemples de personnes mortes des accidens provenans des concrétions pierreuses , accumulées dans cet organe , & engagées dans son conduit , je me suis déterminé à chercher quelques ressources à ces maux ; je me suis imaginé qu'en pénétrant dans le ventre par une incision , j'irois chercher la vésicule du fiel , & que j'en pourrois faire la ligature & l'extirpation ; je crus que ce seroit avoir tout fait , que d'être parvenu , par ce procédé , à arrêter l'épanchement de la bile : ce moyen me mettoit également en état de tenter l'extraction des pierres de la vésicule du fiel sans crainte , & dans certains cas ; je me voyois fondé à attaquer cet organe , sans attendre son adhérence au péritoine ; je prétumai aussi qu'il ne me seroit pas impossible de ramener

ramener les pierres engagées dans les canaux biliaires : la distension de ces conduits au-dessus de l'engagement des pierres, occasionnée par la bile accumulée & arrêtée dans ce lieu, présentoit une voie aisée pour les faire remonter & les extraire. À tout cela se joignit un peu de curiosité : je pensai qu'en m'ouvrant cette voie, c'étoit frayer une route nouvelle & plus assurée pour connoître décidivement ce qu'on devoit penser des canaux hépato-cystiques. Pour réaliser ces idées, j'ai eu recours à l'expérience : sans elle, je voyois des difficultés sans nombre. Que n'auroit-on pas cru pouvoir me dire de la soustraction de cette bile active & concentrée dont je privois tout-à-coup la machine ? Les meilleurs raisonnemens n'auroient pas suffi pour lever le ridicule : le fait a le droit de l'éclipser.

J'ai pris un chat : après lui avoir fait une incision à l'*abdomen*, j'ai saisi la vésicule du fiel, que j'ai liée à son col ; puis je l'ai ouverte, & j'ai laissé écouler dans le ventre la bile qu'elle renfermoit ; après quoi, j'ai fait la gastrophie, ayant eu l'attention de laisser beaucoup de distance entre chaque point de suture, & de ne les serrer que fort peu : par cette manœuvre, j'ai ménagé une issue aux sucés épanchés, sans m'exposer cependant trop à l'échappement des viscères ; je me réservo

voir injecter de l'eau tiède dans le ventre : cette ablution, en étendant la bile épanchée, en affoiblit l'action, & peut être regardée comme un bain favorable qui doit contribuer à éteindre l'inflammation des viscères, déjà commencée, par l'agacement de la bile.

L'animal n'a eu aucuns accidens particuliers, à l'exception du vomissement qui a peu duré ; tout le reste s'est passé tranquillement : en moins de quinze jours, l'animal a été parfaitement guéri.

Mais, craignant qu'on ne trouvât quelques difficultés à me faire sur les suites de cette opération, à cause du défaut de cette partie bilieuse qui prend, dans la vésicule du fiel, un caractère particulier, utile aux vues de l'économie animale, je priai M. l'Anglas, chirurgien, qui m'avoit aidé dans mon opération, & qui prenoit soin de l'animal, de le garder encore quelque tems après sa guérison, afin de voir s'il ne se passeroit rien d'extraordinaire, & si, l'animal vivant comme avant l'opération, tout se réduiroit dans l'ordre accoutumé ; si le ventre ne s'en trouveroit pas plus paresseux. L'animal, qui avoit repris son appétit, mangea de tout indistinctement, se refit parfaitement, & étoit dans l'état le plus naturel, lorsque je fus obligé de partir précipitamment pour Brest : je m'étois proposé de présenter l'ani-

mal à M. Petit : ne le pouvant faire, je priai M. l'Anglas de se charger de cette commission auprès de M. Petit, afin qu'il examinât le fait.

M. Petit fut d'abord étonné, ne pouvant pas s'imaginer qu'une pareille opération eût pu réussir ; il crut que je m'étois trompé, & qu'au lieu de lier le col de la vésicule, j'avois saisi quelque'autre partie ; mais l'examen de l'animal ne lui laissa plus de doute. Il trouva le col de la vésicule, lié, & son corps, dont la plaie s'étoit cicatrisée avec les parties voisines, en partie rempli d'une humeur claire & muqueuse ; ce qui fit conclure à M. Petit, que l'animal n'auroit pas survécu à cet amas, quoique cette liqueur fût de nature à se résorber aisément, & que sa douceur ne pût rien présenter de bien fâcheux pour les suites. M. L'Anglas, en homme intelligent, pour trancher cette difficulté, prit le parti de répéter mon opération sur deux chiens ; il la perfectionna, en extirpant le sac de la vésicule du fiel, après avoir lié son col : ces deux animaux sont guéris ; M. l'Anglas les a mis entre les mains de M. Thenon ; M. Duchainois, à l'imitation de M. l'Anglas, a fait la même tentative sur un chien ; & il a eu le même succès.

D'après ces expériences, ne suis-je pas en droit de conclure qu'on peut tenter l'ex-

tirpation de la vésicule du fiel sans de grands dangers ; que cette découverte met en état d'aller chercher sans crainte les pierres qui sont amassées dans ce sac , ou bien arrêtées dans quelques-uns des conduits biliaires , où elles produisent souvent des accidens mortels ?

Combien de jaunisses rebelles , combien de coliques bilieuses , entretenues par la concrétion de la bile que rien n'a pu détacher , & qui menacent les jours d'une infinité de malheureux qui succombent à la fin , & périssent ; ne vont-elles pas céder à cette opération ? N'est-ce pas une ressource pour sauver la vie à ceux qui la perdent infailliblement , lorsque , par une plaie pénétrante , la vésicule du fiel a été ouverte , & laisse épancher sur les viscères la bile qui y aborde continuellement ? En un mot , pour finir par le côté le moins intéressant , l'existence des conduits hépato-cystiques ne commence-t-elle pas à paroître imaginaire ? du moins n'existent-ils pas dans le chien & dans le chat ? Malgré ces avantages , j'avoue qu'il reste encore des difficultés ; mais ce n'est pas du côté de l'opération : le point épineux est de pouvoir donner les signes qui puissent indiquer clairement , & à tems , la blessure de la vésicule , & la présence des concrétions dans ce réservoir , ou dans le conduit cystique. En consultant les observa-

teurs, on trouvera peut-être de quoi se faire à la saignée. MM. Morand & Sabatier ont vu un bas-officier invalide qui, ayant reçu dans l'hypocondre droit un coup d'épée, fut attaqué de douleurs, de gonflement, de tension du ventre, & de constipation : il survint beaucoup de fièvre ; la soif étoit inextinguible ; les saignées, les lavemens, les fomentations émollientes, tout fut mis en usage inutilement. Le troisième jour, il parut à l'aîne droite une tumeur : on y reconnut un fluide épanché : elle fut ouverte ; il en sortit environ trois onces de liqueur ; c'étoit de la bile pure.

A chaque pansement se présentoient de nouvelles matieres, & toujours de même qualité : le malade ne survécut que peu de jours à cette opération. A l'ouverture du cadavre, on trouva la vésicule du fiel percée. Stalpar-Vander-Viel rapporte une observation à-peu-près semblable, qui se termina aussi malheureusement. Mais, en supposant même qu'il ne fût pas possible de trouver des signes évidens qui pussent annoncer, dans les premiers tems, la blessure de la vésicule du fiel, & que les observations qui parlent des pierres amassées dans cette partie, ne pussent pas fournir des signes évidens, propres à nous décider avec confiance ; il ne s'ensuivroit pas moins que, dans les cas douteux, & qui paroîtroient désespérés, l'opé-

ration que je propose , ne pût être tentée ; ce qu'il y a de certain , c'est que de sa nature n'étant pas mortelle , on n'auroit rien hasardé pour les jours du malade , & que d'ailleurs , pour finir par le précepte de Celse , si rebattu & si vrai , il vaut mieux tenter un remède incertain , que d'abandonner le malade à une mort assurée : *Melius est anceps quàm nullum experiri remedium.*

OBSERVATION

Sur une Hydrophobie spontanée , causée par un excès de chaleur ; par M. MARRIGUES , lieutenant de M. le premier chirurgien du roi à Versailles , & correspondant de l'Académie royale de Chirurgie.

On vint me chercher , le 8 Août 1766 , du village de Montreuil , près Versailles , pour secourir un homme , âgé d'environ cinquante-six ans , qui , depuis le jour précédent , étoit travaillé des plus violentes convulsions. Je me transportai chez lui , sur les deux heures après midi , & je le trouvai dans un fort paroxysme qui dura près de sept minutes. J'examinai soigneusement le malade dans le relâche des convulsions ; & je remarquai qu'il avoit le visage très-rouge &

très-enflamé : ses yeux bien ouverts , se fixoient indifféremment sur toutes sortes d'objets ; le pouls étoit vif , mais plein & embarrassé ; les veines cutanées de la face , du col & des extrémités , paroissoient excessivement gonflées par la raréfaction du sang dont elles étoient remplies ; la bouche étoit sèche , quoiqu'on observât , vers les commissures des lèvres , une écume salivale ; la langue étoit presque noire ; le palais & le gosier secs & arides ; la respiration difficile & entre-coupée de soupirs profonds. Outre ces symptomes , le malade avoit encore de fréquentes nausées ; il vomissoit de tems en tems , & avec beaucoup d'efforts , des matieres glaireuses. Les réponses vagues qu'il fit à plusieurs questions que je lui proposai , me firent suffisamment connoître que cet homme n'avoit pas toute sa tête à lui.

M'étant informé des causes qui avoient pu produire une maladie dont les symptomes annonçoient l'état le plus fâcheux , on me dit qu'on ne sçavoit autre chose , sinon que , les deux jours précédens , cet homme étant allé de son pied à Paris pour ses affaires , il avoit beaucoup marché dans cette ville ; qu'il en étoit revenu aussi à pied , pendant la plus grande chaleur du jour , & qu'au moment de son arrivée chez lui , il s'étoit trouvé mal par l'effet de la lassitude ; qu'en même tems , il s'étoit plaint d'un violent

mal de gorge, d'une douleur très-vive à la tête, avec de fréquens étourdissemens; qu'il n'avoit ni bu ni mangé depuis vingt-quatre heures qu'il étoit de retour, & que les convulsions, qui l'avoient saisi dès la nuit, l'avoient beaucoup tourmenté durant la matinée.

Ce récit & tous les symptômes exposés ci-dessus, me firent connoître que la chaleur du soleil, ayant agi sur le sang de ce malade, comme elle le fait sur la liqueur d'un thermomètre, & sur tous les autres fluides exposés à son action, jointe à celle qui avoit dû nécessairement résulter de sa marche forcée, avoient tellement raréfié le sang, que le ressort des parois des veines en étoit comme suffoqué par une dilatation démesurée.

Dans un état tel que celui que j'expose, le sang, presque sans mouvement dans tout le système des veines, étant très-disposé à la putréfaction; ce qui se fait quelquefois d'une manière très-prompte, je jugeai que les indications curatives étoient de redonner du ressort aux vaisseaux, & de procurer le plutôt possible la condensation du sang, afin que, rétablissant l'équilibre, je pusse remettre les choses dans leur état naturel.

Pour remplir ces indications avec succès, je pensai qu'il étoit d'abord nécessaire de faire au malade une ou deux saignées copieuses, afin de désemplir promptement les

vaisseaux , & déterminer , par l'évacuation du sang , l'affaiffement de leurs parois sur une colonne de fluide d'un moindre diamètre , & commencer par-là , à redonner à ces parois le réffort qu'elles paroiffoient avoir perdu. Ensuite , dans l'intention d'opérer la condensation des liqueurs trop dilatées , & les remettre dans un état plus conforme aux loix de la nature , je crus devoir prescrire l'eau froide pour boiffon , & l'application extérieure & continuée des corps froids sur toute la surface du corps.

Ce plan de traitement arrêté , j'allois le mettre à exécution , lorsqu'il prit au malade des envies de vomir : je lui présentai aussitôt un verre d'eau ; mais je fus bien surpris de remarquer d'autres symptomes que je n'avois pas soupçonnés. Le malade regarda fixement le verre d'eau , & le refusa , en repouffant mon bras : je persistai à vouloir le faire boire ; & , lui ayant fait tenir les mains par des assistans , je posai le gobelet sur ses lèvres , & j'y répandis un peu d'eau : dans ce moment il fit beaucoup d'effors pour s'éloigner ; il soupira plusieurs fois , & entra dans un violent accès de convulsion avec écume à la bouche. Ces nouveaux symptomes me firent très-clairement appercevoir que l'étrat de ce malade étoit véritablement celui d'un hydrophobe ; & comme l'on m'assura qu'il n'avoit été mordu par

aucun animal qu'on eût pu soupçonner attaqué de la rage, je fus bien fondé à conclure que cette hydrophobie n'avoit d'autre cause immédiate, que l'extrême raréfaction du sang par l'effet de la violente chaleur & de la fatigue qu'il avoit essuyée dans son voyage.

Ces symptômes secondaires n'ayant pas détruit les indications curatives que j'avois tirées des premiers, puisqu'ils n'en étoient réellement qu'une suite portée à l'excès, je crus devoir suivre le plan que j'avois tracé. En conséquence, je saignai amplement le malade au bras; je lui fis, deux heures après, une autre saignée au pied; & je procurai par-là une évacuation qui diminua déjà un peu l'intensité des convulsions, mais qui ne remédia pas encore à l'hydrophobie; car je remarquai que le malade, au contraire, en donnoit encore des marques très-sensibles, toutes les fois qu'on lui présentait sa boisson.

Sur les six heures du soir, je fis mettre ce malade dans un bain d'eau froide, non sans effuyer de sa part toutes les résistances que l'on imagine bien, pour le peu que l'on ait vu des hydrophobes: on le fixa pourtant dans ce bain où je le fis rester près de deux heures: ce premier bain procura un peu de tranquillité; mais il ne remit pas encore les idées du malade dans l'état où nous les désirions: néanmoins on lui remarqua moins de répugnance pour la boisson; & il en prit, en

effet, quoiqu'en petite quantité, avec moins de résistance & de difficulté : je conseillai alors qu'on lui donnât, le plus souvent qu'il seroit possible, de l'eau froide, tirée récemment d'un puits qui étoit proche de la maison ; & , dans chaque verre , j'y fis mettre la poudre de *Stahl*.

A dix heures du soir , le malade prit un second bain d'eau froide , & un troisieme sur les quatre heures du matin : le calme fut marqué, après le dernier bain ; & la boisson fut prise sans répugnance : il n'y eut plus de convulsions ; & mon malade goûta quelques heures d'un sommeil assez tranquille.

Je fus le voir, le 9 Août, à six heures du matin ; je le trouvai beaucoup mieux : le poulx étoit plus souple , le sang moins agité, la gorge moins sèche & moins aride ; la langue avoit sa couleur naturelle ; & tout l'intérieur de la bouche étoit manifestement mouillé par une sécrétion de salive assez abondante : la tête cependant n'étoit pas encore parfaitement à elle-même ; mais elle n'étoit point douloureuse : le malade n'avoit point eu de convulsion depuis le dernier bain ; il lui restoit seulement un tremblement par tout le corps, qui me fit connoître qu'il y avoit encore du trouble dans le fluide des nerfs, & que le mouvement des esprits ani-

maux ne se faisoit pas encore d'une manière conforme aux loix de la nature; il restoit donc encore quelque chose à faire, pour compléter cette cure. Mes premières tentatives ayant été des plus heureuses, & les indications se trouvant les mêmes, je crus devoir continuer l'usage des moyens qui avoient apporté, en si peu de tems, un calme aussi manifeste à l'état fâcheux où s'étoit trouvé ce malade; je prescrivis donc encore deux bains froids, dans le cours de la journée; je fis continuer la boisson d'eau froide avec l'addition de la poudre de *Stahl*; & je conseillai l'usage de l'eau de veau, pour suppléer au bouillon que j'avois totalement interdit, à ma première visite: toutes ces choses exécutées avec soin, & dans des tems nécessaires, suffirent pour procurer au malade, en deux jours de tems, son entière guérison. Je le vis, sur le soir, dans le calme le plus parfait: sa tête, qui n'étoit plus douloureuse, étoit parfaitement saine, son tremblement entièrement dissipé, & son appétit bien revenu. Mais, quoiqu'il desirât des alimens, dès ce même soir, je ne consentis néanmoins à lui en faire donner, que le lendemain: il fut assez sage pour se conformer à mes intentions, & suivit mes avis avec la plus grande exactitude. Dans tous les cas, la docilité des malades con-

tribue autant à leur guérison, que les soins assidus de leur médecin : le nôtre en donne la preuve.

Deux ou trois jours après, ce malade, qui n'avoit eu aucun ressentiment de son accident, retourna à son travail comme s'il ne lui fut rien arrivé; &, depuis ce tems, il a joui d'une parfaite santé.

Cette observation fait voir qu'une forte chaleur à laquelle on s'expose, & une extrême fatigue causée par un exercice violent & continué, peuvent jeter le plus grand trouble dans l'œconomie animale, par l'effet d'une raréfaction considérable du sang & des humeurs, & faire naître des accidens formidables : elle prouve aussi que, dans tels cas, tous les moyens, dont l'effet est de condenser ces fluides raréfiés au-delà des bornes prescrites par la nature, doivent être préférés à tous les autres moyens de guérison : c'est bien dans ces mêmes cas où l'on peut dire que les maladies se guérissent par leurs contraires. Cette expérience peut aussi nous conduire à faire l'application des bains froids dans le cas de l'hydrophobie causée par la morsure des animaux enragés : on peut regarder ces bains comme les moyens les plus propres à calmer les spasmes qui constituent cette terrible affection; on en a déjà fait usage avec succès; & je presume que les bains froids, aidés des sédatifs don-

nés à grande dose, pourroient mieux qu'autres choses en maîtriser les symptômes, & rendre cette maladie plus traitable.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

*De M. MARESCHAL DE ROUGERES ,
maître en chirurgie à Plancoët en Bre-
tagne , sur le Décollement de la tête d'un
Pendu.*

Permettez-moi , Monsieur , de joindre à cette Lettre une Observation d'un fait dont quelques auteurs ont nié la possibilité ; c'est le décollement de la tête d'un pendu.

Le 12 du mois de Janvier dernier , j'étois à Rennes , où j'eus occasion de voir un bien triste spectacle. On conduisoit au supplice trois coupables qui étoient condamnés à être pendus. Il y en avoit déjà un d'exécuté , quand un de ceux qui étoit près de l'être , protesta de son innocence , & fit avouer à son malheureux compagnon , qu'il n'étoit point complice. Aucune scène du théâtre françois ne pouvoit être plus attendrissante. On fursit à l'exécution pour l'innocent. C'est son accusateur qui fait le sujet de cette Observation. A peine l'exécuteur se fut-il mis en devoir de faire ses fonctions , qu'on le vit suspendu en l'air , & le tronc du supplicé étendu sur la terre. J'aurois bien

RÉPONSE A LA CRITIQUE, &c. 479
desiré pouvoir examiner le cadavre ; mais
c'étoit une chose impossible, &c.

L E T T R E

*De M. ANSELIN , maître en chirurgie à
Amiens , en réponse à la Critique de
M. QUEQUET , maître en chirurgie
de la même ville , insérée dans le Journal
de Médecine du mois de Juillet 1767 ,
contre un Mémoire qui a pour titre : Ob-
servation sur l'Extirpation totale d'une
Matrice sphacélée , insérée dans le Journal
de Médecine du mois de Novembre 1766.*

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que mon Observation étoit l'exposé simple d'un fait rare qui s'est passé sous mes yeux, & que j'ai assez suivi, pour en rendre un compte exact : n'ayant eu d'autre objet que le bien de l'humanité, j'aurois imaginé devoir être cru sur ma parole, & être à l'abri de la censure d'un confrere. J'applaudirois, & très-sincèrement, au motif qui a dicté vos réflexions, si vous n'aviez eu pour objet de détruire un fait; je vous sçaurois même gré de m'avoir fait appercevoir d'une erreur, si je l'avois commise. Le public vous seroit redevable de l'avoir prémuni contre la singularité d'un cas pathologique, dont les conséquences seroient si dangereuses. Ne vous

êtes-vous pas apperçu qu'en attaquant mon Observation, vous avez manqué à tant de grands hommes que vous deviez au moins respecter ? Vous ne les avez donc point lus ; ou, si vous avez pris cette précaution, il falloit les croire, lorsqu'ils attestent la possibilité de pareil fait. S'il n'est point d'autorité qui puisse vous en imposer, j'aurois grand tort d'être piqué de vos réflexions ; je dis plus, de votre réfutation. Je n'ai point assez d'amour-propre, pour prétendre que vous ayez dû ajoûter foi à mon Observation, par préférence à celles de tous les hommes illustres de nos jours & des siècles passés, que vous paroissez négliger, pour vous en tenir à votre seul jugement.

Convenez que le rôle d'un critique est difficile à remplir ; qu'il faut être bien impartial & vrai, pour justifier son procédé. Il est au moins nécessaire d'observer la décence requise, pour ne point prévenir les esprits contre soi. Vous écriviez contre un confrere : ce titre seul réclame certains égards que l'on se doit réciproquement ; & c'étoit y manquer, que de compromettre ma probité. Permettez-moi quelques réflexions à ce sujet.

Je veux croire, Monsieur, que votre but, dans un tel ouvrage, étoit de prévenir les jeunes chirurgiens contre une pratique que vous imaginez devoir être meurtrière.

Mon

Mon dessein n'étoit point d'en imposer ni d'induire personne en erreur ; j'ai rendu le fait tel qu'il s'est passé ; je l'ai cru rare & par-là même assez intéressant, pour mériter une place dans les Faîtes de la médecine. J'ai cru entrevoir, dans la singularité de ce fait, la confirmation d'une vérité déjà plus d'une fois apperçue & confirmée par plusieurs auteurs (a). Il y a plus ; l'amputation de la matrice a été faite avec succès, pour de simples descentes de matrice, sans aucune apparence de gangrene, lorsque la matrice avoit si fort grossi, que la réduction en étoit

(a) M. Astruc, dans son *Traité des Maladies des Femmes*, tom. iij, pag. 409, dit que l'extirpation de la matrice est très-dangereuse, & qu'ordinairement elle réussit mal ; & qu'on ne doit jamais la pratiquer que dans des cas désespérés, *in evidenti mortis periculo* ; mais enfin, dit-il, on doit la pratiquer dans ces cas ; & il cite, au bas de la page, des auteurs dignes de foi, qui en attestent la réussite.

Aëtius, *Tetrabibl. iv, Serm. iv, cap. 76.*

Pau'us Ægineta, *libr. iij, cap. 72 ; & libr. iv, cap. 22.*

Berengarius Carpus, *in Isagoge anatomicâ.*

Marcus Gatinaria, *Prætic. cap. de Exitu matricis.*

Antonius Benivenius, *Observat. medicinal. observ. ix.*

Christophorus à Vega, *Comment. ad Aphorism. 18, libr. viij.*

Ambroise Paré, *livre xxix, chap. 48*, où il rapporte deux observations.

impossible (a). Que devenoient pour lors les intestins ? Pourquoi les malades n'ont-ils pas succombé aux hémorragies ? Ou niez les témoignages des auteurs dignes de foi , ou avouez que l'extirpation de la matrice , même son exfoliation , ne sont pas toujours mortelles. Pour moi , je conclus , d'après ce que j'ai vu , & ce que les auteurs rapportent , que la matrice , dans l'espèce humaine , n'est pas un viscere absolument essentiel à la vie.

Cette assertion vous déplaît : vous niez le fait ; vous pensez que je me suis mépris sur la nature de la maladie ; vous prétendez démontrer l'impossibilité qu'il y a que la matrice se gangrene , & que la malade échappe à la mort ; vous croyez sur-tout que l'extirpation de ce viscere doit être toujours mortelle.

Je vous crois, Monsieur, un praticien intelligent ; vous sçavez concilier la connoissance de la physique du corps humain avec celle de l'anatomie ; je respecte la supériorité de vos lumieres ; & personne ne rendra plus que moi justice à vos talens ; mais vous n'exigerez pas que la vénération qu'ils m'inspirent, aillent jusqu'à me soumettre aveuglément à vos décisions. Je serois trop ami de l'humanité , pour ne pas convenir d'une erreur qui pourroit se perpétuer parmi les

(a) Astruc , *Traité des Maladies des Femmes* , tom. iij , pag. 107.

jeunes praticiens ; mais je suis trop ami de la vérité , pour convenir que je n'ai pas vu ce que j'ai vu , quand il vous plaît de le trouver impossible.

Falloit-il employer tant de moyens singuliers , pour jeter des doutes sur mon Observation ? Vous deviez sçavoir que bien d'autres , avant vous , avoient échoué , toutes les fois qu'ils ont voulu tenter de démentir ceux qui ont été témoins des ressources de la nature dans les maladies les plus désespérées. Il est très-difficile , pour ne pas dire impossible , de percer le voile qui nous cache sa marche. Quelles difficultés n'a-t-on pas rencontrées ? & combien de raisonnemens contradictoires , pour expliquer le vrai mécanisme de la génération ? Une foule d'animaux vivans ont été soumis à la dissection ; ils offroient quelquefois à la recherche des observateurs un embryon informe , & quelque'autre fois l'esquisse d'un nouvel être , dont le développement commençoit à se faire ; mais ce mystère a toujours été caché aux yeux du plus clairvoyant.

Si nos connoissances ne fussent pas pour expliquer clairement les opérations de la nature dans l'état de santé , où cet arrangement harmonieux des organes est si bien concerté , pourquoi voudriez-vous , Monsieur , par vos raisonnemens , mettre des

bornes à ses ressources, dans l'état de maladie ? Venons au fait.

Convenez-vous que cette femme a eu une chute de matrice, pendant plusieurs années, & qu'elle se soit totalement renversée, au moment de l'accouchement ? Il paroît que vous en convenez, lorsque vous dites, d'une manière très-décisive, que des praticiens intelligens auroient pu l'empêcher ; (car il faut être d'accord avec soi-même :) si donc vous en convenez, ne croyez-vous pas qu'il seroit plus difficile d'expliquer comment cette femme a pu être radicalement guérie de cette chute, après le renversement, que de vouloir, contre toutes les autorités, soutenir que cette matrice n'a pu se sphacéler & s'exfolier, sans occasionner la mort de la femme ?

Quand je n'aurois eu aucune autorité favorable à mon Observation, il suffisoit que j'attestois le fait comme véritable, pour que vous ne puissiez le nier, sans me dépouiller de toute probité, ou me taxer de l'ignorance la plus grossière, pour avoir pu me tromper, d'après toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné & suivi cet accident. Je pourrois vous démontrer, sans faire parade de la confiance dont le public a voulu m'honorer, que, dans le grand nombre d'accouchemens que j'ai faits, depuis

dix-sept ans que je suis maître, j'ai dû rencontrer plus d'une chute de matrice, lesquelles maladies sont faciles à distinguer d'un polype ou autre affection qui attaquent ce viscere.

Vous commencez, Monsieur, par me trouver en contradiction, lorsque je rends compte de la tumeur qui effraya la sage-femme, avant que je fusse mandé. Je m'assurai de l'état fâcheux de cette femme, en la touchant; & il paroît que vous le trouvez mauvais. Je ne connois aucun auteur où il soit écrit qu'on doive se servir d'autre sens que le tact, pour s'assurer des circonstances qui précèdent ou accompagnent un accouchement quelconque.

Après le renversement de la matrice, dont vous ne pouvez douter, j'ai dit que j'avois détaché le placenta, & qu'ensuite j'avois réduit ce viscere. Je ne pense pas que vous ayez voulu me comprendre dans le nombre de plusieurs sages-femmes (a) & chirurgiens ignorans, dont vous parlez, qui, ne sçachant que faire dans pareilles circonstances, avoient pris le parti d'en faire l'amputation ou la ligature, laquelle manœuvre est, à la vérité, meurtrière dans ces mo-

(a) Je ne sçavois pas que les sages-femmes se donnaient la licence d'extirper des matrices, ou d'en faire la ligature.

mens ; j'ai donc fait ce que j'ai dû , en la réduisant en place.

Il faut , Monsieur , vous éclaircir sur ce qui a donné lieu au sphacèle de la matrice. Vous avez dû voir , dans mon Observation , que la femme avoit été incommodée , depuis plusieurs années , de cette chute de matrice , & que cette incommodité avoit toujours augmenté : en outre , quelques mois avant son dernier accouchement , elle avoit eu un dévoïement opiniâtre avec ténésie ; on doit conclure que les épreintes répétées auront relâché de plus en plus les ligamens ; que cette portion de matrice , tombée depuis long-tems , & comprimée par les efforts presque continuels , s'est engorgée. L'oscillation des vaisseaux sanguins , lymphatiques & séreux , diminuée de beaucoup , aura produit un œdème.

Ce premier état de la matrice , qui a dû beaucoup augmenter par les douleurs de l'accouchement , la compression de la tête sur ses parois dans le petit bassin , & le contact immédiat de l'air , lors du renversement , n'a pu être suivi que d'une gangrène & du sphacèle de ce viscere , qui , étant précédé d'une inflammation morte ou œdémateuse , n'a point été accompagné d'épanchement dans le ventre , tel que vous le prétendez.

Si vous aviez bien réfléchi sur la dépravation, & même l'abolition totale de l'oscillation des vaisseaux, vous auriez peut-être moins insisté sur l'hémorragie considérable qui devoit, selon vous, accompagner & suivre le sphacèle de la matrice; si vous n'aviez écrit que pour des personnes qui ne sçussent distinguer l'état de mortification des organes, d'avec celui d'intégrité, vous paroîtriez convainquant par l'énumération que vous faites des vaisseaux qui arrosent la matrice, dont le moindre, à la vérité, étant ouvert dans un autre état que celui de sphacèle, peut occasionner des pertes considérables; mais, comme vous confondez des hémorragies par l'ouverture d'une ou plusieurs artères, dans des opérations où ils n'ont rien perdu de leur diamètre & de leur ressort, je crois devoir vous avertir que vous vous êtes trompé.

Vous rapportez ce passage de mon Observation : Trois jours se passèrent sans accident, sinon des douleurs aux lombes & aux aînes, occasionnées par le tiraillement des tégumens.

Vous dites ironiquement à cela, que vous ne concevez pas la cause déterminante de ces douleurs, relativement au tiraillement des tégumens. Il n'y a que vous, Monsieur, qui ne vous foyez pas apperçu, ou qui ayez feint de ne pas vous appercevoir que le

mot *tégument* étoit une faute d'impression ; car cette faute étoit si grossière, qu'il auroit fallu n'avoir jamais sçu les moindres principes de la chirurgie , pour la commettre ; & tous chirurgiens impartiaux devoient lire *ligamens* ; vous étiez d'autant moins fondé à relever cette faute d'impression , que vos confreres vous en avoient averti ; & , ce qu'il y a de singulier , c'est que vous êtes convenu depuis , que vous en étiez persuadé , en lisant mon Observation. Le public impartial sçaura à quoi s'en tenir , & m'accordera sûrement la justice que vous me refusez. J'ai , à la vérité , annoncé dans mon Observation , qu'au quatrieme jour de la couche , il parut tout-à-coup une suppuration abondante , & d'une odeur insupportable. Si ce mot *suppuration* vous a choqué , substituez celui d'*écoulement* , & ne supposez point l'évacuation des lochies , dans le tems que l'écoulement putride étoit le produit d'une fonte des parois de la matrice , occasionnée par la décomposition & la destruction des vaisseaux de tout genre.

La fièvre s'alluma dans ce tems ; le pouls devint petit & fréquent ; les foibleesses réitérées annonçoient une gangrene , & même la mort. Je crois que ces symptomes caractérisoient assez l'état fâcheux de la matrice & de la malade , pour avoir craint des suites funestes , puisque vous soutenez que per-

sonne ne peut survivre à de pareils accidens. Mon pronostic m'avoit fait même prononcer contre ses jours ; mais la nature , aidée de l'art , a triomphé de cet état fâcheux , contre mon attente & votre système.

Je crois qu'on ne pouvoit attribuer tous ces symptômes fâcheux , qu'au repompe-ment d'une partie de cette matiere putride , par les vaisseaux absorbans , des parties qui environnent la matrice , & qui la transmettent dans la masse du sang par les voies de la circulation.

Vous rapportez un endroit de mon Observation , où je dis que , malgré l'usage du quinquina & autres remedes administrés , la matrice se sphacéla ; & , au neuvieme jour de la couche , il en parut une portion de la grosseur d'un œuf de poule.

Vous répondez à cela , que vous avez eu occasion de voir des matrices de femmes mortes enceintes de cinq à six mois , & d'autres qui étoient accouchées à terme ; vous n'en avez point vu , dites-vous , dont les parois approchassent de cette grosseur.

Mais , Monsieur , ne confondez donc pas & ne métamorphosez pas tout ce que j'ai dit , pour le présenter au public d'une maniere ridicule. Vous parlez de plusieurs matrices dans leur état naturel : on sçait que les parois ne sont pas de l'épaisseur d'un œuf de poule ; je parle moi-même d'une

portion de matrice sphacélée, dont plusieurs lambeaux rassemblés pouvoient former cette grosseur; & j'ai pris cette figure par comparaison, pour donner l'idée du volume de ces lambeaux. Critiquez donc aussi l'auteur d'un *Traité de l'Opération Césarienne*, qui, dans une observation (a) sur les plaies de la matrice, dit qu'il a tiré une portion de ce viscere, de la grosseur d'une noix & plus, qui étoit séparée de son tout.

Tout ce que vous avez dit jusqu'ici dans vos réflexions, caractérise, en plusieurs endroits, une ample réfutation, par le ton affirmatif, avec lequel vous concluez que le gangrenisme & l'extirpation de la matrice sont toujours mortels. Vous faites là-dessus beaucoup de raisonnemens & de suppositions. Mais, comme les raisonnemens, en matiere de fait, sont souvent inconséquens & faux, je leur oppose des témoignages authentiques qui assurent la possibilité de pareil fait; ce qui suffit pour convaincre tout homme impartial, que je ne me suis aucunement trompé. J'ai vu tomber des escarres sphacélées d'une portion de matrice qui avoit

(a) M. Jean Ruleau, dans son *Traité de l'Opération Césarienne*, pag. 63, chap. vij; & pag. 65: Observation d'une matrice gangrenée, accompagnée d'une grande suppuration, & suivie de l'exfoliation de plusieurs lambeaux de ce viscere: la malade a survécu dix ans après cet accident.

été renversée , & dont j'avois décollé l'arrière-faix ; j'ai fait la ligature du reste ; donc , concurremment avec la nature , j'ai séparé la matrice sphacélée : la malade survit à cette opération ; donc elle n'est pas toujours mortelle. Je ne sçais pas , comme vous , par de grands raisonnemens , faire agir la nature selon mon caprice , & la resserrer dans des bornes si étroites ; mais l'expérience m'a montré qu'elle a des ressources qui s'étendent au-delà de nos connoissances : vouloir les révoquer en doute , c'est lui faire injure , & à ceux qui sont témoins de ses merveilles. Vous niez la possibilité de l'extirpation totale de la matrice , *en disant que , si elle avoit eu lieu , les intestins auroient suivi l'ouverture , par le vuide que la sortie de ce viscere auroit laissé.* Je réponds à cela , que la situation horizontale de la malade a retenu les intestins qu'une situation perpendiculaire auroit pu entraîner , avant que la nature eut pourvu à réparer ce dérangement. Voyez ce qui est arrivé en pareille circonstance , dans les deux observations , que j'ai citées , d'Ambroise Paré , où il rapporte que la nature avoit très-bien réparé ce vuide.

Vous niez aussi la ligature du vagin , *parce qu'il n'est pas possible , selon vous , que , dans cette ligature , le méat urinaire n'ait été compris.*

Croyez-vous , Monsieur , que j'ignorois

plus que vous, les dangers de comprendre dans ma ligature le méat urinaire ? Si je n'étois doué de plus d'intelligence que vous m'en accordez, je n'aurois point pris les précautions nécessaires, pour éviter l'allongement que le poids de cette tumeur auroit pu occasionner à toute la circonférence de sa base ; & je sçais que le méat urinaire, serré par la ligature, auroit occasionné une irritation le long du canal de l'urètre, des convulsions, & nécessairement une rétention d'urine. Si ces accidens n'ont pas eu lieu par les précautions que j'ai prises, falloit-il décider & assurer au public, qu'elle n'a pas été faite ?

Vous demandez, Monsieur, pour vous convaincre de la vérité de ce fait, que cette femme soit visitée par des confreres au moins impartiaux. Si vous avez senti la force de cette expression, vous supposez donc à quelqu'un de la mauvaise foi ? Avez-vous oublié que ce sont presque tous vos anciens ? Vous devez cependant vous souvenir du serment que vous leur avez fait de les respecter ; ils ne s'attendoient pas, lorsqu'ils vous ont associé à leur compagnie, que vous leur auriez soupçonné de pareils défauts. Ayez donc pour eux plus de ménagement, & moins de défiance ; car enfin, si, après la visite faite, vous leur reprochez de s'être trompés, ou d'en imposer, vous leur man-

querez essentiellement, & vous serez encore dans l'incertitude. D'ailleurs pouviez-vous proposer cette visite, sans blesser la décence ? Pensez-vous que cette femme, qui n'a présentement aucune incommodité, voulût s'y soumettre ? Si elle attendoit de cette cérémonie la guérison d'une incommodité qu'elle avoit ci-devant, je ne dis pas que l'envie de guérir ne surmontât l'obstacle que la pudeur oppose à ce que vous exigez d'elle, pour satisfaire votre curiosité. En supposant encore qu'elle consente à la visite, & que vous voulussiez vous en rapporter à ce que vos confreres auront reconnu, ils ne pourront vous rendre compte que du vagin, sçavoir s'il existe, ou non ; mais, à l'égard de la matrice, vous devez concevoir qu'ils ne peuvent pas plus vous certifier son existence, que son exfoliation, soit en total, soit en partie. Je ne vois, en cela, qu'un moyen de vous en assurer : vous êtes encore jeune ; attendez que l'expérience vous donne plus de confiance dans les ressources de la nature. En outre, cette femme a présentement cinquante ans : la disproportion de votre âge au sien doit vous faire espérer de lui survivre. Si l'ordre qui termine le cours de la vie, seconde vos vœux, vous serez autorisé, pour le bien de l'humanité, à prendre les précautions nécessaires, pour vous

affurer de ce fait , le scapel à la main (a) , si les autorités , mon observation , ma probité & ma réponse ne peuvent vous en convaincre.

Je vous prévien , Monsieur , que mon caractère n'est point fait pour la dispute : vous avez fait vos réflexions ; j'y réponds : c'est le public qui nous jugera , non pas le public qui ne sçait que raisonner d'après ses systêmes , trancher , décider & faire le procès à des praticiens d'ailleurs habiles ; mais le public impartial qui se fait une loi du doute méthodique , qui sçait apprécier les faits , mesurer le degré de confiance & de certitude que méritent les témoignages : c'est sous ses yeux que je produis ma Réponse ; si elle ne suffit pas pour vous persuader & vous tirer d'erreur , j'aurai du moins fait ce que j'ai dû : vous ferez , à l'avenir , si vous le jugez à propos , d'autres réflexions à ce sujet. Je m'en tiens à ce que j'ai dit , dans la crainte de fatiguer le lecteur de nos débats.

(a) Ambroise Paré , dans ses deux *Observations d'Extirpation de matrice* , rapporte qu'on s'en est assuré par l'ouverture des personnes , après leur décès.



OBSERVATION

Sur un Abscès au Sein, survenu à la suite d'une violente inflammation à cette partie ; par M. SCHERER, maître en chirurgie à Saint-Germain en Laye.

La malade qui fait le sujet de cette Observation, étoit tourmentée, depuis deux ans, de très-vives douleurs au sein droit, que lui caufoient plusieurs glandes d'un caractère chancreux, survenues à la suite de l'opération du cancer. On employa d'abord la saignée, pour diminuer le volume des liqueurs ; on fit usage de cataplasmes anodins que l'on répétoit trois fois le jour ; & on soutenoit l'effet de ces remedes par un régime très-sévère : la malade fut mise, pour toute nourriture, à l'eau de poulet, & à une tisane faite avec de l'orge mondé ; & on avoit grand soin d'entretenir le ventre libre, par des lavemens émolliens : tous ces moyens réussirent très-bien.

On jugea à propos de faire prendre à la malade les bains domestiques, après avoir fait passer un léger minoratif ; mais, au troisieme ou quatrieme bain, elle éprouva des douleurs plus vives que jamais. Je voulus

m'affurer de la cause de ces nouvelles douleurs ; & je n'eus pas grande peine à la découvrir ; car , au lieu de trouver ma malade dans un bain d'eau médiocrement chaude , ce qui devoit produire une détente générale , je trouvai que son bain étoit très-froid , & cela , par le conseil de ses amies ; ce qui mit toutes les parties dans une tension & dans un éréthisme affreux. L'inflammation s'empara de nouveau du sein ; la fièvre , qui se mit de la partie , fut très-forte ; & , malgré tous les moyens indiqués en pareilles circonstances , cette inflammation se termina par la suppuration ; ce qui alarma beaucoup la famille de cette demoiselle , craignant , & avec juste raison , de voir , sous peu de tems , un cancer ulcéré des plus terribles & des plus dangereux. Mais , comme le pus s'étoit formé très-promptement , & en fort grande quantité , je prononçai que cet abcès n'avoit point son siège dans les glandes du sein , mais qu'il occupoit tout le tissu cellulaire qui environnoit ces parties ; & en effet , la suite répondit au pronostic que je tirai de cette maladie. L'abcès s'ouvrit spontanément , & rendit une très-grande quantité de pus sanguinolent ; ce qui ne m'effraya point , attendu que des glandes de ce caractère sont toujours environnées d'une très-grande quantité de vaisseaux variqueux , dont la rupture des tuniques

tuniques par l'action du pus, permettoit au sang de s'échapper en plus ou moins grande quantité. M. Hévin, chirurgien de M^{se} le Dauphin, & professeur de l'Académie de chirurgie de Paris, fut appelé en consultation avec moi. Cet habile praticien m'affermist dans mon jugement ; & nous décidâmes qu'il falloit entretenir un égout dans cet endroit, afin de prévenir par-là l'augmentation, & même l'ulcération de ces glandes. Pour remplir nos vues à cet égard, je mondifiai le fond de cet absès avec des détersifs legers, tels que l'eau d'orge, & le miel rosat, &c ; & actuellement j'ai grand soin de tenir le trajet fistuleux ouvert avec des dilatans légèrement actifs, tels que la racine de gentiane, ou des tentes très-molletes de charpie. Enfin, par tous ces procédés, j'ai la satisfaction de voir les glandes diminuées de moitié de leur volume, & d'entendre dire à la malade, qu'elle ne souffre plus.

Cette Observation nous fait connoître non-seulement les ressources de la nature, mais encore qu'il ne faut pas toujours s'alarmer, lorsqu'il survient une inflammation au voisinage d'un cancer occulte.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: S E P T E M B R E 1767.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. à demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	12	18	13	28	1	28 $\frac{3}{4}$
2	12	17 $\frac{3}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{4}$	28
3	12 $\frac{1}{4}$	20	15	28		28
4	13 $\frac{1}{2}$	25	19	27	11 $\frac{1}{4}$	28
5	17	25 $\frac{1}{4}$	17	28		28
6	16 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28		28 $\frac{1}{4}$
7	12 $\frac{3}{4}$	19	13 $\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{4}$	28
8	9 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	12	28		28 $\frac{1}{4}$
9	10	14	11 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{3}{4}$	27
10	10	16	10 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$	28
11	9 $\frac{1}{2}$	18	12 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
12	10 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
13	14	19	12 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28
14	10 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28	3	28 $\frac{1}{2}$
15	11 $\frac{1}{2}$	17	13	28	2 $\frac{1}{2}$	28
16	12 $\frac{1}{2}$	18	13	28	1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
17	11 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28	2 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
18	13 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	3	28
19	15	21 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28	4 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
20	13 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	13	28	6	28
21	10 $\frac{1}{2}$	17	11 $\frac{1}{2}$	28	5 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
22	9	16 $\frac{3}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28	4	28 $\frac{1}{2}$
23	9	15 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28	2	28
24	8 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	12	28	1	28 $\frac{1}{2}$
25	10 $\frac{1}{2}$	17	14	28	2 $\frac{1}{4}$	28
26	12 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
27	11 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	28	3	28
28	13	15	12 $\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{2}$	28
29	13 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28		27
30	8	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. nuages.	S-O. pluie.	Beau.
2	O-S-O. couv.	N-O. c. n.	Couvert.
3	S-O. couv. nuages.	S-O. nuages. beau.	Nuages.
4	S. nuages. b.	S. b. nuages. pet. ond.	Nuages.
5	N. tonn. pl. nuages.	S-O. nuages. beau.	Nuages.
6	S-S-E. écl. tonn. pl. n.	S-S-E. nuag. fort. ond. b.	Serein.
7	S-O. nuages. couvert.	O. fortes on- dées.	Nuages.
8	O-S-O. b. nuages.	O. ép. nuag. couv.	Nuages.
9	S-S-O. nuag.	S. S-O. pluie contin.	Couvert.
10	O. nuag. v.	N-N-O. nua- ges. beau.	Beau.
11	S-O. fer. n.	S-S-O. nua- ges. beau.	Serein.
12	S-S-E. nuag.	S-S-E. beau. nuages.	Serein.
13	N-N-O. ton. pl. nuages.	O. nuages. c. pluie.	Nuages.
14	O. nuages.	O. nuag. pl.	Pluie.
15	O. pl. couv.	O. nuag. pl.	Pluie.
16	O-S-O. c.	O. nuages.	Beau.
17	S-O. b. leg. nuages.	S-S-O. leg. nuag. beau.	Beau.
18	O-S-O. br. n.	O-N-O. n. beau.	Serein.
19	N. leg. br. n.	N. nuages.	Beau.
20	N-N-E. b. nuages.	N-E. n. beau.	Serein.

500 OBSERV MÉTÉOROLOGIQUES.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
21	N-N-E. b. nuages.	N-N-E. beau. vent.	Serein.
22	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
23	N-E. beau.	N-N-E. n. c.	Beau.
24	N-N-E. n.	N-E. nuages.	Couvert.
25	N. ép. nuag.	N. nuages.	Nuages.
26	N. couvert.	N. couv. n.	Nuages.
27	N-N-O. n.	O. couv. n.	Couvert. pl.
28	N. couv. n.	N. nuages.	Couvert.
29	O. pl. c. vent.	O. couv. pl.	Beau.
30	O. c. pl. nuag.	N-N-O. pl. n.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $25 \frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 8 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de $17 \frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes; la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

4 fois du N-N-E.

4 fois du N-E.

2 fois du S-S-E.

1 fois du S.

3 fois du S-S-O.

6 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

11 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

Le vent a soufflé 1 fois du N-O.
4 fois du N-N-O.

Il a fait 6 jours serein,
19 jours beau,
2 jours du brouillard;
27 jours des nuages.
14 jours couvert.
12 jours de la pluie.
3 jours du vent.
3 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1767.

Les affections catarrhales épidémiques, qui avoient régné à la fin du mois dernier, ont continué pendant la plus grande partie de celui-ci; elles ont paru diminuer vers la fin: il leur a succédé des péripleumonies qui ont paru participer de leur caractère.

On a vu aussi beaucoup de dévoiemens simples, & quelques dyssenteries qui n'ont pas paru avoir des suites fâcheuses.

Les petites véroles ont continué à être nombreuses; &, quoiqu'il y en ait eu quelques-unes d'un mauvais caractère, on n'a pas ouï dire qu'elles ayent fait de grands ravages.



*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois d'Août 1767 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu quelques jours de chaleur au commencement & à la fin du mois. Le 5 & le 6, le thermometre s'est porté au terme de 24 degrés : il s'est maintenu, jusqu'au 14, à la hauteur de 20 degrés ; mais, du 15 au 25, il s'est tenu constamment quelques degrés au-dessous de ce terme : le 30, il s'est approché de 21 degrés.

Il n'y eut guères de pluie du 1^{er} au 14 ; mais, depuis le 14 jusqu'au 25, peu de jours se sont passés sans pluie : elle a été encore abondante le 30 & le 31.

Le barometre a été observé, tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces, si l'on en excepte trois ou quatre jours.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes. La différence, entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

6 fois du N. vers l'Est.

4 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

14 fois du Sud.

15 fois du Sud vers l'Ou.

4 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 18 jours de tems couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

3 jours d'éclairs.

2 jours de tempête.

6 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois d'Août 1767.

Les fièvres catarrheuses avec pesanteur de tête , mal de gorge , toux & embarras de poitrine ont persisté , ce mois , & se sont même plus répandues , que le mois précédent : tous les états y ont été sujets : les adultes en ont été cependant plus susceptibles que les enfans , parmi lesquels il y avoit encore des quintes-toux.

Après la fièvre catarrheuse , la maladie populaire la plus commune a été la diarrhée bilieuse , accompagnée souvent d'épreintes

dyffentériques. Nous avons eu auffi nombre de fièvres doubles-tierces.

J'ai vu plusieurs jeunes gens attaqués d'une fièvre putride très-vermineuse , opiniâtre & dangereuse , auxquels , dans le fuprême degré de la maladie , tout l'intérieur de la bouche & du gofier fe trouvoit rempli d'aphtes. Les vers étoient fi abondans , que les malades en rendoient par le vomiffement & par les felles en même tems : dans quelques-uns , il en fortoit par le fondement , fans matiere excrémenteufe , & fans efforts de leur part , pour aller à la felle ; ce qui étoit de mauvais augure. Il en étoit de même , lorsque les malades les rendoient morts. Les diverfes préparations de quinquina , dont nous avons dit faire ufage avec fruit , en pareil cas , n'ont point paru ici opérer d'effet avantageux. L'effentiel étoit d'évacuer , dans le commencement , avec l'émétique en lavage , ou avec des émético-cathartiques , & de procurer , dans fon progrès , une diarrhée bilieufe , par le moyen des apozèmes de tamarins , &c.

LIVRES NOUVEAUX.

Effai fur le Pouls , par rapport aux affections des principaux organes , avec des figures qui repréfentent les caracteres du pouls dans ces affections ; ouvrage augmenté d'un

Abrégé de la doctrine & de la pratique de Solano, d'après les livres originaux, & autres ouvrages espagnols, & d'une Dissertation sur la théorie du pouls, traduite du latin de M. Fléming, membre du collège des médecins de Londres. Par M. Henri Fouquet, D. M. de Montpellier, méd. de la même ville, & de la soc. royale des sciences. A Montpellier, chez Martel, 1767, petit in 8°; se trouve, à Paris, chez Didot le jeune.

Nous ferons connoître, dans quelque'un de nos Journaux suivans, cet ouvrage qui nous a paru mériter l'attention de tous les médecins qui s'occupent véritablement des progrès de leur art.

Deux Consultations médico-légales, la première tendante à prouver qu'un brique-tier de la ville de Liège, trouvé mort dans sa chambre, le 11 Avril de l'année 1766, s'est pendu & fait mourir lui-même; la seconde pour demoiselle *Famin*, femme du sieur *Lencret*, accusée de suppression, exposition & homicide de deux enfans. Par M. A. Petit, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris, professeur de la même Faculté, membre des Académies royales des sciences de Paris & de Stockholm, &c. avec cette épigraphe :

Nam piger ad pœnas princeps, ad præmia velox.

Quique dolet, quoties cogitur esse ferox.

Quid. De Ponto.

A Paris, chez Vallat-La-Chapelle, 1767, in-8°.

Historia anatomico-medica, sistens numerosissima cadaverum humanorum Extispicia, quibus in aprium venit genuina morborum sedes; horumque referantur causæ, vel patient effectus. Opus quadripartitum, cujus liber primus recenset læsiones internas abdominis. Secundus exhibet variam stragem pectoris, Tertius prodit diversam labem cerebri. Quartus verò vitia externa colligit. Auctore Josepho Lieutaud, Academiæ regiæ scientiarum Parisiensis, & Societatis regiæ Londinensis; cubiculario serenissimi Delphini, nec-non stirpis regiæ medico. Recensuit & suas observationes numero plures adjecit, uberrimumque indicem nosologico ordine concinavit Ant. Portal, doctor-medicus, & Societatis regiæ scientiarum Monspeliensis, nec-non serenissimi Delphini professor anatomes.

C'est-à-dire : Histoire anatomico-médicinale, contenant un très-grand nombre d'Ouvertures de cadavres humains, par lesquelles on découvre le véritable siége des maladies, leurs causes & leurs effets. Ouvrage divisé en quatre livres, dont le premier présente les lésions internes de l'*abdomen*; le second, celles de la poitrine; le troisieme, celles du cerveau; le quatrieme enfin, les maladies externes. Par M. Joseph Lieutaud, de

l'Académie royale des sciences de Paris , & de la Société royale de Londres , médecin ordinaire de M. le Dauphin & de la famille royale : revu & augmenté d'un grand nombre d'observations , par M. *Portal* , docteur en médecine ; de la Société royale de Montpellier , & professeur d'anatomie de M. le Dauphin. A Paris , chez *Vincent* , 1767 , in-4^o , deux volumes , prix 20 livres.

L E T T R E

De M. DUFOT , médecin-pensionnaire de la ville de Laon , à M. ROUX , auteur de ce Journal ; sur l'Établissement d'un Dépôt de Remèdes pour les pauvres.

MONSIEUR ,

Votre Journal est consacré à tout ce qui peut conserver la vie des hommes , & en diminuer les maux ; j'ai donc cru que vous voudriez faire part au public d'un établissement qui intéresse l'humanité. Le plaisir de contribuer au bonheur de ses semblables , & le desir de payer à la société un tribut que chacun lui doit , ont déterminé un particulier de la ville de Laon à y établir un dépôt de remèdes qui seront distribués *gratuits* pour les malades de la campagne. Quelques autres citoyens , animés du même esprit , & dignes de toute l'estime du public , ont voulu

contribuer à cette bonne œuvre. Puissent-ils être imités ! Plus il y aura de ces âmes compatissantes & généreuses , & plus aussi le dépôt pourra distribuer de remèdes & secourir de malheureux.

Parmi tant d'établissmens utiles , qu'on voit se former aujourd'hui , celui-ci manquoit au soulagement des cultivateurs. Cette portion des hommes la plus utile , & peut-être la plus négligée , est attaquée de mille maux. Pauvres , quoique ce soient eux qui nous enrichissent , ils ne sont pas en état de payer ni les remèdes ni les avis des médecins : on en voit tous les jours périr , faute de secours ; c'est un objet continuel de regrets pour les curés de la campagne , qui ne voient , dans la plûpart des maisons de leurs paroissiens malades , que la triste image de la misère. Ce spectacle , si intéressant pour tout homme , & sur-tout pour des ministres de charité , nous a été souvent retracé par eux. Ils regardent comme une des fonctions les plus saintes de leur ministère , le soin d'être les consolateurs & les amis de ces infortunés : leur état & celui des médecins est un état de bienfaisance ; mais le pouvoir de l'exercer leur manque souvent , comme à nous. Nous donnons ce que nous avons , selon notre état ; mais l'homme riche & humain vient de se joindre à nous ; l'humanité même est venue au secours de l'hu-

manité : la charité , vertu si nécessaire où il y a des hommes qui souffrent , a formé cet établissement : sans doute qu'il ne sera pas le seul en ce genre. Dans la plupart des grandes villes , les manufacturiers & les artistes ont des secours : les animaux mêmes ont leur école , (l'école vétérinaire ;) leur vie & leur santé est-elle plus précieuse que celle des cultivateurs ?

Il est vrai que , lorsqu'une maladie épidémique fait des ravages dans les campagnes , le ministre , toujours bienfaisant , quand il en est instruit , envoie des secours à ces malheureux qui ne peuvent s'en procurer par eux-mêmes. M. Le Péletier de Morfontaine , qui protège cet établissement utile , veille avec le soin le plus vigilant & le plus assidu , pour que ces maladies ne fassent point de progrès. A peine commencent-elles à paroître , qu'il y envoie des médecins. C'est principalement sur les cultivateurs que ce magistrat respectable répand ses bienfaits : j'atteste ce que j'ai vu. Il m'a honoré de sa confiance , pour traiter les maladies épidémiques , & donner à ceux qui en étoient attaqués , tous les secours nécessaires. Depuis quelque tems , la suette , cette peste de la Picardie , reparoissoit dans nos cantons ; mais , par sa vigilance , elle a été dissipée. Plusieurs bourgs & villages du pays Lâonois , comme Chéri , Sissonne , Festieux ,

&c. doivent à sa bienfaisance la conservation de leurs habitans.

Ce n'est donc pas dans ces terribles fléaux que le nouvel établissement seroit le plus utile ; mais c'est dans les maladies ordinaires de la campagne , & sur-tout dans celles de langueur. Ils s'adressent souvent aux charlatans qui leur donnent de forts purgatifs & des remèdes qui ne font que les affoiblir , laissent croître le mal , & ne guérissent que l'indigence de ceux qui les vendent. MM. les curés s'opposent autant qu'ils peuvent à la séduction de ces ministres de mort ; mais le desir de la guérison , la prétendue certitude qu'on en a , la malheureuse facilité d'avoir les remèdes dans le moment , entraînent les pauvres malades. Est-il donc un établissement plus intéressant , que le dépôt des remèdes gratuits pour les cultivateurs ? C'est l'utilité qui décide , ou du moins qui doit décider de notre estime : or tout le monde conviendra qu'un des objets les plus utiles à la société est de conserver les cultivateurs.

Préposé au dépôt des remèdes gratuits pour les habitans de la campagne , je consulterai tous ceux qui , chaque jour , se présenteront ; je leur donnerai les remèdes appropriés à leurs maux , en leur indiquant la façon d'en user ; j'aurai enfin le soin d'écrire l'usage particulier de chaque remède , & le

régime à observer. MM. les curés , ou les principaux habitans des villages , voudront bien les faire exécuter.

Quoique les remedes soient gratuits , ils ne seront pas composés avec moins de soins que s'ils étoient achetés : on promet la plus grande fidélité dans le choix des drogues & dans leur composition. Il est honteux , sans doute , de faire une pareille promesse ; mais il seroit bien plus honteux encore de ne la pas tenir. Pour peu qu'on soit honnête & sensible , est-il donc un intérêt plus grand que celui de l'humanité ? La plénitude de la loi est la charité. Paradis aux bienfaisans.

A V I S D I V E R S .

M. *Mitouart* , maître apothicaire de Paris , commencera son Cours de Chymie le lundi 16 Novembre de la présente année 1767 , & le continuera les lundi , mardi , jeudi & vendredi de chaque semaine.

M. *Demachy* , maître apothicaire , membre des Académies impériale des curieux de la nature , & royale des sciences de Berlin , fera l'ouverture de son Cours de Chymie , le mardi 17 Novembre , à trois heures de relevée , dans son laboratoire , rue du Bac , vis-à-vis la Visitation.

Le sieur *Meignan* , marchand de tabac , rue S. Jacques , vis-à-vis la rue de la Parcheminerie , donne avis au public , qu'il fait des boules de racine d'iris pour les cauterés. Il en fournit à MM. les chirurgiens & apothicaires.

TABLE.

E XTRAIT des Tables nosologiques & météorologiques, dressées à l'Hôtel-Dieu de Nîmes. Par M. Razoux, médecin.	Page 403
_____ de l'Essai sur la Cause de la Colique de Devonshire. Par M. Backer, médecin.	418
Observ. sur une Maladie sing. Par M. Baraillon, méd.	430
_____ sur une Angine épidémique dans une seule Famille. Par le même.	434
_____ sur quelques Crises annoncées par le Pouls. Par M. Roger, médecin.	436
Lettre de M. Robin, médecin, contenant plusieurs Observations sur le Pouls.	443
Observ. sur une Affect. vapor. Par M. Guindant, méd.	450
Lettre sur une Affection hypocondriaque, guérie par les humectans. Par M. Salomon, chirurgien.	456
Expériences sur l'Ouv. & l'Extirp. de la Vésicule du Fiel dans le Chien & dans le Chat. Par M. Herlin, chir.	463
Observation sur une Hydrophobie spontanée. Par M. Martigues, chirurgien.	470
Extraite d'une Lettre de M. Mateschal de Rougeres, sur le Décollement de la tête d'un Pendu.	478
Lettre de M. Anselin, chirurgien, en réponse à la Critique que M. Quequet a faite de son Observation sur une Excirpation de la matrice.	479
Observ. sur un Abscès au Sein. Par M. Scheter, chirurg.	495
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Septembre 1767.	498
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1767.	501
Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Août 1767. Par M. Boucher, médecin.	502
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Août 1767. Par le même.	503
Livres nouveaux.	504
Lettre de M. Dufot, médecin, sur l'Etablissement d'un Dépôt de Remèdes pour les Pauvres.	507
Avis divers.	511

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre 1767. A Paris, ce 23 Octobre 1767:

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

DÉCEMBRE 1767.

TOME XXVII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire ,
rue S. Severin , qu'il faut s'adresser pour se
procurer le Journal de Médecine , &c. Le
prix de la Souscription pour toute l'année ,
est de *neuf livres douze sols* pour les person-
nes, qui demeurent à Paris ; & de *douze
livres* pour celles qui demeurent en Province ,
le port compris , lequel est fixé à quatre sols
par Cahier, ou Mois , pour quelque Ville du
royaume que ce soit , & qu'on est obligé de
payer au Bureau de Paris , avant le départ.

C'est à l'adresse ci-dessus , que l'on envoie
les observations & ouvrages qui peuvent y
être inférés. On avertit que les Lettres &
Paquets qui ne seront pas affranchis , seront
au rebut.

On peut aussi , pour se procurer ce Jour-
nal , s'adresser aux principaux Libraires de
France & des Pays étrangers.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1767.

EXTRAIT.

Deux Consultations médico-légales, la première tendante à prouver qu'un Briquetier de la ville de Liège, trouvé mort dans sa chambre, le 11 Avril 1766, s'est pendu & fait mourir lui-même; la seconde pour demoiselle Famin, femme du sieur Lencret, accusée de suppression, exposition & homicide de deux enfans. Par M. A. PETIT, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris, ancien professeur de la même Faculté, membre des Académies des sciences de Paris & de Stockholm, &c. avec cette épigraphe :

*Nam piger ad prænas princeps, ad præmia velox,
Quique dolet, quoties cogitur esse ferax.*

ORID. De Ponto.

*A Paris, chez Vallat-La-Chapelle, 1767,
in-8°.*

UN briquetier de la ville de Liège, homme d'une taille médiocre, d'un teint rembruni, & cependant pâle, dont la

516 DEUX CONSULTATIONS

tête n'étoit pas trop bien organisée , & qui avoit manifesté , par différens propos , le projet de s'ôter la vie , fut trouvé pendu dans sa maison , le 11 Avril de l'année dernière. Les fenêtres de la chambre où il perdit la vie , furent trouvées arrêtées avec des cloux , & scellées avec de la terre glaise ; & la porte de la maison étoit fermée en dedans. Sa femme , qui l'avoit quitté , il y avoit un peu plus d'un quart d'heure , pour aller à la briqueterie où différentes personnes l'avoient vue , revient à sa maison : elle est surprise de trouver la porte fermée en dedans ; elle frappe : personne ne répond ; elle s'écrie : une fille vient ; & ne pouvant entrer par la porte , elle arrache de force une fenêtre qui étoit à sa portée : cette ouverture faite , on apperçoit le corps du briquetier qui pendoit à une corde attachée au plancher ; ce corps balançoit çà & là. On s'élance par la fenêtre ; on pénètre dans la chambre du pendu : il y avoit deux chaises près de lui , une debout , l'autre renversée ; la femme monte avec précipitation sur la seconde qu'elle relève , & court embrasser son mari. Les assistans détachent au plus vite le pendu ; ils lui prodiguent leurs secours , mais inutilement. Le hazard conduit en ce lieu un médecin habile , & plein d'honneur , M. Pfeffer , qui avoit traité ce même briquetier d'un rhumatisme dont il étoit à

peine relevé. Entraîné par le bruit, il s'approche & voit le cadavre placé sur son séant en chemise, sans bas & sans culotte; sa tête étoit renversée fort bas sur sa poitrine, & retenue, dans cette attitude, par le bras que la briquetiere avoit passé derrière le col. Il observe que le visage étoit pâle, & sans bouffissure; que la langue ne sortoit point de la bouche, & que les yeux n'étoient ni tuméfiés, ni plus saillans que dans l'état naturel. La briquetiere ayant retiré son bras, la tête du cadavre se renversa en arrière: ce renversement fut prodigieux; &, dans le moment qu'il se fit, la bouche s'ouvrit; & le médecin vit distinctement une fumée qui s'en exhaloit. Ce même renversement mit à découvert la trace de la corde, laquelle passoit par-dérrière les oreilles, & s'alloit terminer sur le derrière de la tête, vers le haut de l'occiput. Cette corde ne faisoit point un nœud coulant, mais seulement une anse qui, par son autre extrémité, embrassoit une poutre de quatre pouces & demi de large: il ne s'en manquoit qu'un pouce, que cette poutre ne fût à sept pieds de distance de la terre; & il y avoit près d'un pied d'intervalle entr'elle & la tête du pendu. Du reste, l'examen le plus attentif ne fit appercevoir au médecin aucune meurtrissure ni aucune autre marque de violence, soit dans le corps du pendu, soit dans la chemise

qui le couvroit, ou dans les choses qui étoient auprès de lui.

Les juges de Liège, ayant pris connoissance de ce délit, crurent devoir en chercher les auteurs ; malheureusement les soupçons sont tombés sur la femme & le gendre du défunt ; en conséquence, ils sont constitués prisonniers. Le médecin, qui avoit vu & examiné le pendu, au moment où il venoit d'être détaché de la corde, après avoir vainement offert aux juges de leur donner des renseignemens sur le fait, ainsi que sur la cause dont il procédoit, s'adresse à son prince qui lui accorde la permission de défendre les accusés. C'est ce médecin généreux & compatissant qui consulte M. Petit, & demande si, dans le cas actuel, suivant les principes de la physique du corps humain, on ne peut pas prouver que le pendu de Liège s'est fait mourir lui-même ?

M. Petit, & les médecins qui ont signé avec lui sa Consultation, « estiment que » c'est dans les principes de la physique du » corps humain, qu'il faut chercher la solution du problème, & qu'en faisant une » juste application de ces principes au cas » présent, il est impossible de ne pas recon- » noître le suicide, & de ne pas prononcer » que le pendu de Liège s'est procuré lui-même le genre de mort dont il est péri. »

M. Petit trouve dans les preuves morales

& dans les circonstances du délit les présomptions les plus fortes en faveur de l'innocence des accusés ; mais la manière dont il a été commis , prouve invinciblement que , quand plusieurs hommes très-forts auroient entrepris de pendre ce malheureux comme il l'étoit , jamais il n'eût été en leur pouvoir d'exécuter leur mauvais dessein. En effet , la corde ne seroit point le col du pendu ; elle n'étoit point arrêtée par un nœud coulant ; elle ne faisoit point le lacet ; elle formoit seulement , comme nous l'avons dit , une anse qui , par une de ses extrémités , embrassoit la poutre , & , par l'autre , étoit arrêtée sous la mâchoire , & , passant obliquement derrière les oreilles , alloit se terminer vers le haut de l'occiput : or il est évident qu'une pareille anse ne sçauroit étrangler. Il l'est aussi qu'elle ne pût empêcher un homme vivant de crier & de se défendre , & que celui qu'on attaqueroit , & dont les mains seroient libres , pourroit , sans difficulté , ouvrir une pareille anse , & dégager sa tête & son col. Il ne peut venir en pensée à personne de se servir d'une corde ainsi disposée , pour étrangler qui que ce soit. L'impossibilité d'en venir à bout , est évidente ; car il est clair qu'il faudroit d'abord arrêter le haut de l'anse à la poutre : cela fait , comment s'y prendra-t-on , pour engager dans l'autre bout pendant la tête de celui qu'on voudroit étran-

gler, sans son consentement ? Mais cette anse qui, dans la main d'un assassin, n'auroit servi qu'à lui faire manquer son coup, mise en jeu par le briquetier lui-même, a pu & dû lui faire perdre la vie dans un instant. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, M. Petit pose les principes suivans.

Tous les pendus ne périssent pas à la potence dans le même espace de tems : il en est qui expirent presque dans l'instant qu'ils sont lancés en l'air ; d'autres ne meurent qu'après avoir été secoués long-tems par les bourreaux : on en a vu plusieurs qui sont restés suspendus pendant plusieurs heures, sans perdre la vie. Cette variété dépend principalement de ce que tous les pendus ne meurent pas par l'effet d'une seule & même cause, comme ceux qui ne sont pas physiiciens, se l'imaginent mal-à-propos. La cause unique, à laquelle le peuple a coutume d'attribuer la mort des pendus, est le défaut de respiration, occasionné par la pression que fait la corde. Cette cause a sans doute son effet ; mais, quand elle est seule, son action est lente, la plupart des hommes pouvant vivre quelque tems sans respirer. Il en est un autre qui vient à son secours ; c'est l'interception du sang qui revient de la tête vers la poitrine, tandis que celui qui y monte, trouve un passage libre par les artères vertébrales que la corde ne

sçauroit comprimer. Le sang s'accumule donc nécessairement dans le cerveau & le cervelet, & produit une espece d'apoplexie qui ne permet pas aux pendus de vivre long-tems. Ces deux causes ont coutume de concourir ensemble, & de s'aider mutuellement, de façon cependant que l'action de la dernière l'emporte sur l'autre.

Les phénomènes qui se présentent dans les cadavres de ceux qui sont morts ainsi étranglés, sont ceux-ci : Ils ont le visage tuméfié, fort rouge ; & souvent plein d'échymoses ; leur aspect est hideux ; la langue sort de la bouche ; il s'en échappe avec elle une écume quelquefois sanguinolente ; les yeux sont gorgés de sang, & sortent presque de la tête : si l'on ouvre le crâne, on trouve les vaisseaux du cerveau & ceux du cervelet distendus outre mesure ; une sérosité rougeâtre abreuve ces viscères, dont la substance est toute pénétrée de sang. Il se rencontre quelquefois des crevasses dans les vaisseaux, & des concrétions de sang extravasé. L'intérieur de la poitrine offre aussi des phénomènes remarquables. On y trouve les poumons bouffis, & tout parsemés, à l'extérieur, de taches violettes ; les artères de ces organes sont pleines de sang ; le ventricule droit du cœur, son oreillette droite & la veine-cave sont dans le même état : les veines pulmonaires, au contraire, l'oreil-

lette gauche & le ventricule gauche du cœur sont vuides.

Il est évident que les causes de mort, dont on vient d'exposer l'action, ne sont point celles qui ont fait périr le briquetier de Liège ; il est mort pendu, mais non pas étranglé. L'anse que faisoit la corde, & qui lui passoit derrière les oreilles, ne pouvoit intercepter ni la respiration ni le cours du sang dans les veines jugulaires ; & la preuve certaine qu'elle ne l'a point fait, c'est qu'au moment où le corps venoit d'être détaché de la corde, M. Pfeffer, qui l'a vu & examiné avec soin, assure qu'il n'avoit point le visage bouffi ; qu'il étoit pâle ; que ses yeux ne faisoient point trop de saillie, que la langue ne sortoit point, & qu'il n'avoit point d'écume à la bouche : toutes ces choses cependant se seroient infailliblement manifestées, s'il y avoit eu étranglement. Il est donc certain que cet homme n'a point été étranglé, & que, par conséquent, il ne faut point attribuer à l'étranglement la cause de sa mort.

Pour expliquer comment la mort de ce briquetier a pu être l'effet de la suspension, & d'une suspension que tout autre que lui n'auroit pu executer, M. Petit observe que, quand on d'fleque les cadavres des criminels morts à la potence, on trouve souvent un dérangement notable dans les jointures des

premières vertebres du col : chez les uns , la seconde de ces vertebres est luxée ; chez d'autres , elle est décollée & séparée d'avec la troisième. Il y a deux ans que , dans le corps d'une fille assez délicate , de l'âge d'environ vingt-cinq ans , & qui avoit été pendue à la Grève , quelques jours auparavant , il trouva la troisième vertebre du col , flottante dans le sang , & entièrement séparée de la seconde & de la quatrième : les cartilages de cette vertebre étoient rompus & déchirés ; & la moëlle épiniere avoit été coupée par le déplacement de cette vertebre : la tête , n'étant plus arrêtée que par les chairs , tournoit presque en tout sens. La mort la plus subite est l'effet de ces sortes de luxations des vertebres , parce que leur déplacement entraîne nécessairement après lui , ou le déchirement de la moëlle , ou tout au moins une compression si forte sur cette partie , que le cours de l'esprit vital en est tout à-coup arrêté. Il y a des pendus chez qui le tissu des fibres est si lâche , qu'au premier saut qu'ils font en l'air , le seul poids de leur corps suffit , en tombant , pour rompre les ligamens , & luxer les vertebres : à peine sont-ils tombés , qu'ils expirent ; & , comme au moment de leur mort , le mouvement circulatoire cesse ; leur visage ne se bouffit point ; il ne devient point rouge ; en un mot , il reste à-peu-près tel qu'il étoit avant la

suspension; ce qui vient de ce que la circulation étant arrêtée, il ne va plus de sang au cerveau, & il n'en revient pas davantage.

C'est indubitablement de cette dernière façon que le pendu de Liège a perdu la vie : on ne sçauroit douter qu'il ne soit mort presque en un instant. Il n'y avoit que quelques minutes que son voisin l'avoit entendu parler : son corps balançoit encore, quand on le dépendit. M. Pfeffer a distinctement vu une fumée sortir de sa bouche. On ne connoît que la luxation des vertebres du col, qui, dans de semblables circonstances, puisse faire mourir aussi promptement. Il avoit le visage pâle sans rougeur, sans bouffissure; la langue ne sortoit point de la bouche; ses yeux n'étoient point gros; & on vient de voir que les choses ne sont ainsi, que quand les vertebres se luxent. Enfin, quand, en présence de M. Pfeffer, la tête se renversa en arriere, ce renversement fut prodigieux; & cela ne peut arriver encore, que quand les vertebres sont luxées.

Après avoir ainsi démontré la véritable cause de la mort de ce briquetier, M. Petit expose le mécanisme par lequel s'est fait la luxation des vertebres, auquel il l'attribue.

» Il est facile, dit-il, de concevoir que l'anse
 » de la corde passant derriere les oreilles,
 » pour aller se terminer vers le haut de l'oc-

» ciput, cette corde a dû, au moment de la
 » chute, appuyer fortement sur le derriere
 » de la tête, lui faire faire la bascule, en
 » la poussant en devant, & forcer par-là le
 » menton de se rapprocher de la poitrine.
 » Dans cet instant, le poids & l'élan du
 » corps ont dû donner une vive secousse aux
 » ligamens des premieres vertebres du col.
 » Cette puissance a agi comme étant appliquée
 » au bout d'un levier, dont la longueur doit
 » être mesurée par la distance qui se rencon-
 » tre entre la partie antérieure du grand
 » trou occipital, & le plan qui toucheroit
 » à la tubérosité de l'occiput. . . . Ces par-
 » ties se seront donc rompues dans le lieu où
 » venoit aboutir le double effort de l'occi-
 » pital repoussé en devant par la corde, &
 » ainsi écarté des premieres vertebres du
 » col, & de ces vertebres elles-mêmes tirées
 » en bas, & écartées de l'occipital par le
 » poids du corps. La luxation a, dans l'inf-
 » tant, suivi la rupture; & la mort a été
 » aussi-tôt l'effet de la luxation. »

Enfin il fait voir combien il avoit été fa-
 cile à ce malheureux de se suspendre à cette
 corde, où personne n'auroit pu l'attacher,
 s'il ne l'eut pas voulu. En effet, après avoir
 fait passer la corde par-dessus la poutre,
 l'avoir nouée & formé l'anse, il s'est élevé
 sur le dossier des deux chaises qu'on a trou-
 vées près de lui; il a écarté l'anse de la corde;

il a passé la tête dedans, & s'est élancé, en repoussant avec le pied la chaise sur le dossier de laquelle il portoit dans ce dernier moment.

D'où il conclut que c'est lui qui a été le véritable auteur de sa mort, & que c'est à tort qu'on accuse sa femme d'un crime qu'il n'a pas été en son pouvoir de commettre de la manière dont il a été commis.

La seconde Consultation est, comme nous l'avons annoncé dans le titre, en faveur de la demoiselle Famin, femme du sieur Lencret, accusée de suppression, exposition & homicide de deux enfans. Ses règles s'étant supprimées par l'effet du saisissement, le ventre s'enfla beaucoup; & il lui survint diverses incommodités pour lesquelles on tenta inutilement le secours des remèdes. On détermina la demoiselle à se marier, dans l'espérance que l'usage du mariage pourroit rappeler ses règles: ce moyen de guérison ne réussit pas mieux que les autres: le ventre continua à grossir de façon qu'on crut devoir attribuer l'excès de volume qu'il prenoit, à une hydropisie de matrice. En effet, l'enflure a duré jusqu'au 26 Mars de la présente année, jour auquel les eaux se sont évacuées en fort grande quantité. Le lendemain, deux enfans, nouvellement nés, se sont trouvés exposés & morts du fait de l'exposition, dans le voisinage du lieu ha-

bité par la jeune femme auparavant hydro-pique. Le bruit court que les enfans exposés sont nés de cette femme, & que c'est elle qui les a fait abandonner à l'endroit où ils ont été rencontrés. Le magistrat se croit obligé de la faire arrêter & constituer prisonniere. Dans le cours de l'instruction du procès, il est ordonné, le 16 Avril, que l'accusée sera visitée par experts, *à l'effet d'examiner si elle est accouchée, ou si elle a seulement eu une hydropisie de matrice.* Les experts nommés d'office, ont procédé à l'examen ordonné; ils ont dressé un rapport, dont la conclusion porte que *l'accusée est accouchée, sans qu'il soit possible de déterminer le tems où la chose s'est faite.* Leur décision est fondée, 1^o sur ce qu'ils ont trouvé le sein vergeté, ainsi que le ventre; 2^o que la peau de cette dernière partie étoit flasque & plissée vers la région ombilicale; 3^o enfin qu'autant qu'il est possible d'en juger au tact au travers des tégumens, la matrice a paru gonflée, & qu'en touchant son orifice, il a été trouvé plus mou & plus descendu qu'il ne doit être.

- D'après cet exposé, on a demandé à M. Petit si, dans le cas présent, les motifs sur lesquels porte le jugement des experts, suffisoient pour faire prononcer de la façon qu'ils l'ont fait? Ce sçavant médecin ne craint pas de décider que le fondement sur

lequel ils ont établi leur décision, n'est rien moins que solide. « Pour prononcer, dit-il, » dans des circonstances pareilles à celles où » nous nous trouvons, il faut avoir pour soi » la plus grande certitude ; de simples pré- » somptions ne suffisent pas ; & s'arrêter à » des signes équivoques, c'est courir risque » de tomber dans une erreur, dont les suites » seroient aussi funestes qu'irréparables : or » nous ne balançons pas de le dire, ajoû- » te-t-il : De tous les signes par lesquels les » experts ont cru reconnoître que l'accusée » avoit accouché, il n'en est pas un seul qui, » dans le cas actuel, puisse donner à la » chose la plus légère apparence de certi- » tude. »

Les vergetures de la peau sont l'effet des crevasses de cette partie, dont les mailles se lâchent par l'effort de la distraction : l'hydropisie du ventre occasionnant une distraction souvent plus forte que celle qui provient de la grossesse, donne naissance aux mêmes crevasses, & , par conséquent, aux mêmes vergetures : l'expérience en a fait voir à la peau des hommes qui ont été attaqués d'hydropisie. Les vergetures du ventre de l'accusée ne prouvent donc nullement qu'elle est accouchée. Le lieu où les plis du ventre ont été remarqués, prouve que ce n'est point à une grossesse, mais seulement à une hydropisie, que ces plis doivent leur existence

rence. Ceux que la grossesse laisse après elle, sont placés dans le bas-ventre, le plus près des aînes, & dans les côtés sur-tout. Ceux que l'on a remarqués dans la femme accusée, sont, aux termes du rapport des experts, dans la région ombilicale; d'où il faut tirer une conclusion directement opposée à celle des experts. Les vergetures du sein ne prouvent pas plus que celles du ventre. Quand les règles se suppriment, le sein se gonfle à-peu-près comme si la femme étoit grosse: la suppression des règles a occasionné sur le sein la même impression que l'hydropisie a produite sur le ventre.

Ce qu'on dit, dans le Rapport des experts, sur le volume de la matrice, sur la situation & la mollesse de son orifice, est encore moins concluant. Il est naturel qu'une matrice qui vient de se débarrasser des eaux qu'elle contenoit, soit quelque tems sans reprendre son volume naturel, & reste gonflée; & supposé que les experts l'aient sentie, comme ils le disent, (ce qu'on peut révoquer en doute, étant très-possible qu'ils aient pris pour le gonflement de la matrice celui d'une partie voisine,) cela même fournit une preuve victorieuse que l'accusée n'a point accouché; car la visite des experts a été faite près d'un mois après le prétendu accouchement; &, long-

tems avant ce terme, la matrice s'enfonce derrière le pubis, après un accouchement; de manière qu'il n'est plus possible de la palper au-dessus de cet os. Dans un organe qui a été abreuvé de tant de téréfités, le lieu qui leur a donné passage, doit être ramolli: tel étoit l'orifice de la matrice, lors de la visite. Un mois après un accouchement, il n'est point tel qu'on l'a trouvé chez l'accusée. Dans l'ordre commun, il prend de la consistance avant ce tems; ainsi il en est de cette observation comme de toutes les précédentes; elles tendent unanimement à persuader la fausseté de l'accouchement qu'on attribue à l'accusée.

Après avoir ainsi démontré par les faits mentionnés au Rapport des experts, qu'il n'est pas possible de conclure avec la moindre vraisemblance, que l'accusée soit réellement accouchée, il fait voir que le Rapport met dans la plus parfaite évidence, qu'en supposant que l'accouchement ait eu lieu, on ne sauroit le rapporter qu'à un tems fort antérieur à celui de l'exposition des deux enfans. Lors de la visite, c'est-à-dire trois semaines après cette exposition, il n'y avoit point de lait dans le sein; & l'on ne put parvenir à en faire sortir une seule goutte, en pressant les papilles. Il n'y avoit aucune espèce d'écoulement par les parties naturel-

les : or c'est une chose inouïe qu'une femme, à la fin de la troisieme semaine de sa couche, ne fournisse aucun vestige de lait ni par haut ni par bas.

M. Petit a cru devoir joindre quelques éclaircissemens à cette Consultation ; ils ont pour but d'indiquer les signes auxquels on peut véritablement reconnoître qu'une femme est accouchée : ces signes, selon lui, ne se présentent que dans les premiers jours après l'accouchement : la premiere semaine passée, ils ne se rencontrent plus. Ces signes, dont il fait l'énumération, ne prouvent qu'autant qu'ils sont réunis : chacun d'eux en particulier ne prouve rien, parce qu'il peut se rencontrer dans différentes maladies. Dans les trois premiers jours de la couche, on trouve les parties génitales gonflées, quelquefois douloureuses, & toujours fort dilatées & fort ouvertes : la fourchette est tout-à-fait effacée ; & l'on voit couler par la vulve un sang un peu brun, mêlé de petits caillots. L'orifice de la matrice est un peu mollasse ; il cede & prête avec assez de facilité, quand on veut le dilater : de plus, il a coutume d'être un peu bas. On sent au-dessus du pubis le haut du corps de la matrice, lequel est égal, arrondi, & d'une certaine consistance. Joignez à tout cela la mollesse du ventre,

532 DEUX CONSULTATIONS , &c.

sa flaccidité , ses plis , ses vergetures plus grandes vers le bas , que par-tout ailleurs ; joignez aussi l'état des mammelles & le lait qu'on y trouve. Mais encore une fois , tous ces signes ne subsistent plus après la première semaine. Il n'y a que l'état de la fourchette , celui de l'orifice de la matrice , qui puissent former un indice un peu fondé d'un accouchement antécédent. Lorsque celui-ci est plus arrondi , moins allongé & moins saillant , que celle-là est entièrement effacée , que les caroncules myrtiformes sont bien séparées , & qu'en même tems , la peau du ventre est ridée & vergetée , & qu'il se trouve aussi des vergetures au sein , on a lieu de soupçonner que la femme qu'on examine , est accouchée ; mais on ne sçauroit l'assurer positivement.

Le parlement , par un arrêt solennel , a déchargé la dame Lencret de l'accusation contr'elle intentée ; & M. Petit a eu la satisfaction la plus flatteuse pour une ame sensible , celle d'avoir contribué à sauver les jours à une victime dévouée à une mort ignominieuse , par la préoccupation & le défaut de lumieres des experts de Mantes.





R É F L E X I O N S

Sur les Naissances prétendues tardives & prématurées , & sur le Terme des Accouchemens ; par M. DESBREST, docteur en médecine de l'université royale de Montpellier , ancien médecin des camps & armées du roi , médecin à Cusset , près les eaux de Vichy , en Bourbonnois.

On lit dans le Journal de médecine du mois de Novembre 1766 , une Lettre de M. Marteau à M. Petit , docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris , sur une grossesse de dix-huit mois. On sent assez , sans que je le dise , combien il seroit dangereux pour la société & l'état des citoyens d'admettre des faits de cette nature , sans en avoir les preuves les plus claires & les plus incontestables. Trois ou quatre observations de cette espèce , recueillies par des médecins aussi connus que M. Marteau , & adressées à d'autres médecins , tel que M. Petit , dont le suffrage a presque force de loi dans de semblables matières , pourroient passer pour une preuve complète des écarts de la nature , & nous porter à croire qu'on ne doit plus douter de la légitimité des en-

534 RÉFLEXIONS SUR LES NAISSANCES
fans qui naissent dix-huit mois après la mort
de leur pere.

Je ne révoque point en doute la vérité
des faits que M. Marteau rapporte; mais je
puis dire aussi que l'erreur & la vérité se
trouvent souvent si voisines l'une de l'autre,
que la plus petite circonstance sur laquelle
on ne pese point assez, suffit pour la faire
confondre. M. Marteau dit que Marguerite
Soyer avoit eu quatre grossesses heureuses;
que, vers la mi-Avril 1764, elle eut une
perte avec caillots, qui se termina, au
6 Août, par l'accouchement d'un enfant de
six mois; que, depuis cette époque, elle ne
perdit plus jusqu'au commencement de No-
vembre que ses règles parurent, mais qu'elles
furent si peu considérables, qu'à peine la
tache égaloit la largeur de la main.

C'est de cette dernière époque, que
M. Marteau date la grossesse de Marguerite
Soyer. « Au commencement de Janvier
» 1765, dit-il, elle éprouva des dégoûts &
» de fréquens crachotemens; symptômes
» familiers aux commencemens des cinq
» grossesses précédentes. Il étoit naturel de
» se croire enceinte: on l'imagina; dans le
» courant de Mars, les soupçons se conver-
» tirent en certitude; on sentit les mouve-
» mens du *fœtus*. La femme pouvoit-elle
» douter qu'elle ne fût à mi-terme? »
M. Marteau cite Lamotte qui dit que, quand

on sent le mouvement de l'enfant, il n'est non plus permis de douter, que de ne pas croire qu'il soit jour en plein midi. Sans doute, il y auroit de la folie à douter d'une grossesse, quand on sent le mouvement de l'enfant; mais ces mouvemens ont-ils des signes si caractéristiques? Sont-ils si différens de tous autres, qu'on ne puisse s'y tromper? Ne peut-on pas prendre pour des mouvemens de l'enfant des contractions spasmodiques de la matrice ou de quelqu'autre viscere du bas-ventre, des flatuosités roullantes sans bruit? La fausse-grossesse, dit Moriceau (a), est quelquefois causée par des vents qui enflent & font distension de la matrice. . . . C'est pourquoi, aux occasions où les signes équivoques rendent la chose douteuse, il ne faut pas en faire avec précipitation un pronostic entièrement décisif, comme font ordinairement les ignorans & les charlatans; car les plus fins peuvent quelquefois être trompés en cette matiere, s'ils n'usent d'une très-grande précaution; pour témoignage de quoi je pourrois citer plus de cent exemples de différentes femmes qui m'ont consulté plusieurs fois pour des soupçons de grossesses qu'elles avoient, à cause de l'extrême grosseur de leur ventre, & d'autres signes qui leur faisoient croire, durant des années en-

(a) *Maladies des Femmes grosses*, livre 1, chapitre vj.

ties , qu'elles étoient grosses d'enfans , quoiqu'elles ne le fussent pas effectivement.

» Aux premiers jours d'Avril, continue
 » M. Marteau , elle éprouva des pertes
 » considérables , fougueuses , mais sans cail-
 » lots. Suivant le cours ordinaire des choses ,
 » ces hémorragies devoient conduire à l'a-
 » vortement la vie de l'enfant n'en
 » souffrit point d'atteinte : elles se répéte-
 » rent , jusqu'aux premiers jours d'Août , à
 » des intervalles de quinze jours , trois se-
 » maines , un mois , & même six semaines ;
 » de maniere que plus on avançoit vers le
 » dernier terme de la grossesse , plus les in-
 » tervalles étoient longs. » Je demande ici
 si les mouvemens que l'on sentit dans le cou-
 rant de Mars , & que l'on prit pour ceux du
 fœtus , n'étoient pas des efforts que faisoit
 la nature , pour pousser les pertes ? s'ils
 n'étoient pas les avant-coureurs de l'hémor-
 ragie qui arriva dans les premiers jours d'A-
 vril ? Depuis le commencement de Novem-
 bre , que Marguerite Soyer avoit légèrement
 taché son linge , elle n'avoit rien vu ; elle
 avoit donc eu une suppression de près de
 cinq mois. Cette suppression se termina ,
 par des pertes considérables , ou peut-être
 mieux par des règles abondantes , au com-
 mencement d'Avril. Est-il étonnant ? n'est-il
 pas même ordinaire de voir des suppressions ,
 lorsqu'elles ne sont pas causées par la gros-

seffe, se terminer par des pertes précédées & accompagnées de douleurs, de mouvemens considérables dans l'*abdomen*; rien ne nous empêche donc de regarder les mouvemens que l'on croyoit être ceux du fœtus, comme un travail de la nature, pour se décharger du fardeau qui l'accabloit. Marguerite Soyer n'étoit donc pas enceinte.

» La continuation des mouvemens, pour-
 » suit M. Marteau, ne laissoit pas d'équi-
 » voque : suivant la règle ordinaire, la pré-
 » miere huitaine du mois d'Août étoit le
 » tems où la femme devoit attendre la déli-
 » vrance de son fardeau. Elle ressentit, en
 » effet, à cette époque, *des douleurs pour*
 » *l'enfantement*. La sage-femme l'assista
 » même pendant deux jours. Le ventre étoit
 » applati; & *le sein gonflé donnoit du lait*.
 » Elle n'accoucha cependant pas : le lait se
 » dissipa, & revint aux mammelles à plu-
 » sieurs reprises. Du moment de ces dou-
 » leurs, il ne fut plus question d'aucune
 » perte. »

Cet exposé va fournir matiere à plusieurs réflexions : je ferai d'abord observer que la continuation des mouvemens n'indique rien autre chose que le travail de la nature, dont j'ai déjà parlé; travail qui devoit être presque continuel, puisque les pertes se répétoient tous les quinze jours, trois semaines, &c. & que ces efforts devoient être plus sensibles, plus

538 RÉFLEXIONS SUR LES NAISSANCES
marqués , & croître en proportion des
intervalles qui se trouvoient entre chaque
perte.

On a dit plus haut , que les pertes se répé-
terent jusqu'aux premiers jours d'Août :
nous désirerions qu'on se fût expliqué , à cet
égard , avec un peu plus de précision. Il
semble , d'après cet énoncé , que Margue-
rite Soyer eut encore une perte dans les
premiers jours d'Août : cependant peu après
on ajoute que , dans la première huitaine ,
elle ressentit seulement *des douleurs pour
l'enfantement* , & que , du moment de ces
douleurs , il ne fut plus question d'aucune
perte. L'invasion des douleurs est donc
l'époque d'après laquelle on peut dater la
cessation des pertes : j'ajoute ici , que c'est
précisément de cette époque qu'il faut dater
le commencement de la grossesse.

Depuis le commencement de Novembre
jusqu'aux premiers jours d'Avril , que Mar-
guerite Soyer éprouva des pertes considéra-
bles & fongueuses , elle ne vit rien ; c'est
que ses règles étoient supprimées , & que ,
pendant la suppression des règles , on éprouve
ordinairement , comme je l'ai déjà dit , les
mêmes symptômes que dans la grossesse :
d'ailleurs l'enfant se seroit-il conservé sain
dans la matrice , pendant un espace de tems
aussi long , & si peu ordinaire , avec des
pertes de l'espece de celles de la Soyer ?

Il n'est pas possible, selon Hippocrate, que l'enfant reste sain dans la matrice, si les règles coulent (a), à plus forte raison, lorsqu'il arrive des pertes aussi considérables & si fréquentes que celles qu'éprouva Marguerite Soyer jusqu'aux premiers jours d'Août. Hé ! n'est-il pas ordinaire de voir des femmes se bleffer, dès qu'il leur survient des pertes un peu abondantes.

Le lait qui se fit voir aux mammelles à plusieurs reprises, le gonflement du sein, les douleurs pour l'enfantement, la présence de la sage-femme qui assista la malade pendant deux jours, les prétendus mouvemens de l'enfant, tous ces signes réunis étoient plus que suffisans pour persuader à la Soyer & à ceux qui étoient auprès d'elle, qu'elle étoit véritablement enceinte. Mais, aux yeux d'un médecin qui a d'autres motifs pour douter, ils ne passeront jamais que pour des signes équivoques, tant qu'ils ne seront pas suivis de l'accouchement, à-peu-près dans le tems fixé par la nature. Hippocrate, le pere & le maître des observateurs, ne regardoit pas la présence du lait dans les mammelles comme un signe certain de

(a) *Si mulieri in utero gerenti, purgationes procedunt, impossibile est factum sanum esse.* Hipp. Aphor. 60, sect. v.

540 RÉFLEXIONS SUR LES NAISSANCES
grosseffe (a); & Celse, l'Hippocrate des
Latins, pensoit de même (b). Je connois une
dame qui a eu du lait dans les seins, tant
qu'elle a été dans le cas de faire des enfans,
quoiqu'elle mît un intervalle quelquefois de
deux ou trois ans entre chaque grosseffe, &
qu'elle ne nourrit pas ses enfans; & n'a-t-on

(a) *Si mulier quæ nec prægnans est, nec peperit, lac habeat, ei menstrua defecerunt.* HIPPOCRATE, Aphorism. 39, sect. v.

(b) *Quæ neque peperit, neque grævida est, si lac habet, à mensuris defecta est.* CELSE, lib. 2, cap. viij.

Vous soutenez, me dira-t-on peut-être ici, que la montée du lait aux mammelles n'est pas toujours un signe de grosseffe; & vous vous appuyez de l'autorité d'Hippocrate & de Celse qui disent que, lorsqu'une femme a du lait dans les seins, & qu'elle n'est pas grosse, c'est une preuve que ses règles sont supprimées: cependant la Soyer avoit des pertes tous les quinze jours, trois semaines, &c. Elle étoit donc grosse; ou bien elle étoit une exception à la règle de ces auteurs. Je ferai remarquer ici, que M. Marteau ne parle de la montée du lait aux mammelles, qu'à l'époque du mois d'Août, où on attendoit l'accouchement, & qu'il ne dit pas, comme je l'ai déjà fait observer, s'il y eut encore une perte à cette époque, ou si la cessation de la perte précéda l'époque dont je parle; ce que je pourrois inférer de la présence du lait dans les mammelles, qui vraisemblablement ne se manifeste qu'après la cessation absolue des pertes.

pas vu de filles , dont les seins gonflés donnoient du lait , quoiqu'elles ne fussent pas enceintes (a) ? Je pourrois citer un homme qui , en pressant ses mammelles , en extrimoit du lait , ou une humeur laiteuse. Si ces exemples ne sont pas bien communs , ils ne sont cependant pas assez rares , pour que de la montée du lait aux mammelles on en doive conclure la grossesse.

Les douleurs pour l'enfantement sont un signe aussi équivoque que le lait & le gonflement du sein. Écoutons Moriceau dans le récit qu'il fait d'un cas à peu-près semblable à celui de Marguerite Soyer. *On persuade une fois* , dit-il , *à une marchande de bois à Paris , sur le récit des signes qu'elle disoit*

(a) Si la femme est effectivement grosse , les humeurs qui se sont portées aux mammelles par la rétention des mois , se convertissent en lait ; & alors ce signe nous est ordinairement un témoignage assuré de grossesse , quoiqu'il se soit vu des femmes avoir du lait , (toutefois bien rarement ,) sans être grosses , ou sans avoir jamais eu d'enfans. MORICEAU , chapitre vj , livre 1 ; & un peu plus haut , en faisant l'énumération des signes de la grossesse , les plus certains & les plus ordinaires sont , dit-il , nausées , vomissement , dégoût pour les choses que la femme avoit coutume de manger , & de trouver bonnes , desir des étranges & mauvaises , suppression des menstrues sans fièvre ni frisson , ou autre cause , douleur & enflure des mammelles ; toutes lesquelles choses arrivent aussi aux vierges , par la rétention des mois.

avoir durant l'espace de dix mois entiers , qu'elle étoit grosse ; de quoi sa sage femme & plusieurs autres l'assuroient ; aussi le croyoit-elle bien elle-même à cause qu'elle avoit effectivement le ventre enflé , & disoit même sentir mouvoir son enfant ; & le croyoit si bien , qu'un jour se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire elle envoya querir sa sage-femme qui , étant venue , lui dit que c'étoit effectivement pour accoucher. Mais , un jour ou deux après , ayant toujours espéré un enfant jusqu'alors , elle vuida seulement des eaux , & quelques vents qu'elle rendit par la matrice , sans autre chose. Chap. iij , livre 1 , des Signes de la conception. La marchande de bois avoit les pertes de moins que la Soyer , c'est-à-dire un motif de plus pour se croire enceinte : cependant elle ne l'étoit pas. L'on dira peut-être que la marchande de bois n'accoucha pas du tout ; au lieu que la Soyer mit au monde une fille bien saine , dix-huit mois après le soupçon de grossesse. Que de fausses apparences ne nous en imposent pas. Prenons les choses pour ce qu'elles sont réellement ; & disons que Marguerite Soyer ne devint véritablement enceinte qu'après la cessation totale des pertes , c'est-à-dire dans la première quinzaine du mois d'Août.

» Au 25 Septembre , dit encore M. Mar-
» teau , elle éprouva de nouveaux dégoûts

» & de fréquens crachotemens. » Ces derniers dégoûts & ces fréquens crachotemens ne font, dans le cas présent, des signes de grossesse, qu'autant qu'ils ont été suivis de la suppression des menstrues & d'un accouchement heureux, le 13 Mai suivant, c'est-à-dire neuf mois après la conception.

M. Marteau ajoûte ensuite que « la malade, au 9 Décembre, prit sagement le » parti de renoncer aux remèdes, & de » s'abandonner aux soins de la nature; qu'on » ne croyoit plus à la grossesse; que cependant les sauts de l'enfant étoient si continuels, que la femme, à cette époque, les » comparoit *au choc de l'eau sur la roue d'un moulin, & si violens*, que souvent » ils lui arrachent *des cris*. » La confiance que la malade prit un peu tard aux soins de la nature, étoit bien placée; il est rare de trouver un aussi bon médecin; mais on avoit tort de ne plus croire à la grossesse; on y avoit cru trop tôt, & on cessoit d'y croire trop à bonne heure. Les mouvemens que la femme sentit alors, étoient bien ceux de l'enfant; car elle commençoit à passer le mi-terme; aussi étoient-ils plus continuels, plus marqués, plus sensibles que ceux qu'elle avoit éprouvés en Mars & dans les mois suivans, & qui n'étoient que les précurseurs des pertes, ou *plutôt des règles immodé-*

544 RÉFLEXIONS SUR LES NAISSANCES
rées, qu'elle éprouvoit tous les quinze jours,
trois semaines, &c.

On voit, après ce que je viens de dire,
s'il est difficile de répondre à toutes les ques-
tions que fait M. Marteau, & de les résoudre
d'une manière toute différente de la
sienne; & en effet, n'est-il pas bien vraisem-
blable que les douleurs qu'éprouva Margue-
rite Soyer dans les premiers jours d'Août,
étoient produites par l'effort que faisoit la
nature, pour remettre l'ordre dans la ma-
chine, & rétablir le cours des humeurs?
enfin que c'étoit une crise, & que c'est d'a-
près cette crise, que la Soyer conçut? Cette
vraisemblance mérite la plus grande confi-
dération; & on ne peut pas s'y refuser, si l'on
réfléchit attentivement à tout ce qui suivit
jusqu'à l'accouchement. Remontez, pour-
rois-je vous dire, à l'exemple de M. Marteau,
à l'époque où je place la conception;
vous verrez, au 25 Septembre, des dé-
goûts & de fréquens crachotemens; *symp-
tomes familiers aux commencemens des cinq
grossesses précédentes*; remontez au tems où
les sauts étoient si continuels, que la femme,
à cette époque, les comparoit au choc de
l'eau sur la roue d'un moulin, & si violens,
que souvent ils lui arrachotent des cris;
remontez au tems où le ventre, de jour en
jour, augmentoit de la manière la plus sensi-
ble,

ble, & où les mouvemens ne discontinuoient pas; remontez enfin au mois de Décembre où toutes ces choses se passoient, & vous aurez l'intervalle de quatre mois : *c'est le tems où, de l'aveu de tous les accoucheurs, le fœtus commence à se développer & à faire sentir ses mouvemens*; enfin suivez la marche de cette grossesse, depuis le commencement d'Août jusqu'au 15 Mai, & vous trouverez la suppression totale des règles pendant neuf mois entiers; des dégoûts & des crachotemens cinq ou six semaines après la conception; l'augmentation sensible du ventre, & la continuité des mouvemens de l'enfant vers le mi-terme; & enfin l'accouchement heureux d'une fille se portant bien, le 15 Mai, c'est-à-dire neuf mois après la conception.

Je conviendrai, si l'on veut, qu'il n'est pas possible de déterminer précisément le terme de l'accouchement, parce que la nature, quoiqu'uniforme dans ses productions, s'écarte pourtant quelquefois de la route qu'elle semble s'être tracée à elle-même; mais je ne crois pas que ses écarts, dans ce genre, soient ni si fréquens ni si considérables que quelques auteurs voudroient le persuader. On rapporte, il est vrai, plusieurs observations (a) de grossesses qui pa-

(a) On lit dans le Journal de Médecine du mois de Juillet dernier, la relation d'une grossesse de

roissent prolongées beaucoup au delà du terme ordinaire. Mais, si nous prenions le

douze mois. M. Telmont de Saint-Joseph, chirurgien, qui nous la donne, regarde, sans doute, comme une marque assurée du mi-terme les mouvements que Catherine Raymond sentit au bas-ventre, quinze jours après la mort de son mari (a); mais il ne fait pas attention qu'il dit que, huit jours auparavant, elle avoit eu ses règles; qu'un mois & demi après, elle eut une pleurésie; que, *du jour de la pleurésie, elle ne sentit plus remuer son enfant, que deux mois après*; qu'elle eut, dans ce tems, (c'est à-dire deux mois après la pleurésie,) une perte très-considérable; & enfin qu'au moyen de *la dilatation de l'orifice de la matrice, qu'il fit avec ses doigts*, il parvint, le 24 Juin, à saisir & à mettre au jour un enfant de *douze mois*, dont le volume étoit égal à celui d'un enfant de *sept mois*, & que cet enfant mourut dans l'instant.

Comme nous n'avons aucune raison de douter de la bonne conduite de Catherine Raymond, nous croyons pouvoir décider qu'elle devint enceinte quelques jours avant la maladie de son mari; qu'elle eut ses règles, ou *plutôt une perte*, huit jours après sa mort; qu'elle sentit remuer son enfant vers le mi-terme, (c'est-à-dire deux mois après la pleurésie dont elle avoit été attaquée,) & que, le 24 Juin, elle accoucha d'un enfant foible, maladif, à qui les pertes de la mere, & le chagrin qu'elle ressentit de la mort de son mari, avoient soustrait une partie de la nourriture nécessaire à son accroissement. Nous pourrions même ajouter qu'il s'en falloit quelques jours que cet enfant ne fût à terme, puisque M. Telmont de Saint-

(a) Voyez cette Observation dans le Journal cité.

change, si nous nous laissons éblouir par des faits qui, quoique dans l'ordre, paroissent en sortir; enfin si nous tirions des conséquences justes des faux principes que nous établissons, ne verrions-nous pas renverser tout l'édifice de nos hypothèses (a)?

Joseph fut obligé de dilater l'orifice de la matrice, pour favoriser la sortie.

Si on réfléchissoit bien sur toutes les circonstances qui accompagnent ces grossesses si prodigieusement prolongées, l'on trouveroit peut-être qu'elles portent sur des fondemens aussi peu solides que ceux qui servent de base à la grosse de Marguerite Soyer & à celle de Catherine Raymond; on apprendroit du moins à ne pas décider si hardiment une question dont on peut soutenir le contraire avec plus de certitude, & moins de danger.

(a) Les partisans de l'opinion favorable aux naissances prétendues tardives, posent pour principe, que l'enfant est chassé de la matrice par la contraction de ce viscere; que cette contraction arrive, lorsque les fibres de cette partie sont distendues au-delà du terme qu'elles ne peuvent passer, sans souffrir une irritation; que cette irritation est causée par un plus grand développement du fœtus, lorsqu'il est parvenu à ce point où il ne peut plus s'étendre, sans faire souffrir à la matrice une distraction douloureuse & incommode; que c'est ordinairement à neuf mois que l'enfant commence à prendre cet excès de volume, & que c'est ce qui détermine l'accouchement.

Ils ajoutent encore que cette impression désagréable, qui invite la matrice à se contracter, peut arriver plus tôt ou plus tard, suivant que ce viscere est doué d'une plus ou moins grande sensibilité; &

Dans le tems que la Gazette de médecine paroissoit, feu M. Marteau & M. Pajon de

que ses fibres sont plus ou moins ductiles ; que d'ailleurs cette sensibilité & cette ductilité de la matrice dépendent de la constitution naturelle de la femme ; qu'il y a des femmes qui ont les fibres de la matrice si sensibles & si peu extensibles, que le fœtus peut, à sept mois, & même avant, avoir acquis le degré d'accroissement nécessaire pour exciter cette contraction ; & de là, disent-ils, les naissances que l'on appelle *prématurées*.

Si, dans certaines femmes, la matrice est si sensible & si peu extensible, qu'à sept mois, le fœtus ait acquis un assez grand volume, pour exciter la contraction qui est suivie de l'accouchement, pourquoy, par la raison des contraires, disent les partisans des naissances prétendues tardives, ne pas convenir qu'il y a aussi des femmes, dont les fibres de la matrice sont si peu sensibles, & sont douées d'une si grande souplesse, qu'à neuf mois, l'enfant n'a point encore acquis assez de volume pour causer l'irritation qui détermine la contraction. Si on joint à ce défaut de sensibilité & à cet excès d'expansion les causes accidentelles qui peuvent retarder la croû du fœtus, tels que le chagrin de la mere, ses douleurs, ses maladies qui peuvent devenir particulieres à son enfant, le défaut de nourriture, &c. il est aisé de voir que la grossesse sera d'autant plus prolongée, que l'enfant emploiera plus de tems à se développer, & que la matrice sera moins sensible, & plus extensible ; ce qui implique contradiction ; car les femmes qui ont la fibre forte & vigoureuse, jouissent ordinairement d'une bonne santé ; & le fœtus doit se développer d'autant plus aisément & plus promptement, que la mere est

Moncets, l'un & l'autre médecins de la Faculté de Paris, nous firent espérer (a) que *plus saine, & qu'elle lui fournit une meilleure nourriture.*

C'est en admettant de pareilles conséquences ; que les partisans des naissances prétendues tardives parviendront à prouver qu'il n'est pas impossible, qu'il est même vraisemblable que quelques femmes portent leurs enfans non-seulement plusieurs mois, mais même plusieurs années, au-delà du terme ordinaire ; & en effet, si dix huit mois ont été à peine suffisans pour laisser prendre à la fille de Marguerite Soyer assez de force & de développement, pour forcer les barrières de sa prison, pourquoi refuserions-nous de croire que l'enfant de sa voisine a eu besoin de *dix-huit ans*, pour parvenir au même degré d'accroissement. Il y a environ deux ans que ma chatte fit deux petits chats ; à trois mois, ils étoient d'une égale force. J'en donnai un à mon vigneron ; l'autre resta au logis : celui du vigneron est plus maigre que lorsque je le lui donnai ; ses membres ne se sont pas développés ; il n'a pas pris le moindre degré d'accroissement ; il est mou, lâche, foible & valétudinaire : l'autre est fort lesté, vigoureux, & aussi gros que sa mere. Ce différent degré d'accroissement provient vraisemblablement de la façon différente dont ils ont été nourris. Il est bien probable que, si celui du vigneron avoit été aussi mal nourri dans le ventre de sa mere, qu'il l'a été depuis qu'il est sorti de chez moi, il n'auroit point encore acquis le degré d'accroissement nécessaire pour exciter la matrice à entrer en contraction, & que, par conséquent, il seroit encore à naître.

(a) Gazette de Médecine du 20 Juillet 1761, n° 47, pag. 369.

bientôt nous serions instruits du terme fixe des accouchemens ; & ils ne demandoient , pour cela , qu'à être informés de la date du premier jour qu'une femme avoit été réglée la dernière fois , avant le soupçon de grossesse. On fit , dans le tems , plusieurs questions à ces MM. auxquelles ils ne répondirent pas. Je leur demandai moi-même , dans la Gazette du 19 Mai 1760 , n^o 40 , pag. 320 , si madame O... dont les règles avoient commencé de paroître , pour la dernière fois , le 4 Février de la même année , ne devoit pas accoucher le 9 du mois de Novembre suivant ? MM. Marteau & Pajon de Moncets garderent encore le silence sur ma demande : cependant , comme il ne me paroissoit pas difficile de pénétrer le mystere de cette prétendue découverte , après avoir observé , je me mis à calculer ; & je me convainquis qu'on ne peut pas savoir précisément le jour de l'accouchement , parce que les femmes qui conçoivent immédiatement après leurs règles , doivent accoucher quelques jours plutôt , toutes choses égales d'ailleurs , que celles qui ne deviennent enceintes que plusieurs jours après. Je présume cependant que le terme ordinaire est , à peu de chose près , de 277 à 281 jours , y compris le jour où les règles commencent à paroître , & celui de l'accouchement.

Moriceau a donné une Table, dans laquelle il marque le terme de différens accouchemens : on en trouve depuis sept mois neuf jours jusqu'à onze mois deux jours. Le terme du plus grand nombre est de neuf mois un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept & huit jours ; mais Moriceau commençoit à compter du jour que les règles avoient cessé de couler pour la dernière fois. Cette façon de supputer est vicieuse, 1^o parce que tous les mois n'ont pas un égal nombre de jours ; 2^o qu'il y a des femmes qui perdent plus long tems que d'autres ; & 3^o qu'il est plus aisé de remarquer le jour où les règles commencent, que celui où elles finissent de couler. Cependant ; en ajoutant au calcul de Moriceau cinq ou six jours qu'il faut pour l'écoulement des règles, nous voyons que ce terme approche beaucoup de celui dont j'ai parlé.

Madame O . . . dont j'ai déjà fait mention, accoucha d'un garçon le 7 Novembre 1762 ; de sorte qu'il y a 277 jours, à compter du premier jour des règles à celui de l'accouchement : je me trompai de deux jours dans la prédiction que je fis. Cette même dame avoit accouché d'un premier garçon, le 16 Juin 1761 ; & ses règles, dans cette première grossesse, avoient commencé à paroître, pour la dernière fois, le 9 Septembre 1760. La même, qui vit encore pa-

roître ses menstres, pour la dernière fois, le 16 Mars 1763, accoucha d'un troisième garçon, le 21 Décembre suivant, c'est-à-dire que, pour le premier & le troisième garçon, il y eut un intervalle de 281 jours de l'apparition des règles à l'accouchement, quatre jours de plus que pour le second.

Madame A..... avoit eu ses règles, pour la dernière fois, le 28 Avril 1761; elle accoucha d'une fille, le 31 Janvier 1762: le terme fut donc de 279 jours.

Madame B..... qui les avoit eues, pour la dernière fois, le 30 Décembre 1761, accoucha d'un garçon, le 4 Septembre 1762: le terme fut encore de 277 jours. Cette dame fit une chute la veille de sa couche.

Madame C..... & madame D..... virent leurs règles, pour la dernière fois, le 12 Avril 1762: madame C..... accoucha d'une fille, le 14 Janvier 1763; & madame D..... accoucha d'un garçon, le 2 Février suivant. Le terme fut, pour la première, de 278 jours, & de 297 pour la dernière. Madame D..... m'a assuré avoir porté plusieurs enfans pendant dix mois.

On voit que des sept grossesses, dont je viens de faire mention, il y en a deux de 277 jours, une de 278, une de 279, deux de 281, & une de 297 jours. Je réponds

de l'exactitude des trois grossesses de madame O.

CONCLUSIONS. Je crois donc qu'il y a un terme fixé par la nature pour l'accouchement, mais qu'il n'est pas aisé de le connoître, parce qu'il n'est pas facile de s'affurer du jour de la conception : je dis, en second lieu, que ce terme approche beaucoup de celui dont j'ai parlé, & que la différence qu'on remarque entre la longueur de différentes grossesses, ne dépend que du plus ou moins grand nombre de jours qu'il y a des règles à la conception ; qu'on rend aisément raison par-là, pourquoi certaines femmes paroissent porter leur enfant plus longtemps que d'autres, quoique, dans le vrai, le terme soit à-peu-près le même pour toutes. Supposons, par exemple, que des deux dames C. & D. qui virent leurs règles, pour la dernière fois, le 12 Avril 1762, la première conçut le 19 du même mois, & que la dernière ne devint enceinte que le 9 de Mai ; il est bien évident qu'en portant leurs enfans à terme, ces deux dames ne pouvoient pas accoucher le même jour, mais que madame C. devoit accoucher dix-neuf jours plutôt que madame D. & que, par conséquent, si j'avois rencontré les jours où ces deux dames devinrent enceintes, j'aurois trouvé le terme de la grossesse, qui seroit de 270 jours.

Je crois aussi que , quoique le terme soit fixé par la nature , mille circonstances peuvent l'avancer ou le retarder , mais seulement de quelques jours , comme une chute , un coup , des maladies , le chagrin , la mauvaise nourriture , &c ; mais je doute qu'on puisse me convaincre qu'on peut porter un enfant pendant dix huit mois , & qu'au bout de ce tems , il vienne au jour vivant , bien sain & bien conformé.

Je n'ajoute pas plus de foi aux naissances prématurées , qu'à celles qui passent pour tardives. Je sçais qu'une femme peut accoucher dans tous les tems qui suivent la conception , jusqu'à celui du terme marqué par la nature ; mais tous ces accouchemens ne sont à mes yeux que des avortemens ; & plus ils sont près du terme fixé , moins il y a de danger pour la vie de l'enfant ; c'est donc mal-à propos que l'on dit que les enfans de sept mois *vivent* , tandis que ceux de huit mois ne peuvent pas vivre. Il y a plus à parier pour la durée de la vie de l'enfant qui est né à huit mois , que pour celle de celui qui est né à sept mois , & ainsi des autres.



OBSERVATIONS

Sur des Affections vaporeuses, guéries par les remèdes aqueux ; par M. BLANC, docteur agrégé au collège des médecins de la ville de Marseille.

Si l'usage des bains est ancien, & presque de toutes les nations, c'est cependant chez les Orientaux, & dans les pays méridionaux, qu'il a eu le plus de vogue : les Ecrits des médecins de ces contrées en font foi ; & leur pratique étoit relative au climat & au tempérament des habitans. Mais, quoique ces habiles praticiens reconnussent l'efficacité des aqueux, pour tempérer, rafraîchir, adoucir & relâcher, leur confiance n'étoit pas si bien décidée en faveur de l'eau, qu'ils n'employassent, en même tems, d'autres remèdes d'une qualité contraire, tant pour contre-balancer la vertu trop atténuante & relâchante des humectans, que pour combattre certains embarras qu'ils soupçonnoient dans les viscères, dans les glandes & dans d'autres parties du corps, comme causes secondaires & accessoirs des maladies qui se présentoient. De cette pratique, il en résultoit un bien incomplet ; & les malades étoient exposés à de fréquentes rechutes. La plus

grande partie des médecins-praticiens d'aujourd'hui est encore entraînée par cette méthode ; & dans les maladies que nous voyons céder aux seuls remèdes aqueux, telles que les vapeurs hyſtériques & hypocondriaques, ils affocient au ſpécifique pour ces maux, qui eſt l'eau, les remèdes apéritifs, & les emménagogues.

Il étoit réſervé à M. Pomme de rectifier cette pratique, & d'écarter tous les obſtacles qui s'oppoſoient à une cure radicale. Ce médecin judicieux a reconnu que la ſécherelle des nerfs étoit la cauſe prochaine & eſſentielle des vapeurs, & que, pour remédier à ces affections, il falloit affouplir, humecter & détendre les nerfs ; mais, comme les nerfs ſont d'une texture fort ſerrée, & que, dans un état d'exſiccation, ils acquièrent une rigidité & une denſité extrême, il eſt arrivé, ainſi qu'il arrive encore, qu'une courte immersion dans l'eau, quoique répétée pendant le cours non interrompu de deux ou trois mois, ne produiſoit pas de grands effets. C'eſt d'après cette obſervation conſtante, que M. Pomme ſ'eſt décidé à tenir ſes malades dans l'eau pendant pluſieurs heures de ſuite, & qu'il a laiſſé de courts intervalles d'un bain à l'autre. Les heureux ſuccès qu'il a obtenus, ont juſtifié ſes raifonnemens ; & les affections vaporeuſes les plus graves, regardées comme

incurables , ont enfin cédé à sa constance. Je n'entrerais pas dans la théorie de ces maladies ; je ne ferois que répéter ce qui est si bien exposé dans l'ingénieux Traité de M. Pomme ; ouvrage généralement applaudi de tout homme ami du vrai, & qui juge sans prévention & sans aucune vue d'intérêt. Je suis l'ami de M. Pomme ; mais je suis encore plus l'ami de l'humanité ; & je dois avouer que , si les observations m'ont frappé , elles ne m'ont pourtant pas entraîné tout de suite. J'ai voulu voir par moi-même ; & , ayant eu occasion d'être convaincu par les faits , j'ai cru que je devois à M. Pomme un témoignage public de la bonté de sa méthode , comme seule & supérieure à toutes les autres. Puissent les succès que j'ai eus , enhardir les médecins timides , & dessiller les yeux des esprits prévenus !

I. CAS. M^{lle} Baile , fille d'un maître maçon de cette ville , âgée de dix-huit à vingt ans , d'un tempérament sec & mélancolique , fut attaquée de légères convulsions vers la fin du mois de Mai de l'année 1766. Elle fut saignée & purgée : les convulsions cessèrent. Après huit ou dix jours , la trachée-artère entra en convulsion : la glotte étoit si serrée , qu'il ne passoit qu'une très-petite quantité d'air ; la suffocation étoit extrême : la malade , cruellement agitée , ne pouvoit prononcer que des monosyllabes ; & l'air

renfermé dans son poumon, n'en sortoit qu'avec un sifflement aigu & accéléré. Cet état violent duroit une heure, & quelquefois une heure & demie, & revenoit deux fois dans la journée. Les potions anti hystériques ne furent pas épargnées, non plus que les cordiaux; car, dans le paroxysme, les extrémités étoient froides, & le pouls petit.

Comme le mal continuoît, je fus appelé le 1^{er} Juillet suivant. J'entrai chez la malade dans le tems du paroxysme : son chirurgien, qui étoit auprès d'elle, me mit au fait de son état. Je fis appliquer un linge trempé dans l'eau froide sur le col : la malade but, avec beaucoup de peine, quatre verres d'eau froide; la suffocation & le sifflement diminuerent sensiblement; &, après un quart d'heure, elle revint de cet état. Je voulus m'instruire de la source du mal : voici ce que la malade & ses parens m'apprirent.

Depuis assez long-tems, M^{lle} Baile, s'apercevant que son appétit diminuoit, crut pouvoir l'exciter par des alimens secs, & de haut-goût; en conséquence, elle bannit d'auprès d'elle les soupes-à la viande, le bouilli & le rôti; elle se nourrit avec du cochon, des anchois, des pimons, &c. Elle but du café journellement, & quelquefois des liqueurs. Ce régime de vie chassa le sommeil; &, pour ne pas s'ennuyer, elle

passoit une grande partie des nuits à coudre ou à broder. De tems à autre, elle sentoît des ardeurs dans la poitrine ; & sa voix devenoit rauque : elle buvoit une tisane de riz, ou de fleurs de mauve, pendant quelques jours, & en étoit soulagée. Cependant mademoiselle Daumergue, fille d'un négociant, tombe dangereusement malade : mademoiselle Baile, qui l'aimoit, j'ose dire passionnément, en fut très-vivement pénétrée & alarmée au point qu'elle ne pouvoit être un peu rassurée, qu'en servant elle-même sa chere amie ; aussi ne la quitta-t-elle jamais ; & , tant la nuit que le jour, elle fut sa garde fidèle. Mademoiselle Daumergue fut hors de tout danger, après quatorze jours, tems auquel sa fièvre cessa ; & mademoiselle Baile, qui se soutenoit à peine, harassée de veilles & de fatigue, se retira chez elle. Ce fut quatre ou cinq jours après, que les convulsions la prirent, & que son mal s'annonça.

Cet exposé me persuada pleinement que les grandes dissipations & le régime de vie chaud avoient dépouillé la masse du sang de sa partie séreuse, & que les nerfs s'étoient desséchés considérablement ; je n'eus donc d'autres indications à remplir que de détremper & d'assouplir : pour cet effet, je prescrivis des crèmes de riz pour tout aliment, une copieuse boisson d'eau de poulet, &

des émulsions où entroient le syrop de *nymphaea*, & le nître. Je fis passer à la malade des lavemens de décoctions émollientes, qui furent absorbés par la chaleur des boyaux : ce ne fut qu'au quatrieme lavement, que nous obrînmes la sortie de quelques crottes noires & durcies ; car le bas-ventre étoit ferré de telle sorte, que la malade n'alloit à la garde-robe qu'après quatre, six, & quelquefois huit jours. Je conseillai les bains à la malade qui ne voulut pas s'y soumettre, d'autant plus que son état paroissoit devenir meilleur de jour en jour. Les paroxysmes étoient moins violens ; l'application d'eau froide les faisoit promptement disparoître. Le 12 Juillet se passa sans accidens, ainsi que les jours suivans. Les crêmes de riz & la tisane de poulet, dont la malade s'ennuyoit, furent discontinuées : j'y substituai les soupes à la viande, faites avec le mouton, le veau & un paquet d'herbes rafraîchissantes, laitue pommée & chicorée blanche ; j'ordonnai un bouillon de poulet matin & soir, &, pour boisson ordinaire, une tisane émulsionnée.

La malade, qui croyoit ne l'être plus, abandonna régime & remedes à mon insçu : ce ne fut que le 22 du même mois, que j'appris sa conduite. Je fus mandé à onze heures du soir : elle étoit dans des convulsions générales ; le larynx & le pharynx étoient
étroitement

étroitement serrés ; l'air sortoit avec grande peine ; & la déglutition étoit impossible. Deux ventouses sèches, appliquées aux omoplates , ramenerent le calme , après deux heures de tourment. Cependant l'orifice supérieur de l'estomac ne se débrida point : une goutte d'eau ou de tisane agitoit cruellement la malade jusqu'à ce qu'elle l'eût rejetée : ce spasme duroit depuis plusieurs jours. La malade , qui ne sentoît point les aiguillons de la faim ni de la soif , s'en alarmoit d'autant moins , que ses forces n'en diminuoient pas. Les bains presque froids vinrent à notre secours : la malade y fut plongée pendant quatre heures ; son corps ne gravitoit pas assez pour toucher le fond de la baignoire : il falloit que deux personnes l'y enfonçassent ; dès le moment qu'elles négligeoient de la contenir , la malade surnageoit , à la très-grande surprise des assistans (a) : ce ne fut qu'au quatrième bain , que le corps plongea sans aide. La chaleur de la malade échauffoit l'eau d'une manière si sensible , que l'on voyoit une fumée s'élever de la baignoire : il falloit y verser , de tems à autre , des cruches d'eau froide. Le lendemain 23 , les convulsions & l'étranglement reprirent à dix heures du soir , & ne cessèrent qu'à minuit. Le 24 , notre souffrante entra dans le bain

(a) Voyez le *Traité des Vapeurs* de M. Pomme.
Tome XXVII. N n

froid , & y resta huit heures ; ce qui fut continué jusqu'au 30. Les convulsions revenoient chaque jour , mais en déclinant. Il n'en fut pas de même de l'étranglement du pharynx , qui persista pendant quatorze jours ; par conséquent , la malade n'avalait ni liquide ni solide de tout ce tems. Il est vrai qu'elle ne crachait ni ne mouchoit : le ventre étoit serré , & ne donnoit rien , quoiqu'elle rendît , par fois , quelques gouttes d'urine fort limpide ; la surface du corps étoit sèche ; le sommeil court & léger ; le pouls cependant fort ; les forces & l'embonpoint en état. Les fomentations émollientes chaudes , froides , les colliers de glace , continuellement appliqués , n'opérèrent rien sur le pharynx. Les parens étoient alarmés ; ils s'attendoient , à tout moment , à la voir succomber à une diète si longue. Quand je mis un morceau de glace dans la bouche de la malade , quel prodige ! dans l'instant même , le *cardia* se détend ; la déglutition devient si libre & si aisée , que deux verres d'eau sont avalés avec précipitation. La joie se répand par-tout ; la malade est d'un contentement qu'il est difficile d'exprimer ; chacun la félicite & l'embrasse ; mais combien la durée de cet état charmant fut courte ! Vers les dix heures du soir de cette journée , la scène changea de face : une colique atroce , qu'un froid général & des syncopes

fréquentes accompagnoient, semble annoncer la prochaine destruction de la malade. J'accours : deux lavemens d'eau froide, injectés dès mon arrivée, arrêtent cette furie : l'assoupissement succede ; & la chaleur revient peu-à-peu.

Le 31, la malade fut extrêmement affaiblie sans accidens : le bain fut suspendu. Le lendemain, 1^{er} Août, elle y fut plongée. A peine deux heures se furent écoulées, que la région du col éclata : demi-heure après, un second éclat se fit entendre (a), & successivement six autres : dès-lors tout parut avoir cédé. En effet, jusqu'au 11 suivant que les bains froids furent continués à six heures par jour, il ne se passa rien d'extraordinaire, sinon que la malade avoit une aversion insurmontable pour tout aliment, & qu'elle ne se nourrissoit, dans les vingt-quatre heures, qu'à la faveur de deux onces de biscuit trempé dans une livre d'eau de fontaine, édulcorée avec quelque peu de syrop de capillaire : elle buvoit pourtant, mais seulement de l'eau pure. Son odorat étoit si fin & si exquis, qu'à l'heure du dîner & du souper, elle distinguoit l'assaisonnement des viandes qui étoient servies sur les tables des maisons voisines, dont les fêne-

(a) Voyez le *Traité des Vapeurs* de M. Pommé.

tres des salons étoient entr'ouvertes, attendu les fortes chaleurs de la saison.

Le 11, vers le minuit, l'étranglement du larynx, la suffocation & le sifflement, tels qu'ils avoient été dans le commencement du mal, reparurent : cet état dura demi-heure, pour faire place à un délire maniaque assez singulier. La malade s'imagine être reine ; elle ordonne à ses gardes de faire ranger le peuple qui est sur son passage ; d'ouvrir les portes de son jardin ; qu'elle veut s'y promener avec ses compagnes ; qu'on avertisse ses musiciens, pour concerter dans le tems qu'elle prendra une collation que l'on doit servir dans le pavillon ; en conséquence, elle marche fièrement, & avec majesté, vers la porte de sa chambre qui donne à l'escalier ; elle descend quelques marches ; comme on l'arrête, elle s'emporte avec fureur, traite d'insolens & de téméraires ceux qui la ramènent dans son appartement, leur signifie qu'elle les fera pendre ; qu'elle est reine & maîtresse absolue, & que ses volontés doivent être exécutées. On doit observer que mademoiselle Baile est la douceur même : tous les raisonnemens qu'on lui tient, l'irritent encore plus ; cependant elle entend le son d'un violon qui passe dans la rue ; elle l'arrête & chante plusieurs couplets d'une

chançon avec beaucoup de justesse & de grace ; la chançon finie , elle parle encore de jardin , de promenade , de concert & de collation ; elle veut sortir , frappe à la porte qui ne s'ouvre point ; & , après s'être agitée pendant demi-heure , elle tombe d'épuisement sur une chaise , & s'endort. Vers les dix heures du matin , elle se réveille , rendue à elle , sans aucun souvenir de ce qui s'étoit passé. A sept heures , elle entra dans son bain froid , & n'en sortit qu'à deux heures de l'après-dîner. Le soir , à dix heures , son délire la reprend ; mais il avoit changé d'objets.

Tout ce qui l'a affectée vivement pendant sa vie , se présente à elle ; elle s'entretient avec une jeune dame de ses amies , morte depuis quelque tems ; elle la trouve maigre , & veut la faire manger ; elle ordonne qu'on serve du pain & du fruit ; on lui en présente ; elle en mange , pour encourager son amie qui s'obstine à ne vouloir rien prendre ; car c'étoit à une chaise à qui elle s'adressoit : elle arrange la coëffe de son amie , place des épingles ; elle s'affied & s'assoupit pour un quart d'heure : alors elle se leve & demande son confesseur , parce que , depuis plus d'un mois , elle n'a été à confesse : le chirurgien s'annonce pour le confesseur : elle se met à genoux , & se confesse. Elle n'a pas toujours obéi à sa mere ;

elle a eu des disputes avec sa sœur ; elle promet de ne plus retomber dans ces fautes , & en demande pardon à Dieu ; elle se relève , se promene quelque tems , s'appuie sur son lit ; & le sommeil la prend. Il étoit près d'une heure , quand cette comédie cessa , pour ne plus revenir.

Les bains furent continués jusqu'au 30 du mois courant : pendant ce cours , la malade avoit , par intervalles , la tête un peu embarrassée , sans délire : deux vessies de cochon , à demi-remplies d'eau froide , qu'on y appliquoit , la soulageoient : les jambes , les bras , les boyaux , le col , éclaterent plusieurs fois en divers tems ; enfin les nerfs tomberent dans le relâchement ; & la malade n'eut plus le courage d'entrer dans les bains. Je n'insistai point. Comme elle ne pouvoit se soutenir , que ses jambes plioient sous elle , & qu'elle manquoit d'appétit , je l'engageai à se promener en voiture ; ce qu'elle fit pendant huit jours de suite. En même tems , elle a pris une écuelle de lait d'ânesse , pendant un mois , tous les matins. Les forces & l'appétit se sont rétablis par degrés : elle s'est soumise à un régime de vie convenable ; & elle jouit maintenant d'une santé parfaite.

II. CAS. Je fus mandé , le 1^{er} Février de cette année 1767 , pour mademoiselle Savon , fille d'un maître calefat de cette

ville , âgée d'environ vingt-deux ans , d'un tempérament bilio-sanguin , laquelle , depuis plus de quatre ans , étoit sujette , dès l'approche du printems , à des éruptions cutanées , que l'on appercevoit sur toute l'habitude de son corps , de la grosseur d'un pois , dont partie suppurait , & partie laissoit seulement suinter une sérosité âcre & mordicante , qui gerçoit la peau , & faisoit sentir à la malade de fortes demangeaisons : à cette occasion , elle étoit saignée & purgée , prenoit des bouillons incisifs ; & l'humeur morbifique étoit assoupie pour une année. Elle auroit peut-être tout-à-fait dompté cette humeur , si un régime de vie doux & humectant , & un travail modéré eussent été du goût de la malade ; mais , bien au contraire , la base de sa nourriture étoit des viandes ou poissons salés , des oignons , des pimens , des olives , &c. du café , & rarement de la soupe. Ses parens l'exhortoient vainement à suivre leur ordinaire qui est celui d'un bourgeois aisé ; ils ne la voyoient pas non plus avec plaisir si acharnée au travail de l'aiguille , comme elle étoit ; ne se coucher qu'après minuit , & souvent plus tard , & être debout avant six heures du matin : il étoit impossible qu'une façon de vivre si peu convenable à son état , ne bouleversât tôt ou tard l'œconomie animale.

En effet, au mois de Novembre de l'année précédente, mademoiselle Savon fut prise de mouvemens convulsifs généraux, qui duroient près d'une heure; ils revenoient deux ou trois fois dans la semaine: il sembloit à la malade, qu'une vapeur montât des parties inférieures, & gagnât peu-à-peu la tête: alors le col enflait; la face étoit fort colorée; les yeux rouloient dans les orbites, & reluisoient d'un éclat vif, & peu ordinaire; les sens internes étoient si dérangés, que, dans la rémission, elle n'avoit qu'un léger souvenir de ce qui s'étoit passé dans le paroxysme. Le médecin qui prenoit soin de cette malade, l'abbreuvoit, pendant les accès, avec des potions anti-hystériques, données par cuillerées, & l'avoit soumise à des bouillons céphaliques. Bien loin que le mal diminuât, il acquit tous les jours de nouvelles forces: les mouvemens convulsifs devinrent extrêmes, plus fréquens & plus longs. Le médecin, surpris que ces remèdes n'opéassent pas ce qu'il s'en étoit promis, dit à la malade & aux parens de se rassurer, de prendre patience; que la saison n'étoit point propre à faire des remèdes: il renvoya au printems, pour poursuivre le traitement, & se retira.

Les parens, fort embarrassés, s'adressèrent à leur chirurgien qui les engagea à m'appeler. J'arrivai chez la malade, à la fin d'un

violent accès : je laissai passer quelque tems, pour qu'elle se remît de sa secousse ; ensuite, comme je trouvai le poulx fort & plein, je prescrivis une saignée, une copieuse boisson d'eau de poulet nîtrée, & supprimai toute nourriture. Les convulsions, que l'on attendoit le lendemain, ne parurent point : la diète fut continuée. Le 3 Février, le paroxysme fut encore violent, mais moins long que les précédens ; il ne dura qu'une heure & demie, au lieu de deux heures & demie qu'il duroit depuis plus de quinze jours. Je proposai les bains comme le spécifique pour ces affections. Je trouvai des oppositions, par rapport à la rigueur de la saison ; mais j'insistai avec tant de véhémence, que je l'emportai. Dès le lendemain matin, notre malade entra dans le bain tiède, à huit heures, & n'en sortit qu'à midi. Elle eut envie de manger ; elle prit une soupe aux herbes, & un biscuit. Je permis, pour les jours suivans, une soupe à la viande avec les herbes potageres rafraîchissantes, & un peu de viande bouillie ou rôtie au dîner. Le soir, elle étoit bornée à deux pommes cuites, ou petites poires bouillies sans sucre, qu'elle mangeoit avec fort peu de pain, en avalant une seconde soupe aux herbes par-dessus. La boisson ordinaire étoit, tantôt de l'eau de fontaine légèrement nîtrée, tantôt une eau émulsionnée,

tantôt une décoction d'orge. Comme le bas-ventre étoit extrêmement serré, on faisoit passer un lavement d'eau dégourdie, tous les jours; &, le soir, avant l'heure du sommeil, elle prenoit constamment une émulsion parégorique.

Notre malade, qui sentoit un feu répandu dans toutes les parties de son corps, attendoit avec impatience l'heure du bain: c'est pourquoi, dès les sept heures du matin, elle'y entroit régulièrement, & n'en sortoit jamais avant midi. Je demandai à la malade si son bain n'étoit pas trop froid, parce que l'eau n'étoit pas dégourdie: au contraire, répondit-elle, s'il l'étoit un peu plus, je m'en accommoderois mieux: en conséquence, je rendis son bain froid; ce qui a été continué jusqu'à la fin du traitement.

Plus la malade avançoit dans l'usage des bains, plus elle en ressentoit les bons effets. Le feu, dont elle se plaignoit dans toutes les parties de son corps, devenoit plus tempéré: cependant cela n'empêcha pas qu'elle n'essuyât trois violentes attaques de convulsions, dans l'espace de vingt-cinq jours. Le 1^{er} Mars, elle crut être entièrement débarrassée de tous ses maux: c'est pourquoi elle renvoya la baignoire. Je la mis à l'usage du petit-lait de chèvre, clarifié, dont elle avaloit une écuelle matin & soir. Je lui proposai de fortir de sa maison aux heures les

plus convenables , pour s'accoutumer à l'air extérieur , & pour se récréer , d'autant plus que le froid étoit très-moderé , & que les jours étoient fort clairs , & sans vent. Elle me répondit que , quand elle se mettoit à sa fenêtre , les objets lui faisoient tourner la tête ; ce qui me détermina à recourir aux vessies de cochon , à demi-pleines d'eau froide , dont on lui couvroit le chef.

Jusqu'au 12. Mars , tout fut tranquille ; mais , l'après-dîner , il n'en fut pas de même : les convulsions reprirent avec une violence extrême , pendant deux heures , après lesquelles la malade parut assoupie , sans faire aucun mouvement : vainement on la secouoit , pour faire revivre les esprits dans les parties. Le canal de l'œsophage ne pouvoit pas se contracter , pour seconder la déglutition de quelque cuillerée d'eau que l'on versoit dans sa bouche avec beaucoup de peine ; car les muscles des mâchoires étoient en convulsion ; la face étoit colorée ; les yeux étincellans , & seulement entr'ouverts ; le pouls plein , fort & calme. Je fis tirer deux onces de sang de la céphalique ; & , peu de tems après , l'orage fut dissipé.

Je retournai , le soir de cette journée , chez ma malade que je trouvai fort gaie : ses règles qui , depuis plusieurs mois , ne couloient point , avoient paru ; elles donnerent avec abondance pendant trois jours :

au cinquieme jour , il n'en fut plus question. Pour lors notre malade se persuada être guérie radicalement : les objets sembloient troubler moins sa vue , de jour en jour , quand , le 23 suivant , elle essuya une secousse , un peu moins vive que les précédentes , d'une heure environ. L'assoupissement apparent succéda pour une demi-heure , après lequel , elle se plaignit d'une pesanteur & d'une chaleur âcre à la tête. Je l'engageai à rentrer dans le bain ; ce qu'elle fit , le lendemain matin. La tête ne se remettoit point ; elle étoit toujours affectée de la même façon : les vessies de cochon étoient insuffisantes pour en tempérer le feu. Je me décidai à la coëffer d'une serviette trempée dans l'eau froide , pendant le tems du bain. Ce topique a si bien opéré , qu'après douze jours , notre malade a pu rester à sa fenêtre assez long-tems , sans que sa tête en ait reçu la moindre altération.

Le 8 Avril , les bains ont été discontinués pour toujours. Notre malade , qui jusqu'alors , à très-peu près , avoit eu constamment grand appétit , n'eut plus pour le manger le même empressement : ses forces furent sensiblement diminuées ; les yeux , qui avoient toujours montré beaucoup de feu , ne donnerent plus un éclat si vif ; & le coloris du visage fut moins animé. Elle a repris le petit-lait qui avoit été suspendu pen-

dant les bains : le bas-ventre , de paresseux qu'il étoit , s'est ouvert tous les jours ; les éruptions du printems ne se sont point montrées ; & , à la fin d'Avril , la santé a paru être parfaitement rétablie. Mademoiselle Savon observe maintenant un régime de vie doux & frais , duquel elle a promis ne s'écarter jamais , trop satisfaite d'avoir vu , contre son attente , la fin de ses maux , & de se trouver encore parmi le nombre des vivans.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Opération de l'Entéro-épiplocele ;
par M. PAGES , chirurgien-major
du régiment de Royal-Piémont , cavalerie.*

Un officier du régiment Royal-Piémont , cavalerie , âgé de soixante-deux ans , étoit attaqué d'une hernie , depuis l'âge de treize ans. Malgré toutes les précautions possibles qu'il a pu prendre , pour la contenir par le moyen d'un bandage , cela n'a pas empêché qu'on n'ait été obligé de la lui réduire différentes fois , avec beaucoup de difficulté ; & on ne s'est jamais aperçu qu'on lui avoit réduit incomplètement , vu l'adhérence de l'épiploon à l'anneau , aux cordons & au testicule droit.

Le 15 Août 1767, ledit officier me fit appeller : je le trouvai dans un état fort critique, disant avoir une indigestion ; je sçavois par des voies indirectes, qu'il avoit une hernie. Il m'accusa que, depuis quinze jours, il tentoit de la réduire. Je fis appeller les sieurs Michel & Antoine, chirurgiens-majors. Nous avons mis en œuvre tous les moyens que la saine pratique indique, l'espace de vingt-quatre heures. Le vomissement & le hoquet se succédoient à tout moment ; la tension du *scrotum* & du bas-ventre, au lieu de diminuer, augmentoit ; la mortification commençoit à s'emparer de la partie ; & nous en eûmes des preuves sensibles, par la tuméfaction du *scrotum* ; ce qui nous déterminâ à faire l'opération ; &, sans ce secours, le malade seroit péri indubitablement, peu de tems après. Je la fis en présence de mes deux confreres, & ouvris le *scrotum* dans toute son étendue ; j'en fis de même du sac herniaire : l'intestin parut à moitié retenu par un second étranglement rempli de matières fécales putréfiées. Je disséquai l'épiploon de toutes ses adhérences, de même que le muscle *dartos* qui formoit beaucoup de brides, & dégageai l'intestin de son second étranglement. Je trouvai environ dix poudes d'intestin gangrenés, cependant une des trois tuniques assez ferme, pour ne pas être obligé d'en-

porter la portion d'intestin gangrené, & de pratiquer un second anus à l'entrée de l'anneau; je dilatai l'anneau, comme il convient en pareil cas; je tirai à moi environ six pouces d'intestin de la capacité, pour distribuer les matieres retenues, & avoir plus de facilité à faire rentrer l'intestin. Malgré toutes ces précautions, je trouvai un obstacle; je portai mon doigt index dans l'anneau, & découvris une seconde bride formée par le péritoine; je glissai un bistouri à bouton le long de mon doigt, l'incisai & fis rentrer l'intestin; & j'emportai huit onces d'épiploon, après la ligature faite près de l'anneau, vu qu'il étoit totalement tuméfié, & qu'il étoit devenu corps étranger.

Je fis le bandage, selon la méthode ordinaire, & pansai la plaie, selon l'art, ne perdant jamais de vue les parties contenues lésées. L'escarre de l'intestin a été entraînée, dix à douze jours après, par les lavemens. Je crains d'ennuyer le lecteur, en lui faisant un trop long détail de la suite du traitement. Ledit officier est parfaitement guéri, & profite de son semestre.



OBSERVATION

*Sur un Doigt écrasé ; par M. MARTIN ,
principal chirurgien de l'hôpital
S. André de Bordeaux.*

Il n'y a point de cas , en apparence , qui semble davantage exiger l'amputation des doigts , que leur écrasement (a) : cependant il se trouve de pareils accidens qui guérissent très-bien sans cette opération ; & , s'il est vrai que celle-ci ne doit être employée que lorsqu'on aura mis inutilement tous les autres moyens en usage , nous espérons prouver , par l'observation qui suit , qu'elle ne doit guères convenir dans de pareilles circonstances.

Jean Courcelles , âgé de cinquante-sept ans , manœuvre de son métier , entra à l'hôpital , le 19 Janvier dernier , pour se faire traiter d'un écrasement des deux dernières phalanges du doigt annulaire de la main droite : chacun de ces petits os étoient brisés & séparés , dans toute leur longueur , en cinq ou six pièces , sans qu'il fût possible de distinguer celle qui en auroit plutôt dû former le

(a) Les auteurs du *Dictionnaire de Chirurgie* considèrent cinq opérations à faire sur les doigts , & regardent leur écrasement comme un cas qui en exige l'amputation. Voyez cet ouvrage , tome j , page 481.

corps

corps que les autres, & ne tenant toutes à la peau, que par des lambeaux mal-traités de celle-ci. Ce pauvre malheureux me demanda avec instance de lui couper le doigt, afin, me disoit-il, d'être plutôt hors d'affaire; comme s'il avoit été instruit que, pouvant facilement former des lambeaux dans cette amputation, il auroit guéri facilement. Je me refusai à ses instances, & pris le parti de tenter la réunion, comme étant un moyen plus doux que celui qu'il me proposoit. Je rajustai, avec nos élèves, ce doigt fracassé le mieux qu'il me fut possible, sans extraire aucune esquille, ni couper aucun morceau des tégumens; je l'enveloppai d'une petite compresse fendue, trempée dans l'eau-de-vie ammoniacée, & sur laquelle il y avoit de l'onguent *styrax* étendu; quelques tours d'une bande étroite avec deux petites languettes, l'une placée au-dessus du doigt, & l'autre au-dessous, terminèrent ce premier appareil que je ne levai que le cinquième jour: dans ce teins, la plaie me parut dans le meilleur état; j'en fis faire les pansemens, à jour passé, avec un plumasseau trempé seulement dans une liqueur un peu spiritueuse; &, moyennant une conduite si simple, mon malade a été parfaitement guéri au bout de trois semaines.

Cette observation ne seroit point la seule de cette nature que j'aurois à rapporter,

pour prouver que l'amputation convient très-rarement, lorsque les doigts sont écrasés; mais je me contente de celle-ci, comme étant la plus récente, & celle qui m'a paru la plus propre à confirmer ce que j'ai avancé, qu'on ne doit pas espérer les mêmes succès, lorsque ces os sont coupés dans leur entier d'une manière oblique; mais qu'au contraire, il faut alors couper, sans retard, les parties molles qui empêchent leur entière séparation.

OBSERVATION

Sur une Hernie avec gangrene; par le même.

Les hernies avec pourriture ont été regardées, pendant long tems, comme des maladies qui faisoient périr ceux qui en étoient atteints, malgré les secours qu'on pouvoit espérer d'un art qui a autant de ressources que le nôtre, lorsque ceux qui l'exercent, sont parfaitement instruits de ses dogmes. Ce préjugé, qui a fait tant de victimes, étoit fondé sur l'idée où les chirurgiens étoient, que la mortification ne pouvoit arriver, dans pareil cas, que quand il y avoit une grande portion d'intestin, contenue dans la tumeur herniaire, & qu'alors, faute de pouvoir réparer une si grande perte, il falloit

nécessairement succomber. Des hommes nés pour le bien public, ont cependant employé, dans de semblables circonstances, des moyens qui ont parfaitement réussi; mais d'autres, pour le moins aussi célèbres & animés du même amour, ont démontré avec la dernière évidence, que cette maladie se rencontroit plus souvent dans les descentes où l'intestin n'étoit, pour ainsi dire, que pincé & borné aux ouvertures qui lui ont donné passage, que lorsqu'il formoit une grande anse, & descendoit beaucoup plus bas que ces mêmes ouvertures (a). La pratique m'a toujours confirmé cette sçavante théorie; & l'observation que je vais rapporter, vient encore à son appui.

Marguerite Bosquet, de Blaye, âgée de quarante ans, se présenta à l'hôpital, le 23 Mars dernier, ayant une douleur de colique & quelque légère envie de vomir, avec le pouls petit, & la langue chargée. Je lui demandai si elle n'avoit point quelque descente, ou si autrefois elle n'y avoit pas été sujette. Elle m'assura que jamais elle n'avoit eu de semblable maladie, & que son mal n'étoit autre chose qu'une colique d'estomac, qui lui causoit des tiraillemens dans

(a) Voyez le précieux Mémoire de M. *Louis*, sur la Cure des Hernies avec gangrene, dans le troisième volume des *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, 1757.

cette partie ; & qu'ayant été saignée deux fois par le garçon d'une veuve , elle n'avoit plus besoin que d'être purgée. Une réponse aussi décidée étoit bien plus que suffisante pour me rassurer sur les soupçons que j'avois de cette maladie , vu que l'inflammation des intestins donne à-peu-près les mêmes symptômes que lorsqu'ils sont étranglés dans une hernie. Mais , comme d'autres fois , j'avois été également trompé par de semblables réponses dans un tel cas , j'ordonnai à notre visiteuse de bien observer si elle n'apercevrait pas quelque tumeur dans l'aîne, ou aux environs , chez cette femme, & de m'en instruire. Celle-ci , dont j'ai éprouvé plusieurs fois les connoissances dans pareilles circonstances, m'assura qu'elle n'avoit rien vu qui eût rapport à une descente : alors je fis passer cette malade dans la salle des fiévreuses ; & elle y resta quinze jours. Elle se plaignoit , par tems , d'une légère douleur de colique ; elle avoit d'ailleurs le ventre très-libre , & rarement des envies de vomir. Le médecin lui demanda cependant plusieurs fois si elle n'avoit point quelque descente. Elle lui assura toujours que non , ainsi qu'à moi ; & les secours qu'elle eut pendant ce tems , se réduisirent à des calmans , quelques lavemens & des minoratifs. Le 7 Avril , qui étoit le quinzième jour de son entrée à l'hôpital , elle fit la confidence à la sœur de

cette sale, qu'elle avoit une grosseur vers l'aîne, & qu'elle la prioit bien de ne point nous en parler. Le soir, en faisant ma visite (a), j'en fus instruit. Je la visitai avec peine; & j'apperçus effectivement, à l'aîne droite, une tumeur d'un rouge érépisélateux, ayant une base dure & rénitente, reconnoissant un léger mouvement de fluctuation dans son centre, & un gonflement pâteux qui s'étendoit sur toute la grande lèvre du même côté. Il ne m'en fallut pas davantage, comme tout le monde le juge, pour m'assurer alors d'un dépôt stercoral, produit par la crevasse d'un intestin étranglé & enflammé. En me rappelant les informations & les mesures que je pris avant de lui accorder l'hospitalité, je lui représentai le tort qu'elle avoit eu de me cacher la maladie que je lui soupçonnois, & combien cette fausse pudeur l'exposoit aujourd'hui. En versant des larmes, elle me protesta, avec des expressions qui partoient d'un cœur bien rempli de la vérité, que, dans le tems qu'elle entra dans notre maison, elle n'avoit rien de semblable; mais qu'il étoit vrai que, depuis huit jours, elle s'étoit apperçue d'une grosseur différente de celle qu'elle avoit dans

(a) C'est une visite que je fais, avec les deux élèves de l'intérieur de la maison, à sept heures du soir, dans toutes les sales de l'hôpital, & qui termine ordinairement nos occupations de ce soir.

ce moment , mais que la croyant sans danger , comme y sentant très-peu de douleur , elle ne m'avoit point fait avertir. Je fis faire le pansement de ce dépôt avec l'onguent de la Mere , & du suppuratif ; & je fis passer la malade dans la sale des blessés. Le lendemain , au pansement , le dépôt fut ouvert dans son centre , par une ouverture qui permit , avec aisance , aux matieres de sortir ; & , comme les tégumens étoient peu altérés , je la fis panser , jusqu'aux huit derniers jours de la cure , avec une décoction miellée , pour bien nettoyer le fond de la plaie : quelque peu de charpie trempée dans cette même liqueur , en couvroit la surface ; & un emplâtre d'onguent de la Mere , qui se portoit jusqu'au gonflement pâteux de la grande lèvre , soutenoit ce léger plumasseau avec des compresses & l'inguinal ordinaire. Par un pansement si simple , avec une diète qui fut très-sévère les premiers jours de la maladie , & quelques doux minoratifs de tems en tems , j'eus la satisfaction de voir sortir cette malade de l'hôpital , parfaitement guérie , le 28 Mai suivant.

Cette observation , en prouvant les ressources de la nature dans ce cas , & nous montrant le peu de remedes qu'il faut pour guérir ces maladies , nous montre aussi combien il est utile d'être instruit des signes qui caractérisent les dépôts stercoraux , & le trai-

tement qui leur convient. Mais, comme ces dépôts ne sont pas assez parfaitement connus de quelques habiles chirurgiens, comme je l'ai démontré dans le Journal de Médecine du mois de Février 1765, & Mars 1766, qu'il me soit permis d'y ajoûter quelques réflexions.

Les dépôts stercoraux ou excrémentitiels ne se forment jamais qu'à la faveur d'un intestin percé qui permet aux matieres qu'il contient, de passer à travers son ouverture, & de s'épancher sous les tégumens qui recouvroient la hernie (a). Les progrès de ces sortes de dépôts sont très-prompts à se faire, à cause du vuide qui se trouve dans la partie où ils se forment, formé par la distension de la peau qu'y a produit la présence de la hernie, lorsqu'elle est considérable; ou par la liberté qu'ont les matieres de sortir, lorsque l'intestin est borné aux ouver-

(a) Il peut cependant arriver que des dépôts de semblables matieres se forment à la suite d'une violente inflammation des viscères du bas-ventre, comme je l'ai vu arriver quelquefois; mais notre intention n'est point d'en parler ici, non plus que de ceux qui se forment dans les graisses qui environnent l'intestin *rectum*, & qui causent des fistules si redoutables; mais seulement de ces dépôts qui sont les suites d'un intestin déplacé & gangrené, dont l'épanchement des matieres se fait dans le lieu, ou dans les environs que la hernie occupoit.

turés qui lui ont donné passage. La fluctuation y est d'ordinaire très-peu sensible ; les tégumens sont d'un rouge érépipélateux ; la base de la tumeur se trouve même toujours dure : ces derniers signes, si rares dans les autres abcès, & qui semblent caractériser ceux-ci, nous semblent aussi être produits par l'écoulement des matières épanchées, qui enflamme & corrode toutes les parties où elles se déposent. Dans pareil cas, il ne faut point hésiter d'en faire au plutôt l'ouverture ; mais il y a des précautions à prendre, en la faisant, qui dépendent de l'état où se trouvent les tégumens. S'ils sont dans un état d'engorgement & d'inflammation, sans crainte de mortification, il faut se contenter de faire une très-petite ouverture avec un bistouri, sur la partie éminente de la tumeur, qui est à l'endroit où la peau se trouve ordinairement la plus altérée, & prendre des précautions de ne toucher d'aucune façon à l'intestin, afin de n'être pas exposé à détruire les adhérences qu'il peut avoir avec les parties voisines ; car ce sont de ces adhérences que dépend ordinairement la guérison de ces maladies ; mais si, au contraire, la peau de la tumeur menaçait de tomber en mortification, il faudroit alors emporter les lambeaux mortifiés, ne toucher nullement, par les raisons que nous venons de dire, à l'intestin, & panser l'ulcère avec des anti-

septiques (a). En prenant de pareilles précautions dans le traitement de ces dépôts, nous osons assurer que leur suite en sera toujours heureuse, & que, par conséquent, les hernies avec gangrene, lorsque l'intestin ne forme pas une anse trop considérable, ne sont point des maladies dangereuses, comme on l'a cru dans les premiers tems; mais qu'au contraire, elles guérissent facilement, & avec peu de remèdes, lorsqu'on se conformera à notre manière de les traiter; c'est ce que l'expérience nous a fait voir plusieurs fois dans cet hôpital.

O B S E R V A T I O N

Sur une Plaie du Bas-ventre; par le même.

Depuis que M. Pibrac a donné son excellent *Mémoire sur l'Abus des Sutu-*

(a) Parmi les différens digestifs, que j'ai éprouvés dans pareil cas, je n'en ai point trouvé de meilleur que celui qui est fait avec la térébenthine de Venise, son essence, le jaune d'œuf, & l'onguent de *styrax*. Il résiste tellement à la pourriture, & déterge si bien la plaie, qu'après sept à huit jours d'usage, on peut le cesser, pour faire ensuite les pansemens avec de la charpie sèche qui est certainement le meilleur scarrotique & cicatrisant que nous ayons, lorsque son effet est secondé par la manière de l'appliquer & de finir le reste de l'appareil.

res (a), on n'a point manqué d'exemples de plaies pénétrantes dans le bas-ventre, avec issue des parties, guéries sans d'autre moyen qu'une situation favorable, & un bandage méthodique. Malgré la célébrité des auteurs qui ont publié ces cures heureuses, je prends cependant la liberté de présenter aujourd'hui au public une observation de cette espèce ; & quoiqu'elle ne soit point de l'éclat de celles que ces hommes célèbres nous ont données, j'espère néanmoins qu'elle ne déparera pas leur ouvrage, puisque mon intention, comme la leur, est de prouver le danger de toute espèce de point de suture dans ce cas, ou du moins leur inutilité.

Le fils de M. L***, maître en chirurgie dans un bourg voisin de cette ville, reçut un coup de tranchet de cordonnier à la région ombilicale ; qui lui coupa en travers le muscle droit, & permit l'issue d'une portion considérable de l'épiploon. Sans m'être trop embarrassé sur le déplacement de cette partie, je la fis rentrer en sa place ; & sur la plaie des parties contenant, qui avoit au moins deux pouces de longueur, j'appliquai un plumasseau de baume d'*Arcaus*, trempé dans une liqueur vulnéraire ; & ensuite un appareil composé de petites compresses unissantes, du bandage de corps, & de l'escapu-

(a) Troisième volume des *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*.

laire. Les saignées furent répétées autant que les forces le permirent (a) ; la diète fut sévère ; & , le dix huitième jour , mon malade fut parfaitement guéri.

C'est le premier exemple que j'ai vu , où la gastrophilie auroit pu convenir , selon les préceptes reçus , que , quand la plaie a au-delà d'un pouce de longueur , on peut pratiquer cette opération. Elle n'a point été faite dans ce cas-ci , comme on l'a vu : cependant les parties déplacées , remises en place , ne sortirent point de nouveau ; & il ne survint aucun accident qui ait pu me faire repentir de n'avoir point porté des aiguilles tranchantes sur des parties aussi délicates. Mais en auroit-il été de même , si effectivement je les y avois (b) portées ? c'est ce que

(a) Quoiqu'il soit prescrit par les auteurs , de ne point négliger , dans les plaies pénétrantes de l'*abdomen* , les embrocations , répétées toutes les quatre heures , sur la partie antérieure de cette capacité , faites avec des huiles émollientes , & quelquefois un peu résolutive , je crus néanmoins ne devoir point m'en servir , vu qu'elles m'auroient obligé de lever , plusieurs fois dans le jour , mon premier appareil que je ne levai que le quatrième , & qui me mit ma plaie dans un si bon état , que je ne lui fis , dans toute la cure , que six pansements.

(b) Le muscle droit , comme tout le monde le sait , est enveloppé dans un double feuillet aponévrotique ; & , quoique la division des aponévroses ne soit pas aussi sensible , comme on le

je ne me sçaurois jamais persuader ; & je regarderai toujours la suture sanglante comme le moyen le plus cruel & le plus inutile de la chirurgie.

OBSERVATION DE CHIRURGIE

Sur une Plaie au Poumon , suivie du déchirement de l'artere intercostale , à la suite d'un coup de bayonnette , porté dans la poitrine , guérie en très-peu de tems ; par M. NOLLESON le fils , ancien chirurgien aide-major des camps & armées du roi en Allemagne , maître en chirurgie à Vitry-le-François.

Les plaies qui sont faites au poumon , par des instrumens tranchans ou piquans , deviennent presque toujours mortelles , disent la plûpart des auteurs , parce que ce viscere est toujours dans un mouvement perpétuel qui empêche sa substance divisée de se consolider. Cependant , lorsque cet organe ne se trouve blessé que dans sa partie inférieure , ou légèrement sur la surface qu'il présente , croyoit autrefois , il est pourtant toujours vrai que leur inflammation , produite par leur lésion ; cause ordinairement de grands accidens ; & je ne pouvois pas faire des points de suture , sans léser ces aponévroses.

de maniere que ses gros vaisseaux ne se trouvent point intéressés , il arrive fréquemment que ces plaies ne sont pas dangereuses , pourvu que ce viscere contracte des adhérences avec la plaie , ou que la nature opere une prompte consolidation des parties divisées. L'observation , dont je vais donner le détail , nous démontre ce mécanisme qui a été suivi du succès le plus heureux.

La nuit du 15 au 16 Juillet 1761 , à l'affaire de Philinkhausen , un soldat du régiment de Royal-deux-Ponts , reçut , dans une redoute , un coup de bayonnette dans la poitrine. Cet instrument , qui fut porté de bas en haut , un peu postérieurement du côté droit , avoit intéressé le lobe du poumon , & avoit ouvert , dans son trajet , l'artere intercostale de la quatrième côte. Le malade perdit beaucoup de sang , avant qu'il eût du secours. Il fut pansé , en premier appareil , par un chirurgien de son régiment , qui , pour arrêter le sang , qui lui en imposa , introduisit dans la plaie une grosse tente de charpie qu'il fit entrer avec effort. Le sang s'arrêta à la suite de cette manœuvre , quoiqu'absolument contraire à la bonne pratique (a). Le blessé , n'éprouvant alors que quel-

(a) Ambroise Paré rapporte , dans son livre x , chap. xxxij , pag. 251 , un fait d'un soldat qui fut blessé de trois coups d'épée , dont un , entr'autres ,

ques tiraillemens à la poitrine, se croyant bien pansé d'ailleurs, gagna le premier village, à une demi-lieue de distance du champ de bataille où étoient les équipages de son régiment : il resta, dans cet endroit, le reste de la nuit, & une partie du jour suivant, sans qu'il se procurât d'autre soulagement. Mais les accidens graves & périlleux, qui s'étoient manifestés insensiblement, depuis l'instant de sa blessure, le déterminèrent à se faire transporter au dépôt où j'étois, pour panser les blessés. Après avoir examiné son état, je m'aperçus qu'il crachoit fréquemment du sang, lequel étoit vermeil & écumeux ; je trouvai le pouls fréquent, serré & convulsif : il étoit tourmenté par une toux sèche & difficile ; sa voix étoit foible, tremblante & entre-coupée ; la tension de la poitrine étoit considérable, & les environs de la plaie emphysémateux ; il essuyoit très-fréquemment de petites sueurs froides & gluantes ; & l'orthopnée, qui accompagnoit tous ces fâcheux symptômes, me firent craindre

pénétrer dans la capacité du thorax. Un chirurgien, qui le pansa en premier appareil, coufit la plaie ; empêcha, par conséquent, l'écoulement du sang au-dehors, lequel s'épancha sur le diaphragme, & manqua de faire périr le malade, par les accidens multipliés qui succéderent au pansement.

pour sa vie. La conjoncture étoit des plus embarrassantes; mais, quoi qu'il en fût, mon premier soin fut d'ôter la tente qui avoit été introduite dans la plaie par le chirurgien : sa sortie fut bientôt suivie d'un écoulement de sang qui tantôt étoit noir, & tantôt vermeil & écumeux. Je ne perdis point de tems à dilater la plaie, pour procurer une issue plus libre aux liqueurs épanchées sur le diaphragme; je fis ensuite la ligature de l'artere intercostale, selon la méthode de M. Gérard (a). Je fis mettre le blessé dans une situation convenable pour l'écoulement des fluides épanchés dans la capacité; je pansai la plaie avec une languette de linge, imbue de miel rosat; & j'appliquai par-dessus un emplâtre d'André de la Croix. Je fis autour de la plaie, & aux environs, une embrocation avec l'huile rosat & l'eau vulnéraire : le blessé fut saigné neuf fois en quarante-huit heures. A chaque pansement, il sortoit de la plaie beaucoup de grumeaux de sang d'une odeur fétide & insupportable. Je me décidai, en conséquence, à faire des injections dans la poitrine, avec partie égale d'eau vulnéraire & d'eau d'orge, & un peu de miel rosat. Par cette pratique, continuée sept jours, étayée de deux autres saignées,

(a) Voyez les *Notes* de M. Lafaye, sur les *Opérations de Chirurgie*, par Dionis, pag. 425.

de lavemens & de boissons légèrement vulnérâires , mais diurétiques (a), j'eus la satisfaction de voir tous les accidens cesser : les urines coulerent abondamment pendant quinze jours ; & les fonctions de la machine se rétablirent promptement. Je continuai le pansement, jusqu'au 9^e jour de son accident, avec toute la méthode & les précautions que je crus être nécessaires & relatives à son état. Je reçus alors des ordres pour rejoindre le corps de l'hôpital ambulant. Avant mon départ, je fis évacuer le blessé sur Cassel, où il acheva de guérir, à l'hôpital du Temple-neuf, en quinze ou dix-huit jours, après lequel tems, il rentra dans son régiment, ne ressentant aucune incommodité de son accident.

On peut tirer de cette observation plusieurs inductions utiles à la pratique, par rapport à la tente introduite, qu'on avoit regardée alors comme un moyen suffisant

(a) J'ai toujours insisté, en pareilles circonstances, sur les diurétiques qui m'ont été d'un grand secours ; j'en dois l'obligation à la lecture du livre de M. Belloste, lequel a prouvé, dans les Réflexions qu'il a faites d'après des observations constantes, que la plupart des liquides épanchés sur le diaphragme, s'évacuoient par la voie des urines, par le moyen des diurétiques. C'est aussi la théorie de Fab. d'Aquapend. dans la première partie de son livre 2, chap. xlij.

pour

pour arrêter le sang de l'intercostale ; mais la situation de cette artère logée dans la scissure de la face interne & inférieure de la côte , détruit cette présomption ; elle ne peut donner d'accès à la compression , à la suite d'un pareil expédient. En effet , on sçait que la ligature , le tourniquet de M. Bellocq , & l'instrument de M. Lottéry (a) , sont les seuls moyens que la chirurgie présente à l'opérateur , & dont il doit faire choix , pour arrêter l'hémorragie de ce vaisseau , sur-tout s'il est divisé nettement & parallèlement ; car , dans un cas contraire , c'est-à-dire où l'artère ne seroit divisée qu'en manière de franges ou de lambeaux , par l'instrument qui auroit fait la blessure , parce que son tranchant auroit été émoussé , ou autrement , la ligature ou les autres moyens sembleroient être inutiles ; parce qu'en pareille circonstance , il arrive toujours , par la mécanique des filets nerveux , une contraction des fibres longitudinales de l'artère qui entraîne ou qui doit entraîner ses fibres circulaires , & opérer le débrouillement du vaisseau ; d'où résulte un caillot qui doit opposer constamment une digue au mouvement progressif du sang. M. Morand prouve ce mécanisme de la nature dans ses *Réflexions sur l'Arrange-*

(a) *Mémoires de l'Académie de Chirurgie* , deuxième volume.

ment des Membres (a). La théorie de ce célèbre chirurgien paroît condamner, en pareil cas, tous moyens pour arrêter le sang, en prouvant que la nature seule peut suffire. C'est d'après cet exposé, qu'on pourroit conclure que notre blessé s'est trouvé dans le cas de la déchirure de l'artere : or la tente qui avoit été introduite dans la plaie, n'a donc pas été l'obstacle qui a surmonté l'impulsion du sang artériel, mais la cause occasionnelle de tous les accidens qui ont empêché le vaisseau de se consolider, en renouvelant l'hémorragie à la suite du caillot auquel la tente étoit adaptée par quelques-unes des fibrilles qui la constituoient (b) ; de sorte que ce nouvel accident a exigé indispensablement la ligature de l'artere, qui vraisemblablement eût été inutile dans le principe de la blessure.

(a) *Mémoires de l'Académie de Chirurgie* ; tom. ij, pag. 86 & 87.

(b) Les tentes faites de charpie, boivent les humeurs, se gonflent & sont susceptibles de dilatation, enflamment les plaies, les irritent, &c. BOERHAAVE, *Aphorismes de Chirurgie*, tome ij, §. 155, pag. 315.



OBSERVATION
DE CHIRURGIE

*Sur une Plaie d'Estomac, guérie par la
future du pelletier ; par le même.*

Toutes les plaies du ventricule, faites par des instrumens tranchans, piquans ou déchirans, étoient regardées des anciens comme des plaies mortelles. C'étoit, sans doute, dans cette opinion qu'ils les abandonnoient presqu'aux seuls efforts de la nature (a) ; mais cette théorie, si peu éclairée, a été successivement détruite par l'expérience ; & l'Académie de chirurgie, zélée pour le bien de l'humanité, & animée du desir ardent de laisser à la postérité les moyens de guérir, a bientôt publié les découvertes qu'elle a faites sur la cure de ce genre de plaies. Elle propose une incision à l'estomac, pour en extraire les corps étrangers qui ne peuvent avoir leur issue par d'autres voies, & con-

(a) *Fab. d'Aquap.* dans la première partie de son livre ij, chapitre 47, conseille seulement, en pareilles circonstances, les astringens & les adoucissans pris intérieurement, les onctions corroboratives, & les tentes garnies de digestifs, &c. sans aucune opération de la main.

feuille ensuite la future du pelletier, de même qu'à toutes les plaies faites à ce viscere, par des instrumens tranchans, pourvu qu'elle n'intéresse pas son orifice cardiaque, sa grande ou sa petite courbure; car alors le succès en deviendroit douteux. Cette doctrine est étayée par des autorités constantes, & par des exemples multipliés qu'on ne peut révoquer en doute (a). L'observation, dont je vais faire le détail, & toutes celles que les hôpitaux des armées du roi nous ont procurées, achevent de prouver la possibilité de la cure de ces sortes de plaies.

Le nommé *Rumph*, soldat Palatin, d'une bonne constitution, se battit de la main gauche contre un de ses camarades, au mois de Janvier 1758. *Rumph*, qui parut le plus hargneux, reçut un coup de sabre qui étoit large de trois doigts, tranchant & recourbé à son extrémité. Le coup pénétra obliquement de l'hypocondre gauche à la partie moyenne de la région épigastrique, un pouce & demi à côté du cartilage xiphoïde; fit une plaie pénétrante de la longueur de trois travers de doigt; & entra dans l'estomac à sa partie antérieure & moyenne, où il laissa une plaie de deux pouces de longueur. Le blessé fut transporté sur le champ à l'hôpital

(a) *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, tome I, pag. 594 & suivantes.

de Ham (a). M. Suart , chargé du service de cet hôpital , alors incommodé , me chargea de faire ses fonctions. Je trouvai ce blessé dans un état presque désespéré. Il vomissoit continuellement , & rendoit , à chaque instant , les alimens qu'il avoit pris , mêlés de sang. Le hoquet survint , les défaillances , le froid des extrémités ; le ventre se météorisa ; & les excrétiens naturelles furent supprimées. Tantôt ses yeux étoient étincellans , & tantôt affaîlés & mourans. La plaie de l'estomac donnoit issue à une matière grisâtre alimentaire , mêlée de sang , & d'un goût aigre. Tous ces fâcheux symptômes m'en imposèrent & me jetterent d'autant plus aisément dans la perplexité , que je me rappelai cet axiome du grand Hippocrate qui dit , Aphor. 3 , sect. 7 : *Ex vomitione singultus & oculi rubentes malo sunt*. Mais , comme j'avois lu dans les Mémoires de l'Académie de chirurgie , une observation sur une blessure à-peu-près semblable , communiquée par M. Carterat , & guérie par la suture du pelletier , je me déterminai à la pratiquer à mon blessé. Pour la bien exécuter , je dilatai la plaie des tégumens autant que je le crus nécessaire , pour saisir plus facilement la partie lésée de l'estomac. Je lavai la

(a) Petite ville de Westphalie , où les Palatins étoient alors en quartier d'hiver.

plaie avec un peu de vin tiède; je saisis l'estomac, & je fis la suture, ensuite la gastrophie, aidé de M. Delblanc, alors chirurgien de garde dudit hôpital, & fort intelligent. Le blessé fut saigné neuf fois en trois jours. Je le mis à l'usage des délayans balsamiques & vulnéraires, & des lavemens émolliens. Le bouillon lui étoit donné par cuillerée, & à deux heures de distance l'une de l'autre, pendant les trois premiers jours que la fièvre parut. Je me relâchai sur la sévérité de la diète insensiblement, & suivant les indications. Je fis sur toute l'étendue du ventre des embrocations avec l'huile rosat, & l'eau vulnéraire. La plaie fut pansée avec les baumes du Commandeur & d'*Arcaus*; en sorte que, le huitième jour de son accident, les fils des sutures se tirèrent aisément. La plaie des tégumens acheva de se consolider; & le blessé a recouvré, en peu de tems, les fonctions de son estomac, & a continué celles de son ministère dans son régiment, sans éprouver le moindre ressentiment de son accident, suivant le rapport de M. Winter, chirurgien attaché au corps de cette troupe.



OBSERVATION

Sur un Coup de Couteau donné sur les parties génitales d'un jeune homme ; par M. PENANT , ancien chirurgien aide-major des armées du roi en Allemagne , depuis chirurgien-major des Volontaires de Vormesser , & à présent chirurgien à Chauny en Picardie.

La nuit du 24 au 25 Novembre 1766 , le sieur laboureur près de Chauny , âgé d'environ vingt-huit ans , dans un rendez-vous & dans l'instant même de la conjonction , reçut un coup de couteau dans les parties génitales , & à la racine de la verge. La rage , le dépit , l'image d'une mort prochaine lui donnerent assez de force pour qu'il pût revenir au moins de deux cent pas chez lui. A peine fut-il arrivé , qu'il tomba sans connoissance ; & l'on appella , sur le champ , le chirurgien d'un village voisin , qui , surpris , & de la rareté & de la gravité de cette plaie , ne voulut pas se fier à ses lumières , & me fit appeller. J'examinai la plaie ; & je reconnus qu'elle étoit l'effet d'un instrument tranchant : elle prenoit à un travers de doigt de la verge du côté droit , & s'étendoit jusques vis-à-vis l'anneau du

côté gauche. Les muscles érecteurs, & les corps caverneux étoient totalement coupés; le canal de l'urètre à découvert, sans être lésé; la plaie du côté gauche étoit assez profonde; & l'on voyoit à découvert tout le cordon spermatique de ce côté, & le *scrotum* ouvert, dans toute la partie latérale, jusqu'au raphé, &, par conséquent, le testicule à découvert; mais la cloison, faite par le *dartos*, ne l'étoit point.

Toutes ces parties, divisées à un tel degré, produisoient une hémorragie considérable de la part des artères honteuses, & de la veine qui parcourt la gouttière qui se remarque tout le long de la partie supérieure de la verge, & qui est, pour ainsi dire, aussi profonde que celle qui est occupée par le canal de l'urètre. Les corps caverneux, qui ne sont formés que d'un tissu cellulaire, dont l'engorgement du sang produit l'érection, état où étoit le jeune homme, dans l'instant qu'il reçut le coup, ne contribuerent pas peu à rendre cette hémorragie dangereuse, s'il n'eut été promptement secouru.

Ma première idée fut donc d'arrêter l'hémorragie. Les sutures n'étoient point praticables, parce que la section étoit trop près du pubis: le malade d'ailleurs tomboit, d'un moment à l'autre, dans des syncopes qui me faisoient craindre pour sa vie. Je me dé-

cidai à tamponner la plaie avec de la charpie trempée dans l'eau alumineuse ; ce qui me réussit très-bien. Comme le *scrotum* étoit extrêmement gonflé, ainsi que la verge, & tout échymosé, ce qui me faisoit craindre la gangrene de ces parties, j'employai l'eau-de-vie camphrée, & l'eau marinée, parties égales, mêlées ensemble. Dans ce mélange on trempoit des compresses de deux heures en deux heures ; ce qu'on continua pendant trente-six heures : au bout de ce tems, je levai mon appareil, en partie seulement, de crainte que l'hémorragie ne reprît ; & le surlendemain, je levai l'appareil en entier. Je fis faire un digestif avec le baume d'*Arçæus*, le *styrax* & le *populeum*, de chacun, parties égales ; je l'animai avec la teinture de myrthe & d'aloës. Je trempai un petit plumasseau dans l'eau vulnéraire, pour mettre sur le cordon spermatique.

Le 28 du même mois, je remarquai que le ventre, qui jusques-là avoit été tendu, commençoit à devenir sensible. Je fis appliquer des fomentations émollientes & résolutives, renouvelées souvent. La fièvre n'a pas été considérable : le malade n'a pas été saigné ; eu égard à la quantité de sang qu'il avoit perdu. Je fis observer une diète très-exacte pendant plus de vingt jours. Le ventre étant devenu paresseux, son bouillon ne fut

fait qu'avec le veau; sa boisson, de chien-dent & de réglisse. Comme je craignois le sphacèle, je lui faisois prendre, par jour, trois verres d'infusion d'écorce du Pérou. Le *scrotum* étant toujours gonflé, je fis faire des cataplasmes émolliens, résolutifs, dont je continuai l'usage pendant huit jours; & j'en tirai un grand avantage. La suppuration devint louable; la régénération des chairs se fit très-bien. Je conduisis enfin, en deux mois & demi, la plaie à une cicatrice blanche, ferme; & un peu enfoncée, &, par conséquent, à une cure radicale; de sorte que le sujet est encore en état de jouir des droits & des plaisirs des hommes non mutilés, & bien conformés.

OBSERVATION

*Sur le Danger de l'Emplâtre de Thériaque dans la goutte; par M. DE ROZIERE
DE LA CHASSAGNE, médecin.*

L'usage des topiques, en général, est toujours dangereux dans la goutte: les praticiens l'ont tort bien remarqué; & l'observation que j'ai à rapporter, en est une preuve des plus funestes, mais des plus palpables: elle m'a été communiquée par

un étudiant en médecine , & m'a paru assez intéressante , pour devoir être rendue publique.

Un vieillard étoit sujet , depuis longues années , à des accès de goutte : un jour qu'il souffroit des douleurs inexprimables , le hazard conduisit cet étudiant à sa maison ; il le trouva dans une situation pitoyable , couché dans son lit , & entouré d'une troupe de femmes qui avoient inutilement employé tous les remèdes dont on sçait que leur tête est ordinairement meublée : on lui en demanda de nouveaux ; il conseilla l'application de l'emplâtre de thériaque , dont il avoit ouï vanter l'excellence à un très-habile professeur de Montpellier : son avis fut suivi ; & il eut la satisfaction de voir cesser les douleurs dans l'instant même. Il est aisé de se représenter quelle fut la surprise des assistans , à la vue d'un changement si subit : le malade ne sçavoit en quels termes lui exprimer sa reconnoissance. Cet étudiant ne fut point insensible à cet événement heureux & inespéré. Pouvoit-il , en effet , se dissimuler que ce vieillard lui étoit , en quelque façon , redevable de la vie que la violence des douleurs lui auroit bientôt ôtée ? Mais que sa joie fut courte ! Le lendemain , on vint lui apprendre qu'on l'avoit trouvé mort.

Ce n'est point ici la première observation qui dépose contre l'emplâtre de thériaque. M. De Haën rapporte qu'un vieillard gouteux depuis vingt années, voulut s'en servir, pour appaiser ses douleurs; il obtint l'effet désiré : il en fut exempt pendant neuf ans; mais le calme dont il jouit, lui coûta cher : il fut attaqué d'une maladie très-dangereuse, dont il ne revint que pour éprouver les accès d'une goutte vague & irrégulière, des douleurs aiguës dans les voies urinaires, & tous les autres symptômes qui ont coutume d'accompagner le calcul.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1767.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. à demi du mat.	A 2 h. à demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	5 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	9	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
2	9 $\frac{1}{2}$	13	11	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
3	11 $\frac{1}{2}$	14	12 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10	27 7
4	10	8 $\frac{1}{2}$	6	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{4}$
5	5 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	6	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10
6	6 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	11	27 10 $\frac{1}{4}$	28	28 1
7	11 $\frac{1}{2}$	16	11 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
8	9 $\frac{1}{2}$	17	14 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
9	13	14 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	28 1
10	6	10 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2
11	3 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$
12	2 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2	28 3
13	5 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3
14	6 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
15	3 $\frac{1}{2}$	9	5	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
16	3 $\frac{1}{2}$	8	9 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28
17	7 $\frac{1}{2}$	11	9	28	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
18	9 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1
19	11	13 $\frac{1}{4}$	10	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
20	9	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{3}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
21	9 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	28 4	28 4	28 4
22	10 $\frac{1}{2}$	16	12	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
23	9 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12	28 2 $\frac{1}{3}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
24	9 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4
25	11	15 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
26	12 $\frac{1}{4}$	16	14	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
27	12 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$
28	6 $\frac{1}{2}$	11	10	28 4	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
29	10	13	9	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
30	7 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	13	23 1	28	27 9 $\frac{1}{4}$
31	9	11 $\frac{1}{2}$	7	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. nuages.	O. nuages.	Nuages.
2	O. nuages. c.	O. pl. nuag.	Nuages.
3	O-S-O. couv. vent.	O-S-O. c. pl. gr. vent.	Pl. gr. vent.
4	O. pl. vent. couvert.	O. pl. grêle. nuages.	Nuages.
5	O. nuag. pl.	O. pl. grêle. nuages.	Beau.
6	S-O. nuages. couv. pluie.	S-S O. pluie nuages.	Beau.
7	S-O. couv.	S-O. nuages.	Nuages.
8	S. b. nuages.	S. nuages. c.	Couvert.
9	O-S-O. n.	O. pet. ond. couv. pluie	Couvert.
10	N. beau. n.	N. n. pet. pl.	Nuages.
11	N. pet. pluie. couv.	N. n. couv.	Nuages.
12	N-N-E. b. nuages.	N-N-E. n.	Beau.
13	N-E. br. c.	N-E. couv. brouillard.	Couvert.
14	N-E. couv.	E-N-E. c. pl.	Pluie.
15	N. beau.	N. beau.	Beau.
16	N N-O. br. nuages.	N-N-O. c.	Beau.
17	O. pl. couv.	N-O. pl. c.	Couvert.
18	S-O. couv.	O-S-O. c. nuages.	Couvert.
19	S-O. couv.	S-O. couv. pluie fine.	Beau.
20	S. nuages.	S-S O. nua- ges.	Beau.
21	S-S-O. br. couvert.	O. couvert. brouillard.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
22	S.O.ép.br.b.	S-O. beau.	Beau.
23	S. leg. br. b.	S. lerein.	Serein.
24	S. nuages.	S. pl. couv.	Couvert.
25	S. ép. br. c.	S. couv. n.	Beau.
26	S-O. br. c.	S-O. nuages.	Nuages.
27	O. n. ages.	O. nuages.	Beau.
28	S-O. br. n.	S. couvert.	Beau.
29	S O.ép.br.n.	S - O. couv.	Nuages.
30	S. nuages.	S. nuages.	Pl. v. grêle.
31	S-S O. pl. nuages.	O-S-O. n. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 17 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $2\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

1 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

1 fois de l'E N-E.

7 fois du S.

4 fois du S-S-O.

3 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

3 fois de l'O.

603 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 1 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 1 seul jour serein.

15 jours beau.

9 jours du brouillard.

22 jours des nuages.

20 jours couvert.

14 jours de la pluie.

8 jours de la grêle.

3 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1767.

On a observé, pendant tout ce mois, une très-grande quantité de petites véroles, la plupart discrètes : on en a vu aussi de confluentes ; mais ni les unes ni les autres n'ont pas été meurtrières.

On a vu aussi un grand nombre d'éruptions simples à la peau, accompagnées de fièvre dans quelques personnes ; elles n'ont pas eu de suite.

Les affections catarrhales, qui se sont encore soutenues pendant ce mois, ont produit, tantôt des ophthalmies, tantôt des maux de gorge, &c ; mais les suites n'en ont pas été fâcheuses. Il n'en a pas été de même des péripneumonies qui ont paru les remplacer depuis la fin du mois précédent ; elles ont été difficiles à traiter ; & plusieurs personnes en ont été les victimes.

Les

Les dévoiemens & les dyssenteries ont encore continué tout ce mois , mais sans suites fâcheuses.

*Observations météorologiques faites à Lille ;
au mois de Septembre 1767 ; par
M. BOUCHER , médecin.*

La liqueur du thermometre a été observée , quelques jours du 1^{er} au 10 , au-dessus du terme de 20 degrés : le 4 , le 5 & le 7 , elle s'est portée au terme de 21 degrés , & même au-delà ; mais , dans tout le reste du mois , elle n'a pas passé 18 degrés dans le point de la plus grande chaleur du jour. Dans les derniers jours du mois , à peine a-t-elle monté à 12 degrés.

Le tems , jusqu'au 10 , n'a guères été propre à achever la récolte , à cause de la pluie : le 4 , le 5 & le 6 ont été des jours de tonnerre & d'éclairs ; mais , dans le reste du mois , il n'y a plus eu guères de pluie , que les trois derniers jours. Le barometre , si l'on excepte cinq à six jours vers la fin du mois , a toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces.

Le vent a été le plus souvent *sud* du 1^{er} au 19 ; & le reste du mois , il a presque toujours été *nord*.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 21 $\frac{1}{2}$ de-

610 OBS. METEOR. FAITES A LILLE.

grés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaïssement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence, entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

7 fois du N. vers l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

12 fois du Sud vers l'Ou.

2 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 20 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

3 jours d'éclairs.

2 jours de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué une humidité legere tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Septembre 1767.

La fièvre continuë-vermineuse s'est propagée, dans le cours de ce mois, parmi le peuple, & a attaqué des personnes de tout âge. Dans la plupart, c'étoit une fièvre double-tierce continuë, portant sur-tout à

la tête : le sang, tiré des veines, se trouvoit rarement coënnéux. Le principal foyer de la maladie paroissoit résider dans les premières voies ; ce qui indiquoit des émético-cathartiques après quelques saignées. Outre l'usage des boissons rafraîchissantes, aigrettes, & légèrement laxatives, la grande chaleur de toute la circonférence du corps exigeoit celui des fomentations continuelles sur l'estomac, à la plante des pieds, & dans le creux des mains, sur le front, & autour de la tête, faites avec de l'oxycrat.

La fièvre rouge aphteuse n'avoit pas encore tout-à-fait cessé parmi les enfans. L'éruption étoit foible dans la plupart des malades : quoique les autres symptômes caractéristiques de cette fièvre se rencontraient souvent dans le fort de la maladie, il s'élevoit quelque parotide qui suppurait par l'oreille. Ce symptôme survenoit surtout à ceux qui n'avoient pas été saignés, ou à ceux qui ne l'avoient pas été assez. Je n'ai remarqué aucun inconvénient de la saignée faite dans quelque tems que ce fût de la maladie : au contraire, son omission, lorsqu'elle étoit indiquée, entraînoit l'oppression de poitrine avec une toux sèche & fâcheuse, & la bouffissure générale de tout le corps, qui, au visage, étoit parfois telle, qu'à peine distinguoit-on les yeux aux petits malades : il n'y avoit guères que la saignée

qui pût encore obvier aux suites funestes de cet état.

Il n'y a pas eu, ce mois, sur-tout vers la fin, de maladie plus générale que la diarrhée : le contraste de quelques jours de chaleur au commencement du mois, avec le refroidissement du tems qui a eu lieu de suite, après un été humide, nous a paru en être la cause. Les apoplexies ont aussi été très-communes, non-seulement à Lille, & dans les environs, mais encore dans d'autres provinces.

LIVRES NOUVEAUX.

Observations sur la meilleure Maniere d'inoculer la petite vérole ; par M. J. J. Gardane, censeur royal, docteur-régent de la Faculté de Paris, médecin de Montpellier, de la société royale des sciences de cette même ville, avec cette épigraphe :

Mollius hodiè medicinam facimus, an melius ? non liquet. VAN-SWIETEN.

A Paris, chez la veuve D'Houry, 1767, in-12.

Dissertation sur une Méthode nouvelle de traiter les maladies vénériennes par des lavemens : on y a joint une Instruction destinée à guider ceux qui administrent ce remède, & plusieurs Observations qui y sont

relatives ; par M. *Royer*, ancien chirurgien aide-major des armées du roi. A Paris, chez *Boudet*, 1767, in-8°.

Lettres alchymiques de M. *Meyer* à M. *André*, apothicaire à Hanovre, mises en françois par le traducteur des *Essais de Chymie sur la chaux vive*, &c. (M. *Dreux* ;) avec cette épigraphe :

At lux præstantior auro.

A Paris, chez *Claude Hérissant*, 1767, in-12.

Recherches sur le Pouls, par rapport aux crises ; par M. *Théophile De Bordeu*, docteur en médecine des Facultés de Paris & de Montpellier ; seconde édition augmentée des Recherches sur les Crises du même auteur, & des Jugemens portés sur la doctrine du Pouls, depuis la publication des Recherches en 1756, avec cette épigraphe :

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

HORAT. *De Arte poeticâ*

A Paris, chez *Didot le jeune*, 1767, in-12, deux volumes.

Leçons sur l'Æconomie animale ; par M. *Sigaud de la Fond*, maître de mathématiques, démonstrateur de physique expérimentale, de la Société royale des sciences de Montpellier, de l'Académie royale des sciences & belles-lettres d'Angers, &c. A Paris, chez *Delalain* ; & à Dijon, chez

Frantin & la veuve Coignard, 1767 ; in-12, deux volumes.

Histoire de l'*Elephantiasis*, contenant aussi l'Origine du Scorbut, du Feu S. Antoine, de la Véroïe, &c. avec un Précis de l'Histoire physique des tems ; par M. *Raymond*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, agrégé au collège des médecins de Marseille, & membre de l'Académie des belles-lettres de cette même ville, &c. &c. A Lausanne, chez *Grasset & compagnie*, 1767, in-8° ; & se trouve, à Paris, chez *Cavelier*.

Alberti Haller, &c. Operum anatomici Argumenti minorum, tomus secundus. C'est-à-dire : Opuscules anatomiques de M. *De Haller*, &c. tome second. A Lausanne, chez *Grasset & compagnie*, 1767, in-4° ; se trouve aussi, à Paris, chez *Cavelier*.

Réflexions sur les Affections vaporeuses, ou Examen du Traité des Vapeurs des deux sexes, troisième édition publiée en 1767 ; par M. *P****. A Amsterdam ; & se trouve, à Paris, chez *Vincent*, 1768, in-12 de 240 pages.

Nouveau Traité du Pouls ; par M. *Menuret*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & médecin du roi à Montélimar ; avec cette épigraphe :

Circâ pulsus diligentes & sedulos esse oportet.

BALLONIUS.

AVIS DE L'ECOLE ROYALE, &c. 615
A Amsterdam; & se trouve, à Paris, chez
Vincent, 1768, in-12.

Essai historique & analytique des Eaux &
des Bouës de Saint-Amand, où l'on examine
leurs principes, leurs vertus, & particuliè-
rement l'utilité des établissemens nouveaux,
relatifs à leur usage; par le sieur *Désmitte-*
ville, médecin des hôpitaux du roi à Lille
en Flandres, & intendant de ces eaux. A
Valenciennes, chez la veuve *Henry*; se
trouve, à Paris, chez *Vincent*; & à Lille,
chez *Jacqué*, 1767, in-12.

Traité physiologique & chymique sur la
Nutrition; ouvrage qui a remporté le prix de
physique de l'Académie royale des sciences
& belles-lettres de Berlin en 1766; par
M. *Durand* de Genève. A Paris, chez
Lottin le jeune, 1767, in-12.

A V I S

De l'Ecole royale vétérinaire de Paris.

On donne avis qu'on a ouvert dans cette
école, établie au château d'Alfort, près
Charenton, le dimanche 22 Novembre,
à dix heures & demie du matin, en faveur
des fils de laboureurs & de fermiers, comme
aussi des fils de maîtres maréchaux, leurs
compagnons, leurs apprentifs & d'autres,

Qq iv

616 COURS DE PHYSIQUE.

des leçons publiques, & non moins gratuites que celles qu'on y donne aux élèves. Ceux qui voudront y être admis, le feront inscrire, les mercredis, sur un registre tenu par les sieurs *Renaud*, ou *Imbert*, rue Sainte Apolline, chez M. *Bourgelat*; & tous les jours de la semaine, excepté le jeudi, chez le sieur *Fragonard*, à l'école d'Alfort. Les sujets ne seront agréés qu'autant qu'ils seront présentés par des personnes connues.

COURS DE PHYSIQUE.

M. *Sigaud de la Fond*, démonstrateur de physique expérimentale, maître de mathématiques, de la Société royale des sciences de Montpellier, de l'Académie royale des sciences & belles-lettres d'Angers, commencera un Cours de physique expérimentale, lundi 7 Décembre, à midi, dans son cabinet, rue des Fossés-Saint-Jacques, près de l'Estrapade. Ceux qui voudront le suivre, sont priés de se faire inscrire avant ce tems. Il en commencera un autre, le jeudi 10 du même mois, à la même heure.

On trouve les Leçons imprimées chez *Desventes de la Doué*, libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le collège de Louis le Grand.

T A B L E.

E XTRAIT de deux Consultations médico-légales.	
Par M. Petit, médecin.	Page 515
Réflexions sur les Naissances prétendues tardives. Par M. Desbreil, médecin.	533
Observations sur des Affections vaporeuses, guéries par les remèdes aqueux. Par M. Leblanc, médecin.	555
Observation sur une Opération de l'Entéro-épiplocele. Par M. Pages, chirurgien.	573
Observation sur un doigt écrasé. Par M. Martin, chirurgien.	576
———— sur une Hernie avec gangrene. Par le même.	578
———— sur une Plaie du Bas-ventre. Par le même.	585
———— sur une Plaie du Poumon. Par M. Nollefon fils, chirurgien.	588
———— sur une Plaie d'Estomac. Par le même.	595
———— sur un Coup de Conteau sur les Parties génitales. Par M. Penant, chirurgien.	599
———— sur le Danger de l'Emplâtre de Thériaque dans la Goutte. Par M. Roziere De la Chassagne, médecin.	602
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Octobre 1767.	605
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1767.	608
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Septembre 1767. Par M. Boucher, médecin.	609
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Septembre 1767. Par le même.	610
Livres nouveaux.	612
Avis de l'Ecole royale vétérinaire.	615
Cours de Physique.	616

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre 1767. A Paris, ce 23 Novembre 1767.

POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E
G É N É R A L E
D E S M A T I È R E S
Contenues dans les six derniers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1767.
L I V R È S A N N O N C É S.
M É D E C I N E.

<i>L E Ç O N S</i> sur l'économie animale. Par M. Sigaud de la Fond.	Page 613
<i>Traité des sensations & des passions en général, & des sens en particulier.</i> Par M. Lecaï, chir.	398
<i>Opuscules anatomiques de M. Haller, tome II.</i>	614
<i>Des Mouvements de l'iris.</i> Par M. Felice Fontana, médecin.	398
<i>Nouvelles Observations sur les globules rouges du sang.</i> Par le même.	399
<i>Deux Consultations médico-légales.</i> Par M. Petit, médecin.	505
<i>Essai sur le pouls.</i> Par M. Fouquet, médecin.	504
<i>Recherches sur le pouls, par rapport aux crises.</i> Par M. De Bordeu, médecin.	613
<i>Histoire anatomico-médicinale.</i> Par M. Lieutaud, médecin.	506
<i>Tables nosologiques & météorologiques.</i> Par M. Ra- zoux, médecin.	190
<i>Essai sur les effets salutaires du séjour des étables</i>	

TABLE GÉNÉR. DES MAT. 619

- dans la phthisie.* Par M. Réad, médecin. 398
Essai sur la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole. Par M. Chantlet, chirurgien. 190
Méthode actuelle d'inoculer la petite vérole. Par M. Dimisdale, médecin. Ibid.
Pensées sur la méthode actuelle d'inoculer la petite vérole. Par M. Bromfield, chirurgien. 285
Sur les rechutes & la contagion de la petite vérole. Par M. Medicus, médecin. 286
Observations sur la meilleure manière d'inoculer la petite vérole. Par M. Gardane, médecin. 612
Histoire de l'éléphantiasis. Par M. Raymond, médecin. 614
Art vétérinaire, ou Médecine des animaux. 287
Dissertation sur une méthode de traiter la maladie vénérienne. Par M. Royet, chirurgien. 612
Réflexions sur les affections vaporeuses. Par M. P***. 614
Nouv. Traité du pouls. Par M. Menuret, méd. Ibid.
Essai hist. & analyt. des eaux & des boues de Saint-Amand. Par le sieur Desmilleville, médecin. 615
Traité physiologique & chymique sur la nutrition. Par M. Durand de Genève. Ibid.

HISTOIRE NATURELLE & CHYMIE.

- Traité des plantes & des animaux d'usage en médecine, représentés en sept cent trente planches gravées par M. De Garfaut.* 286
Second Mémoire sur le projet d'amener à Paris la rivière d'Yvette. Par M. Déparcieux. 94
Analyses comparées des eaux de l'Yvette, de Seine, d'Arcueil, de Ville-d'Avray, &c. 189
Lettres alchymiques de M. Meyer, traduites par M. Dreux, apothicaire. 613

EXTRAITS.

- Deux Consultat. médico-lég.* Par M. Petit, méd. 515
Second Mémoire de M. Déparcieux, sur le projet d'amener à Paris la rivière d'Yvette. 195

620 TABLE GENERALE

<i>Essai sur l'effet & l'usage de l'écorce du Garou.</i> Par M. Le Roi, apothicaire.	207
<i>Les Epidémies d'Hippocrate, traduites par M. Desmarts, médecin.</i>	3
<i>Traité des maladies des gens de mer.</i> Par M. Desperrières, médecin.	99
<i>Tables nosologiques & météorologiques.</i> Par M. Razoux, médecin.	403
<i>Essai sur la cause de la colique de Devonshire.</i> Par M. Backer, médecin.	418
<i>Recherches sur les avantages de la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole.</i> Par le même.	293
<i>Essai sur la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole.</i> Par M. Chandler, chirurgien.	305
<i>La Méthode actuelle d'inoculer la petite vérole.</i> Par M. Dimsdale, médecin.	313

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

<i>Mémoire sur une nouvelle espece de hernie naturelle de la vessie.</i> Par M. De Villeneuve, médecin.	26
<i>Observation sur une grossesse de douze mois.</i> Par M. Telmont de Saint-Joseph, chirurgien.	48
<i>Réflexions sur les naissances prétendues tardives.</i> Par M. Desbrest, médecin.	533
<i>Lettre de M. Maréchal de Rougeres, sur la régénération d'une ongle à la suite de la mutilation d'un doigt.</i>	177
<i>Extrait d'une Lettre du même, sur le décollement de la tête d'un pendu.</i>	478
<i>Observations sur quelques crises annoncées par le pouls.</i> Par M. Roger, médecin.	436
<i>Lettre de M. Robin, médecin, contenant plusieurs observations sur le pouls.</i>	443
<i>Réponse de M. Dejean, médecin, à M. Pomme, sur l'usage des humectans.</i>	38
<i>Nouvelles Observations sur l'usage des humectans.</i>	

DES MATIERES. 621

- Par M. Delabrouffe, médecin. 40
- Lettre de M. Destrées, médecin, sur quelques affections nerveuses, guéries par les humectans. 45
- Observation sur une maladie convulsive. Par M. Hardouineau, médecin. 242
- Lettre de M. Dufau, médecin, à M. Pujol, au sujet de son observation sur le tetanos. 326
- sur une palpitation de cœur, causée par la saburre. Par M. Roziere de la Chassagne, médecin. 342
- Observation sur les effets de l'eau froide. Par M. Renard, médecin. 345
- sur une affection vaporeuse. Par M. Guindant, médecin. 450
- Lettre sur une affection hypocondriaque, guérie par les humectans. Par M. Salomon, chirurgien. 456
- Observations sur des affections vaporeuses, guéries par des remèdes aqueux. Par M. Leblanc, médecin. 555
- Observation sur une fièvre érysipélato-gangreneuse maligne. Par M. Landeute, médecin. 121
- Relation de la mort d'un homme, causée par le froid. Par M. Pilhes, médecin. 134
- Première Lettre de M. Petit, médecin, à M. Desmours, sur une inoculation. 215
- Observation sur une tumeur à la rate. Par M. Brochet de Laboutière, médecin. 235
- sur un abcès aux intestins. Par M. Martinet, médecin. 244
- sur l'ouverture du cadavre d'un homme mort d'épilepsie & de phthisie. Par M. Thomas, chirurgien. 238
- Observations générales sur quelques maladies des enfans. Par M. Mareschal de Rougeres, chirurgien. 358
- Observation sur une maladie singulière. Par M. Barraillon, médecin. 430

622 TABLE GÉNÉRALE

<i>Observation sur une angine épidémique dans une seule famille. Par le même.</i>	434
<i>— sur une hydrophobie spontanée. Par M. Marrigues, chirurgien.</i>	479
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1767.</i>	90
<i>Juin 1767.</i>	185
<i>Juillet 1767.</i>	280
<i>Août 1767.</i>	394
<i>Septembre 1767.</i>	502
<i>Octobre 1767.</i>	609
<i>Maladies qui ont régné à Lille, observées par M. Boucher, médecin, pendant le mois de Avril 1767.</i>	92
<i>Mai 1767.</i>	187
<i>Juin 1767.</i>	283
<i>Juillet 1767.</i>	396
<i>Août 1767.</i>	503
<i>Septembre 1767.</i>	610
<i>Observation sur le danger de l'emplâtre de thériaque dans la goutte. Par M. Rozière de la Chassagne, médecin.</i>	602

CHIRURGIE.

<i>Lettre sur un abcès dans la substance du cerveau. Par le même.</i>	257
<i>Recherches sur les moyens de traiter les maladies des sinus maxillaires, première partie. Par M. Jourdain, dentiste.</i>	52
<i>— seconde partie.</i>	157
<i>Observations sur les vertus de l'aimant contre le mal de dents. Par M. de la Condamine, médecin.</i>	265
<i>Observation sur un abcès au sein. Par M. Scherer, chirurgien.</i>	495
<i>— sur une plaie du poulmon. Par M. Nolleson fils, chirurgien.</i>	588
<i>— sur une plaie d'estomac. Par le même.</i>	595

DES MATIERES. 623

- Observation sur une plaie du bas-ventre.* Par M. Martin, chirurgien. 585
- *sur une hernie avec gangrene.* Par le même. 578
- *sur une opération de l'entéro-épiplocele.* Par M. Pages, chirurgien. 573
- Expériences sur l'ouverture & l'extirpation de la vésicule du fiel dans les animaux.* Par M. Herlin, chirurgien. 463
- Lettre de M. Quequet, chirurgien, contenant quelques réflexions sur une extirpation de la matrice.* 72
- Lettre de M. Anselin, en réponse à la Critique de M. Quequet.* 479
- Observation sur un accouchement terminé avec le forceps.* Par M. Seucerotte, chirurgien. 273
- *sur un coup de couteau sur les parties génitales.* Par M. Penant, chirurgien. 599
- Observations sur quelques réductions de la cuisse, opérées sans machines.* Par M. Gauthier, chirurgien. 378
- Réflexions sur l'Extrait d'un Mémoire sur le danger des machines dans la réduction des luxations.* Par M. Aubrai, chirurgien. 382
- Observation sur l'efficacité du quinquina dans une plaie de la jambe.* Par M. Vallandré, chirurgien. 174
- *sur les effets de l'emplâtre de ciguë.* Par M. Roziere de la Chassagne, médecin. 249
- *sur les plaies faites par le verre.* Par M. Martin, chirurgien. 953
- *sur la section oblique des phalanges.* Par le même. 179
- *sur un doigt téraffé.* Par le même. 576

C H Y M I E.

- Analyse d'une eau de Vaugirard.* Par M. D'Arcet ; médecin. 367

624 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

HISTOIRE NATURELLE.

<i>Lecture sur le froid des hyvers de 1766 & 1767. Par</i>	
<i>M. Desbrest, médecin.</i>	148
<i>Observations météorologiques faites à Paris pendant</i>	
<i>les mois de Mai 1767.</i>	87
<i>Juin 1767.</i>	182
<i>Juillet 1767.</i>	277
<i>Août 1767.</i>	391
<i>Septembre 1767.</i>	498
<i>Octobre 1767.</i>	605
<i>Observations météorologiques faites à Lille, par</i>	
<i>M. Boucher, médecin, pendant les mois de</i>	
<i>Avril 1767.</i>	91
<i>Mai 1767.</i>	186
<i>Juin 1767.</i>	281
<i>Juillet 1767.</i>	395
<i>Août 1767.</i>	503
<i>Septembre 1767.</i>	609

MÊLANGES & AVIS.

<i>Déclaration de MM. L'Epi, Bercher, A. Petit,</i>	
<i>Gauthier, Quexenet, au sujet du remède anti-</i>	
<i>vénérien du sieur Velnos.</i>	389
<i>Lettre de M. Dufot, médecin, sur l'établissement</i>	
<i>d'un dépôt de remèdes pour les pauvres.</i>	507
<i>— de M. De la Chapelle, sur le scaphandre.</i>	260
<i>Avis divers.</i>	511
<i>Avis de l'école vétérinaire.</i>	615
<i>Cours de physique.</i>	516

Fin de la Table.